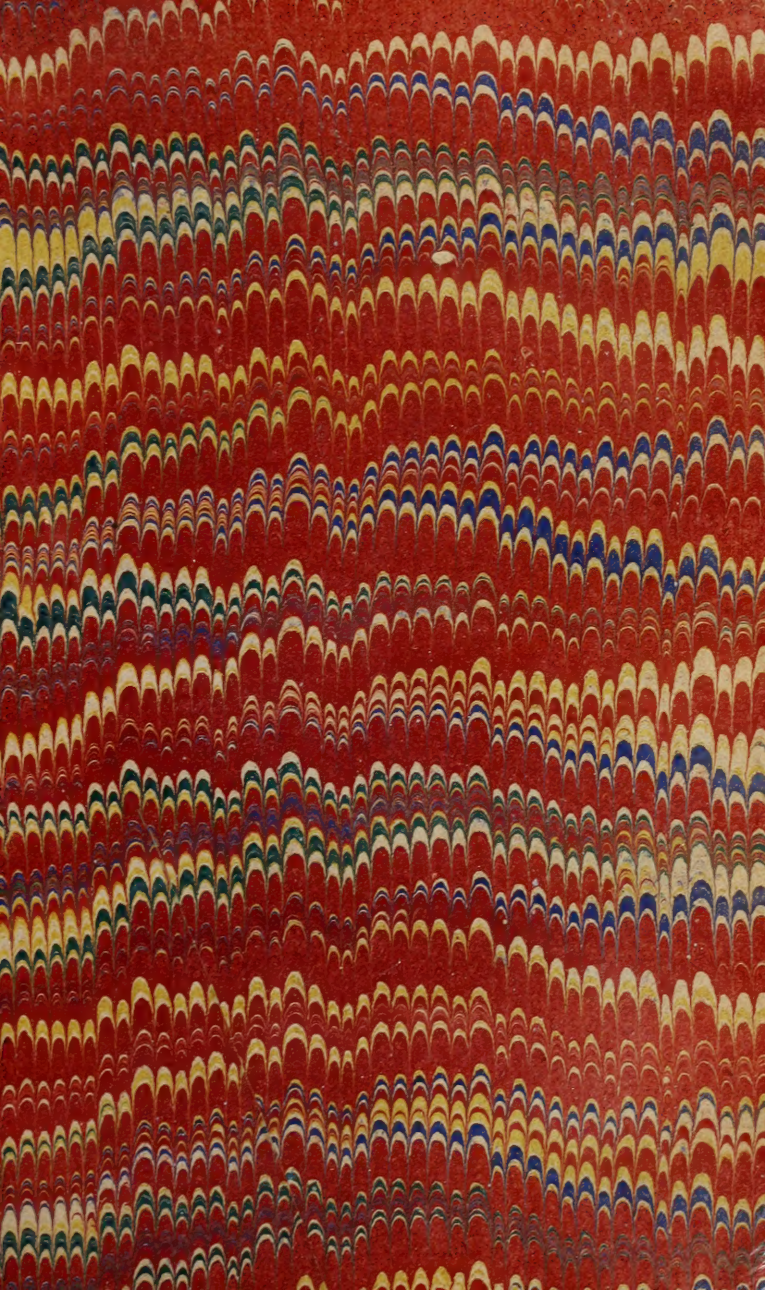
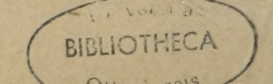

U d'/of OTTAWA
39003002563210




BIBLIOTHECA



THÉATRE

DE

J. F. BAYARD

IX

— Corbeil, typographie de Crété. —

THÉATRE

DE

J. F. BAYARD

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE

PAR M. EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME NEUVIÈME

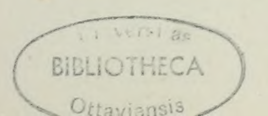
PARIS,

L. HACHETTE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE PIERRE-SARRAZIN, 14.

—

1857



LE CHEVALIER DE GRIGNON

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, le 28 mai 1844.

En société avec M. Melesville.

Personnages :

LE DUC ARTHUR DE MORANGY[1].

LE COMTE ALBERT[2].

NOGENT, valet de chambre du duc[3].

LA BARONNE DE SHAFFENBOURG[4].

CÉCILE[5].

MUNICH, chasseur de la baronne[6].

OFFICIERS ET DAMES.

LAQUAIS.

La scène est à Berlin, en 1802.

ACTEURS

M. CACHARDY. — [2] M. LIONEL. — [3] M. BOUFFÉ. — [4] Mademoiselle THIBAUT. — [5] Madame PAUL-ERNEST. — [6] M. MEYNADIER.

LE

CHEVALIER DE GRIGNON

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un petit salon modeste. Portes à droite et à gauche ; entrée par le fond. Un guéridon à droite, avec tout ce qu'il faut pour écrire. De chaque côté, une console.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARTHUR, ALBERT.

(Au lever du rideau, on entend sonner et appeler.)

ARTHUR, à gauche.

Nogent !... Nogent !...

ALBERT, entrant par le fond.

Personne pour m'annoncer ! ma foi...

ARTHUR, entrant par la gauche.

Nogent !...

ALBERT.

Eh ! ce cher duc de Morangy !...

ARTHUR.

M. le comte Albert !... Pardon de vous recevoir ainsi. Mon vieux valet de chambre m'abandonne tout à fait... Excusez-moi, je vous prie.

ALBERT.

Très-volontiers !... Oh ! je ne suis plus cérémonieux comme avant mon départ pour la France !...

ARTHUR.

En effet, vous arrivez de Paris... C'est une bien belle ville, n'est-ce pas, Monsieur ?... c'est un excellent peuple, que les Français... La France est le premier pays du monde!

ALBERT.

Eh! mais... eh! mais... comme vous y allez! Je suis Prussien!

ARTHUR.

Je suis Français !... et vous conviendrez !...

ALBERT.

C'est selon. Comme neveu du ministre, comme secrétaire de l'ambassadeur que notre roi Guillaume avait envoyé en France... comme Prussien enfin, je vous dirai que le plus beau pays du monde, c'est la Prusse ; que la première ville du monde, c'est Berlin ; que le premier peuple du monde, ce sont les Prussiens... Voilà pour le diplomate! Mais entre nous, je vous avouerai, bien bas, que je n'en pense pas un mot... et que Paris est pour moi le pays des merveilles.

ARTHUR.

N'est-ce pas, Monsieur !

ALBERT.

Ce qui n'empêche pas que Berlin ne soit une ville fort agréable ! Comment avez-vous trouvé le bal de cette nuit ?...

ARTHUR.

Délicieux !...

ALBERT.

Je crois bien ! vous y avez eu du succès !... Beaucoup, beauboup... pour un Français ! (Mouvement d'Arthur.) Pardon !... C'est que, jusqu'à présent, vos compatriotes nous arrivaient fiers et râpés... et quand on nous annonça, hier, au bal de ma tante, M. le duc de Morangy... un Français, émigré comme tant d'autres... « Ah ! s'écrièrent toutes ces dames, en riant... encore quelque vieil officier à perruque et à cordon bleu... qui vient nous déchirer nos robes de gaze avec son épée en paraton-

nerre !... » Pas du tout, au lieu d'un gothique débris de la cour de Versailles...

AIR : *Pour le chercher, j'arrive en Allemagne.*

Dans un brillant et léger équipage,
  Nous arrive un jeune seigneur;
Ayant pour lui tous les dons en partage,
Et qui gaîment, oubliant son malheur...
Chante avec nous, rit, fait valser nos dames,
Et que l'on voit, d'un air de conquérant
En un clin d'œil gagner toutes les femmes,
  Et perdre au jeu tout son argent!

ARTHUR, souriant.

Voilà un compliment dont je vous remercierais... s'il ne me venait pas aux dépens de mes compagnons d'infortune.

ALBERT.

Non, d'honneur!... ces dames ne s'occupaient que de vous ; jusqu'à ma tante, la baronne de Shaffenbourg, grosse et tendre valseuse, qui m'a fait vingt fois votre éloge, pour me faire enrager, je crois... elle m'en veut, parce que je l'ai surnommée la plus grasse des femmes sensibles !...

ARTHUR.

Oh ! n'en dites pas de mal!... Elle a une fille charmante.

ALBERT.

Oui, ma cousine Mina... un ange !... elle s'occupait de vous avec ses jeunes compagnes. On vous trouvait l'air mélancolique... J'ai deviné tout de suite que vous étiez amoureux... Hein ? c'est vrai, n'est-ce pas ? Et de qui ?...

ARTHUR, souriant.

Eh ! mais, M. le comte, c'est mon secret.

ALBERT.

Tiens ! vous êtes discret ? un Français !... Nous avons donc changé de rôles !... Moi, depuis mon voyage à Paris, je dis tout... mes caprices, mes passions...

ARTHUR.

Ah ! vous avez des passions !...

ALBERT.

Énormément !... Une principale, et beaucoup d'accessoires !... En ce moment, par exemple, je suis sur les traces d'une petite merveille dont je me suis épris, il y a deux jours, à mon retour de France !... je l'adore, ma parole d'honneur !... C'est même pour cela que je viens vous voir.

ARTHUR.

Moi?...

ALBERT.

Oui. Il faut vous dire que, vu le nombre de ces passions accessoires... dont je vous parlais, je mène mon revenu assez bon train ! Mon oncle le ministre me fait avoir des places... de belles places, que je ne remplis pas, mais qu'on me paie et que je mange... de sorte que je suis très-souvent...

ARTHUR.

A sec.

ALBERT.

C'est cela... à sec... et alors .. (A part.) Il ne comprend pas...

ARTHUR.

Alors...

ALBERT.

Alors, pour m'étourdir sur ma position, je joue... je perds quelquefois, et je paie... quelquefois... mais quelquefois aussi... je gagne... et alors...

ARTHUR.

Vous voulez qu'on vous paie ? C'est me rappeler adroitement que vous m'avez gagné hier, sur parole, deux mille florins !...

ALBERT.

Oh ! ce n'est pas ce qui m'amène... je venais vous demander votre amitié.

ARTHUR, souriant.

Et vos deux mille florins !... C'est trop juste... (Appelant.) Nogent !...

(Il va agiter une sonnette qui se trouve sur la console à droite.)

ALBERT.

Mais je ne veux pas que cela vous gêne... je sais que vous autres Français...

ARTHUR.

Oh ! moi, M. le comte, je suis plus heureux que bien d'autres. Il s'est trouvé un brave et digne fermier qui, prenant quelques-uns de nos biens sous son nom, en a sauvé le revenu, qu'il me fait passer exactement, par un banquier de cette ville... Pétermann ?

ALBERT.

Je connais... un juif... Bonne maison !

ARTHUR.

Je ne l'ai jamais vu... C'est Nogent, mon vieux valet de chambre, qui est chargé de tous ces détails... (Il sonne et appelle.) Nogent ! Nogent !... Personne ! Je ne puis plus compter sur lui !...

ALBERT.

Sur votre valet de chambre ! et vous gardez ça ?... Mais, mon cher duc, quand on n'est pas content de ces animaux-là, on les met à la porte, ou on les jette par la fenêtre... Moi qui vous parle, j'en change tous les huit jours... comme ça !..

ARTHUR.

Oh ! mon fidèle Nogent n'est pas de ceux qu'on renvoie ainsi ! C'est un de ces vieux serviteurs qui, à force de dévouement, d'affection, finissent par être presque de la famille.

Air *d'Aristippe.*

Ils ont suivi le destin de nos pères ;
Ils ont guidé nos pas tremblants...
En vieillissant... et dans les jours prospères,
Ils sont heureux du bonheur des enfants !
Quand la fortune à nos vœux est cruelle,

De nos chagrins ils prennent la moitié,
Et pour payer tant d'amour, tant de zèle,
Que leur faut-il?... rien!... qu'un peu d'amitié!
Ils n'ont besoin que d'un peu d'amitié!

ALBERT, souriant.

Ce n'est pas cher.

ARTHUR.

Voilà ce que fut Nogent pour mon pauvre père, pour moi!.. aussi, quoique, depuis quelque temps, j'aie un peu à m'en plaindre, je n'ai pas le courage de le gronder...

(En ce moment, Nogent enveloppé d'un manteau, coiffé en ailes de pigeon, paraît doucement à la porte du fond ; pendant que la scène continue, il gagne la porte de gauche par laquelle il sort).

ALBERT.

C'est bien! c'est très-bien!... Et je voudrais... (Nogent, en sortant, laisse retomber la porte de gauche. Albert se retourne.) Hein?

ARTHUR.

Qu'est-ce que c'est?...

ALBERT.

Rien. Je croyais avoir entendu... Je dis que je voudrais bien que la famille de Baudreuil eût un serviteur comme celui-là!

ARTHUR.

La famille de Baudreuil?...

ALBERT.

Oui, les Baudreuil?... Ah! vous ne connaissez pas... c'est toute une histoire!... Il y avait une fois... un vicomte de Baudreuil, qui sortit de France des premiers, avec l'espoir d'y rentrer quelques jours après, mais qui mourut dans une des premières batailles. Il avait laissé un enfant en bas âge sous la garde d'une gouvernante qui disparut tout à coup, et dont on a perdu les traces. Les Baudreuil, rentrés en France, ont chargé notre ambassadeur de faire faire des recherches pour retrouver ce jeune et unique héritier de leur maison... L'ambassadeur

s'est adressé à mon oncle le ministre, qui en a chargé ma tante Charlotte... la plus grasse...

ARTHUR.

Des femmes sensibles ?...

ALBERT.

Et la baronne compte sur moi ! Aussi, depuis ma rentrée à Berlin, je m'en vais partout, demandant un Baudreuil... Vous ne connaissez pas un Baudreuil ? vous n'avez pas rencontré un Baudreuil ? un Baudreuil, s'il vous plaît ?

ARTHUR.

Je ne connais personne de ce nom ! Peut-être que Nogent... Mais où est-il donc ? (Il sonne en appelant.) Nogent !

SCÈNE II.

Les Mêmes, NOGENT (costume et coiffure de vieux valet de chambre).

NOGENT.

Que veut M. le duc ? que faut-il à M. le duc ? M. le duc a sonné ?

ARTHUR.

Eh ! parbleu !... il y a une heure !

ALBERT, riant.

Il n'a pas entendu !... (A mi-voix.) Il est sourd !.. un agrément de plus !..

NOGENT.

Pardon !.. J'étais allé chez le tailleur de M. le duc, pour la livrée de ses deux grands laquais.

ARTHUR, étonné.

Des laquais !.. A moi ?..

NOGENT.

Ses deux grands laquais n'étaient pas là pour recevoir monsieur ?... ils étaient sortis ?.. Ils n'en font jamais d'autres. (A Al-

bert.) Quand il y a tant de laquais dans une maison, ils comptent les uns sur les autres... et voilà !

ARTHUR, à part.

Qu'est-ce qu'il dit? qu'est-ce qu'il dit ?... (Haut.) M. le comte voudrait savoir...

NOGENT.

M. le comte !... (A part.) Ah ! c'est... (Haut.) Si M. le comte veut passer dans le salon de M. le duc ?

ARTHUR, à part.

Allons, bien !... Il me donne un salon !...

ALBERT.

Merci, merci, je pars...

NOGENT, à part.

Ah ! il part !... (Haut.) M. le comte ne veut pas avoir l'honneur de déjeuner avec M. le duc ? Je vais donner des ordres au chef de cuisine...

ARTHUR, à part.

Ah ! j'ai un chef, à présent !

ALBERT.

Vous n'avez pas déjeuné ?... Ma foi !...

NOGENT.

Non ?... Alors je n'insiste pas... c'est pour reconduire M. le comte ?... (Criant.) La voiture !... les chevaux...

ARTHUR.

Eh ! non... veux-tu m'écouter à la fin ?.. M. Albert voudrait savoir si dans l'émigration française, en Allemagne, tu as entendu parler d'un jeune marquis de Baudreuil.

ALBERT.

Un Baudreuil, s'il vous plaît !...

NOGENT.

Un Baudreuil ?. permettez... un Baudreuil !.. Petite noblesse,

sans doute !... M. le duc de Morangy, votre illustre père, ne frayait pas avec ça !.. Oh ! les Morangy, première famille de France ! maison princière !

ARTHUR.

C'est bien !.. c'est bien...

ALBERT.

Diable ! il est fier, votre valet de chambre !...

NOGENT.

Il y a de quoi, M. le comte.

ALBERT.

Mais j'y pense !.. Il y a quelqu'un qui pourra me donner des renseignements... Un vieux gentilhomme mystérieux, qui est fort répandu dans Berlin, dit-on... car il donne à toutes ces dames des leçons de danse et de grâces françaises !

NOGENT, étourdiment.

Le chevalier de Grignon ?...

ALBERT.

Hein ?.. vous le connaissez, bonhomme ?

NOGENT, choqué.

Bonhomme !.. Je m'appelle Nogent, Monsieur... C'est une habitude depuis ma naissance.

ALBERT.

Vous connaissez le chevalier ?

ARTHUR.

Il est plus avancé que moi... Je ne l'ai jamais rencontré.

ALBERT.

Ni moi !...

NOGENT, à part.

Je crois bien !... je me suis arrangé pour ça... (Haut.) C'est-à-dire, permettez... J'ai connu autrefois à Londres, son cousin, le marquis de Grignon... le grand saladier de France !

ALBERT, riant.

Le grand saladier !... ah ! ah ! ah!..

ARTHUR.

Un gentilhomme, émigré comme nous?..

NOGENT.

Oui. Il venait autrefois chez M. le duc de Morangy, qui donnait des monceaux d'or à ses compatriotes... des monceaux, c'est le mot... Il y avait alors une foule de gentilshommes qui étaient sortis de France pour une petite absence de huit jours... fort légers d'argent... fort légers, c'est le mot... Mais ces huit jours se prolongeaient indéfiniment... cette diable de république remportait toujours des victoires... Alors, chacun lutta comme il put : on tira parti de ses talents... ceux qui en avaient ! on donna des leçons de ce qu'on savait... ceux qui savaient quelque chose...

Air *de l'Écu de six francs.*

Le commandeur de Lillebonne,
Dans la cuisine eut des succès...
Et la princesse de Vivonne
Fit des modes et des bonnets...
Et même, je crois, des corsets !...
La duchesse de Vertes-Roches
Était blanchisseuse... et j'ai vu
Un ancien ministre connu
Qui faisait très-bien les brioches.

La grande habitude... Quant au marquis de Grignon, qui avait été dans la bouche du roi, il se rappela qu'il avait eu autrefois un petit talent particulier pour faire des salades... Ma foi! il n'en fit ni une ni deux... il fit des salades.

ALBERT.

Vraiment?... des salades !... ah ! ah! ah !..

NOGENT.

C'était piquant!.. Cela le mit en vogue. Il n'y avait pas un grand dîner où l'on ne voulût être assaisonné par le grand sa-

ladier de France; c'était le titre qu'on lui donnait! Six, sept, douze dîners par jour!.. Et il se faisait payer cher!.. Mais voyez à quoi tient la réputation, la fortune!.. Un jour, chez M. Pitt, pendant qu'il assaisonnait une romaine, on annonça une grande victoire de la France... cette diable de république avait encore fait des siennes... le petit Buonaparte avait battu l'Autriche à Marengo... mais battu... à plates coutures!... Vli! vlan! allez donc!.. Et quoique notre rentrée en fût remise à la Trinité, comme le retour de M. Malborough, cela me fit battre le cœur... des larmes de plaisir m'en vinrent aux yeux... la main me trembla...

ARTHUR.

A toi?...

NOGENT, vivement.

Disait-il à M. le duc, votre père..! La main me trembla... je mis trop de vinaigre dans ma remoulade, qui emporta la bouche à M. Pitt et à toute la chambre haute!.. Ce pauvre marquis! son crédit en tomba... il fut ruiné... et il disparut bientôt de la scène politique... lui et ses salades!

ARTHUR.

Mais, n'y avait-il pas aussi, à Munich, un vicomte de Grignon qui donnait des leçons de langue française?

NOGENT.

Aux Bavarois?... c'est, ma foi, vrai!...

ALBERT.

Et voilà aujourd'hui un chevalier de Grignon qui donne des leçons de grâces à toutes nos dames.

NOGENT.

Ah! c'est singulier!.. Les salades, la langue et les jambes!.. c'est une famille d'artistes!

ALBERT.

Parbleu! je veux voir celui-ci... J'ai idée qu'il me trouvera mon Baudreuil... Sans adieu, cher duc... je me remets à la poursuite de ma passion... vous savez!.. la petite...

AIR FINAL *d'une Vocation.*

ARTHUR, gaîment.

Bonne chance !... et que l'Allemande
Couronne bientôt tous vos vœux !

ALBERT, de même.

Grand merci ! que Dieu vous le rende !
Puisque vous êtes amoureux !

NOGENT.

Amoureux ! hein ?...

ARTHUR, bas, à Albert.

Silence !...

ENSEMBLE.

ARTHUR.

Bonne chance ! et que l'Allemande
Couronne bientôt tous nos vœux !
Et qu'un jour le destin me rende
Tout le bonheur que je vous veux !

ALBERT.

Je cours à ma belle Allemande,
Peindre mes tourments et mes feux !
Ce bonheur, que Dieu vous le rende,
Puisque vous êtes amoureux !

NOGENT, à part.

Dieu sauve la jeune Allemande
Qu'il veut honorer de ses feux !
Ces séducteurs de contrebande
Ne méritent pas d'être heureux !

(Albert sort par le fond.)

ARTHUR, en lui disant adieu.

Je vais faire ma toilette.

NOGENT.

Je suis M. le duc.

ARTHUR.

Eh ! non... Que diable ! laisse-moi donc m'habiller seul... (Avec bonté.) Repose-toi, repose-toi, mon ami...

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE III.

NOGENT, seul.

« Repose-toi !... » Pauvre enfant !... Il n'a que ça à me dire... « Qu'est-ce que tu as à faire ?... Pourquoi te donner de la peine ?... Repose-toi !... » Oui... nous serions gentils tous les deux !... Vous ne savez donc pas, cher enfant, qu'il y a dix ans que je ne me suis reposé ?... Que, depuis dix ans, je me suis donné plus de peine pour soutenir votre rang, votre nom... pour vous faire vivre... que le roi Guillaume pour gouverner ses Prussiens !... Vous ne savez donc pas... Au fait, il n'y a pas besoin que vous le sachiez, M. le duc... Allez, soyez un noble et beau jeune homme, menez grand train, faites de la poussière... écrasez tous ces petits Berlinois... le reste me regarde !... Ne suis-je pas votre intendant, votre cuisinier, votre valet de chambre, votre coureur ?... une maison tout entière, quoi !... Et à mes moments perdus, (Baissant la voix.) maître de danse !... professeur de grâces !... recherché par toutes ces grandes dames qui veulent apprendre les belles manières, les danses coquettes de Versailles... où je ne suis jamais allé... Mais, bah ! j'ai bien appris aux Bavarois le bas-breton pour du français de l'Académie !... Ma foi ! je me suis rappelé quelques figures de menuet, un peu de courante, de rigaudon... et en mêlant tout ça, j'en ai fait une petite *monaco* fort gentille, qui a tourné la tête à toute la Prusse... qui n'est pas forte !... Et cela, sans qu'on sache d'où je sors, où je rentre !... Il y a là quelque chose de mystérieux qui m'a mis à la mode... comme autrefois à Londres, quand je retournais des... Dieu ! que ne ferais-je pas pour lui !... C'est que je l'aime, voyez-vous ? cet enfant-là... je l'aime comme si je l'avais... Et si je me donnais une entorse, qu'est-ce qu'il deviendrait ? Aussi, je le ma-

rie... Je lui ai trouvé une femme... une femme superbe!... et une dot comme la femme... qui paiera nos dettes... (Très-bas.) car nous en avons... Il ne s'en doute pas... mais nous les paierons... il le faut!... Toute ma crainte, c'est que ces gueux de fournisseurs ne lui présentent leurs mémoires, comme ils m'en menacent tous les jours... encore ce matin... Mais la fille de la baronne de Shaffenbourg!... A propos de la baronne, mon élève... ça me fait penser... Ah! mon Dieu! je n'ai pas encore repassé la nouvelle figure que je dois lui montrer à deux heures... Voyons, je suis seul... (Il danse.) Tra la la!.. C'est plus amusant que d'accommoder des... Tra la la! Amoureux!... Il ne manquerait plus que ça... Tra la la!... Ça ne se peut pas... Tra la la la la la... (En se retournant, il voit son maître.)

SCÈNE IV.

ARTHUR, NOGENT.

ARTHUR, son chapeau et sa canne à la main.

Eh bien! qu'est-ce que tu fais donc?...

NOGENT, à part.

Oh!... (Haut.) Moi?... rien, Monsieur... Je pensais, je frottais l'appartement... parce qu'il y a longtemps que...

ARTHUR, gaiement.

Es-tu fou!... C'est bien le moment!... à l'heure de mon déjeuner... Voyons, sers-moi!...

(Il pose son chapeau et sa canne sur une chaise, au fond à gauche.)

NOGENT, interdit.

Vous servir... à déjeuner?... (A part.) Ah! diable!...

ARTHUR.

Eh! oui, mon vieux Nogent... Il faut que je sorte, que je coure la ville... (A part.) Ma pauvre Cécile!... Oh! je la retrouverai!...

NOGENT.

Ah!... vous déjeunez!...

ARTHUR.

Eh ! mais, certainement... Est-ce qu'on ne déjeune pas tous les jours ?...

NOGENT, préparant la table à droite.

A peu près... Cependant, nous avons des gens qui... quelquefois... Mais je croyais que M. le duc déjeunait dehors.

ARTHUR, s'asseyant à gauche.

C'était mon intention... mais je suis pressé... donne-moi ce qu'il y a.

NOGENT, à part, mettant le couvert.

C'est qu'il n'y a rien.

ARTHUR, riant.

Puisque tu voulais retenir le comte... Ah çà ! mais, dis-moi donc quelle rage de lui parler de mes laquais, de mon salon, de mon chef de cuisine... ah ! ah !...

NOGENT.

Monsieur le duc, il faut soutenir son rang.

ARTHUR.

Possible ! mais d'abord il faut se soutenir soi-même... Donne-moi à déjeuner... je me sens en appétit, ce matin.

NOGENT, à part.

Ça tombe bien.

ARTHUR.

Voyons tes provisions.

NOGENT, ouvrant un placard au fond à droite.

Oui, oui... C'est que... (Ayant l'air de chercher.) Où diable ont-ils donc mis ?... Comment ? rien !...

(Il prend une flûte et un carafon d'eau.)

ARTHUR.

Ah ! ah ! une flûte... un carafon d'eau...

NOGENT, à part.

Mon déjeuner... (Haut.) Ce sont les restes d'hier... Il paraît

qu'il n'y a pas autre chose... et comme je ne m'attendais pas...

ARTHUR, riant.

C'est un peu maigre... pour un jeune estomac... Mais, je n'ai pas le temps... sers-moi le carafon d'eau et la flûte.

NOGENT, servant.

Puisque M. le duc le veut absolument... puisque M. le duc ne tient pas à autre chose...

ARTHUR, s'asseyant à la table à droite.

Du moment qu'il n'y a rien de mieux... Mais il est magnifique, ce pain, et je vais mordre dedans avec un plaisir...

NOGENT, la serviette sous le bras, et tenant une assiette.

M. le duc lui fait bien de l'honneur !...

ARTHUR, le regardant.

A quoi bon cette assiette?

NOGENT, sérieusement.

Pour changer.

ARTHUR, riant.

Ce n'est pas la peine!... Ah çà! comment n'as-tu rien acheté?.. Tu es sorti cependant ce matin... Tu n'es jamais là quand je te sonne.

NOGENT.

C'est que M. le duc me sonne toujours quand je ne suis pas là.

ARTHUR, mangeant.

Non, non, tu t'absentes... tu te déranges... Est-ce que, toi aussi, tu aurais quelque passion, hein?... Conte-moi ça !

NOGENT.

Ah ! M. le duc croirait...

ARTHUR.

Eh ! avec ton M. le duc !... ton M. le duc étouffe !...

NOGENT, allant chercher un verre d'eau dans le placard.

Ah! mon Dieu! où ai-je la tête?... j'ai oublié... Voilà !... (Soupirant en versant.) de l'eau !...

ARTHUR.

Merci!... Comme elle est claire!... (Il boit.)

NOGENT, à part, le regardant.

Jour de Dieu! l'héritier d'une des plus grandes familles de France! un Morangy!... réduit à...

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

ARTHUR, gaiement.

Ça me rappelle ma jeunesse,
Quand je ne mordais pas au grec,
Et que ma mère, la duchesse,
Me condamnait à manger du pain sec!

NOGENT, à part, d'un air piteux.

Et je ne puis... tristes mésaventures!...
Comme autrefois... le lui glisser... avec
Deux ou trois pots de confitures...
Pour lui faire avaler le grec!...
Je lui glissais des confitures,
Et ça faisait passer le grec!

ARTHUR, le regardant et partant d'un éclat de rire.

Ah! ah! la bonne figure!..

NOGENT.

M. le duc la trouve drôle, ma figure?

ARTHUR.

Mais, oui. Il y a dans ma fortune des flux et des reflux qui sont pour moi la chose la plus plaisante du monde!... Et je ne suis pas plus étonné, je t'assure, de me voir aujourd'hui en face de ce déjeuner frugal, que je ne l'étais, hier, de me trouver dans un riche équipage... sur le chemin de la cour, avec de grands laquais à mes ordres.

NOGENT.

Ah! vous en étiez bien aise!... Et moi donc! quand je vous ai ouvert la portière, j'étais fier de vous voir si beau, si richement habillé!

ARTHUR.

C'est toi qui l'avais exigé... Au fait, nous avions de l'or... il m'en arrivait de France.

NOGENT, à part.

Un mois de leçons de danse !

ARTHUR.

Tu en as rempli ma bourse.

NOGENT.

Vous avez tout perdu.

ARTHUR.

Pour soutenir mon rang, comme tu dis.

NOGENT.

C'est juste. (A part.) Il est charmant... comme son père.

ARTHUR.

Eh ! mon Dieu ! si j'étais pauvre, comme tant d'autres, je ferais comme eux... je donnerais des leçons de ce que je sais... Par malheur, je ne sais rien !

NOGENT, à part.

Miséricorde ! un Morangy !... (Haut.) Heureusement... vous n'en êtes pas là... (A part.) Attaquons le mariage !

ARTHUR.

Le juif Pétermann a encore de l'argent ?

NOGENT.

Certainement.

ARTHUR.

C'est bien... Je te laisse faire, c'est toi qui tiens la bourse ! mais tu sais que je ne veux pas de dettes... Je ne te le pardonnerais jamais !

NOGENT.

Oh ! soyez tranquille !... (A part.) Nous n'avons que de cela.

ARTHUR.

J'aimerais mieux aller à pied toute ma vie !

NOGENT.

A pied! à pied!... Vous n'iriez pas assez vite, M. le duc!... Il faut qu'à cette cour de Prusse, tous les grands seigneurs vous respectent... Et je vous demande un peu comme ils traiteraient un petit gentilhomme français qui n'aurait que la cape et l'épée ! Ils sont fiers, ces Prussiens !... Il n'y a pas de quoi... mais c'est égal, ils sont fiers... Et quel est le comte ou le baron qui voudrait vous donner sa fille en mariage?... (A part.) M'y voilà !...

ARTHUR, se levant.

Quelle idée!... Me marier!... moi!...

NOGENT.

Eh! pourquoi non? Vous avez un beau titre que nous soutenons... que vous soutenez noblement. Vous êtes bien de votre personne... Les Prussiennes vous ont remarqué... beaucoup... je le sais... ont fait votre éloge.

ARTHUR.

Ah! oui... cet original de chevalier de Grignon... (Nogent s'occupe à débarrasser la table.) que je ne connais pas... On m'a dit qu'il me servait avec une chaleur... Mais, qui est-ce donc... sais-tu?...

NOGENT, lui présentant des cure-dents.

M. le duc veut-il un cure-dent?

(Arthur lui rit au nez.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, MUNICH, en costume de chasseur.

MUNICH, de loin.

Hé! l'ami... M. le duc de Morangy?

NOGENT.

Ah! mais... Est-ce qu'on entre de la sorte ?...

ARTHUR, allant à lui.

Qu'est-ce donc ?... Qu'y a-t-il ?...

MUNICH, prenant Arthur pour un camarade.

Une lettre de madame la baronne de Shaffenbourg !

NOGENT.

De la baronne ! (A part.) Bravo ! la mère de notre future... Elle m'a tenu parole !

ARTHUR.

Ah ! (A part.) La plus grasse des femmes sensibles ! (Haut.) Donnez...

NOGENT, à part.

Eh bien !... Il n'ôte pas son chapeau ! Il parle à M. le duc la tête couverte !... Hum ! hum !

(Il lui fait des signes.)

MUNICH, le regardant.

Hein ? Plaît-il ?... Vous dites !... (A part.) Ah !

NOGENT, se détournant pour cacher sa figure.

Oh !...

MUNICH.

C'est drôle !... Voilà une figure qui ressemble furieusement...

NOGENT, à part, remettant sur le guéridon à droite le papier, les plumes et l'écritoire.

Oh ! diable ! Il me voit tous les jours chez la baronne... Heureusement que le costume le déroute. (Redoublant ses signes pour lui faire ôter son chapeau et le mettre sous son bras.) Hum ! hum !

ARTHUR.

Quoi?

NOGENT.

Rien !... Voyez, M. le duc ! (Regardant Munich.) Eh ! mais...

(Arthur continue à lire la lettre. Nogent redouble ses signes à Munich, qui ne comprend pas.)

MUNICH, à part.

Ah ! mais... il est maniaque, ce petit homme !

NOGENT, à part.

Il ne l'ôtera pas !...

MUNICH, le regardant toujours et s'appuyant contre une chaise à gauche.

Au fait, l'autre est plus grand...

ARTHUR, lisant.

Une invitation à dîner... Un bal à la cour!

NOGENT.

A la cour !... (A part.) Nous irons à la cour... il entend... et... Ah !... (Regardant Munich.) c'est trop fort.

(Il n'y tient plus, s'approche de Munich, monte sur la chaise et lui enlève son chapeau.)

MUNICH.

Hein? Qu'est-ce que cela signifie? Insolent!

NOGENT, sur la chaise.

Drôle! c'est pour t'apprendre...

ARTHUR.

Eh bien!... eh bien!...

MUNICH.

C'est ce vieux fou, qui m'arrache mon chapeau!...

NOGENT, sur la chaise.

C'est cet impertinent, qui parle à monseigneur son chapeau sur la tête.

MUNICH, lui reprenant son chapeau.

Tu n'es qu'un manant!

NOGENT, descendant.

Et toi, un faquin!

ARTHUR.

Allons, silence!... Présentez mes hommages à madame la baronne, et dites-lui que j'aurai l'honneur de lui répondre.

MUNICH.

Suffit... (A Nogent.) Butor! (A lui-même.) C'est égal... c'est le même nez...

(Il met son chapeau et sort fièrement.)

NOGENT.

Grand imbécile !... Mais veux-tu ôter?...

(Il veut poursuivre Munich qui sort; Arthur le retient.)

SCÈNE VI.

NOGENT, ARTHUR.

ARTHUR, ramenant Nogent.

Allons, reste ! Est-il enragé !...

NOGENT.

Non, Monsieur, non ; je ne puis souffrir qu'on vous manque de respect... et je me ferai hacher... (Changeant de ton.) C'est une lettre de madame la baronne de Shaffenbourg... Elle vous invite à dîner?... C'est une bonne grande dame, qui vous aime... Et sa fille est charmante... sa fille... Elle a une fille, Monseigneur... Une jolie blonde... Elle est folle de vous... la baronne!

ARTHUR.

Elle veut me présenter à la cour.

NOGENT.

Ah !... Elle l'avait promis.

ARTHUR.

Promis ?... A qui ?...

NOGENT, traversant à droite pour achever de ranger.

A qui ?... Mais... au chevalier de Grignon, je crois...

ARTHUR.

Encore ce chevalier !... Mais alors tu le connais donc?

NOGENT, tout en rangeant.

Oh ! moi... C'est-à-dire... oui, un peu... parce qu'en Angleterre... à Londres, vous concevez ; je l'ai vu quelquefois, chez son frère... le marquis... Et c'est singulier... je le retrouve à Berlin !

ARTHUR.

Tant mieux ! Je veux le voir, le remercier de l'intérêt qu'il me porte... Tu me conduiras chez lui... aujourd'hui... ce matin.

NOGENT.

Ce matin, non... C'est-à-dire... si je savais son adresse... mais c'est un petit homme si mystérieux... On ne sait où le prendre... Il vous échappe quand on croit le saisir... une véritable anguille!

ARTHUR.

Mais comment a-t-il pu parler de moi à la baronne ?

NOGENT.

Oh! il aimait tant votre père!... il a juré de vous faire épouser mademoiselle de Shaffenbourg.

ARTHUR.

Moi?...

NOGENT.

Il est homme à l'avoir demandée pour vous!.

ARTHUR.

Allons donc!... Mais il n'a pu m'engager...

NOGENT.

Pardonnez-moi!... Il s'est fait fort de vous amener à ce mariage.

ARTHUR.

Et tu crois que la baronne consentirait...

NOGENT, vivement.

Parbleu ! j'ai sa lettre !...

ARTHUR, la prenant.

Une lettre! à toi!...

NOGENT.

A moi... c'est-à-dire, non... au chevalier de Grignon, qui me l'a montrée!... Vous lui plaisez beaucoup, à la Prussienne... ce qui n'est pas à dédaigner... à cause de sa fille... Ah! quand vous serez son mari!...

ARTHUR.

Jamais!...

NOGENT.

Hein? Plaît-il?

ARTHUR.

J'en suis fâché, pour ce chevalier invisible... mais il est trop bon!... car bien certainement jamais je n'épouserai mademoiselle de Shaffenbourg.

NOGENT.

Jamais!... (A part.) Ah! mon Dieu!...

ARTHUR.

J'aime ailleurs... d'un amour profond, que rien ne saurait arracher de mon cœur... Ma vie est là!

NOGENT, étourdi.

Ah bah!.. C'est donc une personne d'un rang...

ARTHUR.

C'est une jeune fille... sans fortune!.. mais si jolie, si bonne!.. Dans le magasin où je la vis pour la première fois...

NOGENT.

Dans un magasin!.. Bonté divine!...

ARTHUR.

Sa grâce, sa candeur, attiraient autour d'elle des hommages qu'elle repoussait avec dédain...

NOGENT.

C'est ça... une vertu!..

ARTHUR.

Oui, Nogent... la vertu même.

NOGENT.

Vertu de magasin!... je connais...

ARTHUR.

Elle m'écouta, moi, parce que je parlais de mes malheurs, et

qu'il y avait des chagrins à consoler!.. Aussi, je cherchais à la voir sans cesse... Elle m'aimait... je l'espère!..

NOGENT.

Je crois bien... un duc!...

ARTHUR.

Non!.. Oh! ne pense pas que mon titre l'ait séduite... elle l'ignorait... Je lui ai caché un nom qui pouvait l'effaroucher... Et le jour que, sûr de son amour, je voulais lui offrir ma main, elle avait disparu.

NOGENT.

Ah! tant mieux!

ARTHUR.

Non!... car depuis ce moment, vois-tu? je suis malheureux... je ne vis plus... mais je la retrouverai.

NOGENT.

Vous ne la retrouverez pas!

ARTHUR.

Si fait... On m'a donné une adresse... dans un faubourg de Berlin... C'est là que je cours... Fais-moi avancer une voiture de place.

NOGENT.

Monsieur... Songez que...

ARTHUR.

Va donc...

NOGENT.

Oui, Monsieur, j'y vais... Mais vous ne la retrouverez pas... parce qu'une jeune fille...

ARTHUR.

Va donc...

NOGENT.

J'y vais, Monsieur... Une fois que c'est perdu... ça ne se retrouve pas... ou si ça se retrouve, ça n'est jamais comme...

ARTHUR.

Ah! morbleu...

NOGENT.

Tandis que la fille de la baronne...

ARTHUR, avec impatience.

Mais iras-tu, bavard ?...

NOGENT.

J'y vais... (A part.) Il ne la retrouvera pas !

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VII.

ARTHUR ; puis, ALBERT, NOGENT.

ARTHUR.

La fille de la baronne !.. une fille noble, riche ! la nièce d'un ministre... qui croira me faire beaucoup d'honneur, à moi, tout duc que je suis... en me donnant sa main !.. Une étrangère, qui me reprochera peut-être... Non, non !.. Nogent a raison... je ne retrouverai pas Cécile... mais, du moins, jamais une autre... (Bruit en dehors.) Qu'est-ce que c'est? Esquivons-nous !.. Ma canne, mon chapeau, et... (La porte s'ouvre.)

NOGENT, en dehors.

Mais, M. le comte...

ALBERT, en dehors.

Mais, laquais...

NOGENT, paraissant.

Je vous assure que je ne l'ai pas vue !.. Ce n'est pas ici !..

ALBERT, entrant.

Eh ! va-t'en au diable ! Je verrai ton maître...

ARTHUR.

Eh ! mais, qu'est-ce donc? Albert ! à qui en avez-vous

NOGENT, riant.

C'est M. le comte qui prétend qu'une jeune fille...

ALBERT.

Elle n'est pas ici ?... (Il regarde autour de lui.)

NOGENT.

Quand je vous dis...

ALBERT.

Ah çà! drôle... je vais te jeter par...

ARTHUR, se mettant entre eux.

M. le comte!.. vous êtes chez moi!..

ALBERT.

Parbleu! je le sais bien!

NOGENT, à Arthur.

M. le duc... je...

ARTHUR.

Va, va, Nogent. (Nogent sort par la droite.)

ALBERT.

Vraiment? là... sans plaisanterie... vous ne l'avez pas vue?...

ARTHUR.

Qui donc?...

ALBERT.

Eh bien! elle... vous savez?.. elle... la petite dont je vous ai parlé ce matin...

ARTHUR.

Vous la cherchez ici... chez moi?..

ALBERT.

Dame!.. bien sûr... elle n'y est pas? Figurez-vous que je l'avais rencontrée... à deux pas, au détour d'une rue... c'était elle!... Je l'aurais reconnue entre mille... Je pousse un cri de joie... elle se retourne, me reconnaît... et pousse à son tour un cri...

ARTHUR.

Pas de joie?

ALBERT.

Je ne crois pas. Aussitôt, je m'élance comme un lion pour la

saisir... Elle s'était sauvée comme une biche, pour m'échapper ! Je la suis... elle se précipite dans cette maison... je perds ses traces... mais mon instinct, un instinct qui ne me trompe jamais, m'amène jusque chez vous... et...

ARTHUR.

Votre instinct vous a trompé.

ALBERT.

Vous supposez...

ARTHUR.

J'en suis sûr... Il y à des modistes en haut, je crois...

ALBERT.

Des modistes !... Elle y est, c'est clair... Ma biche est retrouvée. Ah ! des modistes... dans votre maison ?.. au-dessus ?... heureux mortel !.. J'y cours... Pardon d'être entré chez vous furieux... Ah ! c'est que, voyez-vous... quand j'aime, je suis terrible... et ma colère...

ARTHUR.

Ne me ferait pas violer l'hospitalité donnée à une jeune fille...

ALBERT, avec dépit.

M. le duc !..

ARTHUR, d'un ton ferme.

M. le comte !..

ALBERT, à part.

C'est un petit fat, que je...

ARTHUR.

Plaît-il ?

ALBERT.

Mon Dieu ! Je pensais là, tout bas, que cette aventure pourrait bien me mener plus loin que je ne croyais... Les vertus, c'est cher en diable... et si mon mérite ne lui suffit pas...

ARTHUR, riant.

Vous êtes un homme ruiné.

ALBERT.

Aussi, je pensais à vos offres de ce matin, vous savez, les deux mille florins... Je n'y tiens pas... mais ça me ferait plaisir !..

ARTHUR.

Rien de plus facile... Un mot à ce banquier...

(Il va à la table à droite.)

ALBERT.

Pétermann ! le vieux juif?.. J'accepte.

ARTHUR.

Et moi, j'aime mieux cela !..

(Il écrit sans s'asseoir.)

ALBERT.

C'est un mot qui vaut de l'or. (Le regardant écrire.) Est-il heureux ! Dieu ! si je n'avais qu'à écrire, comme lui, pour avoir... ce que je n'ai pas... J'écrirais toute la journée.

ARTHUR, lui donnant le papier.

Tenez... Et bonne chance !

ALBERT.

Merci, et sans rancune... Elle n'est pas ici, vrai ?.. Votre parole ?..

ARTHUR.

Ah ! morbleu !...

ALBERT.

Je vous crois, je vous crois... Je cours chez le banquier... Non, d'abord chez les modistes... ou plutôt... si fait... Au revoir, cher duc ! Oh ! je la retrouverai ! (Il sort par le fond.)

ARTHUR.

Au diable !.. Il me fait perdre un temps... La voiture doit être... (Il va pour sortir.)

SCÈNE VIII.

ARTHUR, NOGENT ; puis, CÉCILE.

NOGENT, ouvrant la porte de droite.

Est-il sorti ?..

ARTHUR.

Qui ?

NOGENT.

Le mauvais sujet... le comte débauché...

ARTHUR.

Pourquoi? Avec ton air mystérieux...

NOGENT.

Chut ! c'est que j'ai sauvé sa victime.

ARTHUR.

Comment ?..

NOGENT.

Une pauvre brebis, toute tremblante... qui est là, dans l'office... à moitié morte de peur...

ARTHUR.

Une jeune fille?

NOGENT.

Elle s'est jetée chez nous, pour ne pas être dévorée par le loup de Prusse... Je suis pour les mœurs... aussi, je l'ai protégée.

ARTHUR, allant pour sortir.

Bien ! qu'elle attende qu'il soit éloigné... tu la feras partir...

NOGENT.

Eh ! tenez, la voici !..

CÉCILE, à Nogent.

Monsieur... puis-je, maintenant? (Apercevant Arthur.) Ciel

ARTHUR.

Grand Dieu !

NOGENT.

Hein ? qu'est-ce qu'il y a ?..

ARTHUR.

C'est elle !..

NOGENT.

Qui ? elle...

CÉCILE.

M. Arthur !..

NOGENT.

Ah bah !..

ARTHUR.

C'est vous, Cécile !.. Au moment où je me disposais à courir sur vos traces !..

CÉCILE.

Vous ne m'aviez point oubliée ?

NOGENT.

Eh ! mais, c'est donc !..

ARTHUR.

Oui, oui, mon cher Nogent !.. celle que j'aime... celle dont tout à l'heure même je te vantais la grâce, la bonté !..

NOGENT.

Ah ! bien ! ah ! bon !... et je les réunis ! J'ai joliment travaillé !

CÉCILE.

O mon Dieu !

ARTHUR.

Mais ne tremblez donc pas ainsi... rassurez-vous... Que pouvez-vous craindre ? N'êtes-vous pas auprès de moi ? De moi, qui donnerais mes jours pour protéger les vôtres... qui braverais tout pour vous épargner une larme, un chagrin !

CÉCILE.

Oh ! je vous crois... mais...

NOGENT.

Mademoiselle a raison ; elle ne peut rester ici... Le petit comte peut revenir, et dans son dépit...

ARTHUR.

Oh ! confiez-vous à mon amour... Laissez à mon honneur le soin de veiller sur le vôtre... Cécile !

NOGENT.

Cécile !.. pardon !.. mademoiselle se nomme Cécile ? c'est un très-joli nom... mais mademoiselle Cécile est sans doute attendue chez elle !

CÉCILE.

Et par qui ? Ne suis-je pas seule au monde ? sans amis, sans famille ?

ARTHUR.

Eh bien ! je serais votre frère !

NOGENT, riant.

Son frère ! M. le duc !..

CÉCILE, s'éloignant avec frayeur.

M. le duc !.. vous !..

ARTHUR, bas.

Mais, tais-toi donc !..

NOGENT, avec joie, à Cécile.

Ah ! vous ne saviez pas?..

ARTHUR, à demi-voix.

Eh non !..

NOGENT.

Soyez donc tranquille... Ah ! vous ignoriez !.. oui, mademoiselle, oui... M. Arthur est d'une grande famille... il est duc... tout ce qu'il y a de plus duc... et riche !.. richissime !..

CÉCILE.

Ah ! Monsieur... vous m'avez trompée !...

ARTHUR, courant à elle.

N'en croyez rien !.. Vous tromper, moi !... et quelle est donc cette fortune, quel est donc ce titre dont il vous parle ? Suis-je en France, pour pouvoir m'en parer à vos yeux ? Ne suis-je

pas en pays étranger... où tout cela n'est qu'un honneur inutile !.. Mais fussé-je riche comme il le dit... fussé-je plus noble qu'il ne peut vous le dire...

AIR *de Francesca.*

Oui, tout serait à vous, Cécile,
Tout... avec ma main et mes vœux,
Mais aujourd'hui le sort m'exile...
Je suis proscrit et malheureux !
Ces titres-là, parlez... votre âme
Pourrait-elle les rejeter ?

CÉCILE, avec abandon.

Ah ! ce sont les seuls qu'une femme
Peut être fière d'accepter ;
Oui, ce sont les seuls qu'une femme
Peut être fière d'accepter !

NOGENT, à demi-voix.

Belle dot à apporter à ce qu'on aime !..

CÉCILE.

Mais cet homme a raison ! Je ne saurais rester ici !.. plus vous m'aimez, plus ce séjour est dangereux pour moi !

NOGENT.

C'est vrai !.. ça coule de source !

ARTHUR.

Me quitter !.. pour qu'un impertinent découvre votre demeure, et coure encore vous insulter de son ridicule amour ?..

CÉCILE.

Pour lui dérober mes traces, j'ai abandonné le magasin où l'on m'avait reçue... et l'on m'offre en ce moment une place de demoiselle de compagnie dans une grande maison.

NOGENT.

C'est très-bien !.. c'est superbe ! Il faut accepter !

ARTHUR.

Il faut refuser !.. Vous, subir les caprices, les dédains de quel-

que demoiselle titrée qui ne vous comprendra pas !... Non... vous êtes ici chez vous, et...

NOGENT, vivement.

Y pensez-vous, Monsieur !..

ARTHUR.

Nogent !...

NOGENT.

Ça ne serait pas convenable !... Et en attendant que l'on puisse prendre un parti... il faudrait trouver pour mademoiselle un asile plus... Je m'en charge... je vais la conduire...

ARTHUR, la retenant.

Non... (Geste de Cécile qui insiste.) Eh bien ! puisque vous le voulez, c'est moi que ce soin regarde... oui, oui, près d'ici, chez une femme respectable que je connais... c'est là que je trouverai la demeure qui vous convient, jusqu'à ce que je puisse vous l'offrir près de moi...

NOGENT.

Mais, Monsieur...

ARTHUR, prenant sa canne et son chapeau.

Ne la quitte pas... Je reviens à l'instant...

ENSEMBLE.

AIR : *Valse de la Sirène.*

ARTHUR et CÉCILE.

Espoir enchanteur
Qui donne à mon cœur
Le gage certain
D'un bonheur prochain !
Jours de plaisirs et jours d'ivresse !
A nos regards luiront sans cesse !
Pour être heureux, notre tendresse
Vaut encor mieux que la richesse !
Bientôt le serment
Du plus tendre amant,
Doit à tous les yeux
Consacrer nos nœuds !...

NOGENT.

Hélas! la terreur
Vient glacer mon cœur!...
Comment fuir soudain
Un malheur certain?
A leur amour, à leur ivresse...
Pourrai-je m'opposer sans cesse?...
Pour le sauver de sa faiblesse,
Ciel! viens inspirer ma tendresse.
Je dois, cher enfant,
Tenir mon serment,
Et pour tous les deux,
Briser de tels nœuds.

(Arthur sort par le fond.)

SCÈNE IX.

CÉCILE, NOGENT.

CÉCILE, émue.

Quel bon jeune homme!

NOGENT, à part.

Il a perdu la tête!...

CÉCILE, à elle-même.

Oh! oui, je le crois, lui... il ne veut que mon bonheur!...

NOGENT, entre ses dents

Certainement... et le sien avec!...

CÉCILE.

Il m'aime!..

NOGENT.

Parbleu!.. Mais écoutez-moi, ma chère petite... nous n'avons qu'un moment... Tâchons de ne pas le perdre. Et d'abord, voyons... vous êtes honnête? (Mouvement de Cécile.) Oui, oui, parbleu! cela se voit... mais, la main sur votre cœur? là, ce petit Arthur... est-ce que vous l'aimez?.. (Cécile baisse les yeux sans répondre.) C'est clair... vous l'aimez...

CÉCILE, embarrassée.

Je ne dis pas cela, Monsieur... mais il est si bon !

NOGENT.

Oui, oui, très-bon !... ils le sont tous... à certains moments. Mais, voyez-vous ? mon enfant, il ne faut pas croire aussi facilement tout ce qu'un jeune homme vient vous dire de son amour... Mon Dieu ! c'est si naturel ! vous êtes jolie !... il prend feu !... prr !... il vous adore... mais, demain, il en adorera une autre.

CÉCILE, alarmée.

Vous croyez ?...

NOGENT.

Très-bien !... pas lui.

CÉCILE.

Me trahir !..

NOGENT.

Pas lui ! Allons, allons, ne vous chagrinez pas comme ça ! M. Arthur ne voudrait pas vous dire ce qu'il ne penserait pas... c'est-à-dire, ce qu'il pense pour l'instant !... Mais la jeunesse est trompeuse, perfide... pas lui !... oh ! Dieu ! le plus sûr, le plus parfait... Mais quand le cœur a parlé... un cœur de vingt ans, on s'abandonne à ce qu'on éprouve... et puis Arthur a tant de franchise, d'abandon ! C'est son premier amour, voyez-vous ?.. il tiendra son serment... et plutôt que d'y manquer...

CÉCILE.

Mais, alors, qu'est-ce que vous me dites donc ?...

NOGENT.

Moi ?... je... c'est-à-dire... (A part.) Allons, bien ! je fais son éloge malgré moi, à présent !..

CÉCILE.

Oh ! il ne peut pas me tromper ! il ne l'a jamais voulu.

NOGENT.

Jamais !... et il vous cachait son titre !...

CÉCILE.

C'est vrai !...

NOGENT.

Parce qu'il savait bien que, sage comme vous l'êtes... ce titre de duc vous ferait peur !

CÉCILE.

Mais vous l'avez entendu... ce titre n'est rien pour lui.

NOGENT.

Rien ! laissez donc ! Et plus tard, en France, si un mariage pareil était un obstacle à ce qu'il retrouvât sa famille, ses biens !.. et, mieux que tout cela... si on lui offrait ici, à Berlin, un bonheur qu'il perdrait en vous épousant.

CÉCILE.

Oh ! non, non... ne me dites pas cela !...

NOGENT.

Mais, si fait... je dois vous le dire, et je vous le dis.

CÉCILE.

Mais, il est libre, indépendant.

NOGENT.

Indépendant ! On n'est jamais indépendant quand on n'a rien !... (A demi-voix.) Et la vérité est qu'il n'a rien...

CÉCILE.

Comment ?

NOGENT.

Et vous avez juste la même fortune !... Mais un riche mariage qui se prépare... pour lui...

CÉCILE.

Grand Dieu ! achevez... un riche mariage...

NOGENT.

Oui, si vous me promettiez de ne pas me trahir... je vous dirais... (Écoutant.) Eh ! mais, c'est lui... il revient... qu'il ne vous retrouve pas ici... Entrez là, dans cette chambre...

CÉCILE.

Mais vous me direz...

NOGENT.

Oui... j'irai vous apprendre... Entrez donc !... Le voici !

(Elle entre dans la chambre à gauche. Nogent n'a que le temps de fermer la porte et de se placer devant.)

SCÈNE X.

NOGENT, ARTHUR.

ARTHUR, entrant vivement sans le voir.

C'est inouï !... et si je le trouvais...

(Il pose sa canne et son chapeau sur le guéridon, à droite.)

NOGENT.

Qui donc, M. le duc ?...

ARTHUR.

Mais, toi !... toi, que je cherchais !... Malheureux ! avance ! avance !

NOGENT.

Mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ? expliquez-moi !...

ARTHUR.

C'est à toi de m'expliquer comment il se fait que j'aie reçu, en pleine rue... une insulte !...

NOGENT.

Une insulte !... vous, Monseigneur ?...

ARTHUR.

Eh ! laisse-là ton monseigneur, et réponds... Quels sont ces créanciers, ces fournisseurs qui m'ont arrêté en me présentant leurs mémoires...

NOGENT.

Leurs mémoires ?... Ils ont osé !... ils m'avaient pourtant bien promis...

ARTHUR.

Tu le savais... et c'est toi qui m'as préparé cette humiliation ?

NOGENT.

Je les verrai, M. le duc !... c'est que le banquier aura négligé...

ARTHUR.

Ah ! ce banquier !... Mais Cécile, où est-elle ?...

NOGENT, embarrassé.

Hein ? Cécile ?... Ah ! oui... c'est ce que je me disais... où est-elle ?

ARTHUR.

Je l'ai laissée ici... avec toi !...

NOGENT.

C'est vrai !... mais elle n'attendait que votre départ pour s'échapper... et...

ARTHUR.

Encore !... Ah ! ce sont tes conseils qui l'ont effrayée ; je la retrouverai malgré toi... malgré elle... et je cours. (Il fait un mouvement vers le fond. Le comte paraît.) Allons... encore lui !...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT, avec ironie.

Ah ! parbleu ! M. le duc de Morangy, premier gentilhomme de France, je suis bien aise de vous retrouver !... je quitte le vieux Pétermann.

ARTHUR.

Mon banquier !...

NOGENT.

Plait-il ?

ALBERT.

Silence, valet ! (A Arthur.) Oui, ce fameux banquier qui reçoit vos revenus de France !

NOGENT, à part.

Va te promener... tout est perdu !...

ARTHUR.

Eh bien ?

ALBERT.

Eh bien ! la plaisanterie serait fort drôle, si le vieux juif ne se fût moqué de moi, en me rejetant votre billet...

ARTHUR.

Mon billet !...

NOGENT.

Quel billet ?

ALBERT.

Morbleu ! je n'ai pas l'habitude d'être mystifié... et deux fois en un jour !... car je suis sûr que ce vieux scélérat (Montrant Nogent.) a dérobé à votre profit le gibier que je poursuivais...

NOGENT.

Je vous assure...

ARTHUR.

Silence ! Vous croirez ce que vous voudrez, M. le comte... mais, d'abord ce billet ?... il n'est pas payé ?

ALBERT, lui donnant le billet.

Eh ! vous le savez bien, mon cher... Oh ! le secret de votre opulence est connu... c'est fâcheux !... vous aurez beau faire, vous aurez beau étaler un luxe de gentilhomme, nous écraser de vos grands airs et de l'éclat de vos équipages... trouvez une autre source à votre fortune... Pétermann n'a jamais reçu un florin pour vous.

ARTHUR.

Jamais !... Nogent ?... (Nogent baisse les yeux.) Ah !

ALBERT, après un silence, et souriant.

Seulement, un conseil... si votre riche seigneurie veut bien en accepter un de mon humble sagesse... ma sagesse, à moi c'est drôle !... mon cher, ne jouez plus sur parole... parce que la parole d'un gentilhomme qui reste en déficit... ça ne fait pas honneur à votre grand cordon... vrai !

ARTHUR, vivement.

Monsieur... pas une parole de plus... c'est trop déjà !... Je ne puis comprendre ce qui m'arrive !... mais vous serez satisfait aujourd'hui... vous devez l'être... vous le serez... et je cours à l'instant même...

(Il prend sa canne et son chapeau.)

ALBERT, riant.

Chez votre banquier ?...

ARTHUR.

Eh ! Monsieur !...

ENSEMBLE, à part.

Air : *Qu'une heureuse rencontre.* (La Sirène.)

ARTHUR et ALBERT.

D'une telle insolence,
Je veux avoir vengeance ;
Mais cachons dans mon cœur
Mon dépit, ma fureur !

NOGENT.

Ah ! de son insolence,
Morbleu ! j'aurai vengeance !
Mais cachons dans mon cœur,
Mon dépit, ma fureur !

ALBERT, sortant en riant.

Comme les autres !... ah ! ah ! ah !

NOGENT.

L'impertinent !...

(Il va pour le suivre, Arthur le retient.

SCÈNE XII.

NOGENT, ARTHUR.

ARTHUR, se contenant à peine.

Reste, malheureux ! reste !... et rends-moi raison de cette nouvelle humiliation, ou je ne réponds pas de ma colère !

NOGENT.

Calmez-vous, Monseigneur.

ARTHUR.

Non, parle !... il faut te justifier... entends-tu bien ! il le faut... Ces créanciers ! ces revenus !... Parle donc... Voulais-tu me tromper, me déshonorer ?...

NOGENT.

Moi ! Ah ! M. le duc !...

ARTHUR, avec fureur.

Oui, toi ! qui n'as pas craint de me livrer aux huées d'une populace insolente... aux sarcasmes d'un fat !...

NOGENT.

Rassurez-vous... je leur apprendrai...

ARTHUR, hors de lui.

Et moi, je t'apprendrai que je sais punir un valet...

NOGENT, cherchant à le calmer.

Monsieur !...

ARTHUR, levant sa canne.

Misérable !...

NOGENT, poussant un cri.

Ah !... (Arthur s'arrête, la canne levée. — Un silence. — Nogent ému et froidement.) Frappez, M. le duc... car vous ne savez pas tout encore... Je suis plus coupable que vous ne pensez. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je mérite d'être puni ! Il y a dix ans que cela dure... dix ans que je vous trompe, vous et votre père...

ARTHUR, ému, et baissant lentement sa canne.

Que dis-tu ?...

NOGENT.

Je dis, M. le duc, qu'il y a dix ans que j'ai quitté mon pays pour vous suivre ; que j'ai abandonné famille, amis, pour m'attacher à votre fortune. Oui... j'ai suivi votre père proscrit et souffrant... C'est moi qui, en franchissant la frontière, vous

portais dans mes bras... bien décidé à me faire tuer pour vous sauver !... C'est moi qui, plus tard, quand votre père, ruiné, sans ressources, allait mourir de honte et de misère, imaginai, pour soutenir votre maison et l'honneur de votre nom, toutes ces ruses que vous me forcez à avouer pour la première fois. Ce marquis de Grignon, que le caprice des Anglais mit un instant à la mode...

ARTHUR, laissant échapper la canne de sa main.

Grand Dieu !...

NOGENT.

C'était moi !... Ce vicomte qui courait le cachet à Munich...

ARTHUR.

Nogent !...

NOGENT.

C'était moi !... Grâce à ces ressources, que mon zèle et mon amour pour votre famille avait créées, votre père crut à des revenus qui lui venaient de France. Il vous éleva comme un jeune et bon gentilhomme, sans avoir besoin de mettre aux gages de quelque puissance étrangère, son épée restée pure et française...

ARTHUR, à demi-voix, se découvrant lentement avec respect.

Mon père !

NOGENT.

Et lorsqu'il mourut dans mes bras, en me recommandant son fils comme au seul ami qu'il eût sur la terre d'exil... « Nogent, « me dit-il, je te lègue mon enfant ; je n'ai pas d'autre bien « dans ce monde... Entoure-le de tes soins, de tes conseils ; « fais-en un digne et loyal gentilhomme, et qu'il meure plutôt « que d'oublier ce qu'il doit au nom qu'il porte, et à la mé- « moire de son père... » Et ces paroles, les voilà écrites de sa main... (Il tire un papier de son sein.) Elles ne m'ont jamais quitté... Elles me donnaient du courage, quand, pour vous aider à vivre grandement, je vous laissais croire à des biens imaginaires qui n'étaient que l'argent gagné par le pauvre maître de danse !

ARTHUR, qui a pris et baisé le papier.

Ce chevalier de Grignon ?...

NOGENT.

C'était moi !... oui, moi, qui, dans cette société si fière, vous ai épargné l'humiliation de courir le cachet... Moi, qui, tous les jours, après avoir fait votre éloge chez toutes ces belles dames, devenues mes élèves, reviens ici me cacher sous ma livrée, et, la serviette sous le bras, vous fais croire à une fortune et à un bonheur auxquels je ne crois pas moi-même !... (Avec émotion.) Et, maintenant, frappez-moi, M. le duc, si c'est la récompense que j'ai méritée, frappez... J'en mourrai, mais je ne me plaindrai pas !

ARTHUR, tombant à genoux en silence.

Nogent !... mon ami... mon père !...

NOGENT, le voyant à ses pieds.

Votre père !... Ah !...

ARTHUR.

Grâce ! je suis un malheureux... Pardonne-moi.

NOGENT.

Que faites-vous... à mes pieds ! vous ! Mais relevez-vous donc !...

ARTHUR.

Non... si tes bras ne s'ouvrent pas pour moi !...

NOGENT, lui tend les bras ; Arthur s'y précipite.

Cher enfant !... Oh ! laissez-moi vous appeler ainsi !...

ARTHUR.

Oui, oui... ton enfant.

NOGENT.

Ah ! je suis payé de tout ce que j'ai fait pour vous !

ARTHUR.

Non, pas encore ! Parle, que faut-il pour expier mes torts ? Je ferai tout ce que tu voudras !

NOGENT.

Tout?...

ARTHUR.

Je le jure !... Je le jure sur la mémoire de mon père !... Qu'exiges-tu de moi ?

NOGENT, avec tendresse.

Que vous releviez l'honneur de votre famille ; que, pour porter dignement votre nom, vous acceptiez ce que le ciel vous offre... l'alliance de la baronne... enfin, que vous épousiez sa fille !

ARTHUR.

Hé ! quoi ?...

NOGENT, appuyant.

Au nom de votre père !...

ARTHUR, lentement.

Tu le veux !... j'y consens...

NOGENT.

Et puisque la baronne vous invite, vous avez promis de lui répondre, répondez-lui... C'est presque un consentement.

(Musique en sourdine jusqu'à la fin de l'acte : valse de *la Sirène*.)

ARTHUR, ému et lentement.

Soit ! je vais écrire... Ah ! Nogent !...

(Il lui tend la main et va s'asseoir à la table en cachant quelques larmes.)

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, CÉCILE.

(Elle sort doucement de la chambre à gauche sans être vûe d'Arthur.)

NOGENT, bas.

Chut !...

CÉCILE, bas.

J'ai tout entendu !... Vous êtes un digne homme ! Oui, vous avez raison... Pour son bonheur, je dois l'oublier... Qu'il se marie !...

ARTHUR, se cachant la tête dans une de ses mains, et de l'autre tendant la lettre.

Tiens ! Es-tu content ?

CÉCILE, à part.

Pauvre Arthur ! je ne le verrai plus !...

ARTHUR, à lui-même.

Pauvre Cécile !... j'en mourrai !...

NOGENT, lui serrant la main, et jetant un regard d'adieu à Cécile.

Du courage !... nous en avons tous besoin !...

(Cécile gagne doucement la porte, et Nogent cache sa sortie à Arthur. — La toile tombe.)

ACTE SECOND

Le théâtre représente un riche salon de l'hôtel de la baronne. Porte au fond, ouvrant sur une galerie. Portes latérales. Fenêtres sur l'avant-scène. Ameublement Louis XV. A gauche, une toilette élégante.

SCÈNE PREMIÈRE.

MUNICH, CÉCILE ; puis, LA BARONNE.

CÉCILE, à Munich.

Madame la baronne de Shaffenbourg ?

MUNICH.

Donnez-vous la peine de vous asseoir, Mademoiselle, je vais savoir si elle est visible... (Apercevant la baronne.) Et tenez, justement la voici !

LA BARONNE, en toilette, entrant par le fond et parlant à plusieurs laquais.

C'est bien ! Des fleurs partout, des bougies dans toutes les girandoles... et trente couverts pour le souper... (Les laquais disparaissent dans la galerie.) Je voudrais avoir tout Berlin, si ma table était assez grande !...

MUNICH, s'approchant de la baronne et lui montrant Cécile, qui s'est levée.

Madame ?...

LA BARONNE, avec hauteur.

Hein ? quoi ? qu'est-ce ? Je n'y suis pas !... je n'y suis pour personne.

CÉCILE, timidement.

Pardon, Madame... je venais...

LA BARONNE.

Ah ! pour la toque à marabouts que j'ai commandée ?...

CÉCILE.

Non, Madame... je suis...

LA BARONNE.

La lingère... pour le trousseau ? Très-bien !...

CÉCILE.

Non, Madame... Vous désirez, m'a-t-on dit, avoir auprès de mademoiselle votre fille une demoiselle de compagnie, une personne de confiance... madame de Barnheilm a eu la bonté de jeter les yeux sur moi !

LA BARONNE.

Ah ! oui, je me rappelle... (Changeant de ton, et après avoir congédié Munich du geste.) Désolée, ma chère, tout est changé!

AIR *de Mazaniello.*

CÉCILE.

Qu'entends-je ?...

LA BARONNE.

Je vous remercie,
Mais c'est inutile à présent.

CÉCILE.

Quoi ! pour lui tenir compagnie,
Il ne faut personne ?...

LA BARONNE.

Un moment!
Je vais placer quelqu'un près d'elle...
La seule différence, ici,
C'est qu'au lieu d'une demoiselle,
Je vais lui donner un mari !

(S'asseyant à sa toilette.) Ça lui sourit assez !... un grand nom, un titre magnifique.

CÉCILE, essuyant une larme.

Ah ! je ne suis pas heureuse!... rien ne me réussit... (Voulant s'éloigner.) Excusez-moi, Madame, de vous avoir importunée...

LA BARONNE, touchée.

Pauvre enfant!... Vous comptiez sur cette place?...

CÉCILE, s'arrêtant.

C'était ma dernière espérance !

LA BARONNE.

Comment!... Votre famille?...

CÉCILE.

Hélas! je n'en ai plus... La seule parente qui m'était restée, ma tante, excellente femme, qui m'avait élevée et dont je bénirai toujours la mémoire, est morte à Leipsick, il y a six mois.

LA BARONNE.

Ah! vous avez habité Leipsick ?

CÉCILE.

Pendant plusieurs années! Nous y vivions de petits ouvrages de broderie et de modes françaises, lorsque ma tante, se sentant bien malade... Oh! mais, pardon, Madame, de vous entretenir de choses qui ne peuvent vous intéresser !...

LA BARONNE, se levant et la retenant.

Si fait, si fait, mon enfant, vous m'intéressez beaucoup... Ce ton modeste, ces traits distingués... (A elle-même.) C'est vrai !...

une figure qui n'est pas *peuple* du tout... (A Cécile.) Continuez, je vous prie.

CÉCILE.

Ma tante craignant de me laisser en butte aux séductions...

LA BARONNE, avec un soupir.

Ah ! nous sommes si exposées, faibles femmes que nous sommes !

CÉCILE.

Obtint d'un de ses amis, riche marchand de Berlin, que, si je la perdais, il m'appellerait auprès de sa sœur, pour tenir les livres de sa maison !... Ce malheur n'arriva que trop tôt... Je vins ici ! mais, vous le dirai-je, Madame... Je crains que ma pauvre tante ne se soit trompée... et que l'air de Berlin ne me vaille guère mieux que celui de Leipsick.

LA BARONNE, souriant.

J'entends...

CÉCILE, baissant la voix.

Le magasin où j'étais est fort achalandé !...

LA BARONNE.

J'entends... j'entends !

CÉCILE.

Fréquenté par de jeunes officiers, des seigneurs...

LA BARONNE.

Des monstres !... J'entends parfaitement.

CÉCILE, timidement.

Oh ! il en est d'estimables, mais qui n'en sont que plus dangereux, et qu'il faut fuir encore plus que les autres !...

LA BARONNE.

Et c'était pour vous mettre à l'abri !... c'est très-bien, mon enfant... Je me crois obligée, en conscience, de seconder vos sages résolutions... Si je ne puis vous recevoir chez moi, j'ai des amis... je vous trouverai une place convenable...

CÉCILE.

Ah ! Madame !

LA BARONNE.

Laissez-moi votre nom, votre adresse...

CÉCILE, lui donnant une carte.

Cécile Durand, Zimmer-Strass... n° 62, chez madame Handsberg... une bonne dame qui a bien voulu me recevoir... en attendant...

LA BARONNE.

Je sais. Vous aurez de mes nouvelles...

CÉCILE, timidement.

Tachez que ce soit bientôt, Madame, car depuis quelques jours, surtout, je suis exposée aux poursuites d'un mauvais sujet que je rencontre partout...

ALBERT, en dehors.

Ma tante est au salon ! Très-bien !...

CÉCILE, troublée.

Quelqu'un !... Une visite qui vous arrive, sans doute. Je me retire. (Au moment où elle va sortir, elle aperçoit Albert qui entre étourdiment.) Ciel !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT.

Pardon d'entrer aussi cavalièrement, belle tante.

CÉCILE, à part.

Sa tante !

ALBERT, se trouvant en face de Cécile.

Ah ! que vois-je !... Est-ce un songe ! Vous ici, ma charmante ! (Il veut s'élancer près d'elle.)

LA BARONNE, passant entre eux.

Hein ?

ALBERT.

Rien, rien, ma tante.

(Il reste interdit en voyant Cécile le saluer froidement et sans avoir l'air de le reconnaître.)

ENSEMBLE.

Air : *Puisque l'espérance.* (L'homme blasé.)

ALBERT, à part.

O surprise extrême,
Rêve merveilleux,
Oui, c'est elle-même
Qui s'offre à mes yeux !

LA BARONNE, à part.

Mais quel trouble extrême
Les saisit tous deux !
Je n'ose moi-même
En croire mes yeux !

CÉCILE, à part.

O surprise extrême,
Contre-temps fâcheux,
C'est lui ! c'est lui même,
Fuyons de ses yeux !

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE III.

ALBERT, LA BARONNE.

ALBERT, la suivant des yeux, à part.

Pas un mot ! C'est bien elle, pourtant !

(Il veut s'élancer sur ses pas.)

LA BARONNE, se retournant.

Où allez-vous donc, Monsieur ? avec vos airs évaporés ? Et d'où connaissez-vous cette jeune fille ?

ALBERT, embarrassé.

Moi, ma tante ? Cette jeune fille... Je la connais de... c'est-à-dire, je ne la connais pas... je ne l'ai jamais vue !

LA BARONNE.

Comment !.. Vous vous êtes écrié : (L'imitant.) « Vous ici, ma charmante ?... »

ALBERT, à part.

Diable ! Prenons garde !... mon mariage!...

LA BARONNE.

Eh bien ?

ALBERT, haut.

Oui, parce que j'ai cru que c'était... ma jolie cousine...

LA BARONNE.

Ma fille!...

ALBERT.

Sans doute... (Reprenant.) « Vous ici, ma charmante cousine!.. ma chère petite Mina ! » Voilà ce que j'allais dire... (Lui baisant la main.) Vous avez là une toilette délicieuse! chère tante!

LA BARONNE, d'un air de doute.

Hum! libertin. Je soupçonnerais plutôt...

ALBERT.

Ah! voilà! vous me soupçonnez toujours! Je suis le neveu le plus incompris du Saint-Empire. (D'un air indifférent.) Après tout... quelle est cette jeune personne? d'où vient-elle? où loge-t-elle? Je vous le demande!..

LA BARONNE.

Et c'est ce que je ne vous dirai pas.

ALBERT, à part.

Tant pis! (Haut.) Mon Dieu, vous voyez... je n'y tiens pas (Changeant de ton.) Parlons plutôt de moi, de mon amour, incomparable tante... Quand me nommez-vous votre gendre?

LA BARONNE.

Mon gendre?.. vous!... Un étourneau qui ne cesse de me piquer par ses railleries!...

ALBERT.

Ça vous fait bien porter, ma tante... Et, en bon neveu, je soigne votre santé tant que je peux.

LA BARONNE.

Un impertinent qui ose me tourner en ridicule!.. moi!..

ALBERT.

Oh ! quelle calomnie !... j'ai toujours dit que je ne connaissais pas de belle-mère plus... complète ! (A part.) C'est vrai... il y aurait de l'étoffe pour deux !

LA BARONNE.

Avant-hier, encore, au cercle de la reine, quand on composait les quadrilles pour le bal de la cour, monsieur m'a jetée de côté...

ALBERT.

On voulait vous mettre dans les jeunes bergères, chère tante !...

LA BARONNE, piquée.

Eh bien ?

ALBERT.

Laissez donc !... On vous aurait donné pour Tircis, un lourdaud, quelque gros margrave !... On ne sait jamais !... Tenez, moi... je suis de l'entrée des chasseurs d'Actéon... Je ne connais pas encore ma danseuse !... On m'affublera peut-être d'un paquet... comme...

LA BARONNE,

Plaît-il ?

ALBERT, se reprenant.

Mais ce n'est pas une raison pour douter de mes sentiments et faire le malheur de ma pauvre cousine... qui m'adore...

LA BARONNE, avec ironie.

Vous croyez ?...

ALBERT.

C'est évident.

LA BARONNE.

Depuis votre retour de Paris, vous êtes d'une fatuité !

ALBERT.

Du tout... Je n'ai pas d'amour-propre ! mais pour le nom, la tournure, les qualités, où trouveriez-vous mieux ? Voyons, à qui la donneriez-vous ?...

LA BARONNE.

Eh! mais... il y a de beaux noms, parmi ces émigrés français!... sans compter les biens immenses dans lesquels ils doivent rentrer...

ALBERT.

Laissez-donc!.. Des Gascons... ils sont tous Gascons!... qui doivent toujours rentrer dans ce qu'ils n'ont jamais eu.

LA BARONNE, d'un ton de reproche.

Ah! mon neveu!...

ALBERT, sérieusement.

Il en est de dignes de tous mes respects, je le sais; (Reprenant son ton léger.) mais il y en a qui font de l'étalage, et qui sont gueux comme des rats d'église!... Eh! tenez, sans aller plus loin, votre petit duc de Morangy... que j'ai vu hier, ici, pour la première fois...

LA BARONNE.

M. Arthur?

ALBERT.

Oui, M. Arthur... Il m'avait plu... je le trouvais gentil... Aussi, je lui ai fait des avances... Je lui ai gagné deux mille florins sur parole!...

LA BARONNE.

Eh bien?

ALBERT.

Eh bien! il n'a pas pu me payer...

LA BARONNE.

Pas possible! Le duc de Morangy! si élégant!... si généreux!

ALBERT.

Parbleu! pour ce que ça lui coûte! criblé de dettes!... Et quant à mes deux mille florins, j'en ai fait mon deuil, je n'en verrai jamais un sou!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MUNICH.

MUNICH, une lettre à la main.

Une lettre pour M. le comte.

ALBERT, prenant la lettre.

Vous permettez, ma tante?..

(Après avoir remis sa lettre, Munich remonte et se tient dans la galerie.)

LA BARONNE.

Comment donc!... (A part.) Belle-mère d'une duchesse! c'est très-beau!... mais si ma fortune devait réparer...

ALBERT, qui a ouvert la lettre, à part.

Un billet de deux mille florins!... sur la banque royale!... (Lisant quelques mots de la lettre.) De la part de M. le duc de Morangy... signé : Nogent, son intendant... (A haute voix.) Parbleu! voilà qui est singulier!

LA BARONNE.

Qu'est-ce donc?

ALBERT.

Rien, rien, ma tante... une misère... un billet de banque que m'envoie mon homme d'affaires! (Il met la lettre dans sa poche.) des renseignements...

LA BARONNE, vivement.

Sur la commission que je vous avais donnée?

ALBERT.

Quelle commission?...

LA BARONNE.

Vous l'avez déjà oubliée?... Bonne tête!... Cet enfant de la famille Baudreuil!...

ALBERT.

Ah! oui... Un Baudreuil, s'il vous plaît!...

LA BARONNE.

Mon frère, le ministre, y met le plus grand prix!.. Oui ; je crois que nous sommes un peu parents de ces gens-là... par les Shaffenbourg d'Eristhal ! car ils portent dans leurs armes le griffon au vol d'argent, avec la licorne... comme moi, en champ de gueules !... Vous m'aviez promis de vous en occuper.

ALBERT.

De la licorne ?... Non, je veux dire de l'enfant ? Je m'en suis occupé aussi... je suis sur la trace. Je vais vous conter ça... mais vous me promettez que ma cousine...

LA BARONNE.

Je vous promets qu'aujourd'hui même vous connaîtrez ma résolution...

ALBERT, lui baisant la main.

Chère tante !... (A part.) Ce sera moi !

LA BARONNE.

Donnez-moi la main, mon neveu... (Au chasseur.) Munich, s'il vient quelqu'un... (Appuyant.) quelqu'un que j'attends... vous savez ?... vous me préviendrez aussitôt...

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

ALBERT.

Eh ! mais... qu'ai-je entendu, baronne ?
Serait-ce un rendez-vous de cœur ?
Et secret ?

LA BARONNE.

Cela vous étonne !...
Pourquoi non, monsieur le moqueur ?...

ALBERT.

Vraiment ?

LA BARONNE.

Ah ! vous seriez, je gage,
Bien attrapé, si j'avais aujourd'hui
Un galant...

ALBERT.

Oui, certes...

(A part.)

Mais, lui,

Le serait encor davantage!

LA BARONNE.

Comment ?...

ALBERT, d'un air galant.

Je dis que ce serait un heureux mortel!... (A part.) Ce n'est pas là ce que je crains... mais il se trame quelque chose contre moi!.. J'y aurai l'œil...

LA BARONNE.

Eh bien?

ALBERT, prenant la main de la baronne.

Voilà, chère tante.

ENSEMBLE.

Air : *Ce concert magique.* (Carlo.)

ALBERT.

Soyez douce et bonne!
Et qu'en ce beau jour,
Votre main couronne
Le plus tendre amour!

LA BARONNE.

Ah! je suis trop bonne!...
S'il faut qu'en ce jour
Mon aveu couronne
Votre fol amour!...

(Ils sortent par la gauche.)

MUNICH, seul.

« Quelqu'un que j'attends... » Pardi! je sais bien! ce chevalier de Grignon qui vient tous les jours... et avec qui madame s'enferme tout de suite... Je voudrais biens avoir pourquoi ?...

Est-ce que... oh ! il lui dit peut-être sa bonne aventure ! Nous avons beaucoup de grandes dames... qui...

SCÈNE V.

MUNICH, NOGENT.

NOGENT, en dehors.

Hé! laquais! Comtois! Larose! Bourguignon!

MUNICH.

Ah! quand on parle du loup...

NOGENT.

Comment! tête-bleu ! personne pour m'annoncer!..

MUNICH, à part.

Fait-il ses embarras!..

NOGENT, en habit à la française, l'épée au côté, et coiffé à l'oiseau royal ; à part.

Pas une mouche sur le bas de soie? c'est essentiel ! pour faire croire à la voiture... que je n'ai pas... (Haut, à Munich.) Hé ! l'ami !

MUNICH, choqué.

L'ami !

NOGENT, s'époussetant avec son mouchoir.

Allez dire à madame la baronne que je suis très-pressé... je n'ai qu'une demi-heure à lui donner !

MUNICH, le regardant sans l'écouter.

Oh ! c'est vraiment étonnant... plus je compare...

NOGENT.

Qu'est-ce ?... (A part.) Mon nez, qui fait son effet... Décidément, il commence à être trop répandu !... Mais je ne peux pas le supprimer...

MUNICH.

Oh ! ma foi... on jurerait.

NOGENT.

Hein ?

MUNICH.

Pardon, M. le chevalier... c'est que vous ressemblez d'une manière si extraordinaire...

NOGENT, d'un air fier.

A un prince ?...

MUNICH.

Non... à un faquin de valet de chambre.

NOGENT.

Hein ? drôle !

MUNICH.

C'est-à-dire, non... c'est lui qui vous ressemble, le faquin !

NOGENT, à part.

Tu me paieras ça, toi !.. (Haut.) Un valet ?...

MUNICH.

Qui a voulu me donner une leçon de politesse... (Montrant ses poings.) que je lui rendrai avec usure, si je le rencontre jamais !...

NOGENT, à part.

Malepeste ! allons doucement ! Ces mangeurs de choucroute ont des poings de bœuf de Hambourg !

MUNICH, à lui-même, faisant un geste menaçant.

Oh ! oui !...

NOGENT, agitant son mouchoir.

C'est bien ! c'est bien... Allez donc, mon cher... Est-ce que j'ai le temps d'écouter des propos d'antichambre ?

MUNICH, sortant.

Oui, M. le chevalier... (Le regardant toujours.) Ah ! c'est bien particulier... et sans ses boucles à facettes et ses ailes de pigeon...

NOGENT.

Allez !

MUNICH, saluant.

Oui, M. le chevalier. (Il sort à gauche.)

SCÈNE VI.

NOGENT ; puis, ARTHUR.

NOGENT, seul.

Butor!.. Cette valetaille allemande est d'un grossier!... Parce que ça a des plumes de coq à son chapeau, c'est fier... comme un paon!... Quand nous aurons épousé le petite baronne, je te mettrai au pas, toi!... Voyons si M. le duc est arrivé... (Il va regarder au fond.) Justement, le voici. (Appelant.) M. le duc, M. le duc.

ARTHUR, paraissant.

Ah! Nogent!..

NOGENT, à demi-voix.

Chevalier de Grignon, M. le duc, je vous en prie!... Entrez donc!..

ARTHUR.

Tu m'attendais?...

NOGENT.

Comme le Messie!... car il s'agit de porter les grands coups. J'ai découvert que nous avions un rival.

ARTHUR.

Un rival!... Et qui donc, mon pauvre Nogent?...

NOGENT.

Chevalier de Grignon... si vous le voulez bien! On ne me l'a pas nommé... mais je le saurai.

ARTHUR, vivement.

Mais s'il est aimé de la jeune personne?... je ne puis chercher à le lui enlever... c'est contre mes principes...

NOGENT, haussant les épaules.

Aimé? lui!... Un Prussien!.. Laissez donc! est-ce que ces gens-là sont aimés? est-ce qu'ils ont les premières notions de l'art de plaire? Fi donc! Ça ne sait que se tenir droit comme un piquet, fumer, valser et boire de la bière brune... douze heures de suite sans s'arrêter. (Avec enthousiasme.) Quel est le Brande-

bourgeois assez hardi... pour oser lutter avec cette taille, cette tournure, ces grâces naturelles et faciles? mais regardez-vous donc, M. le duc ? faites-moi seulement l'amitié de vous honorer d'un coup d'œil... et dites-nous si vous avez jamais vu un pied, une jambe, des dents, des yeux comme ceux que j'ai l'honneur de vous présenter?..

ARTHUR, souriant.

Fou que tu es!

NOGENT.

Mais, dame! il faut se rendre justice soi-même, parce que, si on compte sur les autres pour ça !..

ARTHUR.

Tu crois donc que la baronne serait disposée?..

NOGENT.

Elle l'est déjà! Elle rafolle de vous, de votre nom, et je vais la décider en un tour de main. Pendant ce temps, faites la cour à la fille... soyez vif, aimable, spirituel!... emparez-vous de ce jeune cœur qui ne demande qu'à se rendre... et... (Regardant par la fenêtre à droite.) Tenez, tenez, la voyez-vous dans le jardin, en petite robe blanche, le regard langoureux... qui promène ses rêveries dans l'allée de gauche... allez promener les vôtres dans l'allée de droite, vous vous rencontrerez au tournant... par hasard... comme toujours!... « Ah ! Monsieur ! — Oh pardon, Mademoiselle... je vous dérange peut-être? Je m'éloigne... » On s'en garde bien... on reste, on cause... et... Que je suis bête!... Vous savez tout cela mieux que moi... Allez vite!...

ARTHUR, passant à droite.

Enfin... je te l'ai promis...

NOGENT, l'arrêtant.

Ah ! une minute ! (Rajustant la coiffure d'Arthur.) Le vent a dérangé l'aile gauche de votre coiffure (Il relève ses manchettes, tire de sa poche un peigne et se met à coiffer son maître.) Attendez, que je relève cette boucle... Et un nuage de poudre!

ARTHUR, se défendant un peu.

Finis donc !... Est-ce que le chevalier de Grignon peut redevenir mon valet de chambre?

NOGENT, continuant.

C'est mon plus beau titre !.. Je ne permettrais à personne de vous toucher un cheveu de la tête... Elle est à moi cette tête... de père en fils !... cette tête charmante, qui en ferait tourner tant d'autres... Si j'avais le temps seulement de vous faire un petit crépé !...

ARTHUR, avec impatience.

En voilà assez !...

NOGENT, donnant un coup de peigne.

Un peu de patience ! mon Dieu ! il y a une foule de mariages qui n'ont manqué que faute d'un coup de peigne donné à propos.

ARTHUR, avec un soupir

Ah ! tu ne sauras jamais ce qu'il m'en coûte !...

NOGENT, continuant.

Si fait ! si fait !... je me mets bien à votre place, quand le cœur est pris et que... Le jabot n'est pas assez en dehors... (Il le tire) Mais dès que le devoir a parlé et que l'honneur exige... Un peu de lustre aux souliers... (Il les époussette avec son mouchoir.) L'amour doit se taire... et renfermer la douleur légitime (Tirant une vergette.) Avec un coup de brosse par là-dessus... la petite m'en dira des nouvelles !

ARTHUR.

Qui vient là ?

NOGENT.

La baronne !

ARTHUR.

La baronne !

NOGENT, le poussant.

Je ne vous ai pas vu ! Hé ! vite au jardin !.. Sauvez-vous... (Arthur disparaît par la droite ; Nogent, près de la porte, serre précipitamment sa brosse dans sa poche.) Dieu ! si elle m'a apercu, la vergette à la main ! c'est fait de ma chevalerie !

SCENE VII.

NOGENT, de côté; LA BARONNE, entrant par la gauche avec MUNICH, qui la précède.

LA BARONNE.

Eh! oui, cette jeune fille qui est venue ce matin!... Courez chez elle... qu'elle revienne... il faut que je la voie, que je lui parle! allez. (Munich sort par le fond. A part.) Oui, elle a habité Leipsick, elle me l'a dit, et peut-être a-t-elle connu... (Apercevant Nogent.) Ah! chevalier!

NOGENT, faisant des saluts en danseur.

Madame la baronne!... (A part.) Elle n'a rien vu! l'honneur est sauf!...

LA BARONNE.

Vous venez bien tard?...

NOGENT, d'un air léger.

Que voulez-vous?... Je ne m'appartiens pas!... Mes pieds sont si courus!... Les jambes de mes chevaux ne peuvent y suffire! et pour vous consacrer quelques minutes, j'ai été obligé de sacrifier une duchesse, et de brûler deux conseillères auliques.

LA BARONNE, d'un air aimable.

Que c'est aimable à vous!.. J'ai donné ordre qu'on ne laissât entrer personne... et je vais fermer cette porte, car je serais au désespoir que l'on connût ma faiblesse!

(Elle pousse le verrou de la porte du fond.)

NOGENT, à part.

Si on ne croirait pas que je suis en bonne fortune! Vieille folle, va!... Si tu n'avais pas pour fille la plus riche héritière!...

LA BARONNE, avec joie, et revenant à lui.

Vous ne savez pas, mon cher professeur... c'est aujourd'hui surtout que j'ai besoin de vos conseils pour paraître avec éclat... j'ai obtenu la plus haute faveur!...

NOGENT.

Vous êtes dame d'atours?..

LA BARONNE.

Mieux que cela!.. Je danse dans le quadrille de la reine! le quadrille des nymphes de Diane.

NOGENT.

Avec le costume?..

LA BARONNE.

De la dernière exactitude... l'arc, le carquois... style sévère.

NOGENT, faisant la grimace.

Et la tunique retroussée?... Ça sera très-joli.

LA BARONNE.

Vous comprenez! quel honneur!.. C'est un titre dans les familles!... Mes arrière-petits-enfants, pourront se dire: Nous avons eu une bisaïeule qui a figuré dans le ballet de la reine!

NOGENT.

Comme on disait chez nous... mon grand-père est monté dans les carrosses du roi!.. Certainement, dans deux ou trois cents ans, ce sera très-agréable pour vous!...

LA BARONNE, à demi-voix.

Oui, mais il faut se distinguer!.. Ces dames qui composent le quadrille doivent venir tout à l'heure... pour que nous répétions ici, à huis clos. Il faut que vous me rendiez légère... aérienne.

NOGENT, à part.

Si elle croit que c'est facile!

LA BARONNE.

Et surtout que vous m'appreniez cette fameuse gavotte qui fait fureur, dit-on, à Paris, et que vous montrez à toutes vos élèves?

NOGENT, à part.

Sans l'avoir jamais sue... (Haut.) Avec plaisir!... Comment donc, je vous montrerai la gavotte! (A part.) Bah! comme aux

autres... la monaco !... C'est toujours des flic-flacs et des jetés battus !

LA BARONNE, se plaçant.

Prenez votre pochette... il me tarde de voltiger !

NOGENT, à part.

Quelle sylphide ! (Haut.) Voilà ! (Il se trompe de poche et tire son peigne, qu'il escamote aussitôt.) Oh ! mon peigne !...

LA BARONNE.

Qu'est-ce donc ?...

NOGENT.

Rien !... Un autre instrument... dont je me sers quelquefois... mais pas pour les pieds... au contraire ! (Prenant sa pochette et l'accordant.) Nous avons dit bien du mal de vous, ce matin !...

LA BARONNE, minaudant.

Avec qui donc ?...

NOGENT.

Avec votre gendre futur...

LA BARONNE, un peu embarrassée.

Mon gendre !...

NOGENT.

Oui, ce jeune duc de Morangy. (La plaçant.) Charmant garçon, qui vous aime de tout son cœur... Arrondissez les bras...

(Il la place.)

LA BARONNE, se posant.

C'est un jeune homme que j'estime infiniment.

NOGENT.

Et qui le mérite... A la quatrième position ! Des qualités sociales... Vous avez tout ce qu'il faut pour bien danser... une souplesse dans les pieds ! un moelleux dans les poignets ! Il vous a écrit, n'est-ce pas ?...

LA BARONNE, faisant des bras.

Oui ; mais j'ai réfléchi, chevalier... D'autres idées... Il n'y faut plus penser.

NOGENT, atterré.

Hein ?

LA BARONNE.

Qu'avez-vous donc ?...

NOGENT.

Ma chanterelle qni est cassée. (Ayant l'air de la rajuster.) Ah ! vous avez d'autres idées ?...

LA BARONNE.

Moins brillantes, sans doute, du côté de la naissance... mais plus convenables sous d'autres rapports.

NOGENT, à part.

C'est ça... le rival !... Qui diable est-ce donc ? Oh ! je le saurai... je veux le savoir !...

LA BARONNE, le voyant poser avec humeur sa pochette sur un fauteuil à droite.

Qu'avez-vous donc ?

NOGENT.

Il ne m'appartient pas, madame la baronne, de chercher à pénétrer les secrets de famille... Le respect, les convenances... c'est sacré !... Aussi, je me garderai bien de vous demander...

LA BARONNE.

Cela n'a rien d'offensant pour lui.

NOGENT, avec humeur.

Rien d'offensant ! rien d'offensant !... (Lui secouant les bras qu'il tient.) Tâchez donc de vous défaire de cette raideur dans vos mouvements... Il est impossible de bien danser avec des barres de fer dans les poignets.

LA BARONNE, passant à droite.

Vous disiez que j'avais du moelleux !

NOGENT.

Oui, tout à l'heure... mais à présent... (Reprenant.) Il n'en est pas moins vrai qu'on a parlé de ce mariage... moi, tout le premier... Vous m'en aviez chargé... Hier encore, je soupais avec

Fronsac... le petit Fronsac... et le prince de Guéménée... le petit prince de Guéménée... Ils ne tarissaient pas sur votre éloge ! Par la mordieu ! disaient-ils, la baronne n'a pas la main malheureuse !... s'allier aux Morangy, la première maison de France !...

LA BARONNE.

Je ne dis pas... mais...

NOGENT, avec enthousiasme.

Et le gentilhomme le plus accompli !... De l'esprit, de la grâce !

LA BARONNE.

Mon Dieu ! je conviens de toutes ces perfections... nous l'estimons tous !... Et mon frère, le ministre, à qui j'avais fait part de mes projets de mariage, n'y avait mis qu'une condition, et c'était encore une haute marque de faveur royale.

NOGENT.

Quelle condition ?

LA BARONNE.

C'est inutile, maintenant que j'y ai renoncé... et qu'un autre choix...

NOGENT, frappant du pied.

C'est cela... quelqu'un qui l'a desservi... qui l'a calomnié !... Madame la baronne, je ne vous demande pas qui c'est... ça ne me regarde pas... certainement... je n'y tiens pas... mais vous me direz qui ?...

LA BARONNE.

Pour cela, non, chevalier ! Faire un éclat, du scandale !... Tenez, occupons-nous plutôt de la leçon.

NOGENT, avec un redoublement d'humeur.

La leçon ! la leçon !... A quoi bon ?... vous n'irez jamais !

LA BARONNE.

Comment ?...

NOGENT.

Pas la moindre disposition !...

LA BARONNE.

O ciel !

NOGENT.

Vous aurez beau faire... jamais vous ne pourrez savoir la gavotte pour le bal de la reine !

LA BARONNE, alarmée.

Qu'est-ce que vous dites ?

NOGENT.

Et je vous conseille de renoncer à paraître dans les nymphes de Diane !

LA BARONNE, désolée.

Y pensez-vous ?... Mais je serais déshonorée, perdue !

NOGENT, s'animant.

Ce n'est pas ma faute... Il faut du liant, du laisser aller, une certaine suite dans les idées... que vous n'avez pas.

LA BARONNE.

Mais en prenant trois leçons, dix leçons par jour ?...

NOGENT.

Il faudrait avoir le temps de vous les donner, et... Ah ! mon Dieu !... (Tirant sa montre.) Déjà deux heures !... On m'attend chez la princesse de Saxe-Gotha !

LA BARONNE.

Comment ! comment ! vous me quittez ?

NOGENT, prenant son chapeau.

Désolé, désespéré !... Là, étudiez bien ce que je viens de vous montrer...

LA BARONNE.

Mais, vous ne m'avez rien montré...

NOGENT, voulant sortir.

Étudiez-le toujours... Serviteur... A demain.

(Il ôte le verrou du fond et va pour sortir.)

LA BARONNE, au désespoir, tombant sur un fauteuil près de la fenêtre à gauche.

Chevalier ! Chevalier ! si vous m'abandonnez, je vais m'évanouir !...

NOGENT, s'arrêtant.

Mais, vous comprenez, madame la baronne...

LA BARONNE, suppliant.

Chevalier, je ne vous demande qu'une grâce ! enseignez-moi seulement quelques poses, quelques figures de cette ravissante gavotte ! que je ne reste pas court... devant Sa Majesté !

NOGENT.

Au fait, ce serait dommage ! avec de si bons commencements... Mais me refuser le nom du fat !...

LA BARONNE.

Mon Dieu ! vous vous emportez... ce n'est pas encore décidé !...

NOGENT, reposant son chapeau au fond.

Pas encore !...

LA BARONNE.

Ce que je demande, moi c'est de m'éclairer.

NOGENT, reprenant sa pochette.

C'est sage... c'est très-sage !

LA BARONNE.

Car, au fond, je ne suis que trop portée en faveur du jeune duc...

NOGENT, posant la baronne.

Là ! là !... à la bonne heure !... voilà que vous reprenez du moelleux !...

LA BARONNE.

N'est-ce pas ?...

NOGENT.

Je crois que vous irez... Restez comme ça... la position est excellente !... (Il joue la monaco.) En avant... le corps plus droit... Tra la la la !... Pauvre jeune homme !

LA BARONNE, dansant.

Il m'a séduite... au premier coup d'œil...

NOGENT, charmé.

Parbleu !... Eh bien ! mais, vous irez... Qui est-ce qui disait donc que vous n'iriez pas ?... Chassez, déchassez.

LA BARONNE.

Comment ?...

NOGENT, chantant la monaco et passant et repassant en suivant les mouvements de la baronne.

Oui, à la gavotte... on chasse... l'on déchasse !

LA BARONNE, dansant.

Mais vous sentez qu'une mère doit apporter une certaine gravité... et peser mûrement...

NOGENT.

Pesez, pesez... (Jouant.) Vous avez tout ce qu'il faut pour ça... Qu'est-ce qu'on vous a donc dit contre lui ?

LA BARONNE, dansant.

Ah ! des choses sérieuses... D'abord il a des dettes... qu'il ne paie pas...

NOGENT, faisant entendre sur sa pochette un son criard, et s'interrompant.

C'est faux ! archifaux !...

LA BARONNE, s'interrompant aussi.

Deux mille florins qu'il doit à mon neveu, le comte Albert.

NOGENT, à part, faisant un bond involontaire.

Le neveu, c'est lui... (Haut.) Quelle horreur ! Le comte a été payé ce matin... un billet sur la banque de Berlin... c'est moi-même... c'est-à-dire, j'étais là... quand l'intendant... un nommé Nogent, le lui a envoyé... parce que vous pensez bien que M. le duc ne se mêle pas de ces misères... Deux mille florins !... pstt !... (Il fait un geste de dédain.)

LA BARONNE, qui s'est arrêtée.

En effet, je me rappelle qu'on a remis à mon neveu, là... devant moi... une lettre avec un billet de banque.

NOGENT.

Vous voyez ?... (A part.) Parbleu ! je sais ce qu'il m'en a coûté !...

LA BARONNE.

Oui, mais un emprunt, peut-être... Il a fait quelque lettre de change...

NOGENT.

M. le duc ! une lettre de change !... ah ! fi !... (A part.) S'exposer à la prison, lui, pauvre enfant !... Moi, à la bonne heure !... (Haut.) Et voilà les armes que l'on emploie !

LA BARONNE.

Calmez-vous !...

NOGENT.

Non, voyez-vous, madame la baronne, cela me crispe... cela m'agace... et si je connaissais le misérable !...

LA BARONNE, minaudant, et s'appuyant sur l'épaule de Nogent.

Oh ! mais, c'est différent... et je vous sais bon gré... Nous en recauserons, chevalier, je vous le promets... nous en recauserons.

NOGENT, à part.

Allons donc !... (Haut.) Décidément vous irez, vous irez, parfaitement...

LA BARONNE, joyeuse.

Vrai ?...

NOGENT.

Vous serez remarquée ! je vous jure que vous serez remarquée !

LA BARONNE.

Et mes rivales ?

NOGENT.

Vous les écraserez ?...

LA BARONNE.

Ah ! quel plaisir !...

NOGENT.

Seulement, pour la dernière passe, posez-vous en Diane chasseresse, qui s'élance et rase la surface du sol... comme une vapeur... sans toucher terre, surtout... Ne touchez pas terre; si vous touchez terre, c'est manqué !... Comme cela... tenez !...

(Il lui fait prendre une pose ridicule, pendant laquelle ils sont tous deux tournés du côté droit. Albert entre en tapinois par la gauche.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT, à part.

Je suis curieux de savoir quel genre de conférence secrète... Chut !...

(Il se glisse derrière la toilette à gauche, sur le premier plan.)

NOGENT, à la baronne.

Un peu plus d'abandon, je vous en prie !

ALBERT, caché par la toilette, à part.

Hein ? quel est ce monsieur qui demande un peu plus d'abandon à ma tante ?

LA BARONNE.

C'est là le difficile !...

NOGENT.

Du tout !... Ne résistez pas !

ALBERT, de même.

Par exemple ! ne résistez pas !

NOGENT.

Laissez-vous aller !

ALBERT, de même.

Morbleu !...

NOGENT, jouant la monaco sur sa pochette.

La, la, la... en mesure!

ALBERT, regardant par-dessus la toilette.

Oh! c'est une leçon de danse qu'il donne à ma tante... (Étouffant un éclat de rire.) Délicieux! divin!...

NOGENT, jouant et faisant des pas.

Un temps!... chassez... coupez!... pirouette... un temps... coupez!... Je ne peux pas démancher et vous conduire tout à la fois. Attendez. (Il pose sa pochette sur un fauteuil du côté d'Albert, et vient prendre la baronne par la main pour la diriger.) Si j'avais là mon prévôt... pour jouer l'air!...

ALBERT, sortant de derrière la toilette et prenant la pochette.

Parbleu! c'est un service que je veux leur rendre.

NOGENT, faisant la promenade en chantant.

Tra la la la!... la la la la la!...

(Au milieu de leur promenade, Albert, sur un tabouret et derrière la toilette, se met à jouer sur la pochette. La baronne et Nogent s'arrêtent surpris, et restent stupéfaits en voyant Albert qui rit aux éclats.)

NOGENT, un pied en l'air.

Hein?

LA BARONNE.

Qu'est-ce que c'est que ça?...

ALBERT, jouant de la pochette.

Eh bien! allez donc?

LA BARONNE, le bras en l'air.

Mon neveu!...

NOGENT, se cachant la figure.

Oh! la la!... s'il me reconnaît!...

ALBERT, jouant toujours et riant aux éclats.

Ah! ah! ah!... Vous vous plaigniez de n'avoir pas de prévôt!... voilà!... Ah! ah! ah!...

LA BARONNE.

Monsieur !...

ALBERT, riant et venant en scène.

Seulement, ma tante, je suis de l'avis de monsieur... un peu plus d'abandon... Ah ! ah !... ah !... Ne résistez pas... laissez-vous aller... Ah ! ah ! ah !...

(Il éclate.)

LA BARONNE.

Voilà qui est d'une impertinence !

ALBERT, riant toujours.

Je vous demande bien pardon... Ah ! ah ! ah ! Mais vous êtes si drôle ! Ah ! ah ! ah !

LA BARONNE.

Comment, Monsieur !... qui vous a permis de vous introduire ?...

ALBERT, cherchant à se contenir.

Pardon, ma tante, je venais... j'avais une bonne nouvelle à vous apprendre... L'héritier des Baudreuil... cet enfant introuvable... je l'ai trouvé.

LA BARONNE.

Est-il possible ?...

ALBERT.

Et c'est pour cela que je venais... quand le bruit de cette pochette... (Éclatant de nouveau.) Ah ! ah ! ah !

LA BARONNE, furieuse.

Mais c'est de la dernière inconvenance !... c'est scandaleux !...

ALBERT, riant.

Ah ! ah ! ah !... Pardon, ma tante, il faut que vous me laissiez rire... Hi ! hi ! hi !... Je n'en puis plus !... Si vous ne deviez pas être ma belle-mère, j'en amuserais la cour pendant un mois !

LA BARONNE.

Mais, mon neveu !...

ALBERT, éclatant plus fort.

Ah ! ah ! ah !

(Il se laisse tomber sur un fauteuil.)

LA BARONNE, à Nogent.

Qu'est-ce que vous dites de cela ?...

NOGENT, bas.

Il se moque de vous.

LA BARONNE.

Je le vois bien.

NOGENT.

Il vous rit au nez.

LA BARONNE.

Je le vois bien !...

ALBERT, riant toujours.

Ah ! ah ! ah !... La plus grasse des femmes sensibles !... enfermée avec...

LA BARONNE.

Enfermée !... Mon neveu !... je vous ordonne, je vous défends de croire... Comme je dois figurer dans le quadrille de la reine...

ALBERT, vivement.

Dans les nymphes de Diane !... c'est ma danseuse !... Qu'est-ce que je disais ?... Malheureux Actéon !

LA BARONNE.

Plaît-il ?...

NOGENT.

Encore !... (Bas.) Il vous insulte !...

LA BARONNE.

Je le vois bien.

ALBERT.

Ah ! ma foi ! je ne ris plus.

NOGENT.

C'est indécent !... Si j'avais un neveu comme ça, par la sam-

bleu! il y a longtemps que je l'aurais fait mettre à la bastille... de Berlin !... Je ne sais pas s'il y en a une... mais il devrait y en avoir une.

ALBERT.

Qu'est-ce que vous dites, Monsieur !...

NOGENT, se cachant la figure de côté avec son mouchoir.

Moi?... rien... Je suis venu pour donner une leçon.

ALBERT.

Je ne suis pas d'humeur à en recevoir de vous... et je corrigerais le premier faquin !... (Passant du côté de Nogent, par derrière la baronne.) Pourquoi vous cachez-vous donc, Monsieur ?...

NOGENT, s'éventant, et traversant devant la baronne pour éviter Albert.

Je ne me cache pas, Monsieur, je m'évente, parce qu'il fait chaud... à faire danser madame !...

ALBERT, l'envisageant.

Oh ! voilà qui est particulier !...

NOGENT, à part.

Encore mon diable de nez qui fait des siennes !...

ALBERT, étonné.

Cette figure... Non... si fait !... Il me semble que je vous ai déjà vu... chez...

NOGENT, avec aplomb.

C'est possible... j'y vais souvent !... chez cette petite danseuse de l'Opéra de Berlin, à qui M. le comte rend des soins?...

LA BARONNE.

Comment, mon neveu ?...

ALBERT, troublé, et lui faisant signe de se taire.

Non! ce n'est pas vrai !...

NOGENT.

Ou chez cette jeune grisette que M. le comte guette toujours au sortir de son magasin, et qu'il poursuivait encore ce matin?

LA BARONNE.

Qu'est-ce que j'apprends là ?...

ALBERT, furieux.

Ce n'est pas vrai !... (A part.) Que le ciel le confonde !...

NOGENT, à part.

Attrape !... coulé ! enterré, le rival !... Il ne s'en relèvera pas.

LA BARONNE, sévèrement.

Quoi ! mon neveu, quand vous recherchez la main de ma fille !...

ALBERT.

Non, non, ma tante... vous pourriez croire... (A part.) Quel diable d'homme !... (Haut.) Il s'agit des Baudreuil !... Comme je vous le disais, ma tante, j'ai pris des informations avec le plus grand soin, et je suis parvenu à savoir que le petit bonhomme, le Baudreuil demandé... s'est engagé dans le 3e housard.

LA BARONNE.

Dans les housards ?...

ALBERT.

Oui, ma tante... dans le 3e housard !

LA BARONNE.

Dans les housards !... C'est une fille !...

ALBERT, stupéfait.

Une fille !...

NOGENT, riant aux éclats.

Bien joué !... Ah ! ah ! ah !... (A la baronne.) C'est adroit !... Ah ! ah ! ah !... laissez-nous rire, Monsieur !...

(Il se jette dans le fauteuil près de la toilette.)

LA BARONNE, riant aux éclats.

Oui, oui, une fille !... Mon frère le ministre vient de me l'écrire... en m'envoyant des papiers qui me mettent sur la voie.

ALBERT.

Ah bah !... Donnez-les-moi, ma tante, et je cours...

NOGENT, ironiquement.

C'est ça qu'il a la main heureuse !... On lui demande une jeune fille, il apporte un housard !...

ALBERT.

Donnez, ma tante.

LA BARONNE, à Albert.

Du tout, ne vous en mêlez pas... J'ai quelqu'un que je viens de faire prévenir... quelqu'un qui a habité Leipsick... et qui m'instruira mieux que vous... qui ne faites que des sottises et des gaucheries !

ALBERT.

Dame ! ma tante, je ne prends pas des leçons de grâces... comme vous !...

NOGENT, indigné.

Encore !

LA BARONNE, indignée.

Monsieur !...

ALBERT.

Eh ! tenez... vous avez là des dames qui se réunissent, et qui pourront juger de vos progrès... (Criant au fond.) Faites entrer...

(La porte s'ouvre.)

LA BARONNE, les voyant.

Ah !... ces dames des quadrilles ?...

SCÈNE IX.

Les Mêmes, plusieurs jeunes Officiers donnant la main à des Dames ; puis, ARTHUR.

CHŒUR.

Air : *Gloire au nouvel acteur.* (Carlo.)

Jour heureux de plaisir
Qui va nous réunir,
Déjà du bal
J'entends le signal...

Quels triomphes flatteurs!
Nymphes et chasseurs...
Nos danses, tour à tour,
Charment la cour!
Nos chants célèbrent l'amour!
Quel heureux jour,
Et d'ivresse et d'amour!

LA BARONNE, aux dames qui l'entourent.

Vous veniez pour notre petite répétition, chères bonnes, mais, avant tout, je suis heureuse de vous annoncer le mariage de ma fille, de ma chère Mina!...

TOUS.

Ah!...

NOGENT, à part.

Nous y voici!...

ALBERT, à part.

Notre mariage!... C'est pour me désarmer!

LA BARONNE, regardant Albert.

J'avais promis à quelqu'un de me prononcer aujourd'hui... (Appuyant.) Et, bien que j'aie sujet d'être fort mécontente de cette personne, je lui tiendrai parole.

NOGENT, à part, inquiet.

Qu'est-ce qu'elle dit?... Elle va encore tourner!...

ALBERT, à part.

Elle n'a pas de rancune!...

LA BARONNE, de même.

Le gendre que j'ai choisi est un garçon charmant!...

ALBERT, d'un air modeste.

Ah! ma tante!...

NOGENT, à part.

Girouette allemande, va!...

LA BARONNE, continuant.

Un peu jeune, peut-être... mais rachetant ce défaut par de si grandes qualités !...

ALBERT, de même.

Ah !...

NOGENT, avec ironie.

Oh !...

(Arthur paraît au fond.)

LA BARONNE.

En un mot, mon gendre, c'est... (Elle aperçoit Arthur.) C'est M. le duc de Morangy !

NOGENT, relevant la tête.

Hein ?...

TOUS.

Le duc !...

ARTHUR.

Quoi ! Madame !...

ALBERT, pétrifié.

Plaît-il ?...

NOGENT, à part, faisant une pirouette.

Victoire !... O noble descendante de Witikind ! va !... (Bas, à Arthur.) Baisez-lui la main !...

ARTHUR, bas.

Mais, c'est la tromper !

NOGENT, bas, à Arthur.

Eh ! mon Dieu ! les femmes ne sont au monde que pour cela !...

ALBERT, qui ne revient pas de sa surprise.

Je suis pétrifié... médusé... anéanti ! Quoi ! ma tante... ce n'est pas... ce n'est plus ?...

LA BARONNE, triomphante.

Non, Monsieur !... le titre de belle-mère aurait gêné votre

verve railleuse... et vous pouvez désormais donner carrière à vos méchants propos.

ALBERT, piqué.

Ah ! je vous remercie de la permission... j'en userai... Oui, morbleu ! dorénavant, je serai cruel, je serai sans pitié...

NOGENT, bas, à Arthur.

C'est notre rival !...

ARTHUR, bas.

Lui ?... Ah ! parbleu ! ne fût-ce que pour le faire enrager... (A Albert.) J'ignorais, cher comte, que nous fussions rivaux !...

ALBERT, avec ironie.

Nous !... rivaux ? Du tout !... Comment donc, cher duc, je suis ravi !... enchanté d'une alliance aussi...

(Il regarde sa tante avec colère et tend la main à Arthur.)

NOGENT.

Cela se voit... (Bas.) Il enrage ! (A part.) Nous marchons... j'ai envie de danser !...

ARTHUR, à Albert.

Alliance qui va resserrer les liens d'amitié...

NOGENT, d'un air goguenard.

Au fait, vous allez être cousins... (A part.) Il étouffe !...

ALBERT, à part.

Ah çà ! qu'est-ce qu'il a donc après moi, celui-là.

LA BARONNE.

Cousins germains !... (A part.) Je triomphe !

ALBERT.

Oui, germains... (A part.) Pauvre Mina !... Depuis qu'elle m'est enlevée, il me semble que je l'aime comme un fou !... (Haut.) Et, pour vous prouver tout le bonheur que je ressens, je veux signer au contrat... je veux danser à votre noce... pourvu que ce ne soit pas avec...

(Il va pour montrer sa tante et s'arrête.)

LA BARONNE, sévèrement.

Mon neveu !...

ALBERT.

Dame ! maintenant... cela regarde monsieur... C'est lui qui dansera le quadrille des nymphes de Diane. Je donne ma démission en sa faveur.

AIR : *Vaudeville de la Famille de l'Apothicaire.*

Vous acceptez, c'est entendu !
(Bas.)
Son danseur, dans une figure,
Doit l'enlever à bras tendu.
Merci !...
(A Arthur.)
Je cède sans murmure...

ARTHUR.

Vous remplacer !

ALBERT.

Vous le devez !...
Vous profitez de ses caprices...
Et les charges, vous le savez,
Suivent toujours les bénéfices !...

NOGENT, choqué.

Oh ! oh !...

ARTHUR.

Monsieur...

LA BARONNE.

Vous dites ?...

ALBERT, furieux.

Je dis, ma tante, que nous ne sommes pas quittes... et je vous rends responsable de toutes les extravagances que je ferai !...

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE X.

NOGENT, LA BARONNE, ARTUR; DAMES et OFFICIERS, au fond.

LA BARONNE, triomphante.

Je suis vengée !

NOGENT, à part.

Battu à plates coutures, le Prussien !... Ah ! ah ! La Prusse est vaincue.

ARTHUR, à part.

Je lui devais bien cela... après ses railleries.

LA BARONNE, aux dames qui la complimentent.

Merci ! merci, mes bonnes amies !... M. le duc, je vais vous présenter à ma fille, comme l'époux de son choix !...

NOGENT.

Au fait, il est bon de l'en prévenir !...

LA BARONNE.

Dans une heure, nous signons le contrat... qui vous assure tous mes biens et ceux de mon frère le ministre.

NOGENT.

Quelle famille unie !... comme ils s'entendent !...

LA BARONNE.

Il ne met à ce mariage qu'une condition que Sa Majesté impose elle-même... car nous aurons la signature de Sa Majesté !...

NOGENT.

C'est de rigueur... pour être heureux en ménage !...

ARTHUR.

Une condition !

LA BARONNE.

Qui est une faveur de plus. (Lui donnant un papier qu'elle avait à sa ceinture.) Voyez... voyez, mon gendre !...

ARTHUR.

Qu'est-ce donc ?...

NOGENT, à part.

Quelque domaine en Bohême... une surprise qu'on nous ménageait !...

ARTHUR, qui a lu.

O ciel !... un brevet de colonel dans l'armée prussienne !

NOGENT, étourdi.

Comment !...

TOUS.

Quel honneur !

LA BARONNE, radieuse.

La guerre est déclarée !...

ARTHUR.

Moi !... moi ! Arthur de Morangy ! servir contre la France !

LA BARONNE, vivement.

Qui vous a méconnu... exilé !...

ARTHUR.

Contre mes frères !

LA BARONNE.

Qui vous ont tout enlevé... jusqu'au titre de Français...

ARTHUR, avec chaleur.

Qu'importe, Madame ? s'ils n'ont pu m'enlever mon amour pour mon pays... et cet orgueil secret qui, même au milieu de vous, me rend fier de ses succès ! me fait battre le cœur à chacune de ses victoires !...

NOGENT.

Ah ! mon Dieu !...

LA BARONNE.

Refuser un pareil honneur !...

NOGENT.

Permettez...

LES OFFICIERS.

C'est un affront !

NOGENT.

Attendez...

ARTHUR, aux officiers.

Ce serait une lâcheté de l'accepter... et c'est une insulte de me l'offrir ! Si votre hospitalité n'est qu'à ce prix, c'est la payer trop cher... je la repousse... j'y renonce, je n'en veux plus !... jamais je ne porterai un titre qui me déshonore.

(Il déchire le brevet.)

TOUS, offensés.

Monsieur !...

NOGENT.

Va te promener !...

LA BARONNE.

Déchirer un brevet... signé du roi !

ENSEMBLE, avec colère.

Air : *Fils ingrat ! fils rebelle.* (Maurice.)

LA BARONNE, LE CHŒUR.

C'en est trop ! cet outrage,
De { ma / sa } foi { me / la } dégage !
Un pareil mariage
Ne peut être conclu !...
Ce transport téméraire
Obtiendra son salaire,
Et { ma / sa } juste colère
A déjà tout rompu.

ARTHUR.

C'en est trop ! cet outrage,
Envers vous me dégage,

Un pareil mariage
Ne peut être conclu.
De l'honneur de mon père,
Je suis dépositaire,
Et ma juste colère
A déjà tout rompu!

NOGENT, cherchant à les calmer.

Juste ciel! quel orage
Renverse mon ouvrage
Et brise un mariage
Que nous avions conclu!
Un soupçon téméraire
Enflamma sa colère;
Mais, son hymen, j'espère,
N'en sera point rompu!...

(La baronne furieuse sort par le fond, suivie de ses amis.)

NOGENT, rapidement à Arthur et lui serrant la main.

Vous êtes un brave, un digne jeune homme! *A tous les cœurs bien nés*!... J'en ai les larmes aux yeux! ah!... c'est bien!... c'est même trop bien!... absolument comme moi quand j'ai mis trop de vinaigre... à la victoire de Marengo! Vous en avez mis un peu trop aussi, tout à l'heure; mais la baronne est une bonne femme... toute ronde!... Restez... je ne la quitte pas... Attendez-moi au jardin, je vais raccommoder tout cela.

(Il suit la baronne en courant.)

SCÈNE XI.

ARTHUR; puis, CÉCILE.

ARTHUR, seul.

Non, non, c'est inutile, ne raccommode rien!... (A lui-même, vivement.) Qu'est-ce après tout qu'une grande fortune... que je paierais de mon honneur? de celui de mon père!... Ah! j'étais honteux de cet amour qu'il fallait feindre... Je suis libre enfin!... et dussé-je travailler pour vivre, je rentrerai en France fier du nom que je porte!... Je vais déclarer à Nogent que je quitte cette maison, que je renonce à la baronne...

(Il fait un pas pour sortir et s'arrête en entendant la voix de Cécile.)

CÉCILE, à un laquais qui se retire.

Oui, chez madame la baronne... Je sais... et...

ARTHUR.

Ah ! j'y renonce plus que jamais ! Cécile !...

CÉCILE.

Monsieur Arthur !...

ARTHUR.

Vous ici !...

CÉCILE.

Mon Dieu !... le ciel m'est témoin que je ne vous cherchais pas.

ARTHUR, la retenant.

Vous voulez me fuir encore !

CÉCILE.

Je le dois, je l'ai promis !...

ARTHUR.

Et à qui donc !...

CÉCILE.

Je ne puis vous le dire ; mais quoi qu'il m'en coûte, j'ai juré d'obéir ! (Le regardant tendrement.) Et je le ferai, puisqu'il y va de votre bonheur !...

ARTHUR.

De mon bonheur !... En est-il pour moi si je vous perds !... Mais quel miracle vous rend à mes vœux ? qui vous amène dans cette maison ?...

CÉCILE.

Madame la baronne, qui me rappelle bien vite !... Et pourquoi ?... je l'ignore. (Avec un sourire.) Mais, en montant l'escalier, je ne sais quel pressentiment me faisait battre le cœur... Il me semblait qu'il allait m'arriver quelque chose d'heureux ! et pourtant j'hésitais, je tremblais !...

ARTHUR.

Vous aviez peur de me rencontrer ?...

CÉCILE, baissant les yeux.

Oh ! non, pas vous... mais un autre qui m'obsède, que je hais...

ARTHUR.

En effet! je me rappelle !... Un insolent... qui aspire à vous plaire... qui ose vous parler d'amour ! Et vous voulez m'éloigner, quand seule, étrangère comme moi, vous avez besoin d'un protecteur !

CÉCILE.

Vous ne pouvez être le mien.

ARTHUR.

Pourquoi donc ?

CÉCILE.

Puisque vous allez épouser la fille de la baronne !

ARTHUR.

Non pas !...

CÉCILE.

Puisque vous l'aimez ?...

ARTHUR.

Jamais ! C'est vous seule, Cécile, vous seule que j'aime, que je veux aimer...

CÉCILE, émue.

Oh ! taisez-vous, M. Arthur !...

ARTHUR.

Qui serez ma compagne, ma femme...

CÉCILE, troublée.

Oh ! taisez-vous... par grâce !...

ARTHUR, tombant à ses pieds.

Je le jure à vos pieds !... Dites un mot, et aujourd'hui même...

(Albert paraît à droite.)

ALBERT.

Encore lui !...

CÉCILE, pousse un cri et se sauve par la gauche.

Ah !...

(Elle disparaît.)

SCÈNE XII.

ARTHUR, ALBERT.

ARTHUR, se levant avec humeur, à part.

Au diable l'importun !...

ALBERT.

Aux pieds de la petite !.. Ah ! çà, mon cher... vous voulez donc me les enlever toutes !..

ARTHUR, avec colère.

Que voulez-vous, Monsieur ? Que venez-vous faire ici ?

ALBERT, raillant.

Je ne venais pas pour y voir... ce que j'ai vu... bien certainement...

ARTHUR, avec emportement.

Eh bien ! il fallait passer votre chemin... et surtout me faire grâce de vos observations... que je ne suis pas d'humeur à supporter.

ALBERT, de même.

Ah ! permettez... Vous m'enlevez ma femme... bien !... Depuis mon voyage à Paris, je sais qu'on ne se fâche pas pour de pareilles misères !... mais vous prétendez aussi me souffler ma maîtresse !... Halte-là...

ARTHUR, vivement.

Votre maîtresse !... Cécile !...

ALBERT.

Cécile ?... va pour Cécile... Oui, ma foi, j'avais jeté les yeux sur elle pour me consoler. Et je comprends !.. hier, quand je la poursuivais, vous ne le nierez plus... elle était chez vous.

ARTHUR.

Eh bien ! oui... hier, comme aujourd'hui, elle vous fuyait !...

ALBERT.

Elle me fuyait ! elle me fuyait !... pour donner plus de prix à sa défaite...

ARTHUR, avec impatience.

M. le comte !...

ALBERT.

Pour changer en passion mon caprice pour elle !..

ARTHUR.

Monsieur !...

ALBERT.

Tactique ordinaire des grisettes ! Depuis mon voyage à Paris... je sais parfaitement...

ARTHUR, avec emportement.

Morbleu !... (Se calmant subitement, et d'un ton sec.) Finissons ! cette jeune fille est sous ma protection, et je ne souffre pas plus un mot léger sur son compte, que les prétentions outrageantes d'un fat !

ALBERT, réprimant un premier mouvement.

D'un fat !... Ah ! Monsieur, vous abusez étrangement des priviléges de l'hospitalité.

ARTHUR, s'emportant.

Et vous, de ce que je suis votre débiteur... car sans cette somme de deux mille florins...

ALBERT.

Vous êtes parfaitement libre !... je suis payé.

ARTHUR.

Payé ?...

ALBERT.

Par votre intendant... qui m'a envoyé, en votre nom...

ARTHUR, à part.

Nogent !.. encore lui !... (Haut.) Eh bien ! alors, Monsieur... vous me rendrez raison...

ALBERT, avec ironie.

Des conquêtes que vous voulez faire en Prusse? sans doute, pour indemniser la France de la prise de Verdun !...

ARTHUR, amèrement.

Que vous n'avez pas su garder !...

ALBERT, vivement.

Je vous montrerai que je sais reprendre mon bien !... je suis enchanté de l'occasion...

ARTHUR.

Votre arme ?

ALBERT.

L'épée.

ARTHUR.

Le lieu?

ALBERT.

Au Parc.

ARTHUR.

L'heure?..

ALBERT.

A l'instant même.

ARTHUR.

Sortons...

NOGENT, en dehors.

M. Arthur!.. M. Arthur!...

ARTHUR, l'apercevant, à part.

Nogent !... ô ciel !... (Haut.) Quelqu'un !... Pas un mot !... je vous suis.

ALBERT, sortant le premier par la droite.

Je vous attends.

NOGENT, accourant par le fond.

M. le duc !... Et moi qui le cherchais partout. Tout va bien, Dieu merci !... j'ai pacifié les choses et calmé la baronne ! je lui ai fait comprendre qu'un gentilhomme français... qui avait de ça (Touchant sa poitrine.) ne pouvait... et que sans offenser la Prusse, que nous portons dans notre cœur...

ARTHUR.

C'est bien ! c'est bien !...

NOGENT.

Parbleu ! si c'est bien !... je crois bien !... Mais ce qui est mieux... c'est que si sa fille vous aime... elle est à vous... Il s'agit de savoir... Vous ne m'écoutez pas... A quoi pensez-vous donc ?

ARTHUR, ému et lui serrant la main.

A toi... à toi, mon bon Nogent, à cette affection, à ce dévouement, qui ne se sont jamais démentis... et dont tu viens encore de me donner des preuves.

NOGENT.

Oh ! c'est si peu de chose... la baronne...

ARTHUR, lui tendant la main.

Aussi, quoi qu'il arrive, sois sûr que jusqu'au dernier moment...

NOGENT, à part.

Excellent cœur ! comme son père !

ARTHUR, à part.

Ah !... ce serait affreux de mourir sans avoir pu reconnaître...

NOGENT.

La baronne, comme je vous disais...

ARTHUR.

Adieu !... adieu !...

(Il sort précipitamment par la droite.)

SCÈNE XIII.

NOGENT ; puis, CÉCILE.

NOGENT, seul, suivant Arthur des yeux.

Où court-il donc ?... Est-ce qu'il est fou ?... Il avait un air... sa voix était toute.... et en me serrant la main, il m'a semblé

voir une larme... (Comme frappé d'une idée subite.) Ah ! bon Dieu ! si ce sacrifice lui coûtait trop, cependant... si ce mariage lui était odieux !... et que son amour pour l'autre... (Voyant Cécile.) Que vois-je ?...

CÉCILE, entrant par la gauche et très-agitée.

Où est-il ?... M. Nogent !... Ah ! c'est vous ! mais lui !...

NOGENT, à part.

Ah ! m'y voilà ! il l'aura vue !... Je m'en doutais... (Haut.) Qu'avez-vous donc, chère enfant, et que venez-vous faire ici ?...

CÉCILE, avec joie et désordre.

Ah ! c'est mon bon ange qui m'y a conduite... Si vous saviez... mon Dieu !... qui pouvait s'attendre ?... un bonheur si inespéré !... l'événement le plus extraordinaire...

NOGENT, reculant en la regardant.

Allons !... est-ce qu'elle est folle aussi ?... Ça se gagne... c'est une épidémie...

CÉCILE.

Non, non, je ne suis pas folle... je l'espère !... et cependant il y a de quoi le devenir... car maintenant, rien ne peut plus nous séparer... C'est à moi qu'il devra ce bonheur qu'il voulait me donner...

NOGENT.

Qui ? qui ça ?...

CÉCILE.

Lui !... M. Arthur !... Une famille, une fortune !...

NOGENT.

Qu'est-ce que vous dites ? qu'est-ce que vous dites ? M. Arthur ! une famille !... une fortune ! Vous m'embrouillez tout ça, que je ne sais plus où j'en suis...

CÉCILE, avec impatience.

Ne vous l'ai-je pas dit ?... Madame la baronne, qui m'avait fait revenir en toute hâte... et moi qui hésitais... quand tous les bonheurs à la fois...

NOGENT.

Mais quels bonheurs, Seigneur Dieu ?...

CÉCILE.

« Mademoiselle, m'a-t-elle dit... vous avez habité Leipsick ? — Oui, madame la baronne. — Parmi les Français réfugiés, auriez-vous connu madame Durand ? — Madame Durand !... mais c'était ma tante, madame la baronne ! — Votre tante !... quoi !... cette jeune fille qu'elle avait amenée de France, en secret, le lendemain d'une bataille où son père avait perdu la vie !... — C'était moi. — Vous !... » Et elle était tremblante !

NOGENT.

La baronne !... pourquoi ?...

CÉCILE.

Attendez donc !... « Mais alors, s'écrie-t-elle, si c'est vous qu'elle faisait passer pour sa nièce, vous êtes donc la fille du marquis de Baudreuil ! »

NOGENT, tremblant.

Hein ?...

CÉCILE, continuant.

« Cécile ?... — C'est mon nom ! — Oui, c'est vous qu'on fait chercher en Allemagne, pour vous rendre vos biens, votre famille, votre patrie... Mon enfant, embrassez-moi !... »

NOGENT.

Il se pourrait !... Marquise !

CÉCILE.

Et elle m'embrassait en pleurant... et moi... je n'y comprenais rien... je n'y comprends rien encore ! mais je l'ai crue... cela doit être... car je ris, je pleure tout à la fois... je suis heureuse !

NOGENT, s'essuyant les yeux.

C'est comme moi !... Je ris, je pleure, je ne sais pas pourquoi... je n'y entends rien... mais c'est égal !... Marquise !...

marquise de Baudreuil !... vieille noblesse !... grande fortune, c'est superbe ! et mieux encore ! vous serez duchesse !

CÉCILE.

M. Nogent !

NOGENT.

Duchesse de Morangy !... parce que M. Arthur... Je disais bien que vous lui étiez destinée.

CÉCILE.

Mais au contraire... vous m'exhortiez à renoncer...

NOGENT.

Oui, parce qu'alors vous n'étiez pas... mais aujourd'hui que vous vous trouvez... Il est clair que le ciel vous avait créés l'un pour l'autre, et que si l'on vous séparait...

CÉCILE, à demi-voix.

Oh ! j'en mourrais ! car je puis vous le confier, à présent, je l'aime... oh ! je l'aime !...

NOGENT, hors de lui.

Et vous avez raison !... un si bon jeune homme ! il y a bien cette baronne qui s'est fourré dans la tête de nous faire épouser sa fille !... Allons donc !... ça ne me convenait pas !... ni à M. le duc !... Mon pauvre enfant !... sera-t-il heureux ! une marquise française !... ça vaut toutes les baronnes Prussiennes, Hongroises, Saxonnes et Bavaroises !... Au diable la Prusse !... qu'elle aille se promener !... aussi je vais me dégager... Je n'ai qu'une parole, moi... je la reprends.

CÉCILE.

La voici !

NOGENT.

Bravo !...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LA BARONNE ; puis, MUNICH.

LA BARONNE, troublée, en appelant ses gens.

Munich !... Péters !... Fritz ! venez tous !...

NOGENT.

Madame la baronne !

LA BARONNE.

Ah ! chevalier !... ah ! mon enfant... je suis plus morte que vive ! (Deux laquais paraissent.) Où est mon neveu ?... avez-vous vu mon neveu ?...

LES LAQUAIS.

Non, Madame ?

LA BARONNE.

Et Munich ? Envoyez-moi Munich !... sur-le-champ... il faut que je lui parle... Allez vite... (Les laquais sortent.) J'en deviendrai folle !

NOGENT.

Quel trouble !... qu'est-ce qu'il y a ?...

CÉCILE.

Qu'avez-vous donc ?...

LA BARONNE.

Cette lettre... voyez... Ma pauvre fille !... elle en perd la tête comme moi !... C'est d'Albert, son cousin !... qu'elle aime !... je le vois, maintenant !

NOGENT.

Eh bien ?...

CÉCILE.

Le comte !...

LA BARONNE.

Il lui écrit qu'il va se battre...

NOGENT, froidement.

A son aise... si ça l'amuse !

LA BARONNE.

Avec le duc Arthur !

CÉCILE, poussant un cri et s'appuyant contre un fauteuil.

Arthur !

NOGENT, levant la tête.

Hein ?... qu'est-ce que vous avez dit ? Votre neveu... Arthur... se battre !... se...

CÉCILE.

Ah ! courez...

MUNICH, paraissant au fond.

Madame la baronne m'a demandé ?

NOGENT, sautant au cou de Munich et l'entraînant par la cravate.

Où sont-ils ? où sont-ils ? Viens, viens, conduis-moi... à l'instant...

LA BARONNE.

Chevalier !...

NOGENT, le secouant toujours.

Où sont-ils ?

MUNICH, pouvant à peine parler.

Qui !...

LA BARONNE.

Mon neveu !...

MUNICH.

J'ai voulu le suivre... mais il m'a défendu...

NOGENT, furieux et le secouant toujours.

Et tu ne lui as pas désobéi ? Tu n'as pas fermé les portes !...

LA BARONNE.

Tu ne l'as pas arrêté !...

MUNICH.

Mais ne vous inquiétez pas, madame la baronne. Il n'y a pas de danger... (Nogent le lâche.) votre neveu est d'une adresse !...

CÉCILE, tombant sur un siége à droite.

Il le tuera !...

NOGENT, serrant la main de Munich.

Tais-toi !... tais-toi donc, malheureux ! (Courant à Cécile.) Non, non, mon enfant... Ne le croyez pas... ce n'est pas possible...

Regardez-moi !... Est-ce que vous me verriez gai, souriant... si je craignais... Mais c'est égal... (A la baronne.) Il faut courir, envoyer... (A Cécile.) Calmez-vous... non... je vais moi-même... (Avec rage.) Mais où cela ? où cela ?... Mon Dieu ! ne pas savoir ! Et dire que dans ce moment, peut-être...

(Musique en sourdine.)

LA BARONNE, écoutant.

On monte l'escalier...

CÉCILE, se levant vivement.

C'est lui, sans doute !...

LA BARONNE.

Albert !...

CÉCILE, regardant.

Seul !...

NOGENT.

Seul !...

CÉCILE, prête à s'évanouir.

Ah !...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT, gaiement.

Victoire !...

NOGENT, furieux.

Ah ! c'est vous, misérable !

TOUS.

Arrêtez !...

ALBERT.

Hein ? A qui en a ce fou ?

NOGENT.

Laissez-moi !... Non... tout n'est pas fini... et maintenant... (Mettant l'épée à la main.) c'est avec moi que vous vous battrez !

ALBERT.

Qu'est-ce que c'est ?... Retenez-le !

CÉCILE.

Monsieur !...

NOGENT, avec une fureur folle, et d'une voix entrecoupée.

Non, non, vous ne m'échapperez pas... Je vous tuerai... vous me tuerez... ça m'est égal...

ALBERT.

Mais permettez...

NOGENT, d'une voix étouffée.

Lui, mon enfant... L'honneur, le courage même... que j'avais sauvé... Le seul bien qui me... et c'est toi...

ALBERT.

Mais...

LA BARONNE.

Chevalier!...

CÉCILE.

Grand Dieu!...

NOGENT, avec explosion.

Mais... défends-toi donc!... ou dans mon désespoir... je...

ARTHUR, accourant et se mettant devant Albert.

Qu'y a-t-il?

NOGENT, apercevant Arthur, et balbutiant.

Lui!... je... ah!...

(Il recule; son épée lui échappe et il tombe évanoui; on le place sur un fauteuil. — La musique cesse.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, ARTHUR.

ARTHUR.

Nogent!...

CÉCILE.

C'est lui!...

ARTHUR, aux pieds de Nogent.

Mon ami!... Nogent!... Reviens à toi!... Mais qu'y a-t-il donc? que lui est-il arrivé?

ALBERT.

Est-ce que je sais ?...

CÉCILE.

Il vous aime tant !...

ALBERT.

Ah bah ! c'est donc pour ça qu'il voulait me...

ARTHUR.

Il revient !... il revient à lui !... Nogent !...

NOGENT, revenant à lui et parcourant Arthur des yeux et de la main.

C'est vous !... vous !... Arthur !...

ARTHUR.

Ton enfant !...

NOGENT, se jetant à son cou.

Ah ! mon Dieu !... (A ceux qui l'entourent.) C'est lui !... c'est bien lui !... (Retombant sur son fauteuil et sanglotant.) Ah ! j'ai cru mourir de douleur... et maintenant il me semble que je vais mourir de joie. Vous n'ètes pas blessé ?

ALBERT.

Eh ! non... C'est moi, au contraire, qui ai reçu un coup d'épée de ce cher Arthur...

LA BARONNE.

Vous, mon neveu !

CÉCILE, avec un cri de joie.

Quel bonheur !

ALBERT.

Bien sensible à l'intérêt !...

LA BARONNE, à son neveu.

Vous êtes blessé ?

ALBERT.

Et je serais mort peut-être, car j'y allais comme un fou, comme un écervelé... si Arthur, à la vue de mon sang qui coulait, n'eût jeté son épée et ne m'eût crié... « *Épousez votre cousine, je renonce à elle. . Je n'aime que Cécile...* » Jugez avec

quel bonheur je l'ai embrassé!... Ah! jamais coup d'épée ne m'a fait tant de plaisir!

LA BARONNE, à Arthur.

Comment, Monsieur?

ARTHUR.

Oui, madame la baronne!... Vous me pardonnerez de renoncer à une alliance qui sacrifiait votre fille et brisait mes plus chères espérances. (Regardant Cécile.) Dût-on me condamner... c'est une jeune fille sans nom, sans fortune...

NOGENT, du geste et articulant à peine.

Oui!... c'est elle!...

ARTHUR.

Que j'aime!... à laquelle j'ai juré de consacrer ma vie.

NOGENT, d'une voix étouffée par la joie et la montrant.

C'est elle!... la voilà!...

ARTHUR, la montrant.

C'est à Cécile que j'offre mon nom!

CÉCILE, lui tendant la main.

Et elle est fière de l'accepter!

LA BARONNE.

Mais vous ne savez donc pas?...

NOGENT, de même.

Un grand nom aussi... une grande fortune... Elle a tout pour elle!

ARTHUR, reculant.

Une fortune!...

CÉCILE, vivement.

Ah! vous ne pouvez plus vous rétracter! Et parce que je suis riche, vous ne m'aimerez pas moins qu'auparavant?...

ARTHUR, hésitant.

Que dites-vous?...

LA BARONNE.

Marquise de Baudreuil!...

ALBERT.

Ah bah !... Un Baudreuil, s'il vous plaît... C'était...

NOGENT, se levant et montrant Cécile.

Mon Dieu ! oui... 3e housard !... Voilà... (A Arthur.) Et maintenant, vous pouvez l'épouser, j'y consens... (Gaiement.) Et, au besoin, je vous l'ordonne.

ALBERT, éclatant de rire.

J'y consens... Je l'ordonne !... Ah çà !... quel est donc cet original qui parle en maître, se mêle de tout... et dont les traits...

LA BARONNE.

Hé ! mais... c'est le chevalier de Grignon !

CÉCILE.

Le gouverneur de M. Arthur...

ALBERT.

Un savant ?...

LA BARONNE.

Du tout !... un professeur de grâces !...

NOGENT, humblement.

Rien de tout cela... Et puisqu'il faut enfin l'avouer, Mesdames... je n'étais, tout bonnement que le val...

ALBERT, devinant.

Ah ....

ARTHUR, l'interrompant vivement en lui serrant la main.

Que mon ami... mon meilleur ami ! qui s'était dévoué à mon bonheur, et s'est acquitté de cette noble tâche... comme un père !

NOGENT, attendri et le regardant.

Un père !... soit... puisque vous le voulez ainsi, je ne peux pas vous démentir ! (Attirant Cécile et Arthur près de lui.) Mes enfants !... mes enfants !... Ah ! que ce mot fait de bien !... Nous allons retourner en France... Vos biens vous seront rendus !...

CÉCILE, à Nogent.

Vous vivrez avec nous !...

ARTHUR.

Tu ne nous quitteras jamais...

NOGENT.

C'est tout ce que je demande!... Partons! partons!

LA BARONNE, gravement.

Un moment! un moment, chevalier!... Vous ne pouvez pas quitter Berlin comme ça!...

NOGENT.

Comment! je ne peux pas quitter Berlin!

LA BARONNE.

J'ai parlé à la reine!... Elle veut prendre des leçons de vous... Elle veut que vous lui appreniez la gavotte.

NOGENT.

La gavotte!... Impossible!...

LA BARONNE.

Comment?...

NOGENT.

Je ne peux pas tromper Sa Majesté!... Je ne la sais pas... je ne l'ai jamais sue!

LA BARONNE, se récriant.

Miséricorde!... Et qu'est-ce que vous m'avez donc montré?...

NOGENT.

La monaco!...

ALBERT, riant.

Parbleu! je l'ai reconnue!...

LA BARONNE.

Quoi! ce matin?...

NOGENT.

La monaco!...

LA BARONNE.

Et à ces dames?...

NOGENT.

La monaco!... toujours la monaco!... Tout Berlin ne danse que ça!...

(Les autres rient.)

LA BARONNE.

Ah! l'horreur!...

NOGENT.

Mais, bah!... Vous la danserez aux noces de votre neveu, qui épouse sa cousine!... et qui, en attendant, figurera avec vous dans le quadrille d'Actéon... Il vous enlèvera...

ALBERT, avec transport et levant le bras blessé.

Oui, ma tante, oui... (Faisant la grimace.) Aïe!

NOGENT.

Et maintenant, vite! vite! en route! quatre chevaux, deux postillons et un courrier!... Clic, clac!... Je reverrai donc ma pauvre porte Saint-Denis.

AU PUBLIC.

Air *d'Aristippe.*

Je vais revoir le beau ciel de la France,
Mon vieux clocher, mes amis!... quel plaisir!
Je crois rêver et respirer d'avance
L'air du pays qui va me rajeunir.
Oui... dans ces lieux je me sens rajeunir!
O vous, Messieurs, dans ce moment suprême,
Par ces bontés dont mon cœur est ému,
Redites-moi que c'est ici qu'on m'aime,
Et pour toujours m'y voilà revenu,
Dans mon pays, me voilà revenu.

FIN DU CHEVALIER DE GRIGNON.

L'ÉTOURNEAU,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Palais-Royal, le 7 septembre 1844.

En société avec M. Léon Laya.

Personnages :

ROQUET, courtier de commerce [1].

FÉLIX, associé à sa maison [2].

ADRIEN, autre associé [3].

DUNOIS, agent de change, ancien chef d'escadron [4].

LESOURD, piéton [5].

UN FACTEUR [6].

CAPORAL, garde champêtre [7].

JOSEPH, domestique [8].

ANITA, femme de Dunois [9].

ADELINE, fille de Dunois, d'un premier mariage [10].

Mme BERNARD, chef de bureau à la poste aux lettres [11].

Mme BENOIT, aubergiste [12].

HABITANTS DU VILLAGE DE BELBOISE.

La scène est à Paris, au premier acte, chez Roquet; au deuxième acte, dans un des bureaux de la poste. — Au troisième acte, à Belboise, près Mantes.

ACTEURS :

M. GRASSOT. — [2] M. RAVEL. — [3] M. E. MEYNADIER. — [4] M. LEMÉNIL. — [5] M. BARTHÉLEMY. — [6] M. LEMEUNIER. — [7] M. RÉMI. — [8] M. FERDINAND. — [9] Mademoiselle DUVERGER. — [10] Mademoiselle DURAND. — [11] Madame GRASSOT. — [12] Madame RAVEL.

L'ÉTOURNEAU

ACTE PREMIER

Un salon. Porte latérale à droite et à gauche ; porte d'entrée au fond. Sur le premier plan, à droite, une table couverte d'un tapis ; à gauche, au deuxième plan, une table Tronchin ; chaises, fauteuils, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉLIX, ADRIEN.

(Au lever du rideau, Félix est debout près de la table de gauche et écrit. Adrien est à droite ; sur sa table sont plusieurs registres de caisse. Tous deux travaillent.)

ADRIEN, faisant des calculs et arrêtant des comptes sur un des registres ouverts devant lui.

Report, 9,530... Bordereaux à recouvrer, 6,825... Escompte de traites fin courant, 1,270... (Passant à une autre page.) Et dans les petites broches de mars à avril.. (Calculant.) 9... 18... 25... 33... (Il tourne le feuillet et continue ses comptes tout bas.) 43,608.

FÉLIX, remuant quelques papiers, et les mettant sous le pli d'une lettre après les avoir parcourus à la hâte.

« Fin courant, il vous plaira payer... » En voilà une expression cocasse !... Il vous plaira payer... Je voudrais bien savoir s'il existe sur la surface du globe un être, sain de corps et d'esprit, auquel il ait jamais plu payer la moindre somme...

ADRIEN, calculant toujours.

43... 68... 80...

FÉLIX.

Je le montrerais pour de l'argent, et j'y ferais ma fortune !..... « Il vous plaira... » Quelle amère ironie !... Dis donc, frère..,

ADRIEN, jetant sa plume avec colère.

Là !... Que le bon Dieu te patafiole avec tes bavardages !... J'ai perdu le fil !...

FÉLIX.

Tu as perdu le fil !... Quel fil ? Tu avais du fil !

ADRIEN.

Eh ! le fil de mon opération !... Comment diable peux-tu écrire en bavardant ainsi, sans penser à ce que tu fais ?

FÉLIX.

Mais si, mais si ! Je pense toujours à ce que je fais... seulement, je pense à autre chose, à une foule de choses.

ADRIEN.

Et voilà comme tu fais sans cesse des étourderies !... Tes lettres doivent en être remplies...

FÉLIX.

Pas plus que celles de César !... Tu sais !

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Quand, à la fois, ce grand gaillard
En quatre langues différentes
Dictait quatre lettres !...

ADRIEN.

César
N'était pas receveur de rentes !
Il ne faisait pas des clients
Les affaires quotidiennes...

FÉLIX.

Non, mais... le drôle !... dans son temps...
Il faisait assez bien les siennes !

ADRIEN.

Prends garde !... M. Roquet, qui nous a associés à son cabinet d'affaires, se plaint que tu n'as pas de tête !

FÉLIX.

Comment ! je n'ai pas de tête !... Il est bien difficile !... Il me semble que j'en ai une... et fournie de tous ses ustensiles.

ADRIEN.

Il dit que tu as toujours le nez en l'air.

FÉLIX.

Ah bien !... Je n'ai pas de tête, et j'ai le nez en l'air !... En voilà une contradiction !... Si je n'ai pas de tête, je n'ai pas de nez en l'air !... Si j'ai un nez en l'air, j'ai une tête !... C'est clair, c'est logique !...

ADRIEN.

On lui a parlé d'une dispute que tu as eue hier...

FÉLIX.

Hier !... Oh ! une bêtise... Ça te regarde !

ADRIEN.

Moi !...

FÉLIX.

Oui, mon cher... figure-toi, en sortant de la Bourse, je mangeais des petits pâtés chez Félix... mon homonyme... quand je vois passer un jeune homme qui avait ton air, ta tournure... Je t'appelle... tu ne réponds pas... je cours à toi, et je te détache un coup de poing d'amitié, qui tombe sur ton chapeau et te l'enfonce jusque sur le nez de la tête que tu avais... ou plutôt que tu n'avais pas, car ce n'était pas toi... mais une espèce de bouledogue qui se retourne en jurant et en tapant à droite et à gauche sans voir clair... On crie, on se défend ; c'était une mêlée générale... On lui dégage le nez en le retroussant d'une manière atroce... Je lui fais mes excuses... Il ne veut rien entendre... Alors je lui dis que je l'ai pris pour mon frère, qui est un joli garçon... Ça le calme... et il finit par accepter une douzaine de petits pâtés, qu'il dévore et que je paye... C'est un coup de poing qui m'a coûté 2 francs, 40.

ADRIEN.

Ça pouvait te coûter un coup de pistolet !... comme dans cet affreux duel que tu as eu sur les bras le mois dernier !...

FÉLIX.

Oh ! celui-là, je te demande si c'est ma faute !... C'était dans les beaux jours du printemps... 1er mai... J'étais tout guilleret, et je m'en allais, les mains dans les poches et le nez au vent, en songeant à mes amours futures, comme un garçon qui n'est pas marié et qui ne serait pas fâché de l'être un peu... quand tout à coup, rue Neuve d'Antin, à une fenêtre ouverte, je vois une femme charmante, cachée aux trois quarts par un rideau de mousseline... qui, d'une main mystérieuse, me fait un signe... comme ça... comme qui dirait : Bonjour, mon mari n'y est pas..., je t'attends ! C'était un rêve... un conte des Mille et une Nuits... Je regarde autour de moi... Personne !... Ma foi !... c'était le 1er mai... Je n'en fais ni une ni deux... je m'élance dans la maison... je vole à l'étage indiqué... et, juste comme j'arrivais, une porte s'ouvre, je reconnais mon inconnue... Je me précipite dans son appartement... Elle pousse un cri... Ah !... comme qui dirait : Ce n'est pas lui !... J'en pousse un autre : Oh ! comme qui dirait : Bah ! c'est égal !... Elle veut m'échapper, je la retiens... et tout à coup, je me sens pris au collet par une main de fer... Je me retourne, et je me trouve en face d'une grande scélérate de barbe sur un corps de six pieds, qui me fait pirouetter, me lance sur le carré, et referme la porte entre nous deux... C'était un homme superbe ! Elle était jolie... mais il était superbe ! J'hésitais à m'en aller comme j'étais venu... lorsque j'entends, à travers la porte, une voix de basse-taille... C'était la grande barbe qui me criait : Demain, terrasse de Saint-Germain, avec des armes et des témoins... à neuf heures. » Bon ! fis-je... Mais je ne trouvais pas ça bon du tout. Je passai une journée atroce et une nuit... Enfin, le lendemain à neuf heures j'étais au rendez-vous... où je trouvai mon adversaire, flanqué de ses deux témoins. On s'expliqua... La dame de la fenêtre était la femme d'un particulier très-connu à la Bourse... monsieur... (Il lui dit un nom à l'oreille.) Je disais bien, le mari était sorti ; mais le geste : je t'attends ! que j'avais pris pour moi, s'adressait à un cousin... c'était mon homme, qui attendait d'un café voisin le signal convenu... Tu sais le reste. L'explication fut chaude, fichtre !...

Je tremblais de tous mes membres... les pistolets étaient chargés... Heureusement, je crois que la grande barbe avait plus d'appétit que de courage... et tout se termina par un déjeuner au café d'Henri IV...

(Chantant.)

Ce diable à quatre
Qui a le triple talent
De boire et de battre...

Nous bûmes beaucoup, et nous ne nous battîmes pas du tout. J'ai payé pour tout le monde... C'est un petit quiproquo qui m'a coûté 92 francs, 25 centimes.

ADRIEN.

AIR *de Mazaniello.*

Et, par bonheur, pas de victime !

FÉLIX.

Si fait !... et victime... au complet !
C'est le mari... le légitime...
Oh ! celui-là, son compte est fait !
Oui, fidèle aux vieilles coutumes,
Il peut dire, ce cher mari,
Que si je payai les légumes,
C'est lui qui paya le rôti !

Quant à moi, j'ai demandé une consolation à d'autres amours.. Ah ! oui, je suis amoureux ! (Avec colère.) Ah ! sacristi ! oui !...

ADRIEN.

Amoureux !... Allons ! encore !

FÉLIX.

Tu l'es bien, toi, hypocrite !... (Adrien retourne à sa table.) Il est vrai que c'est pour le bon motif... au lieu que moi, scélérat que je suis, il y a un mari !...

ADRIEN, sans l'écouter.

A propos, M. Dunois !...

FÉLIX.

M. Dunois ! qui est-ce qui t'a parlé de M. Dunois ?

ADRIEN.

Eh ! mais, c'est moi qui t'en parle... M. Dunois, mon beau-père futur, et de plus notre agent de change... Tu sais qu'il faut lui écrire...

FÉLIX.

C'est ce que je fais ! (A part.) de la même plume qui m'a servi à tracer pour madame Dunois le billet le plus incendiaire !... Ce qui me chiffonne, c'est que ce mari... gênant... c'est un ancien grognard très-brutal.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ROQUET (mise très-éclatante.)

ROQUET, avec colère.

Allons ! bien ! c'est une chose affreuse ! Quel étourneau !

ADRIEN.

Quoi donc, monsieur Roquet ?

ROQUET.

Ce n'est pas de vous que je parle !... mais de votre frère !

FÉLIX.

De moi ? permettez, père Roquet...

ROQUET.

Eh ! ne m'appelez pas père Roquet !... je vous en ai déjà prié vingt fois !... Vous avez l'air de dire : Perroquet !... et je vous ferai remarquer que cet oiseau des îles passant, à tort ou à raison, je n'entre pas dans ces détails, pour avoir un esprit... peu inventif, le rapprochement n'est pas flatteur !

FÉLIX.

Je n'ai jamais pensé à votre esprit ! Ah ! Dieu !

ROQUET.

Et puis, n'étant pas père...

FÉLIX.

Ah ! bah !... ah ! bah !...

ROQUET.

Il n'y pas d'ah ! bah !...

FÉLIX.

Dans une existence orageuse comme la vôtre, vous me ferez croire que...

ROQUET, se rengorgeant.

Allons donc !...drôle !... mais vous oubliez que je suis furieux contre vous ! avec vos malentendus, vos quiproquo d'apothicaire ! j'ai toujours dit qu'il arriverait malheur.

FÉLIX.

J'ai fait un quiproquo d'apothicaire !... Vous êtes malade !...

ROQUET.

Non... mais d'huissier !... ce qui a des suites encore plus désastreuses... Je vous avais remis deux effets revenus en remboursement... un effet Pinson, que je vous chargeais de rembourser avec les fonds en caisse... et un billet Jolibois, qu'il fallait faire protester !...

FÉLIX.

Eh bien ?

ROQUET

Eh bien !

FÉLIX.

Eh bien ?

ROQUET.

Eh bien !... Je dînais chez Pinson... Un dîner magnifique !... la maîtresse de la maison... une dinde truffée superbe... m'avait placé à sa droite... qui embaumait !... j'étais flatté !... et, au milieu du dessert le plus mirobolant... au troisième coup de champagne... on apporte à l'amphitryon un papier timbré qui le fait bondir... Il le froisse et me le jette à la tête d'un air in-

digné... J'ouvre ce papier, et qu'est-ce que je vois?... un protêt!

ADRIEN.

Un protêt!

ROQUET.

Vous aviez fait protester l'effet de cet honnête Pinson, qui me donnait un si bon dîner!... Il était mangé, heureusement!

FÉLIX.

Vrai? ah! ah! ah!... j'y suis! j'ai remboursé le billet Jolibois! ah! ah! ah!...

ROQUET.

Ah! ah! ah! (Sérieusement.) Ça le fait rire! (Riant.) Ah! ah! ah!... Je n'en ai pas pris mon café... J'ai couru chez l'huissier pour faire déchirer le protêt, et chez Jolibois, qui m'a couvert de bénédictions!...

FÉLIX.

Bah!... Ça valait bien votre café!...

ROQUET.

Allez donc vous promener!... il remboursera le mois prochain.

ADRIEN.

Ainsi la faute est réparée?

ROQUET.

Oui; mais n'y revenez pas, ou morbleu!... (Changeant de ton.) Comment me trouvez-vous ce matin?

ADRIEN.

Pas trop fatigué.

ROQUET.

Eh! non... ma toilette... Je vais faire ma cour à madame Bernard... hein? comment me trouvez-vous?...

FÉLIX.

Éblouissant!

ROQUET.

Oui, je crois en effet que j'ai quelque chose d'assez cha-

toyant!... Il faut que madame Bernard se décide... Je veux l'emporter d'assaut... son cœur.

FÉLIX.

Et son grand bureau de poste...

ROQUET.

Qu'on lui a laissé après la mort de son premier mari... pour en trouver un second... et me voilà... Aussi, je serre de près la directrice.

FÉLIX.

Pour qu'elle vous corresponde.

ROQUET.

Ah ! ah ! ah ! très-bien !... et pour cela je ne m'endors pas... Je me dis :

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Les femmes, pour nous éprouver,
Par leur toilette... incendiaire...
Savent l'art de nous captiver !
Je fais comme elles pour leur plaire.
Du succès j'aime à me flatter.
Aussi, je soigne ma parure
Pour que l'art leur fasse accepter
Ce que je tiens de la nature.

FÉLIX.

Bravo !

ROQUET.

Je veux consulter sur ma mise... Anita, ma nièce, une petite coquette... A propos, avez-vous écrit à son mari... à Dunois?

FÉLIX.

Oui, père Roquet... j'ai déjà écrit quatre lettres ce matin. (Lui en tendant une.) Voilà ! (La retirant.) Non ! pas celle-ci... Tenez.

ROQUET, parcourant la lettre.

Vendre 600 fr. de rente, à 120, 70... C'est cela.

FÉLIX, à part.

Moi qui allais donner la lettre écrite à sa femme !

ROQUET.

Il a une écriture magnifique, ce petit diable !... S'il voulait faire son chemin !

FÉLIX, regardant dans l'autre lettre.

Le fait est que j'ai des jambages soignés !

ROQUET.

Qu'est-ce que c'est que cette lettre-là ?

FÉLIX.

Ah ! permettez... ce n'est pas une lettre d'affaires... ou plutôt, si fait... mais affaire de cœur.

ROQUET.

Lettre d'amour ? J'aime beaucoup ces petites polissonneries-là... montrez ?

FÉLIX.

Impossible !... cela pourrait compromettre une femme !

(Adrien, qui était retourné à sa table, se rapproche.)

ROQUET.

Bah !... entre hommes... Montrez donc !

FELIX.

Au fait, vous ne connaissez pas la personne. (Lisant.) « Chère Ann... je passe le nom.

ROQUET.

C'est une Anne... j'en connais... je chercherai... Après ?

FÉLIX, lisant.

« Le feu qui me dévore a besoin de s'épancher sur ce papier « discret qui doit vous porter le délire de mes sens ! »

ROQUET.

Ah ! bien !... ah ! bien !... gredin !... Ah ! bien !

(Il lui frappe sur l'épaule.)

FÉLIX, continuant.

« O femme ! ô ange ! ô délices de mon existence ! Pourquoi

« faut-il qu'il y ait au monde un être qui se croie des droits sur « toi, sous prétexte qu'il est ton mari !... »

ROQUET.

Un mari ! il y a un... ah ! bien ! ah ! bien !... gredin !

(Même jeu.)

FÉLIX, continuant.

« Mais, tu l'as dit... oui, tu l'as dit... »

ROQUET.

J'ai entendu ça quelque part !

ADRIEN.

Parbleu ! à l'Opéra... dans les Huguenots.

ROQUET.

J'y suis !

(Chantant.)

Oui, tu l'as... as dit... Oui, tu l'as...

FÉLIX.

Vous avez mal quelque part ?

ROQUET.

Non... je chante.

Oui, tu l'as... as dit...

Après ?

FÉLIX.

Vous avez fini ! c'est dommage !... (Lisant.) « Oui, tu l'as dit, « en pressant doucement ma main, tu m'aimes ! »

ROQUET.

Elle a lâché le mot ?

FÉLIX.

Pas tout à fait, mais c'est le moyen d'engager une femme... Tu l'as dit !... c'est-à-dire, tu t'es trahie !... Il n'y a plus à en revenir !... marchons !

ROQUET.

Ah ! bien !... ah! bien !... gredin !... Ah ! bien !

FÉLIX, lisant.

« Oh ! quand ces paroles suaves tomberent dans mon oreille « comme un flot d'harmonie, je sentis couler dans mon être « une lave brûlante, qui, depuis ce jour, y a jeté le désordre « et l'incendie ! »

ROQUET.

C'est chaud ! chaud !

FÉLIX, lisant.

« J'ai compris qu'il ignorait, le cancre...

ADRIEN.

Oh ! le cancre !

ROQUET.

C'est le mari !... un peu risqué !

FÉLIX.

Possible... mais je n'ai pas trouvé d'autre expression pour rendre ma pensée.

ROQUET.

Moi, j'aurais dit tout simplement : Le mari... ça dit tout... va pour le cancre !

FÉLIX, lisant.

« J'ai compris qu'il ignorait, le cancre... »

ROQUET.

Je m'y fais ! je m'y fais !

ADRIEN, voyant entrer Joseph.

Chut ! Joseph !

JOSEPH.

Madame Dunois est dans le salon, avec mademoiselle sa belle-fille.

FÉLIX.

Anita !

(Ils vont tous deux pour sortir.)

ADRIEN.

Adeline !

ROQUET, les retenant.

Eh bien! eh bien! où diable allez-vous?... (A Adrien.) Eh! vite, donnez le courrier à Joseph!... (A Joseph.) ensuite, tu feras entrer ma nièce.

FÉLIX, écrivant.

C'est juste!... j'ai encore deux adresses à mettre. (A part.) Madame Dunois est là!... j'ai failli me trahir!

ROQUET.

Dépêchez-vous!... Ah! vous savez qu'il faut porter aujourd'hui mille écus chez monsieur Vauxclair.

FÉLIX.

Mille écus... les voici... je vais les mettre tout de suite dans mon portefeuille.

(Il fait ce qu'il vient de dire.)

ADRIEN, allant à Félix.

Eh! vite, les lettres!

FÉLIX.

Tiens! tiens! (A part.) C'est ça, je vais glisser mon épître moi-même... à leur nez, à leur barbe!... c'est-à-dire que je nage en pleine régence!

(Joseph, à qui Adrien a remis vivement les lettres, sort, et fait signe aux dames d'entrer.)

ADRIEN.

Voici ces dames.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ANITA ADELINE, chacune un bouquet à la main.

ROQUET, allant à elles.

Ah! bonjour, chères belles!

ANITA.

Ah! mon oncle, enfin on peut arriver jusqu'à vous!... c'est bien heureux! (Apercevant Félix et Adrien qui saluent.) Ah! Messieurs, pardon... je n'avais pas vu...

ADELINE.

Oh ! moi, j'ai vu monsieur Adrien tout de suite.

ADRIEN.

Ma chère Adeline !

FÉLIX.

Quelle ingénuité! (A part.) L'autre n'est pas ingénue... elle ne se trahit pas !

ROQUET.

Ah ! çà, ma chère Anita, qu'est-ce qui me procure le plaisir...

ANITA.

Et votre fête, mon oncle !... je n'avais garde d'y manquer... Voulez-vous recevoir nos bouquets... et les vœux que nous faisons pour vous... à la veille d'un mariage ?

(Roquet embrasse Anita.)

ADELINE, offrant son bouquet.

Cela doit vous porter bonheur !

ROQUET, l'embrassant.

J'accepte... et qu'Adrien vous le rende... Eh ! eh ! eh !... Ça vous fait rougir, mignonne !

FÉLIX.

Ça la fait rougir, mignonne !

ROQUET.

Quel joli bouquet !... que vous êtes aimables ! Je déteste les fleurs, elles m'entêtent !... mais vous êtes bien aimables !

(Il va poser le bouquet sur la cheminée à gauche.)

ANITA.

Vous les donnerez à madame Bernard, mon oncle.

FÉLIX.

C'est cela même.

ROQUET.

Qu'est-ce qu'il y a?

FÉLIX, allant prendre un autre bouquet sur la cheminée, à part.

Ah! une idée! ... (Haut.) Pardon!... je pensais que voilà un bouquet de violettes de Parme, avec un camélia blanc, que j'avais apporté ce matin pour ce cher monsieur Roquet.

ADRIEN.

Mais non... c'est moi, qui...

FÉLIX.

Oui, oui, nous l'avons apporté ensemble... mais les fleurs entêtent ce cher ami. (A part.) C'est ça! j'y fourre ma lettre!

ADRIEN, bas, à Adeline.

Mais ce n'était pas pour lui!

ADELINE, bas.

Laissez faire, vous m'en donnerez un autre.

(Elle s'assied à droite; Adrien va auprès d'elle.)

FÉLIX, introduisant sa lettre dans le bouquet.

Et je serais heureux que madame voulût bien accepter (A part.) Je les fane horriblement! (Haut.) Elles sont d'une fraîcheur! (A part.) J'en suis venu à bout!

(Haut.)

AIR *de Céline.*

Ce frais bouquet de violette
De moi daignez le recevoir...
Puisse quelque vertu secrète
A vos yeux le faire valoir.
Vous le savez, chacun s'attache
A la fleur qui le fait rêver!...
La mienne est celle qui se cache!...
C'est à l'amour à la trouver!

(A part.) Elle ne comprend pas!... (Bas.) Au cœur... regardez...

La mienne est celle qui se cache!...
C'est à l'amour à la trouver!

ROQUET, le poussant.

Ah! gredin! il a plus d'esprit que moi!

FÉLIX.

Ah! merci!

ANITA.

Je ne sais si je puis...

ROQUET.

Bah! accepte, comme de moi...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DUNOIS.

DUNOIS, à la porte du fond.

Bonjour, tout le monde!

ANITA.

Mon mari!

ROQUET, remontant.

Ah! ce cher Dunois!

FÉLIX, s'éloignant vivement, à part.

Son mari!... c'est une tuile!

DUNOIS.

Bonjour, mon oncle Roquet!... pour fêter votre patron, je vous apporte mon cadeau... une poignée de main.

ROQUET, lui prenant la main en souriant.

Alors, je suis touché... je puis le dire!... eh! eh! eh!

FÉLIX.

Ah! joli!

ROQUET, avec satisfaction.

Il n'est pas mal!

DUNOIS.

Bonjour, Messieurs! bonjour, Adrien!... Ah! déjà ici, ma chère!...

FÉLIX, bas, à Anita.

Il s'en aperçoit un peu tard!

ROQUET.

A propos de ma fête... parbleu! vous arrivez bien! je viens de vous faire écrire.

DUNOIS.

Pour m'inviter à déjeuner?

ROQUET.

Quelle bêtise! non... pour une petite opération de Bourse. Félix, donnez-lui la lettre.

FÉLIX.

Tout de suite. (Il cherche.) Au fait, c'est... ah! mais, elle est partie...

DUNOIS.

Comment ça?

FÉLIX, cherchant toujours.

Je croyais pourtant... Je viens de l'envoyer à la poste.

ROQUET.

Là! encore!... Comment, ma nièce arrive, et plutôt de la charger de la lettre pour son mari, vous la flanquez à la poste... la lettre!... Vous ne faites que des étourderies!

FÉLIX.

Pardon!... c'est que j'étais distrait!

(Il jette un regard à Anita.)

ROQUET.

Oui, distrait... par votre passion!

DUNOIS.

Ah! monsieur est amoureux?

FÉLIX.

Mais, oui... j'éprouve cette satisfaction (Il jette un regard à Anita, en soupirant.) intérieure.

ROQUET.

Et même... dites-moi, mon cher, connaissez-vous des Anne à la Bourse !

DUNOIS.

Beaucoup !

ROQUET.

Non, non... je sais bien, parbleu !... Mais je veux dire... des maris qui fêtent leur femme le jour de la sainte Anne ?

FÉLIX.

Père Roquet !

ROQUET.

C'est que le nom de la dame de ses pensées commence par une Anne.

FÉLIX.

Roquet ! (Il fait des signes.)

DUNOIS, riant.

Ah ! j'y suis !... ah ! j'y suis !... Ah ! ah ! ah !

FÉLIX, riant.

Ah ! ah ! ah !... (A part.) Va toujours, tu n'y es pas !

DUNOIS.

Oui, je sais, monsieur Félix est un ravisseur de cœurs... farceur !

FÉLIX.

Moi ! par exemple !

DUNOIS.

Je ne lui conseille pas d'avoir jamais affaire à un mar i comme celui à qui je viens de servir de témoin.

ANITA.

Vous !

ADELINE, se levant et revenant en scène avéc Adrien.

Ah ! mon Dieu !

ROQUET.

Vous avez été témoin ?

ADRIEN.

Dans un duel ?

DUNOIS.

Eh bien, quoi ! je n'en suis pas mort !... petit bonhomme vit encore... Ah ! ma chère, tu as là un bouquet qui embaume !

(Il le prend.)

FÉLIX, à part.

Ciel ! ma lettre !...

ANITA.

C'est un cadeau de mon oncle... Mais ce duel ?

ROQUET.

Qui est-ce qui s'est battu ?

DUNOIS.

C'est un de mes confrères... un brave à trois poils, ancien militaire comme moi... il a voulu donner une leçon à un petit freluquet qui caracolait autour de sa légitime. Ah ! c'est que nous ne sommes pas des maris de pâte de guimauve ! Après un premier coup de feu, on a arrangé l'affaire un peu malgré moi.

ANITA.

Malgré vous !

DUNOIS.

Moi, j'aurais recommencé... et le drôle aurait eu ma vie ou j'aurais eu la sienne !

FÉLIX.

Ah ! (Dunois le regarde.) Vous effeuillez le bouquet de madame.

(Il avance la main. Dunois retient le bouquet.)

ROQUET.

C'est garde impériale en diable !

ANITA.

Vous voilà bien !... jaloux !

DUNOIS.

Oui ! si jamais un petit fat osait... mais, je le mettrais en pièces, comme ce bouquet !

FÉLIX, poussant un cri.

Ah ! (Anita reprend vivement le bouquet.) C'est le bouquet de madame !

DUNOIS.

C'est juste ! pardon, ma chère !

(Il lui rend le bouquet.)

ADELINE.

Ah ! ce n'est pas bien d'être méchant !

DUNOIS.

Méchant ! non, je suis bon enfant, mais, je l'embrocherais avec délices !... ça me referait la main... elle se rouille un peu... j'ai besoin de... j'étais né pour les batailles... Ah ! çà, Roquet et vous, mon cher Adrien, avant mon départ pour la campagne où mes devoirs me rappellent... car vous savez... je suis maire de ma commune, et un maire adoré... à tel point, qu'il est question de me... (Montrant sa boutonnière.) Vous comprenez... de me...

ROQUET.

De vous décorer !

ADELINE.

Un ruban rouge ! vrai ?... Oh ! que je serais contente !

DUNOIS.

Tiens ! et moi donc !... Ah ! mes amis, ça me manque... c'est mon cauchemar !... et j'éprouve le besoin d'être décoré !...

FÉLIX.

Ah ! cela lui est bien dû ! (A part.) Oh ! oui !

DUNOIS.

Ce jour-là, j'illumine !

FÉLIX, à part.

Je paye les lampions.

DUNOIS.

Enfin, mon cher oncle, avant mon départ, je viens causer

avec vous de choses sérieuses... affaire de mariage... Passons dans votre cabinet, si ces dames veulent bien le permettre.

ADELINE.

Oh! moi, avec plaisir!

ROQUET.

Elle voit bien qu'il s'agit d'elle! Es-tu des nôtres, Anita?

FÉLIX, bas, à Anita.

Oh! de grâce!.. le bouquet!

ANITA.

Hein?.. moi... je...

DUNOIS.

Ah! bah! les femmes ne sont bonnes qu'à parler chiffons!

ANITA, piquée.

En ce cas, je reste!

FÉLIX, à part.

Merci, mari.

DUNOIS, passant près de Félix.

Venez-vous, l'homme à conquêtes?

FÉLIX.

Oh! moi, j'ai une course à faire. (A part.) Ah! que cet être m'agace!... et que ce serait pain bénit!...

ADELINE.

J'ai vu dans le salon une jolie jardinière, et je vais y ranger nos fleurs, papa Roquet.

ROQUET.

Oh! non! ne m'appelez pas papa Roquet, petite... Je vais me marier.

(Adeline va chercher les bouquets.)

DUNOIS, passant à Roquet.

C'est juste! vous êtes aussi un homme à conquêtes, vous!... Ah! ah! ah!

ENSEMBLE.

DUNOIS.

Air *du Brasseur.*

Mais allons parler mariage,
C'est plus gai pour nos amoureux.
Puissiez-vous de votre ménage
Chasser nos petits Richelieux !

ROQUET.

Mais allons parler mariage,
C'est plus gai pour un amoureux,
J'espère bien de mon ménage
Chasser nos petits Richelieux !

ADELINE, ADRIEN.

Eh ! oui, de notre mariage
Allez-vous en causer tous deux.
Nous n'aurons dans notre ménage
Ni des méchants ni des fâcheux !

FÉLIX.

Allez donc parler mariage,
Pitié pour ces deux malheureux !
(A part.)
Et mon frère dans son ménage
Sera, j'espère, plus heureux !

ANITA.

Allez donc parler mariage.
Pitié pour ces deux malheureux !
Comme nous, mets-les en ménage.
(A part.)
Et surtout qu'ils soient plus heureux !

(Dunois, Adrien et Roquet sortent par la droite, Adeline par la gauche, Félix par le fond.)

SCÈNE V.

ANITA, seule.

Oh ! les maris ! avec leur brusquerie, leurs maladresses...

On dirait qu'ils sont poussés par un mauvais génie !... tandis que les autres au contraire sont si aimables !... Mais, monsieur Félix, que voulait-il dire... avec son bouquet !... cet air mystérieux... (Apercevant le papier sous le camélia.) Ah ! un billet !... l'imprudent ! Si mon mari... j'en suis toute tremblante !

AIR : *Frère Philippe.*

Non, certes, je ne lirai rien...
Il risquait de me compromettre...
Près d'un mari comme le mien !...
Non... je veux répondre à sa lettre...
Qu'en m'écrivant c'est trop oser...
Et que mon honneur lui commande...
Oui... mais pourtant pour refuser...
Il faut savoir ce qu'il demande.

Et un pareil exalté ! si je ne fais rien pour le rendre raisonnable... D'ailleurs, j'aurais beau dire que je ne l'ai pas lu... on ne me croirait pas... ainsi...

(Elle ouvre le billet, Félix entre doucement et s'arrête au fond.)

SCÈNE VI.

ANITA, FÉLIX.

FÉLIX, au fond, à part.

Elle lit ma lettre !

ANITA, s'arrêtant.

Mon Dieu ! je tremble !... (Elle se remet et lit.)

FÉLIX, s'approchant.

Comme elle va être émue !

ANITA.

Eh ! mais... que veut dire ?... ce singulier billet !

FÉLIX.

Oh ! croyez-le, croyez-le !

ANITA.

Monsieur !

FÉLIX.

Il est l'expression vraie d'un sentiment. (Il se met à genoux.)

ANITA.

Ce billet !... (Éclatant de rire.) Ha ! ha ! ha !

FÉLIX.

Plaît-il ? (A part.) Ça la fait rire ! (Haut.) C'est l'expression brûlante d'une passion que...

ANITA, lisant.

« Il vous plaira acheter au cours d'hier... 120, 70... 600 de « rente à 5... » Ha ! ha ! ha !

FÉLIX.

Ah ! bah ! (Prenant la lettre. Après une pause, riant.) Ha ! ha ! ha ! (Ils rient tous deux.) Pardon, c'est une erreur !

ANITA, riant toujours.

Oui... oh ! je le crois... Ha ! ha ! ha !

FÉLIX, de même.

Ha ! ha ! ha ! je conviens que...

ANITA.

On n'a jamais vu offrir à une femme... dans un bouquet de violettes... Ha ! ha ! ha !

FÉLIX.

Le fait est que... ha ! ha ! ha !... c'est original !... Oh ! c'est que... ha ! ha ! ha !... j'étais chargé d'écrire en même temps à... (S'arrêtant tout à coup, et devenant sérieux.) Ah ! mon Dieu !.. (Il se relève, Anita rit toujours, il répète en poussant un cri :) Ah ! mon Dieu !

ANITA, riant toujours.

Qu'y a-t-il donc, Monsieur ?

FÉLIX, avec un grand cri.

Ah ! mon Dieu ! (Il se promène comme un fou.)

ANITA s'asseyant à gauche.

Et on parle de votre étourderie... on a tort!

FÉLIX, à lui-même.

La lettre au mari!.. et c'est à lui que j'ai envoyé l'autre!.. ah! pristi!...

ANITA, sans écouter.

J'en rirai longtemps! quelle tête!....

FÉLIX.

Oui, elle est jolie, ma tête!.. la voilà bien!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ADELINE.

ADELINE.

Eh! mais, quels cris!... quels éclats de rire!

FÉLIX.

Ce n'est rien!... rien!...

ADELINE.

Oh! quelle figure renversée!

FÉLIX.

Vous trouvez?... non!... non!... (A part.) Mais s'il la reçoit, nous sommes perdus!

(Anita se lève.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DUNOIS, ROQUET, ADRIEN.

DUNOIS.

C'est bien! c'est très-bien!... nous sommes d'accord. (A Anita.) Eh! mais, ma chère, que se passe-t-il donc ici?... Vous étiez d'une gaieté...

ANITA.

C'est M. Félix qui me remettait à moi... un ordre de vente... de reports... de fin de mois...

DUNOIS, riant.

C'est galant !

ROQUET, riant.

Parler d'affaires à une jolie femme !.. c'est bien cela !.. Tiens ! c'est votre lettre... elle était à la poste...

FÉLIX.

Oui... non... c'est-à-dire... je croyais... mais en cherchant là... sur mon bureau... j'ai retrouvé... (A part.) Je sue à grosses gouttes !

DUNOIS, qui a parcouru la note.

Bon, je vais faire cette opération dans une heure d'ici... Eh bien ! Adeline, mon enfant, je viens de causer avec Adrien... c'est un brave jeune homme... une bonne position... une bonne famille.

(Il frappe sur l'épaule de Félix, qui est accablé et se retourne avec effroi.)

FÉLIX.

Hein ?.. plaît-il ?.. Monsieur.

DUNOIS.

Ah ! mon Dieu ! qu'avez-vous donc ?.. Est-ce que vous êtes incommodé ?

FÉLIX.

Oui... non... c'est-à-dire... j'ai bien l'honneur de vous saluer.

ROQUET.

Allons, il est ailleurs.

FÉLIX.

Comment, ailleurs !.. qu'entendez-vous par cet ailleurs ?

ANITA, à part.

Quel trouble !... il va se trahir !

ROQUET.

Qu'est-ce qu'il y a ?

DUNOIS.

Je dis que votre frère aime ma fille...

ADRIEN.

Oh! de toute mon âme!

DUNOIS.

Ma fille ne le hait pas... hein?

ADELINE.

Au contraire...

DUNOIS, tendant la main à Félix.

Et comme j'espère que sa famille me conviendra toujours... votre main...

FÉLIX.

Monsieur... certainement... (A part.) Il tombe bien...

DUNOIS.

Nous terminerons ce mariage à mon retour... (Avec impatience.) Votre main, morbleu!... ah! comme vous tremblez!...

FÉLIX.

Oui... non... c'est-à-dire, donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

DUNOIS.

Merci!.. je m'en vais... j'emmène ces dames. Mais je suis pressé... cette sotte affaire de ce matin m'a fait perdre un temps précieux... et pourquoi? je vous le demande... pour voir un mari donner la main à son adversaire!... imbécile!...

FÉLIX.

Oh!... (Dunois le regarde, il sourit.)

ROQUET.

Dame! il n'était pas sûr de son fait comme vous... qui étiez, dit-on, une des meilleures lames de l'armée.

DUNOIS, gaiement.

Moi, à l'épée, je vous numéroterais les côtes; et au pistolet, je tuerais une mouche sur le nez d'Abd-el-Kader.

ROQUET.

Pas d'ici !

FÉLIX, (même jeu.)

Oh ! (A part.) Chacal, va.

ANITA.

C'est un joli petit talent de société que vous avez là !

AIR : *Valse des Fées.*

DUNOIS.

Mais, de cela ne parlons plus, ma chère.
Ces jeunes gens, bientôt, j'en ai l'espoir,
Se marieront! .. à leurs yeux, pour bien faire.
Il ne faut pas peindre l'hymen en noir.

ADRIEN.

Je ne crains rien !...

ROQUET.

Tuer les gens !...

DUNOIS.

Sans doute !...

ANITA.

Un mari doit...

DUNOIS.

Un mari doit chasser,
Punir l'amant!... Si sa femme l'écoute...
Par elle alors il lui faut commencer!

ANITA, à part.

Pauvre garçon !

FÉLIX, à part.

Pauvre femme !

(Dunois donne le bras à sa femme, Adeline les suit, Roquet et Adrien les reconduisent jusqu'au fond, sur l'ensemble.)

ENSEMBLE.

ANITA, ROQUET, DUNOIS.

Mais tout cela ne nous regarde guère;
Ces jeunes gens, bientôt, j'en ai l'espoir,

Se marieront !... à leurs yeux, pour bien faire,
Il ne faut pas peindre l'hymen en noir.

ADRIEN, ADELINE.

Mais tout cela ne nous regarde guère;
On nous marie... ah !... pour nous quel espoir !...
Pour nous ici... non, vous avez beau faire...
Vous ne pourrez peindre l'hymen en noir!

(Dunois, Adeline et Anita sortent.)

SCÈNE IX.

ADRIEN, FÉLIX, ROQUET.

ROQUET, prenant son chapeau.

Je vais chez madame Bernard.

FÉLIX, sur le devant de la scène, chancelant.

Oh ! le tigre !... je... je n'ai plus de... ah !... mon cœur s'en va sous moi!

(Il va pour tomber, Roquet et Adrien, qui redescendent la scène, courent le soutenir.)

ROQUET, le soutenant.

Hein ? qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce qui lui prend ? il se trouve mal !

ADRIEN, de même.

Mon frère !...

ROQUET, le secouant.

Allons donc ! allons donc !

FÉLIX, poussant un grand cri.

Ah ! (Il leur échappe et court tirer un cordon de sonnette à gauche de la cheminée.) Joseph !... s'il en est temps encore !... Joseph !...

ROQUET.

Ah ! mais, qu'est-ce qu'il y a?

FÉLIX, revenant au milieu.

Il y a... que ma lettre !...

ROQUET et ADRIEN.

Eh bien ?...

FÉLIX.

Elle est perdue, la malheureuse !

ROQUET.

Ta lettre est perdue ?

FÉLIX.

Ma lettre... Oh ! que vous êtes... non !... elle ! elle !

ROQUET.

Qui ?

ADRIEN.

Perdue ?

FÉLIX.

Oui.

ROQUET.

Mais qui ?

FÉLIX.

Elle !... celle que j'aime !

ROQUET.

Ah ! j'y suis !... je ne comprends pas !

FÉLIX.

Il n'est pas nécessaire que vous compreniez !... Non ! il ne la recevra pas... plutôt la mort !

ADRIEN.

Mais, mon frère !

FÉLIX.

Maudites affaires !... ça me distrait ! j'ai mis l'une dans... et puis l'autre dans...

ADRIEN.

Mais je ne comprends pas.

FÉLIX.

Il n'est pas nécessaire que tu comprennes !... (Retournant à la cheminée et sonnant.) Ah çà ! viendra-t-il, ce gueusard !

ADRIEN.

Qui ?

FÉLIX.

Mais, Joseph, que je sonne là, depuis...

ADRIEN.

Mais tu sais bien que cette sonnette-là ne va pas !

ROQUET.

C'est l'autre !

(Félix, furieux, sautant sur celle de gauche, la tire violemment et l'arrache, le cordon lui reste dans la main.)

ROQUET.

Mais, c'est du délire ! (Félix lui jette le cordon dans les jambes.) Ah bien !

SCÈNE X.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH.

Voici, Monsieur.

FÉLIX, courant à lui.

Eh ! viendras-tu, animal ?... Les lettres que je t'ai données ?...

JOSEPH.

Les lettres...

FÉLIX.

Oui, les lettres !... où sont-elles ?

JOSEPH.

A la poste !

FÉLIX.

Bourreau ! à la poste !... quelle poste ?

JOSEPH.

La poste !... pardieu !...

ROQUET.

Sans doute... puisque...

FÉLIX, à Joseph, voulant s'élancer sur lui. Adrien s'interpose.

La poste! la poste! crétin! quelle poste?

ADRIEN, à Joseph.

Il te demande quel bureau?

FÉLIX.

Où?... où?...

JOSEPH.

Ah! oui!... oui!... chez l'épicier du coin.

FÉLIX.

J'y cours!... (A part.) Je r'aurai ma lettre!... (A part.) Oui, je la r'aurai!... quand je devrais... (Criant.) Mon chapeau!...

(Joseph cherche le chapeau.)

ROQUET, l'arrêtant d'un côté.

Mais enfin, qu'est-ce?

ADRIEN, de l'autre.

De quoi s'agit-il?

FÉLIX, hors de lui.

Il s'agit... de ma vie à moi... de sa vie à elle... de mon bonheur, du tien, du sien!... Mon chapeau!

JOSEPH, cherchant.

Je ne le trouve pas!

(Il sort à gauche.)

ROQUET.

En voilà un de logogriphe!

ADRIEN.

Mais explique-moi donc enfin!...

FÉLIX.

Quoi !... que cette épître brûlante écrite par moi à une femme...

ROQUET.

A ton Anne !...

FÉLIX.

Je l'ai adressée au mari.

ROQUET.

Au cancre !...

ADRIEN.

A qui donc ?

FÉLIX, remontant.

Mon chapeau, gredin ! Non... je vais prendre une voiture... Joseph ! (Il redescend.) Ou plutôt, non ! j'irai plus vite à pied !... Adieu ! priez pour moi !.. Mon chap... (Il aperçoit le chapeau que Roquet tient à la main.) Ah !...

(Il le prend et sort en courant.)

ROQUET, le poursuivant.

Mais non ! c'est le mien !... Ohé !... c'est mon neuf !...

ADRIEN.

Mon frère !...

JOSEPH, rentrant avec le chapeau.

Le voilà, Monsieur.

ROQUET.

Quel étourneau !

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente un bureau, ouvert dans le fond sur un second bureau. A droite, un cabinet grillé, avec des rideaux verts, chaises, cartons, etc. La partie du cabinet qui fait face au public est entièrement à découvert. Dans l'autre partie du bureau, chaises, cartons, pupitres, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme BERNARD, FACTEURS.

(Au lever du rideau, madame Bernard est dans son cabinet, étiquetant des paquets. Les facteurs sont dans le bureau.)

CHŒUR.

AIR : *Valse de Tabarin.*

Bientôt à notre poste
Soyons tous revenus !...
Et pour courir la poste
Nous prendrons l'omnibus !

Mme BERNARD, sortant de son cabinet.

Allons, allons, il est dix heures passées... dépêchez-vous de lever les boîtes.

TOUS.

Oui, madame Bernard.

Mme BERNARD.

Le service de nos bureaux d'arrondissement n'est pas toujours exact... On reçoit des plaintes de M. le directeur général des postes. Qui est-ce qui a accompagné la dernière levée des boîtes au grand bureau ?

LE FACTEUR.

C'est François.

Mme BERNARD.

Bien... Il ne doit pas y avoir plus d'une heure entre les deux levées ; ainsi, dépêchez-vous !...

TOUS.

Oui, madame Bernard.

REPRISE DU CHŒUR.

Bientôt à notre poste, *etc.*

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Mme BERNARD, ANITA.

Mme BERNARD.

Me voilà libre un moment. Si M. Roquet avait l'esprit de venir me faire sa cour !... Pauvre veuve !... je m'habitue à lui... et quand il n'est pas là, je sens qu'il me manque quelque chose... (Soupirant.) Ah ! oui !...

ANITA, entrant par le fond.

Madame...

(Madame Bernard va pour rentrer dans son cabinet.)

Mme BERNARD, sans la voir et presque entrée.

Quelqu'un !... Voyez dans le premier bureau... on n'affranchit pas ici.

ANITA.

Mais je n'ai rien à faire affranchir, madame Bernard.

Mme BERNARD.

Eh ! mais... c'est madame Dunois !

ANITA.

Elle-même... qui vient vous parler en faveur de son oncle... Savez-vous bien qu'il sèche d'impatience !... fixez donc enfin le jour de votre mariage.

Mme BERNARD.

Vraiment !... monsieur Roquet est un petit indiscret, il ne me laisse pas respirer... je lui ai donné ma parole.

ANITA.

Il ne s'agit plus que de la tenir... Allons, ma future tante, faites un heureux, il n'a pas le temps d'attendre.

Mme BERNARD.

Un heureux!... il le sera lui!... mais moi, répondriez-vous de mon bonheur?

ANITA.

Assurément!... il ne vous refusera rien de ce qu'il pourra vous donner.

Mme BERNARD.

Il n'est plus jeune!

ANITA.

Mais il est si bon!

Mme BERNARD.

Ce n'est pas la même chose!

ANITA.

Ah! vous serez heureuse, vous.

Mme BERNARD.

Moi!... comme vous dites cela!... Est-ce que, par hasard, ma chère Anita, vous ne seriez pas heureuse?... Votre mari...

ANITA.

Mon mari!... tenez, petite tante, parlons d'autre chose!

Mme BERNARD.

Non, non... et, puisque vous avez commencé à me faire votre confidence, je saurai tout!.. monsieur Dunois...

ANITA.

Est un homme charmant!...

Mme BERNARD.

Un peu vif...

ANITA, baissant la voix.

Dites donc... brutal, jaloux, grondant sans cesse.. parce qu'on ne lui donne pas la croix... comme si c'était ma faute!... Et puis, toujours prêt à donner un coup d'épée, pour un mot qu'on m'adresse, un regard, un peu d'amour... Ah! rien que d'y penser, je tremble!

Mme BERNARD.

Vous tremblez... pour quelqu'un ?

ANITA.

Je ne vous ai pas dit cela !

Mme BERNARD.

Non... Mais, croyez-vous que lorsqu'on a passé par là, on n'ait pas un peu d'expérience ?... Ah ! mon Dieu ! je sais qu'une jeune femme est tous les jours exposée à quelque déclaration... Vous craignez peut-être qu'on ne vous en adresse une ?...

ANITA.

C'est fait !

Mme BERNARD.

J'en étais sûre !

ANITA.

J'ai été coquette... un peu... j'ai eu tort !... et ces jeunes gens sont si entreprenants !

Mme BERNARD.

A qui le dites-vous ? Ainsi, quelque adorateur...

AIR *de Francesca.*

Et vous n'êtes pas insensible !...

ANITA.

Et le moyen !... quand les maris
Sont tristes, grondeurs... c'est terrible !...
Mais les amants sont si gentils !
Oui, toujours d'une grâce extrême,
Ils sont empressés, amoureux !...
Messieurs, souffrez donc qu'on les aime,
Ou faites-vous aimer comme eux !

Mme BERNARD.

C'est juste !

ANITA.

Mais, petite tante, parlons d'autre chose... j'ai voulu vous

voir, vous recommander mon oncle... avant de partir pour la campagne.

Mme BERNARD.

Vous partez ?

ANITA.

Aujourd'hui... par le chemin de fer de Rouen... avec ma belle-fille, qui m'attend chez ma sœur, et que je vais rejoindre en ce moment... Mon mari doit aller en avant pour m'envoyer la voiture à Mantes... et ce soir, Dieu merci, je serai tranquille, je serai heureuse, je ne penserai plus à lui !

Mme BERNARD.

A votre mari ?

ANITA.

Non.

Mme BERNARD.

A l'autre !... (La faisant passer devant elle en la conduisant.) Allons, venez vous asseoir là, dans mon cabinet... avouez-moi tout !...

(On entend du bruit. Anita est entrée dans le cabinet. Madame Bernard s'arrête au moment où Félix entre ; elle pousse la porte du cabinet.)

SCÈNE III.

Mme BERNARD, FÉLIX, ANITA, dans le cabinet.

FÉLIX, à la cantonade.

C'est bien !... laissez-moi ! j'entrerai !... Oui, je veux la voir, lui parler, à elle-même... Madame !...

Mme BERNARD.

Ah !... Monsieur, vous me faites peur !...

ANITA, à part.

Félix !

FÉLIX.

Eh ! mais... c'est madame Bernard ! cette bonne madame Bernard ! Et moi, qui, dans mon trouble, ne reconnaissais pas... Ah ! pardon !... je perds la tête, je suis fou !... je tourne à l'hydrophobie !

Mme BERNARD.

Ah ! mon Dieu !

FÉLIX.

Ne craignez rien... je ne mords pas !

Mme BERNARD, à part.

C'est heureux !

ANITA, à part.

Quel désordre !

FÉLIX.

Madame Bernard, mon honneur et ma vie sont dans vos mains !... (Elle veut parler.) Ne dites rien, nous n'avons pas de temps à perdre !...

Mme BERNARD.

Est-ce que monsieur Roquet...

FÉLIX.

Il s'agit bien de votre Roquet !... c'est moi qui vous implore, c'est pour moi que j'ai recours à vous !... je viens de me disputer avec deux épiciers... Cet imbécile de Joseph, qui me dit : « Chez l'épicier du coin. » Quel coin, animal ?... Bref !... je suis allé à deux coins... j'ai voulu forcer deux boîtes, mais ces gredins d'épiciers sont d'un entêtement !... des bornes, quoi !... je leur ai dit de gros mots... il y en a un qui m'a rossé... mais j'ai rendu ça à l'autre !... enfin, on m'a dit que toutes les lettres du quartier devaient être apportées ici !

Mme BERNARD.

En effet... je les attends.

FÉLIX.

Ah ! madame Bernard, que je vous embrasse !

Mme BERNARD.

Monsieur !...

FÉLIX.

N'ayez pas peur !... c'est une figure ! je respecte la vôtre... de visage... Mais ces lettres que vous attendez, vous allez...

Mme BERNARD.

Les trier... en faire deux paquets, l'un pour Paris, l'autre pour la province... et puis, les envoyer à la grande poste...

FÉLIX.

Bien ! mais d'abord, vous me les livrerez à moi !... à moi !... à moi !...

ANITA, à part.

Quelle idée !

Mme BERNARD.

Ces lettres, Monsieur !

FÉLIX.

Oui, ces lettres, il faut que je les voie, que je les palpe, que j'en retrouve une...

Mme BERNARD.

Mais, c'est impossible !

FÉLIX.

Donc, ça se peut !... les facteurs vont arriver... tôt ! tôt ! tôt ! les lettres !...

Mme BERNARD.

Mais vous ne les aurez pas !

FÉLIX.

Je les aurai, sacris... ! (Se reprenant.) Mais ne nous fâchons pas, madame Bernard, je ne veux pas vous faire violence... ah ! Dieu !... mais je vous prie, je vous supplie !

ANITA, à part.

Quel intérêt...

FÉLIX.

Vous céderez !... ou craignez un malheur... je suis capable de vous.... de vous maudire, savez-vous !...

Mme BERNARD.

Oh ! si ce n'est que cela !...

FÉLIX.

Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de pis ?...

Mme BERNARD.

Je veux que vous vous calmiez... et que vous réfléchissiez qu'il n'y a pas moyen.

FÉLIX.

Pas moyen !... mais vous ne savez donc pas qu'il y va de la mort de... de moi !... de lui !... d'elle !... la malheureuse !

Mme BERNARD.

Il y a une femme sous jeu !

FÉLIX.

Oui, une femme superbe !... une femme que j'aime !...

(Anita écoute avec anxiété.)

ANITA, à part.

Ciel !

FÉLIX.

Que j'ai compromise !... Au fait, je puis vous dire... du moment que je ne la nomme pas...

Mme BERNARD.

Eh bien ! vous lui avez écrit. Elle recevra votre lettre, voilà tout !

FÉLIX.

Tout ! tout !... mon Dieu ! madame Bernard, que vous êtes b... aimable, allez !... Si c'était tout, est-ce que je serais en nage ?... Mais si cette lettre d'amour brûlante, bouillonnante, où je lui parle de ma passion qui déborde et de la sienne que j'ai devinée... était adressée par méprise... au mari !

ANITA, poussant un cri.

Ah !...

FÉLIX.

Qui est-ce qui a dit : Ah ?

Mme BERNARD.

Ne faites pas attention.

FÉLIX, continuant.

Au lieu d'une lettre d'affaires qu'elle a reçue, elle !

ANITA, se laissant tomber sur une chaise.

Perdue ! perdue !

(Elle fait tomber une autre chaise.)

FÉLIX, se précipitant sur la porte.

Mais qu'est-ce donc ?

Mme BERNARD, le suivant.

Rien ! rien !...

FÉLIX, entrant dans le cabinet.

O ciel ! Grand Dieu ! Juste ciel !... Évanouie !...

Mme BERNARD.

Que vois-je !... madame Dunois !...

FÉLIX.

Ne prononcez pas ce nom !... Anita !... Elle a tout entendu !... elle sait tout !...

Mme BERNARD.

Quoi ! c'est elle !...

FÉLIX.

Eh ! parbleu !... pauvre ange ! quel effroi ! (L'embrassant.) Je l'ai tuée ! (L'embrassant.) Je suis un misérable !...

(Il l'embrasse encore.)

Mme BERNARD.

Mais, laissez donc !... Est-ce qu'on embrasse comme ça une femme !...

FÉLIX.

Mais oui !... mais oui !... pour qu'elle revienne ! ça me réussit toujours !... Anita !... Madame ! revenez à toi !... je vous sauverai, je te le jure !

Mme BERNARD.

Mais vous voyez bien qu'elle ne vous entend pas !

FÉLIX.

C'est vrai ! et vous me laissez parler... Mais courez quérir un médecin... un pharmacien... un apothicaire... la moindre chose !...

Mme BERNARD.

Eh ! non, un peu d'éther !... j'en ai là-haut dans ma chambre... sur ma cheminée !...

FÉLIX.

Mais, allez donc !

(Madame Bernard sort du cabinet.)

Mme BERNARD.

Oui, je vais, je... Dieu ! si son mari se doutait !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M. DUNOIS.

M. DUNOIS, au fond.

Ah ! vous voilà !

Mme BERNARD, s'écriant.

Monsieur Dunois !

(Elle pousse la porte.)

FÉLIX.

Oh !

ANITA, se ranimant.

Où suis-je ?

FÉLIX, vivement.

Chut !

M. DUNOIS, descendant.

Eh ! mais, madame Bernard, on dirait que mon arrivée ne vous fait pas plaisir...

ANITA, écoutant.

Dieu !...

FÉLIX, bas.

C'est lui !... le monstre !...

ANITA, se levant.

Mon mari !...

FÉLIX, bas.

Chut !...

Mme BERNARD.

Oui... c'est vrai... je suis un peu... j'avoue même que je suis fort... c'est que lorsqu'on ne s'attend pas... là... tout à coup...

M. DUNOIS.

Ma foi ! au moment de quitter Paris, je me rappelle en passant devant votre bureau... que j'ai oublié d'écrire une petite lettre pour cette maudite décoration qu'on me promet toujours et qui n'arrive pas !... il y a dix ans que j'attends !... dix !... je n'en dors pas !...

Mme BERNARD.

Vous y tenez ?...

M. DUNOIS.

Beaucoup !... Vous permettez que j'écrive, n'est-ce pas ?

(Il va pour entrer dans le cabinet.)

Mme BERNARD.

Non !... pas là !...

M. DUNOIS.

Ah ! vous avez quelqu'un ?... quelque visite secrète... peut-être M. Roquet... hein ? petite sournoise !

Mme BERNARD.

Peut-être.

M. DUNOIS.

Ah ! ah ! ah !... ce cher oncle !... il est amoureux... c'est un volcan... ma présence l'intimiderait. Allez, madame Bernard, allez, que je ne vous retienne pas... Je serais désolé de vous faire du tort !... (A part.) Pauvres petits pigeons ! (Haut.) Je vais écrire ici... (S'asseyant à une table à gauche.) Justement, voici ce que je veux.

FÉLIX, bas.

Il croit que je suis Roquet.

ANITA.

Ah ! s'il se doutait !...

FÉLIX.

Chut !...

Mme BERNARD.

Il paraît que vous partez aujourd'hui pour la campagne ?

DUNOIS, écrivant.

Oui... avec ma fille et ma femme, que je vais prendre chez ma belle-sœur en vous quittant... Entre nous, je ne suis pas fâché de ce départ... à cause d'Anita.

Mme BERNARD.

De votre femme !...

DUNOIS.

Oui ; depuis quelque temps elle est triste, préoccupée, et la nuit elle est agitée... On dirait qu'elle a quelque chose dans la tête... ou dans le cœur...

FÉLIX, bas à Anita.

Vrai ?...

(Anita baisse les yeux.)

DUNOIS.

Tout cela me déplaît.

Mme BERNARD.

Et pourquoi ?

DUNOIS.

Ah ! pourquoi ! pourquoi ! parce que... Tenez, madame Bernard, aujourd'hui, les femmes ont l'esprit tourné par les drames et les romans... avec vos feuilletons de M. Alexandre Dumas... de M. Sue... de monsieur... n'importe !... Ça fait un tas de mystères !... Il y a toujours de l'amour sous jeu !...

FÉLIX, à part.

Heureusement !... (Haut.) Il serait vrai !... pour moi !...

ANITA.

Chut !...

Mme BERNARD.

Est-ce que vous êtes jaloux ?...

DUNOIS.

Jaloux!... Allons donc!... Quelle bêtise!... Oui, je le suis un peu... beaucoup... horriblement!

AIR : *Ah! si mon mari me voyait.*

Mme BERNARD, à part, tombant assise.

Dieu! si son mari la voyait!...
(Haut.)
Et sans cause!

DUNOIS.

Parbleu! Madame!...
Mais, en ce cas-là, sur mon âme!
Ma colère l'écraserait!

ANITA, tombant assise.

Dieu! si mon mari me voyait!...

FÉLIX.

De grâce! imitez mon courage!
Ferme!

DUNOIS.

Et comme il danserait,
Le fat!... l'auteur de mon outrage!

FÉLIX, tombant assis.

Dieu! si le tigre me voyait! (*Bis.*)

ENSEMBLE.

ANITA,

Dieu! si mon mari me voyait!

Mme BERNARD.

Dieu! si son mari la voyait!

DUNOIS, se levant.

Mais voilà mon affaire faite... je vais affranchir ma lettre!... Adieu, madame Bernard... Allez rejoindre ce brave Roquet qui vous attend... Ah! ah! ah!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROQUET.

ROQUET, à la cantonade.

Certainement! madame Bernard!..

ENSEMBLE.

DUNOIS.

Eh ! mais... c'est lui.

Mme BERNARD, à part.

Il arrive bien !...

ANITA, bas.

On vient !...

FÉLIX, bas.

C'est le Roquet !..

ROQUET, sans voir Dunois qui est au fond.

Madame !.. Enfin j'arrive près de vous... Il y a une heure que je cours pour cela !

DUNOIS, s'approchant.

Ah ! vous avez pris le plus long, mon cher !

ROQUET.

Tiens ! monsieur Dunois !...

(Il remonte.)

DUNOIS, bas à madame Bernard.

Mais qui donc alors ?... Vous rougissez !

ROQUET, revenant.

Pardon !.. Je suis tout bouleversé... Vous n'avez pas vu Félix... le petit Félix ?

DUNOIS.

Votre associé ?

ROQUET, à madame Bernard.

Il devait venir chez vous !

FÉLIX, à part.

Ah ! bon !

Mme BERNARD, vivement.

Non... non... je ne l'ai pas vu !...

(Félix, pendant cette fin de scène cherche à calmer Anita.)

ROQUET.

C'est qu'il nous a quittés comme un fou... laissant les affaires en train...

DUNOIS.

Encore quelque intrigue!... car il se donne aussi les airs d'homme à bonnes fortunes... un petit fou, capable de compromettre une femme !...

FÉLIX, bas à Anita.

Oh ! non !... jamais !...

DUNOIS.

Jusqu'à ce qu'il rencontre un mari qui lui casse la tête ou les reins !

FÉLIX, bas.

Merci! cuistre!

ANITA.

Monsieur!...

FÉLIX.

Ah ! pardon!

(Il met un genou en terre.)

ROQUET.

Ma foi! ça le regarde ! et je crois qu'en ce moment il est en train de réparer quelque sottise! (Madame Bernard lui fait signe de se taire.) Vous savez, son Anne... (Madame Bernard redouble ses signes.) Hein?... plaît-il?...

Mme BERNARD, souriant.

Moi... je ne dis rien!

DUNOIS.

Madame Bernard!... (Bas.) Si fait... vous êtes un peu émue... (Riant.) Dites donc, est-ce que c'est un rival de ce pauvre Roquet que vous avez caché là?.. voulez-vous que je l'emmène?

Mme BERNARD.

Non... non !... c'est inutile!

ROQUET.

Vous dites ?

DUNOIS.

Adieu, mon cher... Je vous laisse à vos amours... Je vais affranchir ma lettre... Adieu, belle tante...

AIR *de la Charmette.*

(A part.)

La bonne plaisanterie!
Serait-il donc, par hasard,
Avant la cérémonie,
Ce que l'on n'est que plus tard!

(Il va pour sortir, madame Bernard le reconduit. Roquet ouvre la porte du cabinet et aperçoit Félix aux pieds d'Anita. Il pousse un cri et referme la porte.)

ROQUET.

Ah!..

Mme BERNARD, à part.

Ciel!

DUNOIS, se retournant.

Quoi!... qu'est-ce qu'il y a?...

FÉLIX.

Nous sommes gentils!...

(Anita se cache la tête dans ses mains.)

ROQUET.

Plaît-il?

DUNOIS.

Vous avez dit : Ah!

ROQUET.

J'ai dit : Ah!... Ah! oui... j'ai dit : Ah!... C'est que je me rappelais... là... tout de suite... que... parbleu! c'est ça!

DUNOIS.

C'est ça... quoi?...

ROQUET.

Eh bien!... Que le frère de Félix, Adrien, votre futur gendre, m'a chargé de vous dire bien des choses de sa part.

DUNOIS.

Voilà tout ? que le diable vous emporte !... J'ai cru que la maison me tombait sur la tête !...

ENSEMBLE.

Même air que le précédent.

La bonne plaisanterie ! *etc.*

Mme BERNARD.

Ah ! quelle plaisanterie !
Heureux comme feu Bernard.
Celui qui m'aura choisie
Ne courra point de hasard !

ROQUET.

D'où vient cet air de folie ?
Pourquoi ce ton goguenard,
Quand mon adorable amie
Semble presser son départ ?

(Dunois sort.)

SCÈNE VI.

Mme BERNARD, ROQUET, FÉLIX, ANITA.

Mme BERNARD, s'appuyant à la porte.

Dieu merci ! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines !

FÉLIX, à Anita.

Il est sorti !...

ANITA.

Ah ! mon Dieu !...

ROQUET, tournant le dos à la porte du cabinet.

Ce que c'est que d'avoir de l'esprit !

FÉLIX, ouvrant la porte du cabinet.

Il ne revient pas !

Mme BERNARD et ROQUET, effrayés.

Ah!...

(Félix referme la porte vivement et la rouvre après un court silence.)

ROQUET.

Seigneur de Dieu ! que vous m'avez fait peur ! j'ai cru que c'était lui !

Mme BERNARD, au fond.

Non... non !... il s'en va.

FÉLIX, faisant sortir du cabinet Anita, qui s'approche vivement de madame Bernard.

Vous n'avez plus rien à craindre !

ROQUET, sévèrement.

Mais enfin m'expliquerez-vous, ma nièce, comment il se fait que ce jeune gent soit enfermé avec vous ? c'est immoral!...

Mme BERNARD.

Allons donc ! j'étais là.

ROQUET.

Et voilà ce qui me... l'expression me manque!

ANITA.

Ah! mon oncle! je suis compromise, perdue... Si mon mari reçoit cette lettre, il me tuera !

ROQUET, criant.

Mais quelle lettre ?

FÉLIX, criant plus fort.

Mais celle de ce matin ! (Baissant la voix.) Que je vous ai lue... qui était pour madame... et que j'ai adressée à son mari !...

ROQUET.*

Ah ! cristi ! son Anne... Anita... J'y suis !... le cancre !... et une lettre où il se vante d'être aimé !... oui, tu l'as dit... ah ! cristi !...

ANITA.

Je n'avais pas autorisé... j'ai été légère... Ah! j'en suis trop punie!

FÉLIX.

Allez donc lui dire à ce monstre que sa femme est innocente!

ROQUET.

Il ne le croit pas! (Voyant son chapeau sur la tête de Félix.) Tiens! voilà mon chapeau!

FÉLIX, le lui rendant.

Votre chapeau!... c'est donc ça qu'il me tombait toujours sur les yeux!

(Roquet passe à gauche.)

ANITA.

Madame Bernard, conseillez-moi donc!... Que devenir? que faire?

Mme BERNARD, à Roquet.

Mon ami, conseillez-nous... une idée?

ROQUET.

Je n'en ai pas... J'en ai rarement... et aujourd'hui je suis pétrifié!...

FÉLIX.

Une idée! mais j'en ai une... que l'amour m'a inspirée! Mais c'est pour cela que je suis venu!... Cette lettre fatale... elle va être apportée ici... vous allez nous la rendre!

ROQUET.

Oui, c'est cela.

ANITA.

Je suis sauvée!

Mme BERNARD.

Une lettre!... Y pensez-vous!... mais je ne puis violer ainsi...

FÉLIX.

Rendez-moi ma lettre! ou je me livre à des extrémités... pour vous y forcer... Je ferai un malheur, savez-vous!... je tuerai votre Roquet!...

ROQUET.

Moi ! par exemple !

ANITA.

Monsieur Félix!... oh ! je vous en prie !

Mme BERNARD.

Cet homme me fait peur ! retenez-le !...

FÉLIX.

Eh bien ! non !... Ma tête se perd ! je deviens fou !... Ma lettre!... nous la chercherons ensemble ! C'est facile, le nom, mon écriture... J'embrasse vos genoux, comme disent les tragédies... vos sacrés genoux !

ANITA.

Bonne tante !

ROQUET.

Mon aimable amie !

AIR *du Roi d'Yvetot.*

Qui peut vous trahir?
Ah! je vous en prie,
Laissez-vous fléchir,
Rendez-nous la vie !

FÉLIX.

Personne en ces lieux
Ne peut nous surprendre !

ROQUET.

Je lis dans vos yeux...
Que tu vas te rendre!...

ANITA.

A nous, dès ce jour,
Vous êtes unie!...
Cédez sans retour,
Au nom d'une amie!...

FÉLIX, montrant Roquet.

Au nom de l'amour !

ROQUET.

Cédez à l'amour!

ANITA.

Songez-y, Madame,
Le sort d'une femme
Dépend d'un mari!
Soyez moins sévère,
On est solidaire
Contre l'ennemi!
Soyez moins sévère,
Et songez qu'ici
On est solidaire
Contre l'ennemi!

FÉLIX.

Vous accordez!... Il faut demander les lettres!

Mme BERNARD.

Ne sonnez pas les facteurs!...

FÉLIX, apercevant le cordon de la sonnette près de la porte du cabinet, se précipite dessus et sonne.

Ah!... (Madame Bernard va pour l'empêcher de sonner.) Ah! vous me rendez la vie!... (Revenant.) Et dans mon transport de reconnaissance...

(Il embrasse madame Bernard.)

Mme BERNARD, se débattant.

Monsieur!...

ROQUET, le repoussant.

Laissez donc!... Est-ce qu'on embrasse comme ça une femme?

FÉLIX.

Mais oui!... mais oui!... pour la remercier!... ça me réussit toujours!

Mme BERNARD.

Quel embrasseur! (Haut.) Mais je n'ai rien accordé!

LE FACTEUR, entrant

Madame a sonné?... c'est pour les lettres de la levée de onze heures... les voici!

(Félix va pour s'en emparer.)

Mme BERNARD, le retenant, bas.

Que faites-vous? (Au facteur.) C'est bien!... je vais les trier!

(Le facteur sort.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté le facteur.

FÉLIX, voulant s'approcher de la table à gauche, où le facteur a posé la corbeille, Roquet le retient.

Elle est là!... Je la vois...

Mme BERNARD, allant à Roquet.

Mon ami, tenez-vous près de la porte.

FÉLIX, de même.

Oui, oui, à la porte, Roquet!

ROQUET.

Mais c'est indécent!... mais c'est... J'y vais!...

(Madame Bernard et Félix l'accompagnent.)

ANITA, toujours près de la table.

Ah! mon Dieu! hâtez-vous... je ne veux pas emporter avec moi cette inquiétude mortelle.

(Félix et madame Bernard sont redescendus près de la table.)

Mme BERNARD.

Les adresses seulement!...

FÉLIX, prenant une lettre.

Ah! la voilà!... c'est mon écriture!... je la tiens!...

Mme BERNARD.

Monsieur, n'ouvrez pas!

(Elle cherche à rattraper la lettre.)

FÉLIX.

Mais, c'est mon écriture !... (Il presse la lettre entre ses doigts et lit en dedans malgré les efforts de madame Bernard pour l'en empêcher.) Et la preuve... tenez... (Lisant.) « Mon petit chat, viens dîner « chez moi ; j'ai de l'homard... »

ANITA.

Qu'est-ce donc ?

Mme BERNARD, reprenant la lettre.

Comment ! Monsieur !

FÉLIX.

Mais non ! mais non !... Ce n'est pas mon écriture... Mon chat !... je me suis trompé !... c'est d'un rat !

Mme BERNARD.

Là ! vous voyez !... est-ce qu'on se permet ainsi...

ROQUET, venant à eux.

On regarde l'adresse.

FÉLIX.

Oui... oui... vous avez raison !

Mme BERNARD, allant à Roquet.

Ah ! mon ami !...

FÉLIX.

A la porte, Roquet !

(Madame Bernard revient à la table. Félix prend des lettres.)

Mme BERNARD.

N'en prenez plus !

FÉLIX, parcourant les adresses.

« Madame, Madame... » C'est pour une femme. (Même jeu que plus haut.) « Monsieur, monsieur Corcelet... » C'est de quelque gourmand !..... « Mademoiselle Nathalie... » (Même jeu.) « Monsieur... ah ! Dunois !... » Je la tiens.

(Ils reviennent en scène.)

ANITA.

Enfin !

FÉLIX.

Je savais bien que je la retrouverais !... Ah ! ça fait respirer !...

Mme BERNARD, s'opposant à ce qu'il décachète la lettre.

N'ouvrez pas !...

FÉLIX.

C'est la mienne !... (La décachetant.) Mais quand je vous dis... c'est la mienne !... (Lisant.) « Je vous retourne, dans la présente, « le prix de la moutarde... »

Mme BERNARD.

O ciel ! une lettre chargée !

(Elle tombe sur une chaise à droite.)

FÉLIX, atterré.

Parbleu ! oui... 500 francs ! 500 francs de moutarde !

Mme BERNARD, se levant.

Mais, Monsieur... c'est affreux !...

FÉLIX, lisant l'adresse.

« Dubois !..... « M. Dubois !... Oui, ma foi !... j'ai lu Dunois !...

Mme BERNARD, prenant la lettre.

Il faut recacheter bien vite !

ANITA.

Mais elle est donc partie !...

ROQUET.

Il l'aurait reçue !...

FÉLIX.

C'est impossible !

Mme BERNARD, à Roquet.

Mon ami !...

FÉLIX.

A la porte, Roquet!... (Roquet va au fond, les autres retournent à la table.) Mais elle est ici!... elle y est!... il faut que je la retrouve!...

Mme BERNARD, recachetant la lettre.

Mais vous voyez bien qu'elle n'y est pas!... elle n'est pas de cette levée!... et à moins qu'elle n'ait été mise à la poste avant dix heures...

FÉLIX.

C'est possible.

Mme BERNARD, à la table.

Alors, elle a été envoyée à la grande poste à la levée de cette heure-là!

ROQUET.

C'est probable.

(Il s'approche un peu.)

ANITA.

Et si mon mari l'a reçue!...

FÉLIX.

Déjà!... mais non, mais non! (Il va pour prendre une lettre.) Et tenez!...

Mme BERNARD, le retenant.

Laissez! je vous l'ordonne!

FÉLIX, la repoussant.

Allons donc!

ROQUET, se plaçant entre eux.

Vous manquez à madame!...

FÉLIX.

A la porte, Roquet!

ANITA.

Mon oncle!...

(Roquet retourne à la porte.)

ROQUET.

On vient!

ANITA.

Ne laissez pas entrer !

Mme BERNARD.

Si fait !... on peut supposer des choses...

FÉLIX.

Quelle calomnie !

SCÈNE VIII.

FÉLIX, Mme BERNARD, LE FACTEUR, ANITA, ROQUET.

LE FACTEUR.

Madame Bernard, excusez... c'est pour la dernière levée... les facteurs du grand bureau, qui viennent de passer, disent que nous sommes en retard.

Mme BERNARD, allant à la table avec le facteur.

Voici les lettres... j'ai commencé à les trier... qu'on se dépêche et qu'elles partent ! (A part.) Je suis morte !

FÉLIX, au facteur.

Eh ! jeune homme, vous dites les facteurs du grand bureau... vous les avez vus ?

LE FACTEUR.

Oui... ils sont en tournée pour la distribution des lettres de dix heures.

FÉLIX.

Ah ! c'est ça !...

ANITA, bas.

Monsieur !...

Mme BERNARD, bas.

Pas d'imprudence !...

FÉLIX, au facteur, le ramenant en scène.

Et où sont-ils ?

LE FACTEUR.

Qui ?

FÉLIX, le secouant.

Mais les facteurs, les facteurs !...

ROQUET.

Félix !

LE FACTEUR.

Dame !... leur omnibus vient de s'arrêter à la porte du marchand de vin du coin !... ils sont descendus.

FÉLIX.

Chez le marchand de vin !... j'y cours ! (Il sort en courant, repousse le facteur et bouscule Adrien, qui entre.) Excusez !... ne faites pas attention !

SCÈNE IX.

Mme BERNARD, ADRIEN, ROQUET, ANITA.

ADRIEN.

Ah bien ! merci !...

ROQUET.

Adrien !... il vous a fait mal ?

ADRIEN.

Mais qui donc ?

ROQUET.

C'est votre frère !... c'est votre gredin de frère !... gredin, c'est le mot... Vous ne savez pas...

ANITA.

Mon oncle !... oh ! je vous en prie, pas un mot !...

ADRIEN.

Madame Dunois !... que je suis aise de vous trouver ici... je venais parler à M. Roquet... pour cette lettre de change qu'il faut payer aujourd'hui... on est déjà venu deux fois !

ROQUET.

Mais c'est encore votre frère qui a les fonds !...

ADRIEN.

En sortant d'ici, Madame, j'allais courir chez vous !... je quitte votre mari, il est furieux !

ANITA.

O ciel !

ADRIEN.

Je m'étais arrêté chez madame votre sœur... pour faire mes adieux à mademoiselle Adeline... ma prétendue...

ROQUET.

Votre prétendue... à vous !... le frère de l'autre !... n'y comptez plus !

ADRIEN.

Que dites-vous ?

ROQUET.

Il vous tuerait plutôt tous les deux !

ADRIEN.

Mais j'ai sa parole... et si je perdais Adeline, maintenant, je n'y survivrais pas !

Mme BERNARD.

Pauvre jeune homme !

ANITA.

Mais mon mari, Monsieur, mon mari !... pourquoi furieux ?...

ADRIEN.

Parce qu'il croyait vous trouver près de sa fille... et qûe vous êtes cause d'un retard qui dérange ses projets !... « Où peut-elle être ? » s'est-il écrié !... On lui a dit que vous deviez vous être arrêtée ici, chez madame Bernard... « Mais, j'en sors, a-t-il dit... elle se cachait donc ? »

ANITA.

Grand Dieu !

ROQUET.

Ah ! s'il s'avise d'avoir de ces idées-là, nous sommes bien !

Mme BERNARD.

J'en ferai une maladie... ça commence déjà !

ROQUET.

Pauvre chatte !.. je vous soignerai !

ANITA.

Ah ! ne lui dites pas... qu'il ne sache jamais que j'étais ici... S'il allait deviner !..

ADRIEN.

Mais quoi donc ?

ANITA.

Je pars... je trouverai quelque prétexte en route pour justifier mon retard.

(Roquet remonte.)

ADRIEN.

Il voulait sortir en même temps que moi pour tâcher de vous rejoindre... on l'a retenu.

ANITA.

On a bien fait... Adieu, ma bonne madame Bernard... Monsieur Adrien, dites à votre frère que je lui pardonne, mais que c'est à lui de me sauver !

ADRIEN.

Vous, mon frère !...

ANITA.

Adieu !

ROQUET, accourant du fond.

Voici votre mari !...

ADRIEN.

M. Dunois !... je disais bien !

ANITA.

Ah ! je ne veux pas qu'il me trouve ici !...

Mme BERNARD.

Non, non... venez... prenez par là, mon petit escalier... montez dans mon appartement... et puis, échappez-vous par l'autre côté...

(Madame Bernard la fait sortir par la porte de gauche.)

ADRIEN, à Roquet.

Mais me direz-vous enfin...

ROQUET.

Quoi?... que votre frère est un brigand!...

SCÈNE X.

Mme BERNARD, DUNOIS, ROQUET, ADRIEN.

DUNOIS, entrant froidement.

Ah! il y a du monde...

Mme BERNARD, s'efforçant de sourire.

Tiens! M. Dunois!... je vous croyais parti pour la campagne.

ROQUET, s'efforçant de sourire.

Tiens! M. Dunois!.. je vous croyais parti pour la campagne.

DUNOIS, observant autour de lui.

Mon Dieu! non... il y a un petit obstacle... dont monsieur Adrien a dû vous parler.

ADRIEN, avec émotion.

Moi! j'arrive à l'instant... je n'ai pas eu le temps...

ROQUET, avec émotion.

Il arrive à l'instant... il n'a pas eu le temps...

DUNOIS.

Et cet obstacle... c'est que ma femme est perdue...

Mme BERNARD, riant avec effort.

Ah! ah! ah! c'est plaisant!...

ROQUET, riant avec effort.

Ah! ah! ah!... c'est plaisant!...

DUNOIS, les observant toujours.

Vous trouvez?... Et comme on m'avait dit qu'elle devait passer chez madame Bernard...

Mme BERNARD, avec assurance.

Chez moi!... Oui... en effet... mais elle est partie il y a longtemps!

ROQUET, avec assurance.

Il y a longtemps!

ADRIEN.

Madame Dunois s'est sans doute arrêtée en chemin... pour quelque emplette...

DUNOIS.

Vous croyez? (Montrant le fond.) Mais on m'assurait là, tout à l'heure, quand je suis entré... qu'il y avait une dame ici, avec vous... et j'ai pensé que c'était peut-être la personne cachée tantôt dans ce cabinet...

(Il indique le cabinet. Adrien pendant ce temps est remonté et s'est placé à gauche.)

Mme BERNARD, en confidence.

Mon Dieu! s'il faut vous le dire, c'était ma couturière qui m'essayait quelque chose... et il y a de ces détails...

ROQUET, en confidence.

Vous concevez qu'il y a de ces détails... c'était un corset.

DUNOIS.

Ainsi... ce n'était pas ma femme?

ADRIEN.

Quelle folie!...

Mme BERNARD, riant aux éclats.

Votre femme!... ah! ah! ah!... à quoi bon se cacher?

ROQUET, riant aux éclats.

Ah! ah! ah!... à quoi bon...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FÉLIX.

FÉLIX, au fond.

Fatalité!... (Descendant.) Je viens de me battre avec les fac-

teurs!... celui de la rue de Bondy n'y est pas!... (Adrien le saisit par le bras.) Hein?... (Roquet tousse.) Quoi?... (Apercevant Dunois.) Oh!...

DUNOIS.

Monsieur Félix!

FÉLIX.

Monsieur... je ne m'attendais pas... certainement... (A part.) Mais elle!... elle...

DUNOIS.

Que diable parlez-vous de ma rue?

FÉLIX.

De votre rue!... moi, j'ai parlé de votre rue?...

Mme BERNARD.

Je n'ai pas entendu.

ROQUET.

Ni moi.

ADRIEN.

Ni moi.

FÉLIX, abasourdi.

Ni moi!

DUNOIS.

Vous avez dit : Celui de la rue de Bondy n'y est pas!

FÉLIX.

Moi, j'ai dit... (S'écriant.) Ah! oui... ah! c'est juste... je viens de chez nos clients... et je disais à mon frère... Celui de la rue de Bondy n'y est pas!...

ROQUET.

Eh! oui... celui de la rue de Bondy...

FÉLIX.

Voilà!

Air : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

(A part.)

J'ai la bouche sèche et brûlante!...
Et je ne puis plus dire un mot.

ROQUET, à part.

J'ai peur!

Mme BERNARD, à part.

J'en suis toute tremblante!

(Elle remonte.)

DUNOIS.

Eh mais! avez-vous l'air penaud!

FÉLIX.

Pas du tout! (A part.) Son air fauve et traître
Me casse tout!... jambes et bras!...
Dieu! que cet homme est digne d'être...
Ce que par malheur il n'est pas!...

DUNOIS.

Mais, adieu !... Je réfléchis que je pourrais bien retrouver ma femme chez moi... j'y vais aussi, moi, rue de Bondy.

ROQUET, le retenant.

Ma nièce ! non, elle vous attend chez sa sœur, bien sûr !

DUNOIS.

N'importe !... depuis que je suis sorti, il est peut-être arrivé des papiers... des lettres... et si mon concierge a eu l'esprit de les garder...

Mme BERNARD et ROQUET, à part.

Ah !...

(Madame Bernard se dirige vers son cabinet.)

FÉLIX, à part.

Ses lettres !...

DUNOIS, allant pour sortir.

Adieu !... (Revenant, à Félix.) Vous avez donc, rue de Bondy, d'autres clients que moi?

FÉLIX, s'efforçant de rire.

Mais oui !... ah ! ah ! ah !... mais oui !...

(Dunois se dirige vers le fond.)

Mme BERNARD, qui est entrée dans son cabinet.

Je ne me soutiens plus!

(Elle s'assied.)

ROQUET, à demi-voix.

Mais s'il trouve l'épître!

ADRIEN, de même.

Laquelle?

FÉLIX, de même.

Je le tiens!

DUNOIS, se retournant.

Vous dites?

FÉLIX.

Rien.... c'est madame Bernard qui vous appelait là, dans son cabinet.

DUNOIS.

Moi!... Voyons, madame Bernard, parlez vite, car je suis pressé.

ADRIEN, à demi-voix.

Mais vous avez tous un air...

(Dunois entre dans le cabinet. Félix se jette sur la porte précipitamment. Musique jusqu'à la fin.)

ROQUET, bas.

Que faites-vous?

FÉLIX.

Chut!... je le mets en cage, le tigre!

ADRIEN.

Es-tu fou?...

DUNOIS.

Eh bien! eh bien! on m'enferme!... vous m'enfermez!...

ROQUET.

Avec madame Bernard... Ah! mais!...

Mme BERNARD, à part.

Je comprends!... (Riant.) Ah! ah! ah!

FÉLIX, bas.

Retenez-le !... je serai chez son concierge avant lui !... Mon chapeau !...

DUNOIS.

Mais voulez-vous ouvrir, mille tonnerres !

ADRIEN.

Tout de suite... (Félix le retient.) Laisse donc ! mon beau-père futur !...

FÉLIX, bas.

Malheureux !... le mari à qui j'ai adressé la lettre écrite à sa femme...

ADRIEN.

Grand Dieu !...

FÉLIX, bas.

C'est lui !... mon chapeau !... ah !...

(Il prend le chapeau de Roquet.)

ROQUET.

Eh ! mais !... encore !... c'est le mien !...

(Roquet poursuit Félix.)

DUNOIS, ébranlant la porte.

Ouvrirez-vous ?...

Mme BERNARD, le retenant.

C'est une plaisanterie !... ah ! ah ! ah !

ADRIEN, tombant assis.

Adieu mon mariage !

(Roquet veut retenir Félix, qui lui échappe et qui sort en courant.)

ACTE TROISIÈME

Une salle d'auberge. Porte à droite et à gauche. Entrée au fond. Sur le premier plan à gauche, une fenêtre donnant sur la campagne. Au troisième plan, à droite, une fenêtre donnant sur le jardin de l'auberge. Une table à droite. Au fond, à gauche de la porte d'entrée, une espèce de bahut renfermant des verres, des tasses, des bouteilles, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme BENOIT, LESOURD, CAPORAL.

(Au lever du rideau, Lesourd et Caporal sont assis à la table et boivent. Madame Benoît va et vient du bahut à la table et enfin à la porte de gauche.)

ENSEMBLE.

Air *de Moustache.*

Quoi déjà { nous / vous } quitter ! c'est dommage !
{ Rebuvons, / Rebuvez, } pour avoir du courage !
En amour, (*Bis.*) En voyage,
Le bon vin (*Bis.*)
Met en train !

(Ils boivent.)

LESOURD.

Sur ce, garde champêtre, je suis pressé !...

CAPORAL.

Encore une bouteille, vieux !... c'est moi qui régale !... Eh ! l'aubergiste !... Pour vous donner des jambes.

Mme BENOIT.

Si ça pouvait lui donner des oreilles... Tenez, père Caporal !... Après ça, vous me direz qu'un facteur de campagne, un piéton de la poste aux lettres, pourvu que ça puisse lire les adresses et recevoir les gros sous... (On entend sonner à gauche.) Bon ! v'là ces dames qui carillonnent... c'est pour leur eau sucrée... Dites donc, est-ce vrai qu'il y aura un feu d'artifice à la fête qu'on

donne ce soir à monsieur le maire ?... (On sonne plus fort.) Me v'là, me v'là !

(Elle entre à gauche avec un plateau.)

LESOURD.

Père Caporal... vous m'attardez !... et j'ai encore bien des lettres à porter !

(Il tire ses lettres de son sac de cuir.)

CAPORAL, lui versant à boire.

Oh ! oh ! il y a gras aujourd'hui !...

LESOURD.

Merci !... j'en ai assez.

CAPORAL.

Hein ?... ah ! ah ! ah !... Diable de sourd ! (Criant.) C'est des lettres que je parle... il y a gras, aujourd'hui !...

LESOURD.

Ah ! oui... oui... ça redonne au retour de la belle saison... A votre santé !...

CAPORAL, à part.

De c't'oreille-là, ça va encore... mais de l'autre, n, i, ni... plus rien !... (Buvant.) A la vôtre !

LESOURD, parcourant les adresses.

Quand les bourgeois reviennent à la campagne, nous avons fièrement à marcher !... deux services de lettres par jour !... v'là les celles qui sont parties à ce matin de Paris... c'est ma seconde tournée à l'entour de Mantes... Tenez, ça c'est le paquet de Jusiers, où c'qu'il y a de fameux avocats... je me suis laissé dire que ces hommes-là parlaient trois heures de suite, sans respirer !... (Il remet dans son sac de cuir ses lettres, qu'il avait posées sur la table, au fur et à mesure qu'il en lit les adresses.) Ah ! pour notre nouveau maire... au château de Belboise... (Lisant.) « Monsieur, monsieur Dunois... argent de rechange... » Qu'est-ce que c'est encore que cet état-là ?

CAPORAL.

Ah ! M. Dunois... à qui on prépare une fête dans la com-

mune !... je l'ai vu tout à l'heure qu'il filait chez lui... il arrivait de Paris.

LESOURD.

Dieu ! si j'avais su ! c'était une fameuse course de moins... (Se levant.) Allons, je vas distribuer mes lettres dans le pays... (Il remet son sac de cuir et reprend son bâton.) Après ça, en route !

CAPORAL, se levant.

Moi, je vas faire ma ronde de garde champêtre... Le coup de l'étrier, vieux !...

(Ils boivent.)

Mme BENOIT, rentrant.

Eh ! ben ! vous v'là partis !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Quoi déjà { nous / vous } quitter! *etc.*

(Après l'ensemble, Lesourd sort le premier.)

CAPORAL, traversant le théâtre pour prendre son sabre à gauche.

Vous mettrez ça sur mon mémoire, la mère. (Félix paraît au fond.) Tiens ! qu'est-ce que c'est que cet ahuri ?

SCÈNE II.

FÉLIX, Mme BENOIT, CAPORAL.

(Félix entre exténué, hors de lui ; il se soutient à peine en s'appuyant sur un gros bâton, et s'essuie le front avec son mouchoir. Son chapeau est défoncé.)

FÉLIX.

Le Cheval blanc ! le Cheval blanc ! le Cheval blanc !

CAPORAL.

Voilà sa maîtresse, Monsieur !

(Il sort.)

FÉLIX, allant à madame Benoît.

Ah ! ah ! femme ! aubergiste ! un siége, une chaise, un fauteuil, un verre de bière, d'eau, de vin... n'importe quoi !...

Mme BENOIT, reculant.

Ah ! çà, c'est un fou !...

FÉLIX.

J'étouffe ! je défaille ! je m'affaisse ! soutenez-moi !

Mme BENOIT, approchant une chaise.

Tenez, Monsieur, voici d'abord...

FÉLIX.

Ah ! femme sensible ! merci ! mer... (S'asseyant.) Aïe

Mme BENOIT.

Monsieur est blessé ?

FÉLIX.

Je le craignais... j'en suis sûr.

Mme BENOIT.

Où ça !

FÉLIX, avec discrétion.

Ça me regarde... c'est mon affaire !... ôtez-moi mon chapeau... je n'ai plus de bras, je n'ai plus de jambes, je n'ai plus rien !

Mme BENOIT, enlevant le chapeau.

Ah ! mon Dieu ! il n'a plus de fond !

FÉLIX.

Il est comme moi !

Mme BENOIT.

Plaît-il ?

FÉLIX.

C'est un bœuf...

Mme BENOIT.

Un bœuf !...

FÉLIX.

Oui... donnez-moi à boire !... (Elle va au fond.) Non !... (Elle revient.) Si fait !... et puis, une monture quelconque... un cheval, un âne, un mulet !... (Se reprenant.) Non, pas de mulet !... (Se frot-

tant les reins.) Je sors d'en prendre !... (S'impatientant.) Mais dépêchez-vous donc !... mais je bous !

Mme BENOIT.

Mais, Monsieur !... je ne sais pas ce que vous voulez... vous me faites aller à droite, à gauche !... Buvez-moi ça ! tenez... c'est du chenu... ça vous calmera.

FÉLIX.

Avec plaisir ! (Après avoir bu.) Pouah !... dire qu'il y a des gens qui se grisent avec ça ! (Se levant après avoir bu une seconde fois.) Et, maintenant, femme, aubergiste !... je vous en conjure !... je vous en prie, au nom de votre mari !...

Mme BENOIT.

Je n'en ai pas !

FÉLIX.

Eh bien ! au nom de votre enfant !...

Mme BENOIT.

Je n'en ai pas !

FÉLIX.

Un cheval ! je le payerai au poids de l'or !... tenez, voilà cinq francs !... et puis, tout ce qu'on voudra !... allez, femme encore belle !... (A part.) Je la flatte ! (Haut.) Allez !

Mme BENOIT, touchée.

Tant de générosité !... de politesse !...

FÉLIX.

Allez !...

Mme BENOIT.

Soyez tranquille !... je vas !...

FÉLIX, la poussant dehors.

Mais, allez donc !...

SCÈNE III.

FELIX, seul.

Non ! tout l'enfer déchaîné contre moi n'aurait pas accumulé plus de tortures sur ma pauvre tête !... (Il se frotte les reins.)

Quand je dis ma tête !... (Avec fureur.) Hou !... (Avec calme.) Pendant que cet affreux Dunois se débattait dans sa cage... avec la future du père Roquet... (Riant.) Ah ! ah ! ah !... je ris !... je n'en ai pas envie !... Je vole chez lui... rue de Bondy... chez son concierge !... « Le facteur a-t-il apporté des lettres pour « monsieur Dunois ? — Oui, Monsieur. — Ah ! donnez-les-moi ! « — Je ne les ai plus ! — Où sont-elles ? — Il les a remportées. « — Qui ? — Le facteur. — Pourquoi ? — Pour faire suivre « sur Mantes. — Quand ? — Tout de suite. — Il les aura ? — « Ce soir. — Que le diable vous emporte ! — Insolent ! — « Vieille bête ! » Et je cours encore, sans savoir que faire... où aller... quand, soudain, un éclair !... il n'y a pas deux partis à prendre ! il faut prendre... les devants... je prends donc le parti de partir !... je pars pour la campagne de ce tigre, par le chemin de fer de Rouen... station de Mantes !... j'arrête un cabriolet : « Vingt francs, lui criai-je, vingt francs à gagner !... » Et, de la rue de Bondy, je ne fais qu'un saut à la rue Saint-Lazare, où j'arrive comme on sonnait le second coup !... je m'élance au bureau... j'arrache un bulletin qu'un imbécile venait de prendre... je lui jette vingt francs qui l'apaisent... ça fait quarante !... je monte comme le vent et je m'engouffre dans un wagon, où je tombe, à moitié mort, sur les genoux d'une dame mûre qui pousse un cri et me fait retomber à côté d'elle sur un jeune caniche qui me saisit... pas au collet... et m'emporte un morceau... de mon pantalon !... J'étais ivre de colère, de chaleur, de fatigue !... Oui, rêvais-je en somnolant ; j'arriverai avant lui... avant ma lettre ! je me mettrai en embuscade sur la route de Belboise... j'attendrai le piéton... je le prendrai par la douceur... (Très-fort.) Je lui arracherai jusqu'à son dernier cheveu plutôt que de lui laisser cette preuve de ma passion et de l'amour d'Anita !... Tout était bien préparé, arrêté !... (Se frappant la tête.) Et ils disent que je suis un étourneau ! J'avais tout prévu, j'avais garde à tout !... à tout !... excepté à carreau... Une voix glapissante me réveille... je me croyais à Mantes... ou pour le moins à Poissy... non !... C'était cette horrible vieille qui parlait à son ignoble caniche en lui posant les deux pattes sur l'ouverture de la portière... « Vois-tu

Azor, regarde bien, mon chéri !... la reconnais-tu ta petite fôret du Vézinet? — Du Vézinet! — « Dans deux minutes nous serons au Pecq ! » Au Pecq ! m'écriai-je, bondissant sur la banquette, pourtant peu élastique !.... au Pecq ! vieille mégère !... Et je crois que j'allais l'étrangler... quand le convoi s'arrêta.... L'infernale sorcière avait dit vrai !... oui, nous étions au Pecq !... j'avais pris le convoi de Saint-Germain pour celui de Rouen !... Brigands !... et j'arrivais au Pecq !... gueux !... J'injurie le chemin de fer... je demande Poissy... Mantes..... Mantes !...... « Voilà, bourgeois ! » me crie un coucou !... Un coucou ! moi, dont le sang bouillonnait !... (**Avec colère.**) Un coucou, misérable !... (**Doucement.**) Je le prends ! pour aller à Mantes, bride abattue, quarante francs !... ça fait quatre-vingts ! — « Quarante francs ! c'est dit, bourgeois... vous y « serez dans deux heures, ou nous crèverons tous les deux ! » (Il parlait de sa bête.) Deux heures !... Me voilà reparti... meurtri et aplati dans toutes les dimensions !... je faisais des bonds à me briser le crâne, les reins et cætera ! Enfin je vois Poissy !... courage !... Mais c'est à l'entrée de cette ville des bœufs et des veaux que le sort me réservait des siennes !... Jour de marché !... encombrement de bestiaux, de voitures, de bouviers, qui vous obstrue le passage ! On crie au cocher de faire le tour... je lui crie d'aller devant lui !... il hésite, je lui arrache son fouet, et v'lan ! v'lan !... je me lance au milieu de cinq cents bêtes à cornes... oh ! les bêtes à cornes !... je n'en sortirai pas !... Alors, c'est une mêlée générale, les bœufs ont peur du cheval, qui a peur des bœufs... la panique des bêtes gagne les hommes... les uns jurent, les autres beuglent, les moutons bêlent... mon coucou est arrêté... je me jette en bas, décidé à vendre cher mes jours ! Pour commencer, un bœuf m'enfonce mon chapeau, un bouvier me prend au collet... on parle de nous mettre en fourrière... Alors, je glisse vingt francs à celui qui me tient... ça fait cent... je coupe lestement les traits du cheval... qui se trouve être un mulet... et maigre et dur !... ah !... je l'enfourche en criant au cocher : Cent francs pour toi ?... ça fait deux cents !... et j'échappe à toute cette canaille à deux et à quatre pieds... qui met le coucou en cannelle !...

tandis que collé à mon mulet... collé, c'est le mot... je le traîne jusqu'ici, (Montrant son gourdin.) à force de caresses ! Il gît là-bas, à l'écurie, incapable de faire un pas de plus... pauvre bête !... comme moi !... (Se croisant les bras avec rage.) Et l'on ne me livrera pas messieurs les administrateurs du chemin de fer de Rouen et ceux de Saint-Germain, pour que je leur fasse faire un peu, à mulet, le trajet de Poissy à Mantes !... Je demande à voir cette cavalcade !... j'en ai le droit !... mais, un autre jour, car, en ce moment, je n'en puis plus !... j'ai un voile sur les yeux... (Roquet paraît au fond.) Je m'en vais sous moi !... je tombe !... soutenez-moi !

(Roquet et Adrien, qui est entré, le reçoivent dans leurs bras.)

SCÈNE IV.

ADRIEN, FÉLIX, ROQUET.

ROQUET.

Hein ?

ADRIEN.

Ciel !...

FÉLIX, comme évanoui, étendant les bras sur la poitrine de Roquet.

Merci, bonne femme, merci !... Tiens ! ce n'en est pas !...

ROQUET, le secouant.

Eh bien ! voyons, voyons, reviens-tu ?...

ADRIEN, de même.

Félix !...

FÉLIX.

Tiens ! tiens ! tiens ! c'est vous !

ROQUET.

Mais, malheureux ! que t'est-il donc arrivé !

FÉLIX, criant.

Comment êtes-vous ici ?

ADRIEN, criant.

Quel convoi as-tu pris ?

FÉLIX, criant

Que venez-vous faire ?

ROQUET, criant.

Mais explique-moi donc !...

FÉLIX, criant.

Rien !... (Modérément.) Ne parlons pas de ça... il faudrait recommencer le récit que je viens de me faire à moi-même... et j'en ai assez.... merci !... mais vous, vous ?

ADRIEN.

J'ai deviné que tu partais pour Belboise... j'ai craint un malheur !... et nous avons pris le chemin de fer de Rouen, de deux heures !...

FÉLIX, lui serrant la main.

Bon frère !...

ROQUET.

Oui !... madame Bernard, qui est la crème des femmes... une vraie crème... a voulu que je vinsse me placer entre Anita et son mari...

FÉLIX.

Et moi aussi, j'irai, je me placerai entre eux, et... aïe !

ROQUET.

Qu'est-ce que c'est ?

ADRIEN.

Qu'as-tu ?

FÉLIX.

Rien !... ne parlons pas de ça !

AIR *d'Aristippe.*

Amis, que rien ne nous sépare !
Désormais je suis sans effroi !
Pour braver les coups d'un barbare,
Vous serez tous deux près de moi !

ROQUET et ADRIEN.

Nous serons tous deux près de toi !

FÉLIX.

Oui, dans cette affreuse mêlée,
Je suis sûr... cela m'est bien doux!...
Si je reçois une volée,
De la partager avec vous!

ROQUET, ému.

Merci!... oh! mer... Ah! j'oubliais!... cette lettre de change que tu devais payer?...

FÉLIX.

Eh bien! j'ai l'argent, soyez tranquille!

ADRIEN.

Et la clef de la caisse, que tu as emportée!...

FÉLIX.

N'as-tu pas peur que je la dérobe, la clef de la caisse!

ROQUET.

Mais la lettre de change sera protestée!...

ADRIEN.

Mais les payements!...

FÉLIX.

Ah! çà, qu'est-ce que vous me radotez de votre lettre de change!... de vos payements!... mais je m'en fiche pas mal!... vous ne savez donc pas ce que c'est que l'amour!... Quoi! si la belle madame Bernard était compromise par vous!...

ROQUET.

Ah! Dieu!...

FÉLIX.

Si ses jours étaient en danger!

ROQUET.

Ah! diable!

FÉLIX.

Si les vôtres étaient menacés!...

ROQUET.

Ah ! fichtre !...

FÉLIX.

Vous ne voudriez pas fuir...

ROQUET.

Tout de suite !

FÉLIX.

Avec elle ?

ROQUET.

Ou sans elle !

FÉLIX.

Eh bien ! moi, je verrai Anita, je l'arracherai à son anthropophage de mari... qui la dévore peut-être en ce moment... Oui !... (Pleurant.) Mes jours sont à elle... trop heureux de réparer ainsi... (Il s'arrête, et changeant de ton, avec fureur.) Mais, voyez-vous si cette vieille folle reviendra !...

ROQUET.

Quelle vieille folle ?... (A part.) Car tout ce qu'il dit est d'un désordre...

FÉLIX.

Mais, l'aubergiste !... à qui j'ai demandé un cheval... un quadrupède quelconque !... Ah ! j'aurais mieux fait d'aller moi-même... Mon chapeau !...

ROQUET, lui donnant celui qu'il a sur la tête.

Ton chapeau... le voici !... il m'abîme la tête !... il m'est trop étroit !... rends-moi...

FÉLIX, le mettant.

Tiens ! c'est vrai... mais celui-ci...

(Il prend l'autre.)

ROQUET.

Il est joli !

FÉLIX.

Cet affreux chapeau que j'ai défendu contre un bœuf !... qui me tombait toujours sur les yeux... qui m'agaçait les nerfs !...

(Le jetant par terre.) Animal !... (Le foulant aux pieds.) Tiens ! tiens ! tiens !...

ROQUET.

Mais c'est le mien !... mais c'est le mien !...

(Il le ramasse.)

FÉLIX.

Et, maintenant, partons... pour la sauver, s'il en est temps encore !... Un cheval !... je vous prends en croupe tous les deux !

ROQUET.

Pas moi !

FÉLIX, l'entraînant.

Si fait !...

ADRIEN.

Prends garde !

ROQUET, se débattant.

Mais, lâchez-moi !...

ANITA, dans la chambre à gauche.

Mon enfant, attends là... je vais savoir...

FÉLIX, écoutant et lâchant Roquet.

Grand Dieu !... cette voix !... écoutez !

ROQUET, trébuchant.

Misérable !...

FÉLIX.

Silence donc !

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANITA.

ANITA, paraissant à gauche et à la cantonade.

Regarde par la fenêtre si la voiture...

FÉLIX.

C'est elle.

ADRIEN.

Madame Dunois.

ROQUET.

Ma nièce !

ANITA.

Que vois-je !... mon oncle !... monsieur Adrien !...

FÉLIX.

Et moi !... moi, qui viens vous sauver ou mourir avec vous !

ANITA.

Ah ! Monsieur ! quel langage !... votre présence me fait peur ! (Allant à Roquet.) Mais la vôtre me rassure !

FÉLIX.

Quand je vous croyais perdue !... comment ! si près de moi !...

ANITA.

Mon mari nous a laissées ici.

ADRIEN.

O ciel !... Adeline !...

ANITA.

Elle est là... (Adrien veut y aller.) Oh ! restez !... qu'elle ne sache rien de mes angoisses... Il est parti en avant pour nous envoyer la voiture que nous attendons...

ROQUET.

Comme ça, il ne sait rien ? il n'a rien reçu ?

ANITA.

Non... rien encore, quand il nous a quittées... Oh ! j'avais hâte de l'emmener de Paris... mais, en route, j'étais si troublée, si inquiète, qu'à chaque instant, je tremblais de me trahir !... et Dieu sait pourtant si je suis coupable !...

FÉLIX.

Non, non, tu ne l'es pas !... hélas !...

ANITA.

Monsieur !

FÉLIX, se reprenant.

Vous ne l'êtes pas ! (A part.) Hélas !... (Haut.) Mais voudra-t-il nous croire ?

ANITA.

Mais si vous avez retrouvé votre lettre...

FÉLIX.

Mais non... puisqu'elle court après lui... et moi, je cours après elle !...

ANITA.

Que dites-vous, Monsieur ?

ROQUET.

Elle est donc partie de Paris ?...

ADRIEN.

Pour le château de monsieur Dunois ?...

ANITA.

Qui l'a peut-être en ce moment !...

FÉLIX.

Mais, oui !

ANITA.

Mon oncle !... ah ! ne me quittez pas !

FÉLIX.

Non ! ni votre oncle, ni moi, ni personne !... nous resterons tous avec vous, près de vous, pour vous protéger, pour vous défendre ! n'est-ce pas?...

ROQUET.

Oui, pour te défendre !.. (A part.) Je suis fâché d'être venu !...

ANITA.

Ah ! Monsieur !... mon mari était déjà furieux contre vous pendant la route... j'ignore pourquoi !

FÉLIX.

Parce que je l'avais encagé !

ADRIEN.

Et lui... il avait comme des soupçons!...

ANITA.

Air : *En amour comme en amitié!*

Mais comment faire et comment nous sauver?...
Par quel moyen?...

FÉLIX.

Il en est un, qu'en rêve,
Dans mon transport, je venais de trouver...
Affreux! mais il me plaît!

ANITA, ROQUET et ADRIEN.

Parlez!

FÉLIX.

Je vous enlève!

ANITA.

Oh! non, jamais!... et je dois résister!
C'est déjà trop, hélas! me compromettre!
A mon malheur si je dois me soumettre,
Je ne veux pas du moins le mériter!

FÉLIX.

Ah! Madame...

ANITA.

Jamais!... Je ne suivrai que mon oncle!...

ROQUET.

Un enlèvement!... sacristi! (A part.) Je suis très-fâché d'être venu!

FÉLIX, tombant à genoux.

Oh! je vous en prie!... je vous en supplie!... à genoux!... pardonnez-moi une faute que je voudrais payer de mon sang!...

ANITA.

Relevez-vous, Monsieur, relevez-vous donc!..,

ADRIEN.

Mon frère!...

FÉLIX.

Non! je resterai jusqu'à ce que vous ayez consenti...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, Mme BENOIT.

Mme BENOIT.

Voilà! Monsieur, voilà!

(Roquet fait vivement passer Anita à sa gauche.)

TOUS, poussant un cri d'effroi.

Ah!...

FÉLIX, se levant.

Qu'est-ce que c'est?

Mme BENOIT, à part.

Tiens! ce monsieur à genoux devant la femme de monsieur le maire!

FÉLIX.

Que voulez-vous!

Mme BENOIT.

Mais, Monsieur... c'est pour ce cheval que vous avez demandé...

FÉLIX.

Un cheval!... je n'en veux plus!... il me faut une voiture!...

Mme BENOIT.

Justement... il y en a une là, dans la cour... elle est à louer.

FÉLIX.

Je la prends!.. va, Adrien... allez, père Roquet... il me la faut!.. cent, deux cents, trois cents francs... et deux cents de mon voyage, ça fait cinq cents!.. (Faisant sortir Adrien.) Va! va donc!

ANITA.

Madame Benoît, la poste du soir est donc arrivée?

Mme BENOIT.

Oui, Madame... on distribue les lettres en ce moment... le piéton était là tout à l'heure qui buvait un coup.

ROQUET.

Le piéton!... qu'est-ce que c'est que ça?

FÉLIX, avec colère.

Eh bien! c'est le piéton! (A madame Benoît.) Où allait-il?

Mme BENOIT.

Dame!... dans le bourg, avant de gagner les châteaux... (Elle s'approche de la fenêtre à gauche.) Eh! mais, tenez...

FÉLIX, la suivant.

Hein!

Mme BENOIT.

Voyez-vous tout là-bas... au bout de la route, à gauche... un homme en veste...

FÉLIX.

Avec son sac et son bâton... comme le juif errant.

Mme BENOIT.

C'est lui!

ROQUET.

Le juif errant?

FÉLIX.

Le piéton!

Mme BENOIT.

V'là qu'il entre dans le petit bois!..

ANITA.

C'est la petite route de Belboise!...

ROQUET.

Il n'y est donc pas encore allé?

FÉLIX, à demi-voix.

Silence!... Oui, oui, il doit avoir encore dans son sac... Adieu!...

(Il va prendre son bâton à droite.

ROQUET.

Que vas-tu faire?...

ANITA.

Où courez-vous?

FÉLIX, revenant entre eux, à demi-voix.

Ne craignez rien!... je vais le prendre par la douceur. (Avec solennité.) Priez pour son âme et pour la mienne!... car je me sens capable de tout.

(Il s'élance et saute par la fenêtre près de laquelle madame Benoît est encore.)

Mme BENOIT, effrayée.

Ah! mon Dieu!

ROQUET.

Seigneur Dieu! cet être-là me fera blanchir les cheveux avant l'âge.

ANITA

Je tremble!

SCÈNE VII.

Mme BENOIT, ADELINE, ANITA, ROQUET.

ADELINE, accourant par la gauche.

Madame! Madame!... voici la voiture qui vient nous chercher... je viens de la voir par la fenêtre... Monsieur Roquet!...

ANITA.

Partons! Je ne puis rester plus longtemps ici! venez, mon oncle!...

ROQUET.

Allons!... (A part.) Je suis on ne peut plus fâché d'être venu!

Mme BENOIT, au fond.

Tiens! voilà M. le maire!

ADELINE.

Mon papa!

ROQUET.

Lui!

ANITA.

Mon mari!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M. DUNOIS, ADRIEN.

DUNOIS, gaiement à Adrien.

Comment ! mon cher, vous êtes arrivé avec M. Roquet !

ROQUET, bas à Anita.

Il rit... il ne sait rien !...

DUNOIS.

Eh ! le voilà ce cher oncle !

ADELINE.

Monsieur Adrien !

(Madame Benoît sort.)

DUNOIS.

Ah ! ma chère, tu vois, je t'amène la voiture moi-même... mais tu ne m'avais pas dit que ces messieurs devaient venir... Encore du mystère, des cachotteries ; cela n'est pas bien !... Je sais tout !

ROQUET.

Hein ?

ANITA.

Quoi donc ?

ADRIEN.

Monsieur...

ADELINE.

Il y a un secret ?

DUNOIS.

Parbleu !... niez donc !... Depuis ce matin je m'en doutais... Ma femme qui avait un air tout singulier... Tenez, elle l'a encore !...

ANITA.

Je ne sais... je...

DUNOIS.

Et moi qui m'inquiétais à Paris de vos chuchottements... de ton air embarrassé... Il n'y a pas jusqu'à cet imbécile qui m'avait renfermé avec madame Bernard...

ADRIEN.

Félix !

DUNOIS, riant.

Dites donc, Roquet, vous n'étiez pas jaloux aussi?...

ROQUET.

Moi! par exemple !... (A part.) Son rire me fait mal aux entrailles.

DUNOIS.

Heureusement, en arrivant ici, j'ai su le mot de l'énigme... Vous vous occupiez de moi à Paris comme on s'en occupait dans ma commune... N'est-ce pas?... Voyons, dites; j'aurai l'air de ne rien savoir.

ADELINE.

Mais, papa, que sais-tu donc ?

DUNOIS.

Je sais... je sais que mes administrés, pour reconnaître quelques petits services de leur nouveau maire, lui préparent une fête...

ROQUET.

Ah ! c'est cela ?

DUNOIS.

Vous ne le saviez pas ?... (A Anita.) Hein ? avec ton air effaré !

ANITA.

Si fait ! si fait.

ADELINE.

Une fête !

ROQUET.

Il n'y a pas moyen de vous rien cacher !

DUNOIS.

Vous en êtes !... c'est peut-être vous qui avez apporté le feu d'artifice !

ADELINE.

Il y a un feu d'artifice !

ROQUET, à part.

Pourvu que la bombe n'éclate pas !

DUNOIS.

Ah çà ! mais quelles diables de figures !... on dirait que vous ignorez...

ROQUET et ADRIEN.

Non ! non !

ANITA.

Moi, je t'assure...

DUNOIS.

Tenez, tenez... Vous me cachez encore quelque chose. (On entend du bruit et des cris en dehors. — Écoutant.) Eh ! mais, quel bruit !... Qu'est-ce que j'entends ?...

ADELINE, qui est remontée.

Ah ! mon Dieu ! quelle foule !

ROQUET.

On se dispute.

ADRIEN, au fond.

On vient de ce côté !

ANITA, effrayée.

Mon ami, partons !

DUNOIS.

Eh ! non ! Je sais ce que c'est... ce sont mes administrés qui viennent me chercher... Est-ce que la fête commencerait déjà ?

(Le bruit augmente.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, Mme BENOIT, et ensuite FÉLIX, LESOURD, CAPORAL, plusieurs HABITANTS.

Mme BENOIT.

Monsieur le maire ! monsieur le maire ! (Criant au dehors). Par ici ! par ici !

DUNOIS, riant, aux autres.

De la dignité ! Vous allez voir !... Qu'est-ce qu'il y a, mère Benoît ?

Mme BENOIT.

Ah! mon Dieu !... Un malfaiteur !... Si vous saviez... le vieux sourd... le piéton...

ADRIEN et ROQUET.

Le piéton!...

DUNOIS.

Eh bien ?

Mme BENOIT.

Il vient d'être attaqué !

ANITA.

Le malheureux !

DUNOIS.

Un criminel ! comme ça se trouve !

Mme BENOIT.

Les voilà tous!

ROQUET et ADRIEN.

Qu'ils n'entrent pas!

DUNOIS, les retenant.

Si fait ! Je vais rendre la justice... Diable ! diable ! Je n'ai pas mon écharpe.

(Les paysans entrent avec Lesourd, qui a ses habits en lambeaux et qui tient son sac à deux mains.)

CHŒUR.

Air *du Domino noir.*

ENSEMBLE.

C'est un malfaiteur, un téméraire !
S'il veut fuir, ici faut l'entraîner !
Conduisons-le tous d'vant monsieur l'maire,
Qui s'ra-z-assez bon pour l'condamner !

ROQUET, ADRIEN, ANITA.

Oh ! c'est lui, grand Dieu! qu'allons-nous faire
Si la foule ici veut l'entraîner ?
Il se trahira devant le maire,
Qui va, je le crains, tout deviner !

FÉLIX, se débattant pendant le chœur contre Caporal et deux paysans qui le tiennent.

Mais lâchez-moi donc !... mais, je vous dis de me lâcher !

CAPORAL.

Voilà M. le maire !...

FÉLIX, regardant du côté opposé à Dunois.

Eh bien ! où est-il votre maire ? scélérats ! où est-il ?

DUNOIS.

Par ici, prévenu.

FÉLIX, se retournant.

Ah ! enfin, je... (Reconnaissant Dunois.) Oh !

DUNOIS, reconnaissant Félix.

Bah !

ADELINE.

Monsieur Félix !

DUNOIS.

Vous !

(Il les regarde tous avec stupéfaction.)

FÉLIX, à part.

En voilà une cathédrale qui me tombe !... C'est le maire.

DUNOIS.

Félix !... Qu'est-ce que cela veut dire ?

(Caporal, Lesourd, Félix parlent en même temps.)

CAPORAL.

Voilà ce que c'est, mon maire : J'allais faire ma ronde dans le petit bois de Belboise... quand tout à coup j'entends des cris au secours !... Je m'élance avec les amis qui buvaient à la petite Pinte...

LESOURD.

Je passais dans le petit bois, quand voilà que cet inconnu se jette au-devant de moi... il me parle... je lui dis que je n'entends pas... alors il me prend...

FÉLIX.

Voici le fait : Je m'approche très-poliment de cet homme pour...

DUNOIS.

Mais, vous tairez-vous? silence!

LESOURD, continuant seul d'abord.

C'est-à-dire, il veut me prendre mon sac... je recule, naturellement...

FÉLIX.

Il lève son bâton sur moi, alors...

DUNOIS, les dominant.

Taisez-vous donc ! et chacun votre tour!... (A Félix.) Comment êtes-vous ici?... dans ce bois?

FÉLIX, exaspéré.

Ça ne vous regarde pas!... ça ne regarde personne!... ça ne regarde que moi!... que moi!... J'avais le droit de me promener... je voulais me promener... je me promenais... Voulez-vous ma tête?... prenez ma tête!...

DUNOIS.

Mais, vous êtes fou!...

ADRIEN.

Mon frère! Félix!...

LESOURD.

Il voulait me prendre mon sac aux lettres!...

FÉLIX.

Ce n'est pas vrai! il ment!

LESOURD.

Je n'ai pas voulu le laisser fouiller dedans!...

FÉLIX.

C'est faux! il ment!

LESOURD.

Alors, il s'est jeté sur moi!... il a voulu me battre!

FÉLIX.

Mais, non ! il ment !

DUNOIS.

Mais vous avez encore le pan de sa veste dans votre main !

FÉLIX, regardant.

Ah ! tiens !... (Le jetant à la volée.) Tiens !

DUNOIS.

Mais expliquez-moi donc !

FÉLIX.

Rien ! Je ne répondrai plus !... Prenez ma tête !... (A part.) Malheureuse femme !

ADRIEN, bas à Lesourd.

Dites que c'est vous qui avez attaqué... (Il lui glisse sa bourse.) Que c'est vous...

LESOURD, haut, sans entendre.

Merci bien, Monsieur... Que Dieu vous le rende...

DUNOIS.

Qu'est-ce qu'il y a ?

LESOURD.

C'est ce bon monsieur qui me donne cette bourse.

DUNOIS.

Adrien !

(Pendant ce temps, Roquet parlait bas à Caporal.)

CAPORAL, se révoltant.

Je ne crains rien, Monsieur.

DUNOIS.

Quoi donc ?

CAPORAL.

C'est ce particulier qui me menace de me faire destituer.

DUNOIS.

Roquet ! (Les regardant tous.) Ah ! çà, mais, c'est un complot ! (A Anita.) Comme vous êtes émue...

ANITA.

Moi !

DUNOIS, à part.

Il y a quelque chose !

FÉLIX, venant à Dunois.

Au fait, permettez, mon cher...

DUNOIS.

Monsieur le maire.

FÉLIX.

Monsieur le maire, soit !... Il me semble que vous pourriez bien ne pas nous commettre avec toute cette canaille !

TOUS, murmurant.

Hein ? canaille... il a dit...

DUNOIS, les apaisant.

Mes amis ! mes amis ! (A Félix.) Vous parlez de mes administrés, monsieur, je vous invite à plus d'égards.

TOUS.

Vive monsieur le maire !

DUNOIS, à part.

Ça me pose !

FÉLIX, à part.

S'il n'a pas l'air de Napoléon sur la colonne ! (Haut.) Je veux dire, mon cher...

DUNOIS.

Monsieur le maire !

FÉLIX.

Monsieur le maire, soit !... je veux dire que c'est cet homme qui m'a attaqué... je lui demandais la route, et il m'a menacé... Vous voyez qu'il ne répond pas !

DUNOIS.

Je crois bien, il est sourd.

FÉLIX.

Ah! vous êtes sourd!... et tu ne me le disais pas! Ah! tu es sourd!... (Plus bas.) animal! imbécile! gredin!... Que cet être est laid!... Tout ce qu'il dit est faux! tout! tout!... Dis donc le contraire?

(Il veut prendre le sac.)

LESOURD.

Ne touchez pas mon sac, vous!

CAPORAL, criant.

Vous avez voulu lui prendre son sac aux lettres?

LESOURD.

Oui!

CAPORAL.

C'est alors que je l'ai arrêté.

DUNOIS.

Et vous avez bien fait. (A Félix.) Pourquoi lui prendre son sac?... Passez-moi ce sac.

ADRIEN, ANITA, ROQUET, à part.

Ciel!

FÉLIX, se précipitant.

Non! vous n'avez pas le droit... personne n'a le droit d'y toucher. Le secret de la poste est sacré!

CAPORAL, le contenant.

Holà! ho!

DUNOIS, à part, les observant.

C'est singulier.

LESOURD.

Justement, j'allais porter à Belboise les lettres de monsieur le maire. (Il ouvre son sac.)

DUNOIS.

Il y a des lettres pour moi?

LESOURD, tirant les lettres.

Des lettres de Paris.

ROQUET, à part.

C'est fait de nous !

FÉLIX, bas.

Attention ! (Toussant pour faire signe à Roquet et à Adrien.) Hum ! hum !

LESOURD.

Voilà !

FÉLIX, lui donnant un coup sur le bras qui fait sauter les lettres en l'air.

Allons donc ! au diable !

(Il veut se jeter sur les lettres.)

LESOURD, le repoussant.

Ah ! brigand !

(Deux ou trois paysans retiennent Félix.)

FÉLIX, se débattant.

Lâchez-moi ! Adrien, Roquet, à vous !... to, to, to ! Roquet, ramasse !... là, là !

(Ils cherchent à avoir les lettres, que Caporal et Lesourd ramassent en les repoussant.)

DUNOIS.

Mais c'est donc à mes lettres qu'on en veut ?

CAPORAL, qui a ramassé les lettres.

Voici, mon maire.

ANITA, à part.

Je n'ose lever les yeux.

(Dunois prend les lettres.)

DUNOIS.

Air *de M. Lautz.*

ENSEMBLE.

Quel est donc ce mystère?
Pourquoi tant de fureur?
Je saurai, je l'espère,
Ce qu'ils ont dans le cœur!

LES PAYSANS.

Quel est donc ce mystère?
Pourquoi tant de fureur?
Outrager notre maire!
Mais c'est pis qu'un voleur!

ROQUET, ADRIEN, ANITA.

Il n'est plus de mystère,
Après tant de fureur!
Que résoudre et que faire?
Je prévois un malheur!

FÉLIX.

C'est fini! j'ai beau faire!...
Tout trahit ma fureur!...
C'est la mort que j'espère
Après un tel malheur!

LESOURD.

Quatre lettres et un journal.

DUNOIS.

C'est bien cela.

FÉLIX, à part.

Il les a!

CAPORAL, prenant Félix au collet.

Mon maire, voulez-vous que nous mettions ce malfaiteur au violon?

TOUS.

Oui, oui!... au violon!

FÉLIX.

C'est ça... prenez ma tête!

DUNOIS.

Mes amis, mes amis!... je réponds de monsieur... je le connais... nous sommes liés.

CAPORAL, lâchant Félix.

Ah! bigre!... Si nous avions su qu'il était de la connaissance de monsieur le maire...

LESOURD.

Hein ? quoi donc ?

DUNOIS, se posant.

C'est égal... vous avez fait votre devoir... vous avez bien fait... Il n'y a plus d'amis devant la justice.

TOUS.

Vive monsieur le maire !

DUNOIS.

Merci ! merci ! (A part.) Ça les flatte... ils me nommeront député quand je voudrai. (Haut.) Restez dans cette maison, et ne perdez pas de vue le délinquant... jusqu'à ce que j'aie éclairci la chose... Mais d'abord je vais, en lisant mes lettres, faire rafraîchir votre zèle et votre dévouement... ce pauvre sourd surtout !... Vous boirez à ma santé et à celle de mon épouse, qui vous porte tous dans son cœur ! (A sa femme et à Adeline.) Faites la révérence.

(Anita et Adeline saluent.)

TOUS.

Vive monsieur le maire !

CHŒUR.

AIR *du Domino noir.* (*Chœur d'entrée.*)

ENSEMBLE.

V'là qu'est bien jugé ; viv' monsieur l' maire !
Allons boir' gaîment à sa santé !
C'est lui qui régale... Ici, j'espère,
Notr'malfaiteur est en sûreté.

ANITA, ADRIEN, ROQUET.

Ils sortent, bravo ! laissons-les faire !
Pendant qu'ils vont boire à sa santé.
Et pour qu'il échappe à sa colère,
Mettons le coupable en liberté !

DUNOIS.

Venez, mes amis; c'est votre maire,
Qui veut vous porter une santé.
(A part.)
Et puis, je saurai tout ce mystère
Avant de vous mettre en liberté!

FÉLIX.

Ils sortent, bravo! laissons-les faire!
Pendant qu'ils vont boire à sa santé,
Trompons nos argus; par là, j'espère,
Nous nous mettrons tous en liberté!

Dunois sort entouré par les paysans, en lisant une lettre qu'il vient de décacheter. Roquet les suit jusqu'à la porte. Anita va pour sortir par la gauche avec Adeline qu'elle fait passer devant elle. Félix tombe assis. Adrien regarde tristement Adeline sortir.)

SCÈNE X.

FÉLIX, ROQUET, ADRIEN, ANITA, et à la fin, ADELINE.

FÉLIX.

Et maintenant, tout est fini, mon Dieu!... il l'a, il la tient!... (Se levant.) Et je n'ai pu... Mille tonnerres!

ANITA, s'arrêtant au moment de sortir.

Monsieur!... oh! Monsieur!... partez, échappez-vous, si vous m'aimez?

FÉLIX.

Si je vous aime!

ROQUET, à la fenêtre de droite.

Silence! le voilà dans le jardin... Il paraît que ce n'est pas celle-là... il la replie tranquillement.

ANITA.

Mais, parmi les autres?

FÉLIX.

Elle y est; c'est le moment fatal!... c'est le bouquet!

ADRIEN.

Félix ! tu nous as tous perdus... mais, sauve-toi, va-t'en?

ANITA.

Oui, il vous tuerait, Monsieur, partez !

FÉLIX.

Moi, fuir ?... et seul, seul ?... sans la femme dont j'ai compromis l'honneur, la vie !

ROQUET, à la fenêtre.

Chut ! il lit une seconde lettre... il fronce le sourcil.

ANITA.

C'est elle !

ADRIEN.

Mon frère !

FÉLIX.

Eh bien ! oui, je partirai... je m'en irai... mais avec vous, madame !... je vous aime et plutôt que de vous abandonner, je me laisserai assommer ici... sur place.

ANITA.

Oh ! taisez-vous... un enlèvement !

FÉLIX.

Non... partez avec mon frère... avec monsieur Roquet !... Réfugiez-vous chez madame Bernard.

ROQUET, à la croisée, poussant un cri.

Ah !...

TOUS, dans la plus grande anxiété.

Hein ?

ROQUET.

Ce n'est pas celle-là... il la chiffonne et la met dans sa poche.

FÉLIX.

Mais si nous restons une seconde de plus... il ne sera plus

temps !... Il vous tue... je le tue... il me tue !... ça va devenir un massacre général.

ROQUET, à la croisée.

La dernière lettre !

ANITA.

Ah ! mon Dieu !

FÉLIX.

Fuyons vite.

ADRIEN, allant au fond.

La maison est gardée.

FÉLIX.

Par la fenêtre. (Il indique la fenêtre de gauche.) Adrien, la voiture ?

ADRIEN.

Elle est là... tout attelée... pour nous la confier, on demande un dépôt de cinq francs. Je n'ai pas d'argent.

ROQUET.

Ni moi non plus !... Il regarde par ici.

FÉLIX.

Attends... l'argent que j'ai pris ce matin pour payer la lettre de change.

(Il tire son portefeuille et l'ouvre.)

ANITA.

Partons, mon oncle... monsieur Adrien, vous resterez, vous... vous expliquerez à mon mari...

(On entend Dunois pousser un cri prolongé au dehors.)

ROQUET, à la croisée.

Il pousse un cri... il bondit. Je me sauve.

FÉLIX, poussant un cri.

Ah ! ah !... ô ciel ! (Il prend une lettre dans son portefeuille, et rit.) Ha ! ha ! ha !

ROQUET.

Il rit, le malheureux !

ADRIEN.

Quoi donc ?

FÉLIX, suffoqué de joie et haletant.

Mais quand je vous dis... mais... Anita !... mon frère !... (Agitant la lettre cachetée.) C'est elle !... c'est... c'est... et moi, qui, depuis ce matin... c'est elle !...

ADRIEN.

Dieu !

ANITA.

Monsieur !

FÉLIX.

Mais... (Se jetant dans les bras de Roquet et le serrant.) Roquet, mon cher... mon vieux Roquet !...

ROQUET.

Mais lâchez-moi donc !... Il m'étouffe !

ADRIEN.

Cette lettre ?

FÉLIX.

Là !... là !... dans mon portefeuille !... ce matin... Ha ! ha ! ha !

ROQUET.

Vrai ? tu ne l'avais pas mise à la poste ? (Il rit.) Ha ! ha ! ha !

ADRIEN.

Il se pourrait ! (Il rit.) Ha ! ha ! ha !

ANITA, respirant à peine.

Quoi ! la lettre...

FÉLIX, éclatant tout à fait.

La voilà ! la voilà !... ha ! ha ! ha ! (Ils rient tous. — Couvrant tour à tour sa lettre de baisers et lui montrant le poing.) Oh ! cher amour

de... vilaine horreur de... Et quand je pense que j'ai fait, à mulet, le trajet de Poissy à Mantes, tandis qu'elle était là... qu'elle a senti toutes les pulsations de mon cœur... et qu'elle ne m'aurait seulement pas dit : Mais c'est moi, me voilà!

ROQUET.

Quelle tête!

FÉLIX.

Plaignez-vous-en!... (A Anita.) Sauvés! (Agitant sa lettre.) Tra, la, la! tra, la, la!...

(Il gambade, tous éclatent de rire.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ADELINE, DUNOIS.

ADELINE, entrant par la gauche.

Ah! mon Dieu! quel bruit! quelle gaieté!...

DUNOIS, gambadant et agitant une lettre ouverte. Il entre par le fond.

Ah! ah! ah!... c'est elle! la voilà! tra, la, la!... tra, la, la!... La lettre, la fameuse lettre! je la tiens!

ADRIEN et ROQUET.

La lettre?

ANITA.

Quelle lettre?

DUNOIS.

Eh bien, oui!... la lettre que vous vouliez arrêter au passage... Je comprends... bêta!... la voilà!...

FÉLIX, cachant la sienne.

Ah! bah!

DUNOIS.

Vous vouliez m'en faire une surprise plus tard, à dîner... Ah! ah! ah!... avouez, papa Roquet.

ROQUET.

Oui, oui... (A part.) Qu'est-ce qu'il veut dire?

DUNOIS, à Anita.

Tu en étais aussi, hein ?... avec ton petit air...

ANITA.

Moi !... (A part.) De quoi donc ?

DUNOIS, à Félix.

Ah ! vous vouliez me décorer, mon gaillard ?

FÉLIX, balbutiant.

Moi... je voulais... je... (A part.) Cet homme me met en chair de poule.

DUNOIS.

Merci. C'est du secrétaire du ministre... je l'ai lue... Eh bien ! oui, j'ai la décoration, ma chère.

ADELINE.

Ah ! quel bonheur !

ANITA.

Ah ! mon ami... je suis bien aise... je suis enchantée...

ROQUET.

Pas possible !

FÉLIX, déchirant sa lettre.

C'est une de ces lettres !... Le moyen de vous faire une surprise ?

DUNOIS.

Qu'est-ce que vous faites donc là ?

FÉLIX.

Rien... rien... (Bas.) Roquet, avalez ça, moi, je n'en ai pas la force !

ROQUET.

Hein ?... que j'avale...

DUNOIS.

Maintenant, en attendant la fête, je vous emmène tous...

Allons, Adrien, vous êtes un brave garçon... je suis heureux... je hâterai le mariage, si Adeline y consent !

ADELINE.

Oh ! de tout mon cœur !

FÉLIX, bas, à Roquet.

Avalez donc !... (Haut.) C'est cela... nous allons tous à Belboise.

ANITA, bas.

Mon oncle !

ROQUET.

Oui, tous, mon garçon... mais pas toi.

FÉLIX.

Hein ? plaît-il ?... je ne comprends pas ce patois-là.

ROQUET.

Tu vas retourner à Paris... pour payer notre lettre de change.

ADRIEN.

Tu as les fonds dans ton portefeuille.

DUNOIS.

Mais il viendra nous rejoindre plus tard.

FÉLIX, à part.

O mari !... (Haut.) Oui, demain.

ANITA, à demi-voix, et sévèrement.

Jamais !

FÉLIX, de même.

Ah ! bah !

ROQUET, à demi-voix.

C'est bien fait !... Étourneau !

Mme BENOIT, accourant.

La voiture de monsieur le maire.

CHŒUR FINAL.

AIR :

Vive monsieur le maire!
Après un tel honneur,
Que la commune entière
Célèbre son bonheur!

FIN DE L'ÉTOURNEAU.

MADAME DE CÉRIGNY,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 30 décembre 1844.

En société avec M. Ch. Potron.

Personnages.

DE CÉRIGNY [1].

DERCOURT, ci-devant jeune homme [2].

GUSTAVE, attaché à une ambassade [3].

ERNEST, jeune avocat [4].

Mme DE CÉRIGNY [5].

CAMILLE, nièce de Dercourt [6].

TOM, domestique de Gustave [7].

Un garçon d'hôtel.

La scène est à Bade.

ACTEURS :

[1] M. Rhozevil. — [2] M. Numa. — [3] M. Tisserant. — [4] M. J. Deschamps. — [5] Mademoiselle Rose Chéri. — [6] Mademoiselle Melcy. — [7] M. Bordier.

MADAME DE CÉRIGNY

Le théâtre représente un petit salon ; à droite du spectateur, au fond, est la porte d'entrée, à gauche une autre porte conduisant à l'appartement de Dercourt ; au milieu une fenêtre ouvrant sur la cour de l'hôtel. — Sur le second plan deux portes latérales ; une petite table à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

DERCOURT, CÉRIGNY, MADAME DE CÉRIGNY, ERNEST,

CAMILLE, UN GARÇON.

(Le garçon portant les bagages entre suivi de Camille qui lui indique l'appartement de gauche ; arrive ensuite Dercourt précédant monsieur et madame de Cérigny.)

DERCOURT.

Par ici, belle dame, par ici ! vous êtes dans le meilleur hôtel de Bade, celui où descendent de préférence les fashionnables et les jolies femmes de Paris... c'est vous dire que vous êtes chez vous.

CÉRIGNY.

Toujours galant ! ce brave Dercourt !

DERCOURT.

Toujours, cher... il me serait aussi difficile de ne pas être galant... qu'à madame de ne pas être charmante !... ah ! ah ! ah !

Mme DE CÉRIGNY.

Monsieur...

ERNEST, à part.

C'est quelque vieux fat !... il avait bien besoin de se trouver là... sans lui, elle aurait pris ma main.

DERCOURT.

Mais suis-je heureux !... moi qui passais mon temps à m'ennuyer en famille avec ma nièce !...

CAMILLE.

Merci, mon oncle !

DERCOURT.

Il n'y a pas de quoi. Ah ! ah ! ah ! (Soupirant.) Je m'ennuie toujours quand ma femme n'est pas avec moi !

CÉRIGNY.

Bah ! vous aussi... vous vous êtes marié ?...

DERCOURT.

Mais oui, cher, à Londres.

CÉRIGNY.

A une Anglaise ?...

DERCOURT.

Du tout ! une compatriote ! une Française pur sang !... une fleur qui s'étiolait sur la rive étrangère... il lui fallait un tuteur qui lui plût, et je lui plus... j'espère bien présenter aujourd'hui même madame Dercourt à madame de Cérigny !

ERNEST, à part.

Oh ! les importuns !

DERCOURT.

Et d'abord, voici ma nièce... ma petite Camille...

CÉRIGNY.

Eh ! mais... je suis tenté de rendre à mademoiselle tous les compliments que vous adressiez à ma femme.

DERCOURT.

Vrai ? faites, cher... faites... mais ne lui donnez pas tout..... gardez quelque chose pour madame Dercourt... Ah ! çà, puisque je vous rencontre, nous allons passer gaiement notre temps... nous visiterons ensemble la vallée de la Mourg, l'Eberstein et les environs... et au retour...

AIR *du Puits d'Amour.*

Nous avons tout ce qui fait vivre :
Des bals et des jeux... des concerts...
Le vin du Rhin qui nous enivre,

Et les beaux yeux qui nous sont chers!
Nous avons pour chaque malade
Un docteur... qui ne peut faillir,
Qui soigne tout le monde à Bade...
Et qui guérit!... c'est le plaisir.

Mme DE CÉRIGNY.

Quel bonheur! vous avez dit des bals...

DERCOURT.

Madame vient aux eaux pour sa santé?... ah! ah! ah!

(Cérigny rit aussi.)

ERNEST.

Pardon, Monsieur... madame doit avoir besoin de repos... (Approchant un siége.) Asseyez-vous donc, de grâce...

Mme DE CÉRIGNY.

Merci! je passe chez moi.

DERCOURT, bas à Cérigny.

Qu'est-ce que c'est que ce petit bonhomme?

CÉRIGNY, bas à Dercourt.

Un charmant garçon... un compagnon de voyage que nous avons ramassé en route. (Haut.) M. Ernest Derbale... jeune avocat...

LE GARÇON.

M. Ernest Derbale?... Pardon... il y a ici quelqu'un qui attend monsieur...

ERNEST.

Ah! Gustave Daumont... un de mes amis... je sais...

(Le garçon sort.)

CAMILLE, bas à Dercourt.

Gustave! c'est lui, mon oncle!

DERCOURT.

Parbleu! je le connais... (A Camille.) Et toi aussi... à ce qu'il paraît... c'est étonnant! comme on fait des rencontres!... mais toutes ne sont pas aussi aimables... ah! ah! ah! mais monsieur

a raison... Camille, tu vas accompagner madame dans l'appartement qui est près du nôtre... c'est convenu avec la maîtresse de l'hôtel... on doit y monter vos effets...

Mme DE CÉRIGNY.

O ciel! M. Ernest, voyez donc... que l'on porte mes caisses avec beaucoup de soin!

ERNEST.

J'y cours, Madame... mais ce carton si précieux ?...

CÉRIGNY, prenant le carton brusquement.

Donnez-moi cela.

Mme DE CÉRIGNY.

Ah ! mon bonnet, Monsieur... mon bonnet ! prenez donc garde...

CAMILLE.

Je m'en charge, Madame.

ERNEST, à part.

Mon Dieu, que c'est brutal, un mari !

DERCOURT.

Eh ! mais, cher... on fait attention... c'est moi qui porte les cartons de madame Dercourt... trois, quatre, dix à la fois... j'ai l'air d'un déménagement... mais si je me permettais de les secouer comme ça... elle me bouderait... ma parole d'honneur, elle me bouderait... (Bas.) jusqu'au soir... ah ! ah! ah !... (Haut.) Belle dame... nous dînons ensemble... c'est convenu.

ENSEMBLE.

Air *de la Part du Diable.*

DERCOURT.

Adieu donc, mais j'ai l'espoir
De vous revoir
Avant ce soir.
Qu'il sera doux
Le rendez-vous,
Quand près de nous

Sera ma femme !
Ce beau jour
Du retour
De vous, Madame,
Je le réclame.
L'amitié
Vient vous offrir
Une moitié
De son plaisir.

Mme DE CÉRIGNY.

Adieu donc, mais j'ai l'espoir
De vous revoir
Avant ce soir.
Nous serons tous
Au rendez-vous.
Quand près de nous
Sera madame,
Ce beau jour
Du retour
De votre femme,
Je le réclame.
L'amitié,
Sur vos désirs,
Est de moitié
Dans vos plaisirs.

CÉRIGNY.

Ainsi donc il a l'espoir
De la revoir
Avant ce soir,
Parfait époux !
Le rendez-vous
Lui sera doux
Avec sa femme.
En ce jour
Du retour,
Lorsque son âme
D'amour s'enflamme,
L'amitié
Vient nous offrir

Une moitié
De son plaisir.

ERNEST.

Elle part! mais j'ai l'espoir
De la revoir
Avant ce soir.
Qu'un rendez-vous
Bien loin de tous
Me serait doux!
L'amour m'enflamme!
Maudit jour
Du retour
Qui la réclame!
Près de sa femme,
Sans pitié,
Il vient offrir
Une moitié
De son plaisir!

CAMILLE.

Il est là! j'ai donc l'espoir
De le revoir
Avant ce soir.
Qu'un rendez-vous
Pour un époux
Doit être doux
Avec sa femme.
Ce beau jour
Du retour
De vous, Madame,
On le réclame.
L'amitié
Vient vous offrir
Une moitié
De son plaisir.

(Dercourt donne la main à madame de Cérigny, et la conduit jusqu'à la porte à gauche. Elle sort avec Camille; Ernest sort par le fond. Dercourt et Cérigny se regardent.)

SCÈNE II.

DERCOURT, CÉRIGNY.

DERCOURT.

Jolie !... oh !... parole d'honneur .. jolie !...

CÉRIGNY.

Mais oui, pas mal... ah ! çà, vrai... vous aussi... marié ?...

DERCOURT.

Sans doute.

CÉRIGNY.

Tout à fait ?

DERCOURT.

Hein ?...

CÉRIGNY.

Je veux dire légitimement.

DERCOURT.

Cérigny, vous me faites de la peine... mais vous-même ?...

CÉRIGNY.

Oh ! moi, c'est différent... j'ai toujours eu du goût pour le mariage... mais un vieux mauvais sujet comme vous... le plus récalcitrant célibataire...

DERCOURT.

Eh ! mon Dieu ! non, cher... je n'étais pas précisément l'ennemi du mariage... mais j'avais peur... il s'agissait seulement de bien rencontrer et d'avoir la main heureuse.

CÉRIGNY.

Et vous avez eu la main heureuse ?...

DERCOURT.

Mais oui, mais oui... je n'ai jamais été trompé de ma vie... jamais... Figurez-vous une petite femme charmante, qui semble avoir été faite tout exprès pour moi... c'est doux... c'est tendre... c'est timide... rougissant pour un mot... ne sachant

rien que je ne lui aie appris... un vrai trésor... Enfin, cher, j'ai connu des femmes... je puis dire, sans me flatter, que j'en ai connu de toutes les nuances... mais je n'en ai pas trouvé une!... une qui approchât de madame Dercourt.

CÉRIGNY.

Diable ! Alors, je vous en fais mon compliment.

DERCOURT.

Ça me flatte... vrai... ça me flatte ! Et puis, une vertu sévère... ah ! Dieu ! madame Dercourt !

CÉRIGNY.

Bravo ! je lui confie ma femme !

DERCOURT.

Ah ! bah ! est-ce que vous seriez jaloux ?...

CÉRIGNY.

Moi ! allons donc !... mais, voyez-vous, il faut toujours l'être un peu... par précaution ! on ne sait pas ce qui peut arriver !

DERCOURT.

Vous l'êtes, allons, vous l'êtes !... Eh bien ! confiez-vous à madame Dercourt... elle verra peu de monde... elle me l'a signifié... c'est pour cela que je l'ai quittée en route pour aller prendre à Strasbourg... ma nièce, cette jeune fille que vous avez vue, et que je vais lui présenter... comme sa compagne... son amie... son enfant...

CÉRIGNY.

Oh!... en attendant mieux... un héritier direct.

DERCOURT.

Je l'espère, cher, je l'espère... vous concevez, seule avec moi, elle s'ennuie... je lui ai promis quelqu'un... elle aura quelqu'un... ma nièce d'abord... nous verrons après... Nous nous ferons servir chez nous... à compter d'aujourd'hui... ces dames ne peuvent pas s'asseoir à table d'hôte avec le premier venu... on ne sait pas près de qui on est... aux eaux de Bade surtout...

CÉRIGNY.

Oui... c'est un peu comme au bal masqué... le triomphe de l'incognito et des vertus de second ordre.

DERCOURT.

De troisième ordre!... Oh! j'ai découvert ici... des choses...

CÉRIGNY.

Bah!... c'est gentil... contez-moi donc ça!

DERCOURT.

C'est scandaleux... des personnes très-bien, ma foi... qui viennent ici... comme nous!... en ménage. Des garçons à qui l'on dit, à tout propos, mon mari! et qui sont mariés... comme le Grand Turc!

CÉRIGNY.

Eh bien?...

DERCOURT.

Eh bien!

CÉRIGNY.

Cela vous étonne?

DERCOURT.

Cela m'indigne!... des gens qui ne so t pas mariés... et qui... Ah!...

CÉRIGNY.

Bah!... aux eaux!

DERCOURT.

Vous riez de ça, vous!...

CÉRIGNY.

Eh! mon Dieu! d'où sortez-vous? quoi de plus commun que ces ménages d'occasion, que ces alliances de contrebande; depuis l'étudiant de Paris, qui traverse le quartier latin, coiffé du feutre gris à larges bords, les deux mains dans ses poches et le cigare à la bouche, donnant négligemment le bras à..... madame Auguste... madame Alphonse... madame Frédéric... selon le prénom qu'il a reçu de son parrain, jusqu'à l'homme du monde, célibataire à Paris, que vous voyez promener maritalement, en Suisse ou en Italie, quelque passion de haute volée

à qui le nom de son partner ouvre tous les casinos, tous les cercles, et quelquefois même les palais de nos grands-ducs? Plus tard, l'étudiant retourne dans sa famille, le voyageur revient à Paris, laissant leurs veuves inconsolables jusqu'à la rentrée des cours ou la saison des eaux.

DERCOURT.

Ah! fi!... ah! pouah! l'horreur! J'ai eu de petites fantaisies... je puis dire, sans me flatter, que j'en ai eu beaucoup!... mais jamais je n'ai honoré de mon nom une autre qu'Héloïse... c'est madame Dercourt... Jamais!...

Air *de l'Écu de six francs.*

CÉRIGNY.

Un garçon n'a point de scrupule,
Au célibat, tout est permis,
Et lorsqu'enfin il capitule,
Tous ses péchés lui sont remis.

DERCOURT.

Pas tous!... demandez aux maris!...
J'ai fait aussi la contrebande,
Mais de l'hymen au moins, je crois,
Je n'ai jamais fraudé les droits!...
J'ai trop peur qu'on ne me le rende.

CÉRIGNY.

Ah! bah!...

DERCOURT.

Il n'y a pas de: ah! bah!... et si une petite femme, une femme légitime... un peu tendre... se vengeait du passé...

CÉRIGNY.

Allons donc!...

DERCOURT.

Dame! ça s'est vu!...

CÉRIGNY.

Parbleu! tout s'est vu!... mais il ne faut pas être aussi

collet monté, que diable ! qui est-ce qui n'a pas, une fois dans sa vie de garçon, couru la poste avec madame son épouse ?

DERCOURT.

Mais, moi !... mais, moi !... le nom est une chose sacrée !...

CÉRIGNY.

La femme est envahissante de sa nature... et le moyen de refuser à un petit ange le plaisir de faire sa dame et de dire : Mon mari !...

DERCOURT.

Ta, ta, ta ! cela peut se payer plus tard !

CÉRIGNY.

Laissez donc !... ça coûte si peu... d'ailleurs, ça les trahit tout de suite... quelle est la femme comme il faut qui dit : Mon mari ?...

DERCOURT.

Eh ! mais... Héloïse !... Il est vrai que dans le tête-à-tête elle m'appelle, mon chat, mais quand il y a du monde, mon mari, toujours !...

CÉRIGNY.

Vrai ?... comme c'est tendre.

DERCOURT.

D'ailleurs, il faut bien qu'une femme mariée dise...

CÉRIGNY.

Monsieur... c'est de meilleur goût.

DERCOURT.

Allons, allons, je vois que les commissaires du Casino ont raison de vouloir épurer nos bals et de refuser impitoyablement les entrées aux vertus équivoques...

CÉRIGNY.

Quelle bêtise !... les vertus équivoques sont toujours les plus jolies !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, CAMILLE.

CAMILLE.

Mon oncle ! mon oncle !... ah ! Monsieur... madame de Cérigny vous attend avec impatience... au milieu de ses cartons, de ses dentelles, de ses bijoux... oh ! les jolies toilettes !...

DERCOURT.

Diable ! il paraît que décidément, ce n'est pas pour cause de santé...

CÉRIGNY.

Au contraire... elle ne rêve que bals, parties, cavalcades... tous ces plaisirs enfin dont je me passerais bien !...

DERCOURT, à demi-voix.

Pour en avoir trop abusé, quand on vous appelait, mon mari !...

CÉRIGNY.

Chut !... mauvaise langue !... jamais ! entendez-vous ! jamais !...

(Il sort à gauche.)

DERCOURT, à part.

Eh bien ! voilà une société qui ne plaira pas à madame Dercourt.

CAMILLE.

Mon oncle !... je ne me trompais pas... c'est bien lui que je viens d'apercevoir...

DERCOURT.

Qui donc ?...

CAMILLE.

Mais lui !... ce jeune homme... vous savez ?... M. Gustave...

SCÈNE IV.

CAMILLE, GUSTAVE, DERCOURT.

GUSTAVE, entrant par la porte latérale de droite.

Camille !... ma chère Camille !... enfin, je vous revois !...

CAMILLE.

M. Gustave !...

DERCOURT.

Il paraît qu'on ne me voit pas, moi !...

GUSTAVE.

Ah ! pardon ! c'est que je suis si heureux ! Et quand je vous ai rencontré hier au Casino, vous, un ancien ami du Café de Paris, qui m'eût dit que vous aviez avec vous, près de vous, mon bon ange !

DERCOURT.

Au fait, j'étais loin de penser... est-ce que tu aimes ce mauvais sujet-là, Camille?

CAMILLE.

Mon Dieu, mon oncle, c'est comme vous voudrez !

GUSTAVE.

Allons, mon cher Dercourt, vous abusez de votre qualité d'oncle... cette pauvre enfant ! comme vous la faites rougir !...

DERCOURT.

Eh ! mais, en effet, tu trembles?

CAMILLE.

Oh ! ce n'est pas de peur !...

DERCOURT.

Mais où diable vous êtes-vous connus? ce n'est pas à Paris ?... elle n'y est jamais venue.

GUSTAVE.

Non, mais à Cauterets, aux eaux, où mademoiselle accompagnait sa mère.

DERCOURT.

Ma sœur !

GUSTAVE.

J'eus l'honneur de rendre quelques services à ces dames... et, plus tard, condamné à garder mon fauteuil pour un maudit coup d'épée que j'avais eu l'honneur de recevoir...

CAMILLE.

A cause de nous...

GUSTAVE.

On voulut bien faire compagnie au pauvre blessé... et, pendant que madame votre sœur faisait de la tapisserie, mademoiselle nous lisait...

CAMILLE.

Les aventures de Télémaque.

DERCOURT.

« Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse... »

GUSTAVE.

Oui... mais la voix de mon *Eucharis* eut tant de charme pour moi, que la fièvre me prit... la lecture me fut interdite... je cessai de voir ces dames, et quand je pus sortir, elles étaient parties, sans que rien m'indiquât leurs traces... A mon retour à Dresde, où j'étais attaché... je n'avais d'autre plaisir que de parler de l'ange que j'avais perdu...

CAMILLE.

Vrai, Monsieur, vous pensiez à moi ?... ah ! c'est bien !... Je ne l'aurais pas cru... mais c'est bien.

DERCOURT.

Et maintenant, mon bel amoureux...

GUSTAVE.

Je demanderai mademoiselle à sa mère.

CAMILLE.

Je l'ai perdue...

GUSTAVE.

Ah ! si bonne !...

DERCOURT.

Nous la demanderons à son père ; mais d'abord à sa tante... à ma femme... car c'est elle que cela regarde, maintenant... et je l'attends ; viens, mon enfant...

GUSTAVE.

Ah ! mon cher ami !... mais je ne connais pas madame Dercourt.

DERCOURT.

Soyez tranquille, Héloïse fait tout ce que je veux ; et du moment que j'y consens, moi...

GUSTAVE.

Votre consentement... bien ! mais le vôtre, Camille?

CAMILLE.

Allez toujours, je réponds de moi !...

ERNEST, entrant par le fond.

Oui, certainement... je sais...

GUSTAVE.

Eh ! mais... c'est Ernest !...

ERNEST.

Gustave !

GUSTAVE.

Un de mes amis que je vous présente.

DERCOURT.

Oh ! nous connaissons monsieur.

ENSEMBLE.

AIR *d'Un jour de liberté.*

GUSTAVE.

Pour moi quel espoir brille !...
A leur aveu, je croi,
Mais le vôtre, Camille,
Je l'attends sans effroi.

CAMILLE.

Pour nous quel espoir brille !
Vous avez, je croi,
L'aveu de ma famille,
Je réponds de moi.

DERCOURT.

Allons, suis-moi, ma fille ;
Tu l'aimes, je croi ;
Auprès de la famille
Je plaide pour toi.

(Il sort avec Camille.)

SCÈNE V.

GUSTAVE, ERNEST.

GUSTAVE.

Comment la trouves-tu ?

ERNEST.

Qui ?

GUSTAVE.

Elle ! cette jeune fille... charmante ! hein ?

ERNEST.

Je m'occupe bien des jeunes filles !

GUSTAVE.

Ah ! tu ne t'en occupes pas ?... tu as tort... Ah ! çà, quel air sombre !... on dirait que les brouillards de la Hollande ont déteint sur ta gaieté... que diable as-tu donc ?...

ERNEST, sans l'écouter.

Bonjour... comment vas-tu ?...

GUSTAVE.

Pas mal... et toi ?... Tu as quelque chagrin !

ERNEST.

C'est possible !...

GUSTAVE.

Eh bien ! tu ne pouvais pas mieux tomber... Bade n'a ja-

mais été plus amusant... nous avons de jolies femmes, de beaux joueurs, des chevaux de race... une société délicieuse... c'est ravissant!... Eh! mais... tu ne m'écoutes pas?...

ERNEST.

Si fait!... va toujours... (Écoutant, et à part.) Mon Dieu!... je crois qu'elle appelle... son mari, sans doute!...

GUSTAVE.

Quoi! tu dis?...

ERNEST.

Rien... rien... comment vas-tu?

GUSTAVE.

Encore!... et l'air inquiet, effaré! Tu as quelque secret et tu te caches de moi!... ton confident! ton conseil!...

ERNEST, avec émotion.

Non, non, je t'assure!

GUSTAVE, lui tendant la main.

Ernest!...

ERNEST, se jetant dans ses bras.

Ah! Gustave!... mon ami!... je suis bien malheureux!

GUSTAVE.

Vrai! cherubino di amore!... Tu es amoureux?...

ERNEST.

Oh! tu vas te moquer de moi... mais ça m'est égal... Je me suis dit déjà tout ce que tu pourrais me dire... que je suis absurde, ridicule...

GUSTAVE.

Alors, si tu te l'es dit, inutile de te le répéter. Amoureux! pourquoi pas?... Je le suis bien, moi!... Et depuis?...

ERNEST.

Depuis huit jours!... Et pour la vie!...

GUSTAVE.

Parbleu! c'est convenu! Pauvre garçon, qui se portait si

bien quand je l'ai quitté !... ce que c'est que de nous !... Eh ! mais j'y pense... huit jours !... c'est donc en route que cela t'a pris ?

ERNEST.

Oui, mon ami... à Rotterdam !...

GUSTAVE.

Ah ! mon gaillard ! Je ne suis plus étonné que tu m'aies fait attendre ! Voilà six jours que je t'attends !...

ERNEST.

Plus bas, mon cher !...

GUSTAVE.

Elle est ici !... Bravo ! bravo ! nous la verrons ! cette beauté ! car c'est une beauté incomparable !...

ERNEST.

Oh ! oui !...

GUSTAVE.

Mais ce n'est pas une raison pour prendre un air sombre et lugubre... Allons, voyons, déride-toi... un sentiment d'auberge... une passion de grande route... ça court la poste ordinairement... Et tu as beau faire le discret... (Lui prenant la main.) Voyons, franchement, où en es-tu, heureux mortel ! Tu l'as rencontrée, tu lui as fait les yeux... comme tu les as... tu lui as dit que tu l'adorais... après ?...

ERNEST.

Après !... comme tu y vas ! mais je ne lui ai rien dit du tout !...

GUSTAVE.

Comment ! depuis Rotterdam !... alors je comprends que ça t'étouffe... Rien du tout !... et pourquoi ?

ERNEST.

Mais, dame !... parce que... parce que... ce n'est pas une femme comme une autre !...

GUSTAVE.

Vrai ! alors il faut avouer que tu n'as pas la main heureuse !

Depuis ton entrée dans le monde, tu n'as jamais rencontré de femme comme une autre!... et, ma foi, si ça continue... pauvre garçon!... Au fait, c'est possible! Il y a bien des gens qui ne gagnent jamais!...

ERNEST.

Voilà déjà que tu plaisantes quand tu vois que je souffre, que je suis malheureux... que j'en mourrai peut-être!...

GUSTAVE.

Quelle bêtise! on n'en meurt pas... au contraire... du courage! que diable! avec du temps et de l'amour, bah! on fait bien des choses... les femmes, quand elles sont adorées, finissent toujours par y trouver du plaisir... et dame! alors...

ERNEST.

Non, mon ami... c'est impossible!... elle aime tant son mari!

GUSTAVE.

Son... Ah! elle a un... voyez-vous! ce petit scélérat! il ne se refuse rien!... Tu es l'ami du mari?...

ERNEST.

Oh! non... je voyageais comme eux... pour mon plaisir... en Hollande... où je m'ennuyais beaucoup... nous nous étions rencontrés plusieurs fois...

GUSTAVE.

Et toujours avec un nouveau plaisir...

ERNEST.

Un jour le mari me retint presque malgré moi... mais il était si embarrassé... il n'entendait rien... et moi, je comprends le hollandais... tu sais...

GUSTAVE.

Ya menheer... Et, dis-moi, la jeune dame.. parle-t-elle hollandais?

ERNEST.

Non... pourquoi?

GUSTAVE.

C'est que vous auriez pu, tous les deux, à la barbe du mari, vous faire des déclarations néerlandaises...

AIR : *L'amour qu'Edmond...*

L'étude des langues vivantes
Est très-utile, et, j'en convien,
Dans mes aventures galantes
Je m'en suis souvent trouvé bien.
On apprend à nos demoiselles
L'anglais... dans nos pensionnats...
C'est très-bien vu.. ça peut servir près d'elles...
Quand les maris ne le comprennent pas.

Mais enfin... elle sait que tu l'aimes, la jeune dame?

ERNEST.

Je n'ose pas le croire... une candeur... une innocence... une modestie !...

GUSTAVE.

Ah bah !... comme toi !... Les tête-à-tête doivent être drôles !

ERNEST.

Un ange, mon cher... un ange !...

GUSTAVE.

Qui s'appelle ?

ERNEST.

Tu ne la connais pas.

GUSTAVE.

Qui sait !... J'ai connu beaucoup d'anges sur la terre... di toujours...

ERNEST, mystérieusement.

Madame de Cérigny !

GUSTAVE, stupéfait.

Madame de Cérigny !...

ERNEST.

Tu la connais ?...

GUSTAVE.

Au fait... oui... c'est le nom d'un ange que.. (Pouffant de rire.) Ah ! pour le coup, ce serait plaisant !... (Haut.) Madame de Cérigny !...

ERNEST.

Eh bien ! oui... qu'as-tu donc ?...

GUSTAVE.

Mais non... c'est impossible ! c'est une autre, assurément !

ERNEST.

Ah ! çà, pourquoi ?...

GUSTAVE.

Mais dame ! mon cher... c'est que...

ERNEST.

C'est que... (Entendant la voix de Cérigny.) Chut ! son mari !...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CÉRIGNY.

CÉRIGNY, à la cantonade.

Eh bien ! oui... j'y vais... que diable !...

GUSTAVE, bas.

Eh ! pardieu ! c'est lui-même !

ERNEST.

Comment... lui... Quoi !...

CÉRIGNY.

Ah ! les femmes ! Eh ! mais... Ernest... pardon... vous n'êtes pas seul ?...

GUSTAVE.

Je sortais, Monsieur... (A part.) Ah ! ah ! parfait !

ERNEST, bas, le suivant.

Qu'as-tu donc à rire ?

GUSTAVE.

Rien! rien! (Élevant la voix.) Au revoir, mon ami!... (Bas.) Madame de Cérigny!... pauvre garçon! ah! ah! ah!...

(Il sort en riant.)

CÉRIGNY.

J'ai vu cette figure-là quelque part!... Ah! Ernest, voyez donc un peu où nous pourrions avoir des chevaux, une voiture... ma femme me fait perdre la tête... j'ai dix commissions pour commencer... (A part.) presque autant que lorsque j'étais garçon... (Haut.) Moi d'abord je cours au Casino me faire inscrire... elle a une peur de manquer le premier bal!

ERNEST, distrait.

Oui, Monsieur, oui... je vais vous faire inscrire pour le bal...

CÉRIGNY.

Mais non..... non..... où diable êtes-vous donc? je m'en charge... mais c'est pour des chevaux, une voiture que j'ai compté sur vous... et ma femme aussi!...

ERNEST.

Ah! c'est bien! j'y cours!...

CÉRIGNY.

Merci! (A part.) Ma foi! il m'épargnera la moitié de la peine...

(Il sort par le fond à droite.)

SCÈNE VII.

ERNEST, puis MADAME DE CÉRIGNY.

ERNEST, seul.

Mais qu'a donc ce fou de Gustave pour rire ainsi?... est-ce qu'il connaîtrait... il faut absolument que je sache... (Apercevant madame de Cérigny, qui entre à gauche.) Ah!

Mme DE CÉRIGNY

Mon ami!... mon ami!... ah! mon Dieu! il n'est plus là...

ERNEST.

Votre mari, madame... il vient de sortir.

Mme DE CERIGNY.

Là !... et moi qui lui apportais une commission.

ERNEST.

Dont je me chargerai avec joie, Madame...

Mme DE CÉRIGNY.

Oh ! non, M. Ernest ! nous n'avons déjà que trop abusé de votre complaisance.

ERNEST.

Ne le croyez pas, Madame...

AIR : *Il m'en souvient.*

Non, dès qu'il faut vous obéir...
Madame... si vous saviez comme...
Je suis heureux !... tout mon plaisir...
Quand vous daignez...

Mme DE CÉRIGNY, à part.

Pauvre jeune homme !...
Il a quelque chose en son cœur
A me dire... et c'est impossible !...
On croirait que je lui fais peur...
Mais ai-je donc l'air si terrible ?

ERNEST.

Alors, Madame, je me ferais tuer, je...

Mme DE CÉRIGNY, riant.

Oh ! je ne vous en demande pas tant !...

ERNEST, à part, troublé.

Oh ! si elle rit !...

Mme DE CÉRIGNY.

Mais j'attendrai le retour de mon mari. Je ne veux pas vous retenir...

(Elle va pour rentrer.)

ERNEST, la retenant.

Madame! de grâce... j'ai si rarement l'occasion... et il y a si longtemps!...

Mme DE CÉRIGNY.

Quoi donc?... (A part.) Que me veut-il!

ERNEST, à part.

Mon Dieu! qu'est-ce que je vais lui dire?

(Un silence.)

Mme DE CÉRIGNY, à part.

Eh bien?... pas un mot!... (Ernest va pour parler et s'arrête.) Il faut pourtant l'aider. (Haut.) Monsieur...

ERNEST.

Madame!... (A part.) La laisser commencer, est-ce ridicule! Allons... (Haut.) Madame... vous n'êtes pas fatiguée?...

Mme DE CÉRIGNY.

Mais non... pas trop... le voyage a été si rapide!...

ERNEST.

Oh! trop rapide!... selon mes vœux... car... (Madame de Cérigny le regarde, il se trouble.) Et puis, nous avons eu un temps superbe!...

Mme DE CÉRIGNY.

Vous trouvez! (A part.) Si c'est pour me dire cela qu'il m'a retenue!...

ERNEST.

Par bonheur... logé dans le même hôtel que vous... si vous désirez... ou si je puis...

Mme DE CÉRIGNY.

Je sais que vous êtes fort aimable.

ERNEST.

Oh! oui... (Se reprenant.) C'est-à-dire...

Mme DE CÉRIGNY, à part.

Que c'est drôle de faire peur à un homme! et si j'étais un

peu méchante !... mais il vaut mieux le délivrer... (Haut.) Monsieur...

ERNEST, à part.

Elle s'en va !...

Mme DE CÉRIGNY, s'arrêtant.

Je ne vous engage pas à dîner avec nous... vous avez, je crois, un ami qui vous attendait.

ERNEST.

En effet... Gustave !...

Mme DE CÉRIGNY.

Vous voyez... mais nous nous reverrons à l'hôtel... au Casino... Entre nous, pas de cérémonies, et liberté tout entière !...

ERNEST, à part.

Ah ! mon Dieu ! elle me renvoie !...

Mme DE CÉRIGNY.

Je le tire là d'un grand embarras !... (Elle sort par la gauche.)

ERNEST.

De grâce, Madame... (Jetant son chapeau avec colère.) Partie !... et partie en se moquant de moi !... c'est qu'aussi, je suis sûr que j'avais l'air bête !... quand elle est là, le cœur me bat... j'ai la bouche sèche... et pas un mot...

AIR *des Amazones.*

Et pourtant c'était si facile
De lui dire que je l'aimais !
Timidité sotte !... imbécile !
Au diable !... c'est comme au palais,
Oui, morbleu, c'est comme au palais,
Où lorsqu'un confrère me pique,
Je perds la parole tout net...
Et je ne trouve ma réplique
Qu'au vestiaire en ôtant mon bonnet !

Soyez donc avocat avec une organisation pareille !... notez qu'elle n'a rien d'effrayant, au contraire... si craintive... si pure ! eh bien ! c'est peut-être cela précisément qui me trou-

ble... j'aimerais mieux qu'elle fût moins... parce qu'alors je serais plus... oh! non, non, c'est parce qu'elle est ainsi que je l'aime...

SCÈNE VIII.

ERNEST, GUSTAVE, TOM.

GUSTAVE, entrant par la droite, une cravache à la main.

Eh ! Tom ! mon cheval !...

ERNEST, courant à lui.

Gustave !... ah ! c'est toi, enfin, tu parleras.

GUSTAVE.

Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce qui te prend ?... Je viens te demander si tu veux venir aux courses... en plein midi !... on ne voit ça qu'à Bade !... ou à Paris, au Champ de Mars !...

ERNEST.

Aux courses !... il s'agit bien de cela !...

GUSTAVE.

De quoi, diable, s'agit-il donc ! Oh ! quelle figure !... (A Tom.) Sors... attends-moi là !

ERNEST, ramenant Gustave.

Tu vas me dire ici, à l'instant même, parce que je t'en prie en grâce... pourquoi cette exclamation, quand je t'ai parlé de madame de Cérigny...

GUSTAVE.

Ton ange !...

ERNEST.

Pourquoi cet éclat de rire à la vue de son mari !...

GUSTAVE.

Son mari !... allons donc !...

ERNEST.

Que veux-tu dire !...

GUSTAVE.

Je veux dire... parbleu... je veux dire qu'il ne l'est pas...

ERNEST.

Hein ?.. madame de Cérigny...

GUSTAVE.

Est une grisette...

ERNEST.

Gustave !... ah ! mon Dieu !... mais non, cela ne se peut pas... c'est impossible !...

GUSTAVE.

Ah ! çà, mais est-il drôle !...

ERNEST.

Tu veux me guérir de mon amour...

GUSTAVE.

Ma foi ! si je te guéris, j'en serai enchanté ; mais, en tout cas, c'est sans intention.

ERNEST.

Madame de Cérigny?...

GUSTAVE.

Je la connais... c'est-à-dire, je l'ai connue, parce que ces anges-là, comme tu dis, on ne les connaît jamais... c'est de haute convenance !

ERNEST.

Tu l'as connue... où donc ? où donc ?...

GUSTAVE.

Mais à Paris... dans un magasin de lingerie... où l'on recevait la meilleure société... en habit noir... j'allais la voir sans façon... en ami... intime... pour des cravates... Élisa... elle s'appelait Élisa... Élisa était une petite fille délicieuse qui aimait beaucoup le Rocher de Cancale. La lingère est tendre et gourmande... j'étais son premier amour... et quand je fus nommé à Florence, elle se désola... elle voulut me suivre... elle aime beaucoup les voyages, aussi... moi, qui tiens à voyager seul, je partis sans la prévenir, au risque de la faire mourir de chagrin... Elle n'en mourut pas...

ERNEST.

Gustave... voyons, tu te moques de moi...

GUSTAVE.

Non... ma parole d'honneur, elle ne mourut pas... la preuve, c'est que je la rencontrai, l'année suivante... l'année dernière, à Genève, chez un banquier... une des premières maisons de la ville... au milieu d'un bal...

ERNEST.

L'année dernière !...

GUSTAVE, riant.

Ah ! ah !... quand j'y pense... je venais de reconduire ma valseuse à sa place, la fille de lord Bury, une jeune personne charmante... quand j'entends annoncer monsieur et madame de Cérigny , je me retourne machinalement... qui vois-je alors... resplendissante de toilette et de grâces, de camélias et de diamants !... Elle !... elle, mon cher ! l'objet de ton pudique amour... ma petite lingère d'autrefois, qui donnait le bras à un jeune homme très-bien cravaté... quelque ancienne pratique... comme moi !... elle, qu'un chorus d'admirations et de flatteries accompagnait comme une duchesse et qu'à ses airs de dignité et d'assurance, je balançais à reconnaître...

ERNEST, vivement.

Tu te trompais...

GUSTAVE.

Quand certaine petite moue que je connaissais bien , et qu'elle ne put dissimuler, en me voyant, ne me laisse plus le moindre doute, je m'attache alors à ses pas, et non sans peine, en vérité, tant était grande la foule qui l'entourait... je l'abordai enfin, en m'inclinant, lorsque laissant vivement tomber son éventail, elle me dit à l'oreille : « *Je suis mariée, Gustave... pas un seul mot, si vous m'avez aimée !* »

ERNEST.

Elle te dit cela...

GUSTAVE.

En s'échappant comme une sylphide effarouchée. J'eus bien-

tôt découvert son hôtel, où je pus voir écrit sur le livre des voyageurs : M. de Cérigny, voyageant avec sa femme.

ERNEST.

Il l'avait épousée !...

GUSTAVE.

Innocent !... Comme je sortais, un petit mot parfumé tomba à mes pieds, c'étaient ses jambages et son orthographe : « Quand « ma fenêtre s'ouvrira, venez. » Une heure après, M. de Cérigny... toujours admirablement cravaté allait... se promener... la fenêtre mystérieuse s'ouvrait... et un imbécile qui était de faction de l'autre côté de la rue... c'était moi... montait à l'appartement indiqué, pour recevoir les confidences les plus divertissantes... elle s'était fait enlever sous prétexte d'innocence ! et pour calmer sa pudeur alarmée, Eulalie... elle s'appelait alors Eulalie, avait exigé le nom de son partner... ce nom qui lui ouvrait tous les bals, toutes les fêtes... Elle me montra ses diamants ; elle me parla des truites de Genève, qu'elle adorait, la gourmande !... nous rîmes beaucoup !... mais beaucoup... et j'appris le lendemain que ce couple intéressant était parti au point du jour pour la Belgique.

ERNEST.

Et tu es bien sûr que c'est encore... car enfin tu ne l'as pas revue depuis ce temps-là...

GUSTAVE.

Non...

ERNEST, avec joie.

Ah !...

GUSTAVE.

Si ce n'est tout à l'heure.

ERNEST, vivement.

Comment ? tu viens de la voir ?

GUSTAVE.

Eh ! oui, sans doute !

ERNEST.

Madame de Cérigny ?

GUSTAVE.

Elle-même !

ERNEST.

Ici ?

GUSTAVE.

Mais certainement... à sa croisée... en venant te rejoindre. J'étais avec un de mes amis, le comte de Juvigny qui sait tous mes secrets. Il l'a trouvée charmante ! mais moi, je n'ai pas eu l'air de la reconnaître... quoique ce fût bien elle !

ERNEST.

C'est impossible !

GUSTAVE.

Puisque je te dis que je l'ai vue, de mes deux yeux, comme je te vois...

ERNEST, très-ému.

Ah ! mon ami !...

GUSTAVE.

Eh bien !... qu'as-tu donc ?

ERNEST, s'asseyant.

Rien ? ce n'est rien... mais c'est que... lorsqu'on ne s'attend pas à ces choses-là...

GUSTAVE.

Allons donc ! vas-tu te trouver mal ? comment ! tu ne me sautes pas au cou, tu ne m'embrasses pas pour me remercier !...

ERNEST.

Ah ! c'est affreux ! moi qui mettais en elle mes plus chères illusions !...

GUSTAVE.

Ah ! oui... des rêves !...

ERNEST.

Qui l'entourais d'amour, de respect...

GUSTAVE.

Ça devait bien l'amuser...

ERNEST.

Qui l'adorais enfin comme une divinité!

GUSTAVE.

Tu faisais là de la belle besogne ! elle, une divinité !.. eh ! non, pour Dieu ! c'est une mortelle, et une faible mortelle encore ! ce qui vaut bien mieux !...

ERNEST.

Et quand je pense qu'elle n'a pas eu un mot, un geste, un regard pour me rassurer...

GUSTAVE.

Elle te traitait comme un enfant sans conséquence!

ERNEST, se levant vivement.

Oh ! ce serait indigne !

GUSTAVE.

Ce serait indigne... mais c'est comme ça !

ERNEST.

Ah ! je me vengerai !

GUSTAVE.

C'est ça!... bah! venge-toi!...

ERNEST.

Je lui dirai... je lui... Ah ! mon Dieu ! Gustave... tu ne l'aimes plus ?

GUSTAVE.

Moi ? hein ! pour qui me prends-tu ? quand je me marie ! quand je me mets en rapport avec la légitimité... tu pourrais croire...

ERNEST.

Non... non !... d'abord, je mènerai les choses vivement. Ah ! ah ! c'est qu'elle m'a peut-être pris pour un imbécile.

GUSTAVE.

Elle en est capable...

ERNEST.

Parce que lorsqu'on est là... près d'une jeune femme qui a

de la candeur... on est saisi... ça vous impose... mais une grisette... c'est bien autre chose... elle verra... je parlerai... j'irai... j'irai...

GUSTAVE.

Bravo ! elle fera peut-être de la pruderie, des simagrées.

ERNEST.

Ça m'est égal ? j'irai encore...

GUSTAVE.

Parce qu'enfin sa nouvelle position, son rôle à jouer de femme mariée...

ERNEST.

Femme mariée !

Air du *Marquis de Carabas.*

Je m'en moque ! (*bis.*)
Au diable ses beaux discours,
J'irai toujours !...
Ça la choque,
Je m'en moque,
Je deviens audacieux...
Elle dit, l'air furieux :
« Écoutez la raison !
« Quel démon !
« Laissez-donc ! »
Non !

GUSTAVE.

Ah ! bravo ! c'est charmant !
Mais pas de sentiment !
Si son regard t'interloque,
Ne prends pas l'air mourant
De ce matin !

ERNEST.

C'est différent !...
Je m'en moque ! (*bis.*)
On ne peut me refuser
Un baiser !...
Elle était ce matin

Grande dame et coquette ;
Mais ce soir on résiste en vain...
Ta, ta, ta, ta, ta, c'est la grisette !
Ta, ta, ta, ta, ta, j'irai grand train !

GUSTAVE, riant.

Ha ! ha ! ha ! allons donc !...

ERNEST.

Dieu ! je voudrais qu'elle fût là... Je vais lui demander un rendez-vous ! mais si elle me le refuse ?

GUSTAVE.

Eh ! mais, c'est possible, ah ! une idée lumineuse !...

(Il va à la table, s'assied et écrit.)

ERNEST.

Hein ? tu écris... (Lisant.) « O ange de mes rêves... » O ange !... est joli.

(Lisant.)

« Tu es ici... je t'ai vu... Dès que je pourrai tomber à tes pieds... souviens-toi du signal... une fenêtre ouverte... » Ah ! çà, mais elle devinera que c'est de toi...

GUSTAVE.

Tu la détromperas.

ERNEST.

Ah ! je comprends !... Gustave ! mon cher Gustave!

GUSTAVE.

« A madame de Cérigny... »

ERNEST.

Mais comment lui faire parvenir ?

GUSTAVE.

Comment ?... ah ! ah ! ah ! (Appelant.) Tom ! c'est le garçon le plus adroit... Tom !

TOM, entrant.

Monsieur ?

GUSTAVE.

Écoute... tu as vu cette dame que j'ai saluée... à la fenêtre... en venant ici...

TOM.

Oui, Monsieur... j'ai même reconnu...

GUSTAVE, sévèrement.

Voilà ce que je ne te demande pas... (Bas à Ernest.) Il me servait du temps des cravates et du Rocher de Cancale. (Haut.) Tu vas lui faire parvenir adroitement... ce billet... à elle... à elle seule.

TOM.

Soyez tranquille.

GUSTAVE.

Et si tu dis un mot... je te chasse... (Camille paraît.) Chut !...

SCÈNE IX.

CAMILLE, GUSTAVE, ERNEST.

CAMILLE.

M. Gustave ! (Apercevant Ernest.) Ah ! pardon.

GUSTAVE.

Ma chère Camille !... qu'est-ce donc ? quelle émotion ?

CAMILLE.

Oh ! ce n'est rien... c'est d'avoir couru... et puis, je ne m'attendais pas...

ERNEST.

A trouver un tiers...

CAMILLE, vivement.

Je ne le craignais pas, Monsieur.

ERNEST.

Pardon ! (Bas à Gustave.) Je vais me mettre en embuscade... Quelle fenêtre?... ah ! c'est de ce côté-ci... (Il sort à droite, au fond.)

CAMILLE.

C'est mon oncle qui m'a dit de vous prévenir de l'arrivée de ma tante.

GUSTAVE.

Elle est ici? à Bade!...

CAMILLE.

Oui, monsieur Gustave! il y a déjà un peu de temps, elle m'a retenu près d'elle. Et si vous saviez comme elle paraît simple! comme elle met tout de suite les gens à leur aise, elle m'a dit qu'elle voulait faire mon bonheur, et j'en ai été bien aise, parce que... (S'arrêtant.) parce que...

GUSTAVE.

Parce que vous pensiez au mien...

CAMILLE.

Elle mourait de faim... aussi, en arrivant elle a demandé son déjeuner... et alors j'ai pu m'échapper... avec la permission de mon oncle.

GUSTAVE.

Que vous êtes bonne! Dans un instant je me présenterai... mais d'abord il faut qu'on m'annonce un peu...

CAMILLE.

Je m'en charge... car mon oncle est si heureux, si occupé de plaire à sa femme, de ranger lui-même ses cartons, ses chapeaux...

AIR *des Maris ont tort.* (Vaudeville.)

De personne il ne s'embarrasse,
Il parle, il découpe en chantant,
Il lui sert à boire, il l'embrasse,
Tout cela dans le même instant.

GUSTAVE, riant.

Tout cela dans le même instant!
A les voir de la sorte ensemble
Vous vous amusiez!

CAMILLE, naïvement.

Mon Dieu! oui.
Ça me touchait... car il me semble
Qu'un autre ferait comme lui.

GUSTAVE, se reprenant.

C'est ce que je voulais dire...

CAMILLE.

Vous viendrez bientôt.

GUSTAVE.

Oui, bientôt...

(Il la conduit jusqu'à la porte.)

CAMILLE, au fond à gauche

Adieu! M. Gustave!

GUSTAVE.

Adieu, ma jolie future!

(Il lui baise la main; Cérigny entre au fond à droite.)

CAMILLE.

Ah!...

(Elle se sauve.)

GUSTAVE.

Dame! c'est permis... elle sera ma femme...

(Il sort par la droite.)

SCÈNE X.

CÉRIGNY, puis DERCOURT.

CÉRIGNY.

Eh! que m'importe! s'il croit que je m'occupe de ses amours!... c'est singulier! je connais cette figure-là!... comme ce jeune homme que j'ai aperçu tout-à-l'heure au Casino... qu'on appelait le comte de Juvigny... et qui s'est retourné en souriant quand j'ai prononcé mon nom... et surtout quand j'ai parlé de ma femme... eh bien! quoi! il l'aura vue à Paris... elle est assez jolie pour qu'il l'ait remarquée... mais ces chuchot-

tements avec ce commissaire qui n'a pu me remettre tout de suite ma carte d'entrée... je trouve cela fort impertinent...

DERCOURT, à la cantonade.

C'est fort impertinent, entendez-vous !...

CÉRIGNY.

Hein ! il y a de l'écho ! Dercourt, à qui en avez-vous ?

DERCOURT, qui entre par le fond à gauche.

Oh ! rien ! c'est un domestique qui se permettait de parler de madame de Cérigny... à quelque drôle comme lui... en ricanant.

CÉRIGNY.

Encore... ah ! c'en est trop... et je vais...

DERCOURT.

Laissez-donc... des niaiseries de valets. Ah ! vous savez ?... ma femme est arrivée.

CÉRIGNY.

Madame Dercourt !... elle est arrivée !...

DERCOURT.

Oui... je l'ai revue... et j'en suis encore tout saisi... je ne sais pas si vous êtes comme moi... mais quand j'ai été séparé quelques jours de ma femme... et que je me retrouve près d'elle... je suis tout... c'est bête... mais ça ne manque jamais. Elle aussi, en arrivant, elle s'est jetée dans mes bras avec une effusion... le premier mot qu'elle m'a dit en m'embrassant, ça a été : « Fais-moi servir à déjeuner... la moindre chose... des côtelettes, du poulet, un peu de pâté et des légumes...

CÉRIGNY.

Rien que cela ?

DERCOURT.

Et du dessert.

CÉRIGNY.

Ah ! ah ! ah ! ça me rappelle nos petits dominos de l'Opéra... vous savez, comme ça mangeait...

DERCOURT.

Quelle différence! il ne lui faut à elle...

CÉRIGNY.

Qu'un peu de tout... pardieu, mon cher, je suis enchanté qu'elle soit ici... parce que vous allez nous présenter... et je serais bien aise que ces dames pussent être ensemble... souvent... toujours...

DERCOURT, à part.

Ah! diable!

CÉRIGNY, à part.

Je serai plus tranquille.

DERCOURT.

Oui, certainement... je ne dis pas... mais...

CÉRIGNY.

Quoi, mais?...

DERCOURT.

Oh! rien... dites-moi... on vient de me prier de passer au Casino... pour me demander quelques renseignements sur vous...

CÉRIGNY.

Sur moi? voilà qui est plaisant... ah! çà, qui diable reçoit-on à vos fêtes?... si l'on hésite à me recevoir?...

DERCOURT.

Vous, non... simple formalité... pour vous connaître... vous savez bien ce que je vous ai dit ce matin... j'y cours... ah! c'est un sacrifice que je vous fais... quitter Héloïse... elle a le cœur gros... ah! Adieu, cher...

CÉRIGNY.

Pardon... est-ce qu'auparavant vous ne pourriez pas présenter là, sans façon, ma femme à madame Dercourt?...

DERCOURT.

A madame Dercourt... oui, j'y avais pensé... mais, plus tard... nous verrons...

CÉRIGNY.

Nous verrons... quoi?... vous avez un air embarrassé...

DERCOURT.

Vous trouvez? c'est que... en effet, je ne sais comment vous dire... ma femme sera ravie, assurément... mais quand j'ai nommé madame de Cérigny... c'est bizarre...

CÉRIGNY.

Eh bien ?...

DERCOURT.

Ça l'a frappée... oui... j'ai remarqué sur sa figure un léger trouble... il paraît qu'elle a connu madame de Cérigny avant son mariage.

CÉRIGNY.

Dans quelque pensionnat ?...

DERCOURT.

Peut-être, de réputation... enfin elle était troublée... j'ai de l'œil... rien ne m'échappe... Bref, Héloïse m'a dit qu'elle s'enfermait chez elle... et ne descendrait pas de la journée...

CÉRIGNY.

En effet... c'est bizarre.

DERCOURT.

Oh ! un jour d'arrivée... cela n'a rien d'étonnant, mais j'ai idée qu'il y a autre chose...

CÉRIGNY.

Quoi donc ?...

DERCOURT.

Tenez... entre nous... deux jolies femmes... c'est quelque petite rivalité de beauté... d'esprit... que voulez-vous ?... madame Dercourt est très-timide... (Mystérieusement.) un peu jalouse... je pourrais même dire très-jalouse... nous avons des scènes... dame ! on tient à ce qu'on a...

AIR *de Masaniello.*

CÉRIGNY.

Mais permettez...

DERCOURT.

Soyez tranquille!
J'espère savoir ce que c'est.
Je sais que ce n'est pas facile...
Ma femme garde son secret.
Le surprendre est presqu'impossible!...
Mais un tête-à-tête viendra;
Je suis aimable... elle est sensible...
J'obtiens tout dans ces moments-là!

(Il va pour sortir et revient.)

Ah! j'oubliais... j'ai là une lettre qu'un garçon avait glissée mystérieusement sous le couvert de ma femme, elle allait l'ouvrir par distraction... quand je me suis aperçu que c'était pour la vôtre... madame de Cérigny.

CÉRIGNY.

En effet... on s'est trompé... merci!... (A part.) Une lettre!

DERCOURT.

C'est à madame, peut-être, que j'aurais dû... comme chez nous!... madame Dercourt me montre tout!... tout... adieu, cher... (A part.) c'est égal, il y a quelque chose dans ce ménage-là!...

(Il sort par le fond à droite.)

SCÈNE XI.

CÉRIGNY, seul.

Pas de timbre de poste!... une écriture que je ne connais pas... Qui peut donc?... Ah! j'ai toujours là, devant les yeux, ce fat du Casino... qui avait l'air de ricaner... Est-ce que... (Regardant la lettre.) ah! quelque femme, quelque amie de pension qui a su... mais ce refus de nous admettre à l'instant... ce

caprice de madame Dercourt... et jusqu'à ces valets... (En parlant, il a ouvert la lettre et lit.) « O ange de mes rêves !.. » A ma femme!... (Lisant.) « Tu es ici... je t'ai vue... » ... Je t'ai vue!... (Lisant.) « Dès que je pourrai tomber à tes pieds, souviens-toi « du signal... une fenêtre ouverte !... » (Retournant l'adresse.) « Madame de Cérigny... (Relisant.) Je t'ai vue !... » Ah ! c'est affreux !... c'est indigne !... pour oser écrire ainsi à une femme, il faut avoir des droits... allons donc !... une jeune fille que j'épousai, il y a six mois, si candide, si pure... moi, la soupçonner ! moi, craindre !... et cependant ce qui se passe depuis ce matin... et cette lettre... ah !... j'aurai une explication !... avec elle !... non... pas avant de savoir... de m'être assuré... car enfin... c'est quelque plaisanterie, quelque impertinence anonyme qu'une femme ne doit pas connaître... « une fenêtre ouverte ! » celle de sa chambre, sans doute... Eh bien ! je l'ouvrirai, moi... une intrigue... ah ! parbleu ! c'est mon fort... je serai là pour recevoir l'insolent... je suis sûr qu'il épie de quelque endroit le signal convenu... oh ! je le découvrirai... (Il entr'ouvre avec précaution la fenêtre et regarde sans se montrer.) Dans cette cour ?... personne... non, personne !

SCÈNE XII.

MADAME DE CÉRIGNY, CÉRIGNY.

Mme DE CÉRIGNY, entrant par la gauche, des papiers à la main.

Mon ami !... mon ami !...

CÉRIGNY.

Ah ! ma femme !... (Il s'éloigne vivement de la croisée que ce mouvement a fait ouvrir.)

Mme DE CÉRIGNY.

C'est toi... enfin ! c'est heureux ! que fais-tu donc seul ici !...

CÉRIGNY.

Moi ? j'allais te rejoindre.

Mme DE CÉRIGNY.

Mon Dieu! vois donc!... je viens de recevoir des papiers, des factures, que sais-je?... d'où cela vient-il?

CÉRIGNY.

Oh! sans doute la note des emplettes dont tu m'avais chargé. Vois, examine... mais ici, entends-tu? ici! j'ai quelque chose à prendre... chez moi... nous sortirons ensemble...

Mme DE CÉRIGNY.

Tu me laisses... seule?...

CÉRIGNY.

Attends-moi un instant ici... (A part et montrant la chambre de sa femme.) C'est moi qui donnerai le signal.

Mme DE CÉRIGNY.

Mais...

CÉRIGNY.

Je reviens... (Il va pour sortir et se retourne.) ici, entends-tu!...

(Il sort par la gauche.)

Mme DE CÉRIGNY.

Voilà qui est singulier... à qui en a-t-il?

(Elle va s'asseoir près de la table.)

SCÈNE XIII.

MADAME DE CÉRIGNY, ERNEST.

ERNEST, entrant par le fond à droite, et regardant la croisée du fond qui est restée ouverte.

Le signal convenu... c'est bien ici... cette fenêtre. (Apercevant madame de Cérigny.) Ah! c'est elle!

Mme DE CÉRIGNY, sans voir Ernest.

Et ces factures... ce n'est pas d'aujourd'hui... datées de Genève!... de Genève!... Je n'y suis jamais allée...

ERNEST, à part.

Gustave avait raison! Si jeune!.. si jolie! elle se moquait de moi!... oh! les femmes!...

Mme DE CÉRIGNY, occupée des papiers qu'elle tient.

Madame de Cérigny!... 1842... je n'étais pas mariée... quelle plaisanterie...

ERNEST, à part.

Eh bien! à présent, plus je la regarde, plus je trouve qu'en effet, elle n'a rien d'imposant... au contraire... une grisette!... ferme! du courage!

Mme DE CÉRIGNY, se levant.

Et mon mari qui ne vient pas...

ERNEST, brusquement.

Madame!

Mme DE CÉRIGNY, effrayée.

Ah!... mon Dieu! Monsieur, que vous m'avez fait peur!...

ERNEST.

Rassurez-vous, ce n'est que moi!... un pauvre écolier, que vous avez trouvé bien novice, bien absurde, n'est-ce pas, Madame?...

Mme DE CÉRIGNY.

Vous, monsieur Ernest!... vous ne le pensez pas... vous êtes un peu timide... mais fort aimable...

ERNEST.

Madame... (A part.) Ah! si elle prend son petit air et sa petite voix, je n'y suis plus du tout...

Mme DE CÉRIGNY.

Pardon! ce n'est pas vous que j'attendais... je l'avoue, et je vais...

ERNEST.

Ah! restez... il ne viendra pas, Madame... et c'est moi...

Mm DE CÉRIGNY.

Vous!...

ERNEST.

Oui, Madame, oui... moi, qui ai tant de choses à vous dire !... Il faut que je vous ouvre enfin mon cœur, que je vous dise tout ce que j'ai là !...

Mme DE CÉRIGNY, à part.

Lui qui ne disait rien... mais il parle... il parle... (Haut.) Une confidence !... tant mieux ! je suis très-curieuse, parlez...

(Elle a posé vivement sur la table les papiers qu'elle avait à la main.)

ERNEST, à part.

C'est clair ! elle m'encourage ! et je n'avais pas vu cela, ce matin !...

Mme DE CÉRIGNY.

Mais dépêchez-vous, parce que j'attends...

ERNEST.

Oui, je sais... quelqu'un qui ne viendra pas... Je vous le répète... je lui ai volé sa place !

Mme DE CÉRIGNY, riant.

Plaît-il ?... (A part.) La place de mon mari !...

ERNEST.

Vous riez, Madame... mais rien n'est plus vrai ? Les yeux attachés sur les fenêtres de ce côté, j'attendais avec impatience le signal qui devait amener à vos pieds... non plus un indiscret qui cherche son bonheur dans d'autres amours, mais un pauvre jeune homme bien tendre, bien amoureux... qu'on a pris trop longtemps pour dupe... (A part.) Ça va ! ça va !

Mme DE CÉRIGNY.

M. Ernest !... Permettez... il faut que je rejoigne mon mari...

Air *des Fiancés*, (musique de M. Marsot).

ERNEST.

Ce signal qui vers vous m'attire
Je l'ai reçu de ce salon.

Mme DE CÉRIGNY.

Ah ! Monsieur ! mais c'est du délire !
Avez-vous bien votre raison ?

ERNEST.

Madame... si je l'ai perdue,
A qui la faute ?... songez-y !...
C'est du jour que je vous ai vue.

Mme DE CÉRIGNY, à part.

A qui se fier aujourd'hui !

ENSEMBLE.

ERNEST.

Ah ! dans mon cœur
Si faible à cette place,
Je sens l'audace
Qui remplace
La peur.

Mme DE CÉRIGNY.

Ah ! dans mon cœur
Quel trouble ! son audace
Et m'embarrasse
Et me glace
De peur !

ERNEST.

Votre mari !... ah ! ne mettez plus entre nous, un mot dont je sais la valeur, et que je ne suis plus d'humeur à respecter...

Mme DE CÉRIGNY.

Ah ! mon Dieu !

ERNEST.

C'est que la timidité, dont vous vous amusiez tout bas... c'était ce respect d'un premier amour qui n'ose se trahir... qui craint de déplaire ! (Riant.) Oh ! j'étais bien ridicule, n'est-ce pas... ah ! ah ! ah ! comme vous vous moquiez de moi !... mais à présent que j'ai parlé, à présent que votre cœur est aussi tendre que le mien... à présent que je sais qu'il n'y a point de barrière entre nous...

Mme DE CÉRIGNY.

Monsieur... monsieur... n'approchez pas !...

(Elle veut sortir.)

ERNEST, lui barrant le passage.

Oh ! je serai audacieux, car je vous aime ! (A part.) Voilà le grand mot lâché... (Haut.) Oui, je vous aime comme un insensé... pendant ce long voyage qui me plaçait là, sans cesse, près de vous, qui me permettait de vous voir, de vous entendre... si vous saviez comme j'étais heureux et malheureux tout à la fois... vingt fois par jour, le respect, la crainte refoulaient les paroles près de m'échapper... j'avançais la main pour saisir la vôtre, et je la retirais comme un sot. Il n'y avait pas jusqu'à la présence de cet homme... qui ose prendre le titre de votre mari...

Mme DE CÉRIGNY.

Laissez-moi, Monsieur... vous êtes fou !...

ERNEST.

Oh ! je sais tout !... oui, tout !... vous êtes libre ici, comme vous l'étiez à Genève !...

Mme DE CÉRIGNY.

A Genève !...

ERNEST.

Quand Gustave vous y retrouva, à ce bal... chez ce banquier...

Mme DE CÉRIGNY.

Gustave !...

ERNEST.

Avec ce Monsieur de Cérigny... (Riant.) Votre mari !...

Mme DE CÉRIGNY.

A Genève !... Gustave !...

ERNEST.

Pourquoi feindre encore ! oh ! laissez-moi baiser cette jolie main !

Mme DE CÉRIGNY.

Monsieur... je vous ordonne...

ERNEST.

Que je presse cette taille charmante !...

Mme DE CÉRIGNY.

Monsieur Ernest ! oh ! je vous en prie !... sortez... ou j'appelle... je sonne...

ERNEST.

Vous savez bien qu'on ne viendra pas !...

Mme DE CÉRIGNY.

Vous qui étiez si honnête !

ERNEST.

Je le serai toujours !... et fidèle !... et discret !... plus que ce fou de Gustave !... mais timide, je ne le suis plus... je ne l'ai jamais été... Ah bien ! oui... timide !... c'est que je n'avais pas encore trouvé l'occasion favorable !... mais enfin...

Mme DE CÉRIGNY.

Monsieur Ernest !... oh ! je suis toute tremblante !...

ERNEST.

O ciel ! des larmes !...

Mme DE CÉRIGNY.

N'approchez pas !... Je ne puis comprendre... je ne sais ce que vous voulez dire... mais abuser à ce point de la confiance que je vous témoignais...

ERNEST, troublé.

Madame !... (A part.) Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il m'aurait trompé, pour me donner du courage !...

Mme DE CÉRIGNY.

Traiter ainsi une pauvre femme, parce qu'elle est sans défense !... ah ! c'est infâme !...

ERNEST.

Mais je vous jure !...

Mme DE CÉRIGNY.

N'approchez pas !... et si vous ne voulez pas que je vous déteste, que je vous méprise...

ERNEST.

Me mépriser !... quand je donnerais ma vie pour vous épargner un chagrin, un regret. (A part.) Ah ! tant de candeur !... et ces larmes !...

Mme DE CÉRIGNY.

Eh bien ! je vous en prie !...

ERNEST.

Je ne puis croire... oh ! non... car je vous aime !...

Mme DE CÉRIGNY.

Eh bien ! si vous m'aimez !...

ERNEST, avec transport.

Oh ! Madame !... (Elle le regarde, il se déconcerte.)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ERNEST.

Tant de candeur
A mon tour m'embarrasse...
Elle me chasse
Et me glace
De peur !

Mme DE CÉRIGNY.

Ah ! dans mon cœur
Blessé de tant d'audace,
Le mépris chasse
Et remplace
La peur.

ERNEST.

Mais du moins... dites-moi que vous ne me méprisez pas... que j'emporte l'espoir d'être aimé de vous...

Mme DE CÉRIGNY.

Monsieur... Monsieur... sortez !...

ERNEST.

Moi!... je... (A part.) Ah! c'est impossible!...

Mme DE CÉRIGNY.

Je ne me soutiens plus!

(Elle se laisse tomber sur un fauteuil.)

GUSTAVE, entrant par le côté droit.

Ah! Ernest!... Eh bien?...

ERNEST.

Laissez-moi!... je suis le plus malheureux des hommes!...

(Il sort par le fond, à droite.)

SCÈNE XIV.

Mme DE CÉRIGNY, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Hein?... que diable veut-il dire?... est-ce que sa belle?... (Apercevant madame de Cérigny.) Ah! c'est elle, sans doute!... pauvre garçon! c'est moi qu'elle attendait... et je conçois... la surprise n'a pas été de son goût!...

Mme DE CÉRIGNY, sans voir Gustave.

A Genève!...

(Elle regarde les papiers.)

GUSTAVE, se penchant sur le fauteuil dont il s'est approché sans bruit.

Chère petite!... c'est moi!...

Mme DE CÉRIGNY, se levant vivement.

Monsieur!... encore...

GUSTAVE, l'apercevant.

Ciel! ce n'est pas elle!

Mme DE CÉRIGNY.

Elle? qui, Monsieur?

GUSTAVE.

Pardon, Madame!... (A part.) Il sortait de chez l'autre et il

ne me le dit pas... (Haut.) Je suis confus, Madame... que d'excuses j'ai à vous faire!... (A part.) Jolie personne!... (Haut.) Je croyais trouver dans ce salon...

Mme DE CÉRIGNY.

Qui donc, Monsieur?...

GUSTAVE.

Madame de Cérigny!...

Mme DE CÉRIGNY.

Madame de Cérigny?...

GUSTAVE.

Une petite femme sans conséquence...

Mme DE CÉRIGNY.

Ah!

GUSTAVE.

Avec laquelle je suis honteux, Madame, d'avoir pu vous confondre un instant... Pardon...

Mme DE CÉRIGNY, l'arrêtant.

Monsieur... cette dame de Cérigny... vous la connaissez?...

GUSTAVE.

Oh! fort peu!... pour l'avoir rencontrée... en voyage... il y a un an...

Mme DE CÉRIGNY, à part.

Ah! mon Dieu!... (Haut.) A Genève, Monsieur?...

GUSTAVE.

Précisément, Madame!

Mme DE CÉRIGNY.

Oh! restez, Monsieur... vous m'expliquerez... Vous êtes monsieur Gustave?...

GUSTAVE.

En effet...

SCÈNE XV.

MADAME DE CÉRIGNY, CÉRIGNY, GUSTAVE.

CÉRIGNY.

Ici !... ah ! morbleu !...

GUSTAVE, bas.

Monsieur de Cérigny !...

Mme DE CÉRIGNY.

Vous le connaissez ?...

GUSTAVE.

Beaucoup !...

CÉRIGNY, descendant entre eux.

Monsieur... Monsieur... c'est infâme !...

GUSTAVE.

Monsieur...

Mme DE CÉRIGNY.

Qu'y a-t-il ?...

CÉRIGNY.

Madame !... laissez-nous, je vous prie... (Avec colère.) Laissez-nous !... (Elle s'éloigne. — A part.) J'avais donné le signal d'un autre côté... tandis qu'ici... Il est dit que les maris seront toujours ridicules...

GUSTAVE.

Monsieur, je ne comprends pas...

CÉRIGNY.

Voici votre lettre !...

GUSTAVE.

C'est-à-dire... ma lettre...

CÉRIGNY, s'emportant.

C'est vous qui l'avez écrite ?...

GUSTAVE.

Mon Dieu ! Monsieur... (A part.) C'est un coup d'épée... les eaux me réussissent...

CÉRIGNY.

C'est bien vous ?...

GUSTAVE.

C'est bien moi.

CÉRIGNY.

Vous me rendrez raison, Monsieur !

Mme DE CÉRIGNY, qui s'est rapprochée.

Raison !... de quoi ?

CÉRIGNY.

Eh ! Madame... de l'insulte qu'on vous a faite !

GUSTAVE.

Plaît-il ?... à madame ?

CÉRIGNY.

N'est-ce pas à ma femme que cette lettre est adressée ?

Mme DE CÉRIGNY.

A moi !... une lettre !

GUSTAVE, à part.

Sa femme !

CÉRIGNY.

Ah ! vous m'expliquerez...

ENSEMBLE.

GUSTAVE.

Air *de la Juive.*

Grand Dieu! cette inconnue!...
Mais l'autre que j'ai vue !...
Je n'ose, au fond du cœur,
Comprendre mon erreur !

CÉRIGNY, montrant la lettre.

Ici, cette entrevue
Était bien convenue !...
Je jure, au fond du cœur,
De venger mon honneur !

Mme DE CÉRIGNY.

Cette lettre inconnue,
Je ne l'ai pas reçue...
Je tremble au fond du cœur,
De comprendre l'erreur.

(Entre Camille.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, CAMILLE.

CAMILLE, tristement.

Ah ! Madame, je passais chez vous, car vous aviez donné des ordres pour que le dîner eût lieu en commun... en famille...

Mme DE CÉRIGNY.

Sans doute... ces messieurs l'avaient désiré.

CAMILLE.

Eh bien !... j'allais vous dire, Madame, que c'est impossible... ma tante dîne seule... elle ne veut voir personne.

GUSTAVE.

Personne !...

CAMILLE.

Ni vous non plus. M. Gustave... on lui a remis votre carte. . on lui a demandé si elle pouvait vous recevoir... je ne connais pas, a-t-elle répondu... alors je lui ai dit que vous étiez un jeune homme très-bien, que mon oncle vous connaissait... moi aussi... et que vous aviez des intentions... très-bonnes... alors, elle s'est fâchée, elle m'a dit qu'elle avait un mari pour moi... et qu'elle ne verrait ni vous, ni... enfin aucune des anciennes connaissances de mon oncle... parce que c'étaient tous des mauvais sujets...

Mme DE CÉRIGNY.

Mon mari... je ne dis pas... mais moi...

CÉRIGNY.

Eh ! Madame !...

GUSTAVE.

Ah ! elle refuse !

CAMILLE.

Elle refuse tout ! et je suis bien malheureuse !

GUSTAVE.

Camille !... ah ! M. de Cérigny... Madame... pardon... il y a là une énigme que je n'ose deviner... (A part.) Ce pauvre Dercourt !... ce serait drôle !... (Haut.) Camille, votre tante habite?...

CAMILLE.

L'appartement en face... là... tenez...

GUSTAVE.

O ciel !... (A part.) Son Héloïse !...

Mme DE CÉRIGNY.

Qu'y a-t-il donc?...

CÉRIGNY.

Monsieur !...

CAMILLE.

Qu'avez-vous ?...

GUSTAVE.

Monsieur de Cérigny, je suis à vos ordres pour vous rendre raison... ou plutôt pour vous expliquer... mais dans un quart d'heure... je ne vous demande qu'un quart d'heure... Ah ! Madame, je suis désolé, honteux... (A part.) Et ce pauvre Ernest, je conçois... (Haut.) Camille, ne pleurez pas... conduisez-moi vers votre tante... (A part.) Sa tante !

CAMILLE.

Mais elle ne vous recevra pas...

GUSTAVE.

Eh bien ! je lui écrirai et vous lui remettrez ma lettre... Et vous serez heureuse... venez...

CAMILLE.

Mon Dieu ! je n'y comprends rien... mais c'est égal...

GUSTAVE, l'emmenant.

Venez... venez...

(Camille et Gustave sortent par le fond, à gauche.)

SCÈNE XVII.

Mme DE CÉRIGNY, CÉRIGNY.

CÉRIGNY, le suivant.

Je vous attends, Monsieur !... (Revenant.) Et maintenant, Madame, vous m'expliquerez...

Mme DE CÉRIGNY.

C'est vous qui allez m'expliquer...

CÉRIGNY.

Comment il se fait que ce monsieur Gustave se soit permis, ici, près de vous...

Mme DE CÉRIGNY.

D'abord, il ne s'est rien permis, Monsieur... ce n'est pas lui... c'est un autre.

CÉRIGNY.

Hein ! plaît-il ? qu'est-ce que vous dites là ?

Mme DE CÉRIGNY.

Je dis que je suis compromise... par votre faute. Je dis qu'on a osé me parler d'amour d'une manière très-vive... et dont je suis encore toute tremblante...

CÉRIGNY.

Vous voyez donc bien qu'il vous connaît, qu'il vous aime ?...

puisque j'ai arrêté sa lettre au passage... cette lettre insolente où il vous demande un rendez-vous.

Mme DE CÉRIGNY.

Une lettre... un rendez-vous... qui ça?

CÉRIGNY.

Eh ! ce monsieur Gustave !

Mme DE CÉRIGNY.

Mais non... mais puisque c'est un autre.

CÉRIGNY.

Un autre?... et qui donc?... mais c'est à en perdre la tête... son nom !... son nom !... je le tuerai !...

Mme DE CÉRIGNY.

Vous ne le tuerez pas... pauvre jeune homme !

CÉRIGNY.

Hein ! vous le plaignez !...

Mme DE CÉRIGNY.

Ce n'est pas de sa faute... s'il a cru... s'il y a quelque part une autre madame de Cérigny...

CÉRIGNY, à part.

Que dit-elle ?

Mme DE CÉRIGNY.

A moins que vous ne fussiez veuf, quand vous m'avez épousée... Me tromper !... oh! ce serait bien mal, Monsieur... moi qui croyais avoir votre premier amour... moi à qui vous le juriez...

CÉRIGNY.

De grâce !... (A part.) Ah ! je tremble de deviner...

Mme DE CÉRIGNY.

Dans tous les cas, Monsieur, je ne vous en ferais pas mon compliment... une femme à qui on peut dire les choses que j'ai entendues...

CÉRIGNY.

Ah ! mon Dieu !

Mme DE CÉRIGNY.

A qui on peut presser la taille sans façon...

CÉRIGNY.

On a osé...

Mme DE CÉRIGNY.

A qui on peut baiser la main...

CÉRIGNY.

On s'est permis...

Mme DE CÉRIGNY.

Tout, Monsieur... Et ce marchand de Genève qui, en apprenant mon arrivée à Bade, où il est établi maintenant, m'envoie ses notes, ses factures... de 1842...

CÉRIGNY.

De Genève!...

Mme DE CÉRIGNY.

Où ce monsieur Gustave l'a connue...

CÉRIGNY.

Quoi ! c'était...

Mme DE CÉRIGNY.

Voyez plutôt, Monsieur... (Elle court les prendre sur la table. Pendant ce temps, Dercourt entre sans la voir.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, DERCOURT.

DERCOURT.

Ah ! parbleu ! je vous trouve, vous, mon gaillard ! eh bien ! c'est joli...

CÉRIGNY.

Allons! qu'est-ce qu'il a encore, lui !...

DERCOURT.

Je comprends maintenant qu'on vous refuse l'entrée du Ca-

sino... qu'on chuchotte à votre nom... que les domestiques ricanent.

CÉRIGNY.

Dercourt !...

DERCOURT.

Que ma femme refuse de recevoir madame de Cérigny !

CÉRIGNY.

Dercourt !

DERCOURT.

Ah ! vous n'êtes pas marié !...

CÉRIGNY.

Dercourt !

Mme DE CÉRIGNY, s'élançant.

Pas marié !...

DERCOURT.

Je ne voyais pas mademoiselle !...

Mme DE CÉRIGNY.

Mademoiselle !...

CÉRIGNY.

Mais, bourreau ! taisez-vous donc ?...

DERCOURT.

Ah ! mille excuses !... je suis désolé... mais aussi, mon cher, vous me mettez dans une position... que diable !... il fallait vous confier à moi... parce qu'entre hommes...

CÉRIGNY.

Morbleu ! c'en est trop...

DERCOURT.

Mais une femme... la mienne surtout... ne peut admettre certaines choses...

Mme DE CÉRIGNY.

Elle penserait !...

CÉRIGNY.

Eh ! non... quand je vous dis que tout cela est faux... que c'est une calomnie !...

Mme DE CÉRIGNY, étouffant ses larmes.

Mais qui suis-je donc ici ?... pour qui me prend-on ?... puisqu'on peut me montrer au doigt, me repousser... douter de moi-même...

DERCOURT.

Madame...

CÉRIGNY.

Ma bonne Pauline... je t'assure...

Mme DE CÉRIGNY.

Laissez-moi, Monsieur... je ne vous le pardonnerai jamais...

CÉRIGNY, à part.

Ah ! bon !... me voilà bien ! (A Dercourt.) Bavard !

(Ernest et Gustave entrent par le fond.)

Mme DE CÉRIGNY.

Mais qui me justifiera !...

SCÈNE XIX.

ERNEST, Mme DE CÉRIGNY, GUSTAVE, CÉRIGNY, DERCOURT.

GUSTAVE.

Nous, Madame !

Mme DE CÉRIGNY.

Monsieur Ernest !

DERCOURT.

Gustave !

ERNEST, à part.

Je n'ose lever les yeux !...

GUSTAVE.

Oui, nous... ou plutôt moi, Monsieur, qui sans le vouloir, ai causé une méprise cruelle...

ERNEST, à demi-voix.

Que je voudrais racheter de ma vie !...

DERCOURT.

Qu'est-ce qu'il dit? qu'est-ce qu'il dit?

GUSTAVE.

Sans doute... tout cela vient d'une jeune fill`.. qui sous le nom d'Élisa... me vendait des cravates charmantes... à Paris... rue Vivienne, et que l'an dernier, je retrouvai à Genève, sous le nom d'Eulalie...

CÉRIGNY.

Ciel!...

DERCOURT.

Quoi, ciel?...

GUSTAVE.

Auquel elle ajoutait fièrement celui de madame de Cérigny...

CÉRIGNY, à demi-voix.

Monsieur!...

(Gustave lui serre la main, à part.)

DERCOURT, à part.

Aïe!

Mme DE CÉRIGNY.

C'était affreux!...

ERNEST.

Oh! oui!

GUSTAVE.

Et cela, parce qu'un jeune étourdi lui faisait maritalement visiter la Suisse... un attaché à l'ambassade de Turin...

CÉRIGNY.

Hector de Cérigny... mon cousin!

Mme DE CÉRIGNY,

Qui? ce mauvais sujet?

CÉRIGNY.

Un mauvais sujet... c'est cela même!

(Il serre la main à Gustave.)

GUSTAVE.

Vous comprenez que cette rencontre à Bade d'une madame de Cérigny, ait pu changer un moment l'admiration en amour, et le respect en espérance.

DERCOURT.

Comme à Genève... (A Cérigny.) Dites donc, cher, il paraît que votre pauvre cousin Hector... ah ! ah ! ah !

CÉRIGNY, s'efforçant de rire.

Oui, oui, ah ! ah ! ah !... (Regardant Gustave.) Hein ?

ERNEST, pendant ce jeu de scène.

Ah ! Madame... pardonnerez-vous à mon repentir ?

Mme DE CÉRIGNY.

Monsieur !...

CÉRIGNY.

Hein ! quoi donc ? qu'y a-t-il ?

Mme DE CÉRIGNY.

C'est monsieur Ernest qui m'annonce notre séparation et son départ de Bade.

CÉRIGNY.

M. Ernest ! (A Gustave.) Est-ce que par hasard cet admirateur...

GUSTAVE, à demi-voix.

Chut ! Pauvre garçon... il part !

SCÈNE XX.

LES MÊMES, CAMILLE, entrant par le fond, à gauche.

CAMILLE, une lettre à la main.

Mon oncle ! mon oncle ! ah ! monsieur Gustave... Si vous saviez... votre lettre a eu un succès ! voici la réponse de ma tante.

GUSTAVE, prenant la lettre.

La réponse... oui, c'est cela ; (la montrant à Cérigny) reconnaissez-vous ces jambages ?

CÉRIGNY, bas.

Ciel ! Eulalie !...

GUSTAVE, bas.

Élisa !...

DERCOURT, avançant la tête entre eux deux, et regardant la lettre.

C'est d'Héloïse !

CAMILLE, à madame de Cérigny.

Oui, Madame, la réponse de ma tante à une lettre de monsieur Gustave qui lui demandait ma main.

GUSTAVE.

Qu'elle m'accorde... j'étais bien sûr. Quel bonheur ! voyez... voyez !... et je trouverai ma femme à Strasbourg, chez son père ! cette bonne petite... madame Dercourt !...

DERCOURT.

Ah ! oui, bonne ! elle est excellente, ma femme, cher...

CÉRIGNY.

Parbleu !

GUSTAVE, à Dercourt, qui se retourne de son côté.

Parbleu !... Vous avez là une jolie cravate !

DERCOURT.

Parbleu !... c'est ma femme qui me l'a choisie.

ERNEST.

Ah ! mon ami ! mon cher Gustave, je te fais bien mon compliment... (A demi-voix.) Tout le monde n'est pas malheureux !...

Mme DE CÉRIGNY.

Et maintenant, Monsieur... madame Dercourt ne refusera plus de nous recevoir... tous...

DERCOURT.

Non, certes !

CÉRIGNY et GUSTAVE, à part.

Ciel !...

CAMILLE.

Mais cela ne se peut pas, puisqu'elle part.

DERCOURT.

Ma femme !

CAMILLE.

Certainement. Il paraît que le médecin de Bade lui ordonne les eaux d'Ems... La voiture est chargée... les chevaux arrivent, pas moyen de la retenir...

DERCOURT.

Ah bah ! (A part.) Je conçois... un prétexte. (Haut.) Vous restez ici, vous autres ?... Les eaux d'Ems... on dit que c'est bon... Il n'y a pas quelqu'un qui veuille accepter une place dans ma voiture ?

ERNEST.

J'y pensais...

GUSTAVE, bas à Ernest, le retenant.

Par exemple !...

ERNEST, bas.

Pour me consoler...

GUSTAVE, bas.

Eh bien ! oui, mais... ma tante !... (Haut.) et la cour royale qui t'attend...

DERCOURT.

Adieu ! adieu ! (S'arrêtant.) Ah ! un mot avant mon départ !... (Il les ramène tous trois d'un air mystérieux.) Je suis comme ma femme, je fais de la morale... Hein ! ce que je vous disais ce matin ?... il est toujours dangereux à un garçon de compromettre le nom que doit un jour porter sa femme... jeunes gens, c'est une leçon !...

CÉRIGNY, à part.

Qui aurait pu me coûter cher...

DERCOURT.

Je vais conter tout cela à Héloïse... ça la fera rire.

FIN DE MADAME DE CÉRIGNY.

BOQUILLON

A LA RECHERCHE D'UN PÈRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, le 15 janvier 1845.

En société avec M. Dumanoir

Personnages :

M. BOQUILLON, vieux rentier [1].

M. LECOURTAUD, riche négociant [2].

AMANDA, sa femme [3].

M. GODEFROY [4].

GABRIEL, jeune peintre [5].

LÉONARD, commis-voyageur de la maison Lecourtaud [6].

HOPE, domestique de Lecourtaud [7].

CHARLOTTE [8].

Mme GRICHARD, portière [9].

L'AUVERGNATE, femme d'un charbonnier [10].

La scène est à Paris.

ACTEURS.

[1] M. Bouffé. — [2] M. Dussert. — [3] Mademoiselle Boisgonthier. — [4] M. Casimir. — [5] M. Lionel. — [6] M. Cachardy. — [7] M. Ernest. — [8] Mademoiselle Valence. — [9] Mademoiselle Flore. — [10] Mademoiselle Bligny.

BOQUILLON

A LA RECHERCHE D'UN PÈRE

ACTE PREMIER

Un petit salon, proprement meublé. — Au fond, au milieu, une armoire sous tenture, s'ouvrant à deux battants. — De chaque côté de l'armoire, une porte; celle qui est à droite du spectateur est la porte d'entrée, l'autre conduit à un cabinet. — A droite, au premier plan, une fenêtre, près de laquelle est une petite table de jeu. — A gauche, en face de la fenêtre, la chambre à coucher de Boquillon. — Plus haut, du même côté, une cheminée garnie, glace, pendule, etc. — Au milieu du théâtre, un guéridon, sur lequel est un verre d'eau en cristal. — Près de la table de jeu, un grand fauteuil à la Voltaire.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme GRICHARD, GABRIEL.

(Madame Grichard est assise sur un fauteuil, près du guéridon, sur lequel sont une bouteille, un verre, des biscuits, un flambeau allumé, et elle est sur le point de s'endormir, quand on frappe à la porte.)

Mme GRICHARD, s'éveillant en sursaut.

Hein?... quoi qu'il y a?... Je m'étais *endormite !*... (On frappe de nouveau.) C'est M. Boquillon qui rentre... (Apercevant les biscuits, le verre, et jetant un cri.) Ah ! ciel de Dieu ! (Serrant précipitamment le tout dans le cabinet à gauche, en parlant.) Voilà ! Monsieur, voilà !... On y va, Monsieur ! (Ouvrant.) On y... Tiens ! ça n'est pas lui !... c'est M. Gabriel, le petit voisin !

GABRIEL, un bougeoir à la main.

Tiens ! c'est madame Grichard, notre aimable portière !... Bonsoir, madame Grichard...

Mme GRICHARD.

Monsieur, je suis bien la vôtre.

GABRIEL.

Je rentre... Votre mari dormait dans la loge, sans lumière... et, comme j'en ai aperçu chez M. Boquillon, je voulais lui demander la permission d'allumer mon bougeoir.

Mme GRICHARD.

Allumez, monsieur Gabriel, allumez... Un peu de feu, ça ne se refuse pas à un joli homme.

GABRIEL, déposant son bougeoir et regardant autour de lui.

Ah! çà... est-ce qu'il n'est pas encore rentré, le voisin?

Mme GRICHARD.

Mon Dieu, non!... et c'est singulier!... à onze heures!... lui, qui est réglé comme sa pendule... Tiens! elle est arrêtée!...

GABRIEL, bas.

Dites-donc, est-ce qu'il se dérangerait?... Est-ce que... hein?... Croyez-vous?

Mme GRICHARD, avec dignité.

Jamais, Monsieur!... jamais!

GABRIEL, riant.

Laissez donc!... et l'année dernière... ces visites aux Prés Saint-Gervais... où il retournait souvent... Il y avait là quelque intrigue qui le rendait tout guilleret... témoin ce jour où il rentra, le chapeau sur l'oreille... frappant partout... fourrant sa clef dans toutes les serrures, qu'il prenait pour la sienne, et chantant à tue-tête dans les escaliers :

« Vive le vin, l'amour et le... »

(Riant.) Ah! ah! ah! ah!

Mme GRICHARD.

C'est pourtant vrai!... même que ce jour-là, dans son délire, il me frétillait autour du corsage... car il est vif comme un

poisson, ce petit vieux-là... qu'il me criait : « Aménaïde, cède aux vœux de Gustave !... Aménaïde, tu n'as que quinze ans ce soir !... » Quinze ans, moi !... C'est la boisson, Monsieur, qui aveuglait ce rentier... car il sait bien que j'ai vingt-sept ans passés.

GABRIEL.

Oh ! passés !...

Mme GRICHARD.

Mais depuis, il est rentré dans le devoir... il est revenu aux dominos... c'est le jeu qui convient à son âge.

GABRIEL.

Allons donc !

Mme GRICHARD.

De quoi, allons donc ?... Les amours, les farces et les bamboches, c'est bon pour vous, qu'êtes un jeune homme... et qu'êtes un peintre... qu'on dit que les rapins, c'est funeste pour les pauvres femmes... Allez-vous-en donc, suborneurs que vous êtes !

GABRIEL.

Pas moi, mère Grichard ! (La main sur le cœur.) Il y a là un amour... sérieux et respectable !...

Mme GRICHARD, attendrie.

Vertueux jeune homme !... je suis *attendrite* !... Vous voulez épouser ?

GABRIEL, soupirant.

Ah !... elle est mariée.

Mme GRICHARD, bondissant.

Sapristie !... Eh bien ! c'est agréable pour ce monsieur !... Encore un !

GABRIEL.

Oh ! rien, rien, mère Grichard... Mais si vous saviez ce que c'est que de faire le portrait d'une femme qu'on aime !...

Mme GRICHARD.

Vous la peignez ?...

GABRIEL.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

C'est le mari qui l'a voulu, du reste...

Mme GRICHARD.

C'est toujours eux qui veulent, ces maris!

GABRIEL.

Et, malgré moi, de mon talent modeste,
A mille écus il a fixé le prix.
Et puis, après le portrait de sa femme,
Il veut aussi que je fasse le sien...

Mme GRICHARD.

Quoi! mille écus pour la têt' de la dame!...
(A part.)
Je crois qu'il f'ra cell' du monsieur pour rien.
(Haut.)
Vous ferez bien cell' du monsieur pour rien.

GABRIEL, vivement.

L'autre aussi!... Ne suis-je pas payé d'avance!... Chaque jour, un tête-à-tête forcé... en face l'un de l'autre... ses yeux attachés sur les miens, qui la dévorent... ça me fait battre le cœur! ça me...

Mme GRICHARD.

Je crois bien... ça mettrait le feu à un canon!

GABRIEL.

Et ce soir, au spectacle... où j'étais entre elle et son mari...

Mme GRICHARD.

C'est encore lui qui l'a voulu?

GABRIEL.

Toujours... Il ne voit rien.

Mme GRICHARD.

C'est une grâce d'état.

GABRIEL.

Il ne s'est même pas aperçu qu'un drôle se permettait de regarder sa femme avec impertinence... et si je n'avais pas été là, pour la faire respecter...

Mme GRICHARD.

Seigneur Dieu! vous avez eu une querelle!...

GABRIEL.

Non, non, ne croyez pas!... (Reprenant son bougeoir, qu'il allume.) Bonsoir, mère Grichard, bonsoir... je vais me coucher... pour rêver d'elle!

(Il s'éloigne.)

Mme GRICHARD.

Ah! les polissons de jeunes hommes!...

GABRIEL, revenant.

Ah! dites-moi... Demain, je sortirai de bonne heure... si je ne rentrais pas... s'il m'arrivait quelque chose... prévenez ma famille.

Mme GRICHARD.

Ah! Seigneur Dieu!... Monsieur!...

(On entend fredonner Boquillon.)

BOQUILLON, au dehors.

« Aux bords de la Garonne,
« De Bordeaux revenant... »

GABRIEL.

Chut!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, BOQUILLON.

BOQUILLON, entrant gaiement, un bougeoir à la main.

« Je vis nymphe mignonne
« Qui s'en allait chantant...
« L'on rit, l'on jase et l'on raisonne,
« Et l'on s'amuse... »

(Les voyant.) Tiens! de la société dans mon entre-sol!... il y a

soirée chez moi !... ma chandelle brûle !... (Il éteint son bougeoir et le pose sur le guéridon.) Bonsoir, voisin... bonsoir, portière, bonsoir, tout le monde...

Mme GRICHARD, lui montrant la pendule.

Regardez, Monsieur, regardez !... D'où venez-vous, à des heures pareilles ?

BOQUILLON, triomphant.

Je viens... du Cirque !... Cirque olympique... Cirque national... rien que ça !... Dieu ! que c'était beau ! (A madame Grichard.) Donnez-moi ma robe de chambre.

GABRIEL.

Ah diable ! au spectacle ?

BOQUILLON, ôtant son habit et passant une robe de chambre.

Mais oui... C'était un pique-nique... Figurez-vous que, tous les soirs, après dîner, je m'accorde volontiers ma demi-tasse au café de la rue Meslay... C'est propre, c'est chaud, et la limonadière est gentille... la vue n'en coûte rien... Je fais là le domino à quatre... trois vieux et moi, qui suis le jeune homme de la bande... Ils m'appellent blanc-bec... ça me fait rire... C'est que c'est vrai... tous les soirs ils me disent la même facétie.... « A vous la pose, blanc-bec... Il boude, le blanc-bec... » C'est vieux, ça radote... L'autre semaine, j'étais en veine... j'étais brouillé avec le double-six... Ma foi ! je leur propose une poule pour aller au spectacle... Va pour la poule !... Depuis huit jours, nous l'engraissions... C'était pour aujourd'hui... et, comme j'aime la saine littérature... j'ai fait choisir le Cirque... Ça ne fatigue pas l'imagination... (A madame Grichard.) Prenez mes claques.

GABRIEL.

A la bonne heure, voisin... à la bonne heure !... C'est qu'avec vos habitudes régulières... je croyais que vous vous dérangiez !

BOQUILLON.

Eh bien ! qui est-ce qui se plaindrait ?... qui est-ce qui réclame ?... Eh ! eh ! le maître, c'est moi !... (Se montrant.) Libre

comme l'air... seul, comme l'obélisque... célibataire, comme le Grand Turc... Voilà le bonheur !

GABRIEL.

Mais vous avez de la famille... des neveux... Ce brave Léonard, qui passe sa vie à voyager...

BOQUILLON.

Voilà!... Ils sont grands, ils marchent tout seuls... Je me passe d'eux, ils se passent de moi : nous sommes quittes... Voilà le bonheur !

Mme GRICHARD, *se rapprochant.*

Comment ! Monsieur... Excusez, si je me mêle... Vous n'avez jamais eu l'idée de vous unir ?...

BOQUILLON.

Ah ! bien !... ah ! bon !... Voilà une idée de portière!... Merci bien, la Grichard... Quand vous en aurez comme ça, donnez-moi la préférence.

GABRIEL.

Cependant, une bonne petite femme.

BOQUILLON.

Une bonne petite femme?... Laissez donc ! je ne mets pas à la loterie.

Mme GRICHARD.

De bons gros enfants... bien joufflus.

BOQUILLON.

Oui, c'est gentil à voir... de loin... ceux des autres... mais chez soi !... à soi !... Ah ! fi !... ah ! pouah !... Des mioches qui crient... une femme qui... qui crie aussi... un béguin par ci, une camisole par là... et le papa... je veux dire le mari, qui rage... Voilà une existence agréable !... Vous rentrez le soir, bien jovial... comme vous me voyez... on vous flanque sur les bras le petit dernier, que la maman a fouetté... et qui a fait des sottises... Avec les enfants, tout n'est pas roses !... Pendant que vous le tenez, monsieur son frère, qui mangeait du raisiné,

applique sa main sur votre beau canapé tout neuf... Vlan!... voilà les cinq doigts lithographiés... C'est donc joli? Regardez ici, chez le vrai célibataire... comme c'est propre! comme c'est rangé! comme c'est... Il n'y a pas de raisiné là-dessus... Voilà le bonheur!

GABRIEL, entraîné.

Parbleu!

BOQUILLON.

Parbleu!... Faites comme moi, restez garçon... laissez marier les autres... (Bas.) On finit par y trouver son compte.

Mme GRICHARD, qui a entendu.

Ah! le vieux monstre!

BOQUILLON.

Demandez à la Grichard... N'est-ce pas, la Grichard?...

Mme GRICHARD, avec dignité.

Monsieur!... Monsieur!...

GABRIEL.

Le fait est, voisin, que votre petit intérieur est tenu avec un soin!...

Mme GRICHARD, vivement.

Je m'en vante... Mais aussi, c'est vrai que M. Boquillon ne se refuse rien.

BOQUILLON.

Me refuser, moi! par exemple!... Dès qu'une chose me tente: « Boquillon, mon garçon, que je me demande, en as-tu bien envie?... Voyons, dis-le, ne te gêne pas. » — Si je me réponds: « Dame! oui... ça me ferait plaisir... » Alors, je m'en passe la fantaisie... et je m'en témoigne ma reconnaissance à moi-même... Voilà le bonheur!

AIR *du vaudeville de l'Anonyme.*

On dit pourtant, on répète sans cesse
Que rien ne vaut le sort de deux époux,

Et qu'une femme est pleine de tendresse,
Et qu'un enfant a les soins les plus doux...

GABRIEL.

Ça vous émeut?...

BOQUILLON.

Je crois bien!...
(À part.)
Quelle banque !
(Haut.)
Je me chéris, je me soigne encor plus,
Pour remplacer la femme qui me manque,
Et les enfants que je n'ai jamais eus.

Mme GRICHARD.

Oh ! oui, que vous vous choyez encore plus !... A preuve, encore aujourd'hui, un *égledon* de toute beauté !

GABRIEL.

Ah ! un édredon !

BOQUILLON.

Voilà !... Une bonne chaleur douce... qu'il faudrait partager avec madame Boquillon... qui tirerait la couverture de son côté... tandis que j'aurai chaud tout seul... à mon aise... une jambe par ci, une jambe par... Vous avez fait ma couverture, madame Grichard ?

Mme GRICHARD.

Oui, Monsieur... tout est prêt... Vous pouvez vous coucher.

BOQUILLON.

Ça ne me fera pas de peine... Ce bon sommeil du célibataire... que rien ne trouble !... Je n'ai pas peur qu'on me chante, comme à ce bon M. Denis...
(Fredonnant.)

« Ah ! vous ne me dites rien,
« Mon ami...

Bonsoir !...

GABRIEL, riant.

Bonne nuit, vois!n !

(Il s'éloigne.)

BOQUILLON.

A demain, jeune Michel-Ange !...

GABRIEL, allumant son bougeoir et s'éloignant.

Ah ! ces vieux garçons... c'est égoïste !

BOQUILLON, à part, sur le devant.

Ça lui fait plaisir, que je l'appelle Michel-Ange... et ça ne me coûte rien !

GABRIEL, revenant.

M. Boquillon ?

BOQUILLON, surpris.

Hein ?... qu'est-ce que c'est ?

GABRIEL, bas et mystérieusement.

Vous n'auriez pas des pistolets à me prêter ?

BOQUILLON, effrayé.

Des...

Mme GRICHARD, se rapprochant.

Hein?...

GABRIEL.

Rien... (Bas, à Boquillon.) N'ayez donc pas peur ! Je vous demande si vous avez des pistolets de combat ?

BOQUILLON, prenant un bougeoir des mains de madame Grichard.

Non... En fait d'armes à feu, je n'ai que... mes pincettes... Mais, pourquoi ?

GABRIEL.

Pour m'exercer.

BOQUILLON, plus rassuré.

A la bonne heure !

ENSEMBLE.

Air : *Finale de Paris voleur.*

GABRIEL.

Bonne nuit, cher voisin !
Sans souci, sans chagrin,

Allons, et livrons-nous
Au sommeil le plus doux !

Mme GRICHARD.

Ces garçons... quel refrain !...
Sans souci, sans chagrin,
Ils se livrent, sans nous,
Au sommeil le plus doux !

BOQUILLON, riant.

Heureux célibataire,
Dans mon lit solitaire
Je prends la place entière,
Et je ris
Des maris!

(Gabriel et madame Grichard sortent par le fond.)

BOQUILLON, seul, fermant sa porte à clé.

Je vais me coucher, et tâcher de dormir sur les deux oreilles... si je peux... Ça se dit, mais ça ne se fait pas... Voyons, tout est bien fermé ?... (Allant à la cheminée.) Il n'y a pas de danger au feu ?... (Il a l'air de couvrir le feu.) Bonne nuit, Boquillon... Dors bien, mon vieux... c'est le vœu de ton meilleur ami.

(Il entre dans sa chambre en fredonnant:)

« Qu'on est heureux de trouver en voyage... »

(La scène reste vide et dans l'obscurité. On entend encore chanter Boquillon. — Bientôt la porte de l'armoire, au fond, s'ouvre lentement, et Charlotte se montre à demi, en regardant avec précaution.)

SCÈNE III.

CHARLOTTE, seule.

Vite !... hâtons-nous !... (A demi-voix et avec un peu d'émotion.) Chargez-vous donc de commissions pareilles !... Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines !...

BOQUILLON, en dehors, chantant.

« Un bon souper et surtout un bon lit ! »

CHARLOTTE, après un petit mouvement d'effroi.

Ce n'est pas le tout d'être entrée, pendant que la portière dormait, là... il faut m'échapper, à présent... Dieu ! s'il me surprenait !...

(Elle gagne doucement la porte d'entrée.)

BOQUILLON, poussant un grand cri.

Ah !...

(Charlotte, effrayée, se rejette précipitamment dans l'armoire, dont elle referme la porte.)

SCÈNE IV.

BOQUILLON, se précipitant en scène, défait, en désordre, tenant son flambeau d'une main tremblante et pouvant à peine parler.

Un !... un !... (Il ne peut articuler le mot, et remonte précipitamment vers la porte à droite. Appelant d'une voix étranglée :) Mère Grichard ! (Revenant.) Non, ça n'est pas possible ! ça ne se peut pas !... je l'ai rêvé !... Et pourtant, j'ai les yeux ouverts !... je l'ai bien vu !... je l'ai même entendu !... Je l'entends encore !... (Allant au fond et criant.) Mère Grichard (Revenant.) C'est une indignité !... (Appelant.) Mère Gri... (D'une voix entrecoupée.) Et moi, qui fredonnais... sans me douter que là, tout près... à deux pas de moi... un... (Criant.) Mère Grichard !... (Revenant.) J'allais me coucher... quand tout à coup... quelque chose comme un miaulement... Ah ! mon Dieu ! un chat !... me dis-je à moi-même... Je déteste cet animal domestique... Je regarde sous mon lit... personne !... pas un... Au moment où je me relève... ça recommence !... la peur me galope... la main me tremble... cependant j'avance bravement le flambeau... en tremblant toujours... et je vois !... sur mon lit !... sur mon édredon tout neuf !... un... (Appelant.) Mère Grichard !... (Achevant.) Un... un... un enfant !...

SCÈNE V.

BOQUILLON, Mme GRICHARD, en casaquin, un madras sur la tête.

Mme GRICHARD, accourant.

Qu'est-ce qu'il y a?... qu'est-ce qui arrive?... Est-ce qu'on vous égorge?...

BOQUILLON, sautant sur elle.

Ah!... Répondez, Madame!... Avoue, malheureuse!...

Mme GRICHARD.

Eh!... lâchez-moi!...

BOQUILLON.

Qu'avez-vous fait là?... Comment t'es-tu permis...

Mme GRICHARD, à part.

Dieu de Dieu! il a découvert...

BOQUILLON.

Avoue!... avoue!...

Mme GRICHARD, toute tremblante.

Lâchez mon casaquin... et je vas tout vous dire... Vlà ce que c'est... — J'avais des crampes d'estomac... n'ayant pas de *tillieul* sous la main, je m'ai dit que quelques biscuits... (Mouvement de Boquillon. — Vivement.) Mais je n'en ai mangé que cinq, Monsieur!

BOQUILLON.

Ah! vous avez dévoré mes... (Criant.) Ça n'est pas ça!

Mme GRICHARD.

Ah! oui, le... Dame! Monsieur, il fallait bien les faire descendre, ces satanés biscuits... J'ai pensé que votre cassis... (Mouvement de Boquillon.) Mais je n'en ai bu que trois petits verres!

BOQUILLON.

Ah! vous avalez mon... (Criant.) Ça n'est pas ça!

Mme GRICHARD.

Dame ! alors, je ne sais plus... A moins que ce ne soient vos abricots à l'eau-de-vie...

BOQUILLON.

Je ne vous parle pas d'abricots, vieille gourmande !... mais de lui !... du petit !... de... (Éclatant.) de l'enfant !

Mme GRICHARD.

Hein ?... Un enfant ?...

BOQUILLON, allant à la porte de sa chambre.

Que vous avez... là... sur mon édredon...

Mme GRICHARD.

Un enfant!... J'en suis incapable !...

BOQUILLON, se cramponnant à elle.

Parle, malheureuse !... avoue !... ou je ne réponds plus de ton casaquin !

Mme GRICHARD, criant.

Monsieur Boquillon !... Au secours !... Lâchez !...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GABRIEL, en robe de chambre, en pantoufles, et des papiers à la main.

GABRIEL.

Ah ! mon Dieu ! quel bruit!... qu'est-ce donc ?

BOQUILLON, lâchant madame Grichard et sautant au collet de Gabriel.

C'est vous !

GABRIEL.

Bon !... mes papiers par terre !... Lâchez donc!...

BOQUILLON.

En rentrant du Cirque... je vous ai trouvé ici... chez moi... et puis, votre air... vos pistolets... à onze heures et demie... C'est vous !

GABRIEL.

Moi?...

BOQUILLON.

Qui avez déposé là... sur mon édredon...

GABRIEL.

Déposé quoi?...

BOQUILLON.

Lui !... le petit !... l'enfant !

GABRIEL, étonné d'abord, puis, partant d'un éclat de rire.

Ah ! ah ! ah ! ah !...

Mme GRICHARD.

Un enfant !... il serait Dieu possible !... Ah ! voyons, voyons...
(Elle entre dans la chambre.)

BOQUILLON, la suivant.

Emportez-moi ça !...

GABRIEL, ramassant ses papiers.

Ah çà ! que diable, expliquez-vous... J'étais couché bien tranquillement, je mettais en ordre ces lettres, ces papiers... quand tout à coup...

BOQUILLON, le secouant.

Vous ne m'entendez donc pas?... Sur mon lit !... sur mon édredon tout neuf !... (A lui-même.) Un meuble de soie si délicat !... auquel le moindre oubli de ce petit serait funeste !

GABRIEL.

Quel petit?... Il y a donc réellement un...

BOQUILLON, furieux.

Un enfant !... un affreux petit monstre !... (Plus doucement.) Il est gentil... il me tendait ses petits bras potelés... (Avec colère.) Petit vagabond !...

Mme GRICHARD, revenant.

Oh ! il est magnifique, Monsieur ! il est magnifique !

BOQUILLON.

Eh ! qu'est-ce que ça me fait ?... est-ce qu'il m'est quelque chose ?... est-ce que je veux de ça chez moi ?... Prenez-le, emportez-le dans votre loge... Je vous le donne.

Mme GRICHARD.

Par exemple !...

GABRIEL.

Dame ! voisin, c'est vous...

BOQUILLON, à Gabriel.

Alors, Michel-Ange, ne vous gênez pas... ne craignez pas de m'en priver... Je vous en fais cadeau.

GABRIEL.

Merci !

Mme GRICHARD.

Mais, Monsieur...

BOQUILLON.

Mais... mais... mais comment a-t-il pénétré chez moi ?... ma porte était fermée, ma fenêtre barricadée, ma cheminée grillée... Il y a donc escalade et effraction dans son fait ?... C'est donc un filou ?...

GABRIEL, riant.

Cet enfant ?...

BOQUILLON.

Eh ! non !... celui qui l'a déposé... son père... car il a un père... à moins que ce ne soit sa mère... car il doit avoir une... (Violemment.) Madame Grichard, c'est vous !..

Mme GRICHARD.

Ah ! Monsieur !.. vous, qui me voyez tous les jours !

(Gabriel rit.)

BOQUILLON.

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

Mais que diable donc vais-je faire ?...
Ah ! morbleu ! je vais l'envoyer

Chez le juge de paix... le maire...
Le commissaire du quartier!

GABRIEL.

Non, gardez-le, par bienfaisance.

BOQUILLON.

Merci!... j'aurais, par ce marché,
Tout l'ennui de la pénitence,
Sans avoir eu ma part dans le péché!

(On frappe au fond. — Tous trois s'arrêtent tout à coup, et se regardent avec étonnement.)

BOQUILLON.

Entrez!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, L'AUVERGNATE.

L'AUVERGNATE, entr'ouvrant la porte.

M'sieur Boquillon, s'vous plaît?

BOQUILLON, vivement.

Dieu! serait-ce... C'est la maman?.. Ah! Madame! (Il se trouve en face de l'Auvergnate.) Qu'est-ce que c'est que ça?..

GABRIEL, riant.

Bon!

BOQUILLON, à part, aux autres.

Pauvre petit! ce n'est pas cossu... (Haut.) Enfin, Madame... riche ou pauvre... ça ne fait rien... Eh! mon Dieu! ce n'est ni l'or ni la grandeur qui donnent de ça... (Il se touche le cœur.) Et si c'est vous... reprenez-le... (Il la fait passer du côté de la chambre.) Je vous pardonne... quoique vous ayez été bien indiscrète, de choisir ma chambre, mon édr...

L'AUVERGNATE, le regardant, sans comprendre.

M'sieur Boquillon, s'vous plaît?

BOQUILLON.

Eh bien! oui, c'est convenu, Boquillon, c'est moi... Vous venez le réclamer, n'est-ce pas?

L'AUVERGNATE.

De quoi?

BOQUILLON.

Comment! de... Alors, qu'est-ce que vous voulez? qu'est-ce qui vous amène?... que me veut cette mauricaude-là?

Mme GRICHARD.

Mais, Monsieur...

GABRIEL.

Mais écoutez-la!

L'AUVERGNATE, tout ahurie.

Dame! M'sieur, c'est une jeunesse... une demoiselle, je crois... qu'est venue me dire de passer à c'te heure-ci... que vous aviez besoin de moi.

BOQUILLON, avec pruderie.

Moi?...

L'AUVERGNATE.

Pour lors, vous n'avez donc pas besoin d'une nourrice?... Pardon, excuse...

(Elle fait un mouvement pour sortir.)

BOQUILLON, la retenant.

Hein?... comment?... une nourrice!... Vous êtes...

L'AUVERGNATE.

L'Auvergnate... la femme au charbonnier du coin.

Mme GRICHARD.

Tiens! je la reconnais, à présent!

GABRIEL.

Et moi aussi...

BOQUILLON.

Pardieu!... une charbonnière... Elle porte ça sur sa figure.

GABRIEL, à l'Auvergnate.

C'est vous qui avez de si jolis enfants?...

L'AUVERGNATE.

Je n'en ai encore que onze... mon mari est si occupé!... mais

je marche sur mon douzième... je cherche un nourrisson, et si c'est vrai que vous avez un petiot...

BOQUILLON.

Allez-vous-en au diable !... je n'ai pas de petiot...(A lui-même.) Un petiot!

L'AUVERGNATE.

Ah! ma fine, excusez... on s'a moqué de moi... Bonsoir, M'sieur.

BOQUILLON.

Eh bien!... où allez-vous donc?...

L'AUVERGNATE.

Plaît-il?

BOQUILLON.

Est-ce que vous croyez que je vais lui donner... du fricandeau et du vin blanc, à ce petiot?

Mme GRICHARD.

A la bonne heure!... Venez le voir, l'Auvergnate, venez...

(Elle entre dans la chambre de Boquillon.)

L'AUVERGNATE, la suivant.

Où c'qu'il est donc?...

BOQUILLON.

Me voilà une nourrice, à présent!...

GABRIEL.

Que voulez-vous, voisin, c'est quelque pauvre diable qui se sera dit : Un vieux garçon, qui est seul... sans famille... sans...

BOQUILLON.

C'est un impertinent!...

GABRIEL.

Après ça, c'est Dieu qui vous l'envoie... c'est flatteur pour vous... et les devoirs de l'hospitalité...

BOQUILLON, furieux.

Allez donc vous coucher !

GABRIEL, riant.

C'est ce que j'allais faire... Adieu, voisin... bien des choses à monsieur votre petiot... Ah! ah! ah! ah!...

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

BOQUILLON, Mme GRICHARD, L'AUVERGNATE, dans la chambre.

BOQUILLON.

Ris donc!... rapin!... barbouilleur!... Michel-Ange, toi?... monsieur Crouton, va!...

Mme GRICHARD, rentrant enthousiasmée.

Ah! Monsieur, le bel enfant!... Je vous en fais mon compliment.

BOQUILLON.

Votre compliment... de quoi?... Est-ce que j'y suis pour rien?... (A la porte de la chambre.) Nourrice!... l'Auvergnate!... retirez-le de dessus mon édredon... posez-le ailleurs... sur une chaise... sur la table de... n'importe où.

Mme GRICHARD, vivement.

Il crie, Monsieur!

BOQUILLON.

Il crie!... il crie!... qu'est-ce que ça me fait?... ça m'est bien égal, qu'il crie!... (A la cantonade, avec douceur.) Calmez-le, bonne femme...

Mme GRICHARD.

Ah! c'est bien!

BOQUILLON, brusquement, et la faisant reculer.

Qu'est-ce qui est bien?... Est-ce la manière dont vous gardez votre porte?... Des enfants en bas âge entrent dans la maison... des aventuriers... et vous leur tirez le cordon!... sans savoir chez qui ils vont!... Voilà comment on est dévalisé.

Mme GRICHARD, vivement.

Ah! monsieur!... il vous tend ses petits bras!...

BOQUILLON, brusquement.

Allez donc vous promener!... (Regardant.) c'est vrai... pauvre petit! (A madame Grichard.) Est-ce un garçon?

Mme GRICHARD, baissant les yeux.

Je... crois que oui.

BOQUILLON. (A la cantonade, avec douceur.)

Donnez-lui à téter, nourrice... je vous paierai ce qu'il aura bu.

Mme GRICHARD, vivement.

Oh! comme il boit!

BOQUILLON.

Pardieu!... pour boire... il boit... ce n'est pas ce qui m'inquiète... (Regardant.) Petit ivrogne! petit goulu!... en prend-il!... Tenez, tenez... (A lui-même.) Qu'est-ce que ça deviendra, mon Dieu? (Regardant de nouveau.) Il y retourne! (Après avoir regardé, d'un air de connaisseur:) Elle est fort bien, cette nourrice... fort bien.

L'AUVERGNATE, de la chambre.

Hé! M'sieur!

BOQUILLON, inquiet.

Hein?... qu'est-ce qu'il a encore?... Est-ce qu'il a compromis... mon édredon?

L'AUVERGNATE.

Il me faut du linge, pour le changer.

BOQUILLON.

Allons! bon!... Est-ce que j'ai ce qu'il vous faut?...

(Il va s'asseoir dans le fauteuil.)

Mme GRICHARD, empressée.

Ah! oui, on peut, en attendant, avec des serviettes...

BOQUILLON, assis.

Mes serviettes!... pour un inconnu!... pour un... jamais! (A madame Grichard.) Mère Grichard... dans l'armoire... la seconde planche... des liteaux bleus... (Madame Grichard va à l'armoire du

fond.) Eh bien? où allez-vous?... A l'armoire à porte-manteau!

Mme GRICHARD.

Ah! c'est vrai!... Je perds la tête...

(Elle passe dans la chambre de Boquillon.)

BOQUILLON.

Et moi aussi... (A lui-même.) Moi, qui me réjouissais d'être seul... sans femme... sans... C'est une bombe!...

(Il s'étend dans le fauteuil, comme pour s'endormir.)

L'AUVERGNATE, criant.

Hé! bourgeois!... un béguin!

BOQUILLON, se levant brusquement.

Un béguin!... Est-ce que j'ai des béguins?... On n'en tient pas ici!... (Otant son bonnet.) Un bonnet de coton, si vous voulez..,

(Il le lance dans la chambre; au même instant, madame Grichard en sort.)

Mme GRICHARD, recevant le bonnet.

Enfin, Monsieur, vous le gardez...

BOQUILLON.

Je le garde!... Est-ce que je peux le mettre à ma porte, et lui dire : Va, mon vieux, retourne là d'où tu es venu?... Pauvre innocent! Je le garde... il le faut bien... Mais je trouverai sa famille... oui, ventre-saint-gris! je la trouverai, ou je... Mais d'où vient-il? d'où arrive-t-il? d'où tombe-t-il?... Voyons, la Grichard, aidez-moi; cherchons ensemble... Et, d'abord, dans la maison... le premier?...

Mme GRICHARD.

Ah! Monsieur... une vieille dame dévote.

BOQUILLON.

Oh! dévote!... mais vieille, c'est vrai... même plus vieille que... (Il montre madame Grichard.)

Mme GRICHARD.

Vous dites?...

BOQUILLON.

Nous disons... Au second... c'est un banquier veuf...

Mme GRICHARD.

Le troisième est en voyage...

BOQUILLON.

Et le quatrième est à louer... C'est extraordinaire !... (Vivement.) Et les petites bonnes ?

Mme GRICHARD.

Ah ! Monsieur, je les connais toutes... et elles sont toutes sages.

BOQUILLON.

De plus en plus extraordinaire... L'enfant vient donc du dehors, de la rue, du quartier... (Tout à coup.) Si c'était du café de la rue Meslay ?...

Mme GRICHARD.

Où c'que vous jouez aux dominos ?

BOQUILLON.

Oui... Et pas une marque pour le reconnaître !... pas un bijou, comme dans les romans !

Mme GRICHARD.

Rien du tout.

BOQUILLON.

Et vous n'avez rien reçu pour moi ?... pas de lettre ?...

Mme GRICHARD.

Non... Ah ! si !... une carte.

BOQUILLON.

Une carte !... et vous ne me le dites pas !...

Mme GRICHARD.

Je l'ai là, dans mon estomac...

BOQUILLON.

Avec mes biscuits ?... Fouillez, fouillez dans votre estomac.

(Il s'approche de la chambre et y regarde.) Chut !... il vient de s'endormir... Elle le recouche... (A demi-voix, à la porte.) Pas sur mon édredon ! (A madame Grichard.) Eh bien !... cette carte ?

Mme GRICHARD.

Allons ! bon !... je l'aurai laissée dans la loge !

BOQUILLON, très-fort.

Que le diable vous... (Craignant d'éveiller l'enfant, et très-bas.) vous emporte !

Mme GRICHARD, de même.

Oui, Monsieur... j'y vas !

(Elle sort au fond.)

SCÈNE IX.

BOQUILLON, L'AUVERGNATE.

BOQUILLON.

Cette carte me dira peut-être... Ah ! si je puis découvrir les scélérats !

(Il va se rasseoir dans le fauteuil, et essaie encore de s'endormir.)

L'AUVERGNATE, revenant et à demi-voix.

Ça y est... il dort comme un bienheureux... (S'approchant du fauteuil de Boquillon, et élevant la voix.) Ah ! bourgeois, le beau petiot !... Je vous en fais mon compliment.

BOQUILLON, surpris.

Bon ! à l'autre !

L'AUVERGNATE.

C'est votre ressemblance !

BOQUILLON.

Merci, ça me fait bien plaisir... Il n'y a pas de quoi !

L'AUVERGNATE.

Et il a un fier appétit, allez !

BOQUILLON.

Eh bien ! l'Auvergnate, il faut vous charger de ses repas, ma bonne.

L'AUVERGNATE, empressée.

Oui, bourgeois !... à quarante francs par mois.

BOQUILLON.

Quarante francs par mois !... et qui est-ce qui vous les donnera, ma chère amie ?

L'AUVERGNATE.

Mais, dame !... vous, donc !

BOQUILLON.

Moi, donc, Boquillon ?... quarante francs, pour un enfant, que je n'ai pas... Moi, qui me suis privé de cette douceur paternelle, j'irais... Elle est bonne là, madame charabia !... quarante francs !... (Changeant de ton.) On m'a dit cependant que pour vingt-cinq francs...

L'AUVERGNATE.

Quarante, avec un pain de sucre et deux livres de savon.

BOQUILLON, se levant tout à coup.

Plaît-il ?... un pain de savon et deux livres de... Non, je veux dire... enfin, n'importe... Et qui est-ce qui vous donnera ça ?

L'AUVERGNATE.

Mais, dame !... vous, donc !

BOQUILLON.

Encore moi, donc ?... Vous croyez que je vais écorner mes rentes, me ruiner en épiceries, pour un petit intrigant qui me tombe sur la tête comme une cheminée !... Allons donc !... avec votre pain de sucre et vos deux livres de... (Changeant de ton.) Par an ?

L'AUVERGNATE.

Ah ! ouiche ! par mois.

BOQUILLON.

Par... Il consomme dix livres de sucre par mois, ce monsieur-là !... plus que je n'en absorbe dans mon café !... Dix livres, à un franc !... ce qui, avec les quarante, fera cinquante !... qui, multipliés par douze, donneront par an... Attendez donc... Cinq fois deux font dix, pose zéro, retiens un... cinq fois un font cinq, et un font six... et cinq que j'ai posés... et zéro que j'ai retenu... non !... et six que j'ai... (S'embrouillant dans son calcul.) Allez vous promener !

L'AUVERGNATE.

A vot' volonté, bourgeois... je m'en vas.

BOQUILLON.

Mais, non !... un instant !... Est-elle vive, cette Auvergnate !... Me laisser cet enfant sur les bras, comme si je pouvais le... Je ne tiens pas de ces bouteilles-là chez moi.

L'AUVERGNATE.

Dame ! faut l'élever au biberon.

BOQUILLON.

Au biberon ?... Ah ! bien ! ah ! bon !... Me voyez-vous, le coude en l'air... ingurgitant à ce petit... Ah ! bon !...

L'AUVERGNATE.

Alors, payez, bourgeois... Vous serez content du lolo !...

BOQUILLON.

Content !... qu'est-ce que ça me fait ?... Est-ce que c'est moi qui vais... (A part, après l'avoir regardée.) Elle est fort bien, cette nourrice... fort bien ! (Haut.) Allez, prenez-le, emportez-le... je paierai... je me gênerai... et pour les enfants des autres !

(Il va se rasseoir.)

L'AUVERGNATE, qui s'éloignait, se ravisant.

Ah !... j'oubliais... Faut aussi une layette.

BOQUILLON.

Comment avez-vous dit ?

L'AUVERGNATE.

Une layette.

BOQUILLON.

Une layette... j'avais bien entendu... Et qui est-ce qui vous donnera ça ?

L'AUVERGNATE.

Mais vous, donc.

BOQUILLON, se levant.

Ah ! moi, donc, toujours ?... (Avec douceur.) Malheureuse charabia, vous vous êtes fourré dans la tête que moi, Boquillon, célibataire, rentier, moral et rangé, j'allais m'induire en layette, pour un... pour... (Frappant du pied et criant.) Combien ça coûte-t-il, une layette ?... Combien, sacrebleu !... car c'est impatientant, à la fin !

L'AUVERGNATE, tremblante.

Mais, dame ! Monsieur... pour cent francs... cinquante écus... Vous m'avez fait une peur !...

BOQUILLON.

Voyons, voyons, remettez-vous... Les émotions, ça pourrait faire du tort... aux rations de ce petit... (On entend crier l'enfant.) Bon ! le voilà qui crie !...

L'AUVERGNATE.

Vous l'avez réveillé !...

BOQUILLON.

Allez donc, prenez-le, dorlotez-le, flanquez-lui du... du lolo... C'est moi qui paie...

L'AUVERGNATE.

La layette aussi ?

BOQUILLON.

Oui... allez !

Air : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Sucre, savon, langes, ma chère,
Je paierai tout...
(Elle sort.)
C'en est donc fait!
C'est un crédit supplémentaire,
Dont je vais grever mon budget.
Les charges vous tombent des nues !
Il faut donc qu'un garçon prudent
Mette désormais un enfant
Dans ses dépenses imprévues !

SCÈNE X.

Les Mêmes, Mme GRICHARD.

Mme GRICHARD, très-affairée.

Voici !... voici !...

BOQUILLON.

Ah!... la Grichard!... Eh bien ! cette carte?

Mme GRICHARD, tranquillement.

Je ne la retrouve pas.

BOQUILLON.

Bien !... bravo !... (Montrant madame Grichard.) Encore une qui me fouette le sang !... C'est une infusion de bourrache, que cette portière-là !

Mme GRICHARD.

Je l'aurai perdue.

BOQUILLON.

Perdue... où ?... dans les escaliers ?... chez moi ?... (Apercevant une carte par terre.) Ah ! la voilà !

Mme GRICHARD, en trouvant une dans son corset.

Tiens ! la voilà !

BOQUILLON, ramassant la carte.

Vous l'aviez laissé tomber, parbleu !

Mme GRICHARD.

Mais non... puisqu'elle était dans mon corset... au fond.

(Ils se présentent en même temps les deux cartes, qui se trouvent ainsi rapprochées.)

BOQUILLON.

Hein !... En voilà deux, à présent!

Mme GRICHARD.

Dame ! c'est peut-être du père.

BOQUILLON.

Donnez donc !... (Lisant.) « Joseph Piperon... » (Jetant la carte.) Imbécile !

Mme GRICHARD.

Ah ! pauvre homme !... comme vous l'arrangez !

BOQUILLON.

Non ! vous... Piperon, un vieil ami à moi... un professeur de clarinette... c'est bien lui qui se permettrait des plaisanteries de ce genre-là... Mais l'autre ! l'autre!

Mme GRICHARD, curieuse.

Ah ! oui... la vôtre !

BOQUILLON, lisant au dos de la carte.

« J'attends des nouvelles !... (Ils se regardent.) Sauvez tout ce « que j'aime !... » (Ils se regardent de nouveau.) Ah ! mon Dieu!

Mme GRICHARD.

C'est écrit au crayon !

BOQUILLON.

« J'attends des nouvelles !... »

Mme GRICHARD.

De l'enfant !...

BOQUILLON,

C'est clair !... — « Sauvez tout ce que j'aime !... » Tout ce qu'il aime... c'est l'enfant !...

Mme GRICHARD.

Bah!... vous croyez!

BOQUILLON.

Parbleu!... Il n'est pas nécessaire d'être de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres... comme M. Champollion... pour deviner ça, et le reste... La carte était avec l'enfant, dans les langes... comme ça se fait toujours...

Mme GRICHARD, d'un air profond.

Et elle sera tombée.

BOQUILLON.

Vous êtes pétrie d'intelligence, portière... A l'avenir, je vous appellerai concierge! (Vivement.) Ah! mais, une carte!.. Il doit y avoir un nom!.. Oui, c'est ça!.. (S'approchant du flambeau qui est sur le guéridon et cherchant à lire.) « Le... Oh! comme c'est fin!... Ce genre qu'ils ont, mon Dieu!... Ils vous gravent à présent des petites lettres si minces... il faudrait une loupe... « Le... »

Mme GRICHARD.

Le?...

BOQUILLON.

« Le... le... »

Mme GRICHARD.

Le?... le?...

BOQUILLON.

Mais laissez-moi donc tranquille!.. vous voyez bien que je cherche... « Lecourtaud. » Le voilà!

Mme GRICHARD.

Lecourtaud?

BOQUILLON, continuant.

« Lecourtaud... » Bravo!.. Ah! la rue... je le tiens! (Désespéré.) La rue n'y est plus!.. écornée!

Mme GRICHARD.

M. Lecourtaud?

BOQUILLON, montrant la carte.

Eh! non, l'adresse!... Que vous êtes bête, ma chère!...

Mme GRICHARD, qui a réfléchi.

Ah! mais, attendez donc... Lecourtaud ?... c'est dans notre rue.

BOQUILLON.

Vrai?.. Donnez-moi mon chapeau !.. Voilà le jour... Une jolie nuit que j'ai passée là !.. Dans notre rue ?.. où ? le numéro?

Mme GRICHARD, apportant le chapeau.

C'est un banquier, un fort négociant, qui vend des toiles peintes... comme mon casaquin.

BOQUILLON.

Le numéro?

Mme GRICHARD.

J'ignore... Vers le milieu... à main droite.

BOQUILLON.

A main droite?.. Donnez-moi mon parapluie !.. Il est garçon?

Mme GRICHARD, apportant le parapluie.

Oui, Monsieur... à moins qu'il ne soit marié.

BOQUILLON.

Ça m'est égal ! (Il va pour sortir en robe de chambre, son parapluie sous le bras, et s'en aperçoit tout à coup. — Criant.) Comment ! vous ne me dites pas que je suis en robe de chambre !... Donnez-moi mon habit. (Il le passe.) Et mes claques ! mes claques !...

(Madame Grichard court les chercher.)

L'AUVERGNATE, rentrant.

A présent, bourgeois...

BOQUILLON.

A présent, madame charabia, emportez cet enfant.

Mme GRICHARD, apportant les claques, qu'elle met à Boquillon.

Vous le mettez en nourrice ?... Ah ! Monsieur, que vous êtes bon !..

BOQUILLON.

Bon ! bon !.. Ne fallait-il pas le mettre au mont-de-piété?...

Vous avez des idées... (Montrant avec colère madame Grichard, qui est baissée et qui ne voit pas son geste.) Concierge, ça?... C'est une portière ! (Marchant.) Voilà ce que c'est!... et maintenant...

L'AUVERGNATE.

Comment! vous vous ensauvez sans l'embrasser ?...

BOQUILLON, avec colère.

Eh! allez donc vous... (Se calmant.) Au fait, ce pauvre chat, il n'y est pour rien... Ce n'est pas sa faute, si un père marâtre... Oh! Dieu! ça me... Je vais l'embrasser.

(Il passe dans la chambre.)

Mme GRICHARD, qui a suivi Boquillon jusqu'à la porte.

Hein! l'Auvergnate, qué événement!.. un enfant *homonyme* qui vous tombe comme ça!..

L'AUVERGNATE.

C'est donc pas à lui?

BOQUILLON, rentrant tout ému.

Cher petit ange!... Je l'ai baisé quatre fois sur ses grosses joues... Il avait l'air de me dire, dans sa pantomime : « Va, mon bon vieux Boquillon, va à la recherche de papa!..» Ça m'a remué les entrailles... Et puis, j'avais des larmes, là... Que Dieu me conduise!... (Étendant les mains du côté de la chambre.) Oh! sois tranquille, jeune inconnu... je le jure sur tes cheveux!...

Mme GRICHARD.

Il n'en a pas.

BOQUILLON.

Eh bien! sur son béguin!.. vieille... (Marchant dans la plus vive agitation.) Ah ! Lecourtaud!... nous verrons, industriel, s'il est permis à un négociant en toiles peintes... électeur... juré.. patenté... et peut-être marié... de déposer sa famille chez un... Mais, je ferai un procès au père! je ferai un procès à la mère!.. je demanderai cent mille francs d'indemnité!.. Pauvre chéri! tes traits sont gravés là, et je reconnaîtrai bien... L'Auvergnate, je vous le recommande... Je paierai tout... on me le rendra.

L'AUVERGNATE.

Je vas chercher le petiot.

Mme GRICHARD.

Oui... venez, venez.

BOQUILLON.

C'est ça... Allez chercher l'enfant... moi, je vais chercher le père!... (Brandissant son parapluie.) A nous deux, papa!..

(Il sort par la droite, en même temps que l'Auvergnate et la portière entrent dans la chambre à gauche.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, reparaissant, et à voix basse.

Une carte!.. Comment se fait-il?.. Ah! n'importe... Pauvre enfant! j'ai réussi... Sa mère sera contente... et je puis m'échapper.

(Elle fait quelques pas.)

BOQUILLON, rouvrant tout à coup la porte, mais sans rentrer.

Mère Grichard!... nourrice!...

CHARLOTTE.

Oh!

(Elle n'a que le temps de se jeter derrière la porte, ouverte par Boquillon.)

Mme GRICHARD et L'AUVERGNATE, de l'autre côté, de même.

Qu'est-ce qu'il y a?

BOQUILLON, de la porte.

Je vous recommande mon édredon!.. (Il disparaît un instant, puis, comme par réminiscence:) Ah! et fermez la porte... pour qu'il n'en vienne pas un second!

(Il referme la porte. — Charlotte reparaît.)

Mme GRICHARD et L'AUVERGNATE, rentrant dans la chambre, et riant.

Ah! ah! ah! ah!

BOQUILLON, dans le lointain.

Cordon, s'il vous plaît!

(L'Auvergnate et la mère Grichard entrent en riant dans la chambre.—Charlotte est demeurée blottie près de la porte. — Le rideau baisse.)

ACTE DEUXIÈME

Un petit salon, à pans coupés. — La porte d'entrée, à gauche, au fond, dans le panneau oblique. — Dans le panneau oblique, à droite, porte des magasins. — Sur un plan plus rapproché, deux portes latérales. — Celle de droite donne dans le cabinet de Lecourtaud, l'autre dans les appartements. — Au fond, deux grandes fenêtres, et, entre ces deux fenêtres, une cheminée surmontée d'une glace sans tain, avec store. — Quand le store est levé et que les deux fenêtres sont ouvertes (comme à la première scène), on aperçoit le premier étage de la maison en face, avec un balcon en saillie et cette enseigne : *Modes au premier.* — Mobilier élégant. — Une petite table à droite, au premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE.

LECOURTAUD, AMANDA, HOPE.

(Au lever du rideau, Lecourtaud et sa femme déjeunent. — Hope les sert.)

AMANDA, préoccupée, et les yeux fixés sur la pendule, à part.

Huit heures et demie !... bientôt neuf heures !... et rien encore !... pas de nouvelles !... Ce maudit duel, cependant...

LECOURTAUD, qui regardait au fond, s'apercevant de sa distraction.

Eh bien !... qu'as-tu donc, chère amie ?... tu ne manges pas...

AMANDA.

Si fait, si fait.

LECOURTAUD, à part, en regardant au fond.

Je suis sûr qu'il est là !... Je parie que le vaurien est avec les petites marchandes de... (Deux jeunes filles paraissent sur le balcon

en face, lutinées par un jeune dragon, qui leur prend la taille.) Juste!... c'est mon bandit!... le voilà encore en train de...

AMANDA, qui a suivi ces mouvements.

Eh bien! eh bien! monsieur Lecourtaud?...

LECOURTAUD, souriant.

Hein? plaît-il?...

AMANDA.

A ton tour, c'est toi qui ne manges pas...

LECOURTAUD.

Moi?... si... c'est que... je... (Au domestique.) Hope, baissez le store... et fermez ces croisées... (A lui-même.) Louez donc un appartement sur des jardins, à Paris!...

AIR *de Julie.*

Six mois après, c'est un square, une rue :
Tous nos jardins se changent en maisons!
Les verts bosquets, qui récréaient la vue,
Sont envahis par messieurs les maçons!
Grâce au moellon, qui sur eux toujours gagne,
  Adieu, nos beaux arbres proscrits!...
Depuis dix ans, les jardins de Paris
  Sont tous partis pour la campagne...
Depuis dix ans, les jardins de Paris
  Sont retournés à la campagne!

Comme c'est agréable, maintenant, d'avoir là, en face, ce magasin de modes!... ce balcon... toujours garni de petites filles!...

AMANDA.

Mon Dieu, monsieur Lecourtaud, tu t'en occupes beaucoup, de ce magasin.

LECOURTAUD.

Ah! bah! je m'en moque bien!... Jalouse!...

AMANDA, travaillant, à part.

On a frappé!...

(Elle regarde à la pendule.)

LECOURTAUD, qui a surpris ce mouvement.

C'est comme si l'anxiété avec laquelle tu suis l'aiguille de cette pendule... me portait ombrage!...

AMANDA.

Jaloux!... En vérité, monsieur Lecourtaud, tu as parfois des idées... d'un ridicule!

LECOURTAUD.

J'ai des idées... j'ai des idées... qui sont admises dans le commerce... Ma chère Amanda, je possède une superbe manufacture de toiles peintes... à moi tout seul... je possède quarante mille francs de rente... à moi tout seul... (La regardant.) et je serais bien aise de posséder... tout ce que je possède... à moi tout seul...

AMANDA.

Est-ce que tu en doutes?... (Au domestique qui entre, et d'un air indifférent.) Il n'est rien venu pour... mon mari, ce matin?

HOPE, présentant des papiers à Lecourtaud.

Si fait, les lettres et les journaux de monsieur... Ah! pardon!... j'oubliais... Un homme... un vieux monsieur, a carillonné deux fois à la porte... il voulait voir monsieur... il voulait parler à monsieur... et, la seconde fois, comme je lui répétais que monsieur et madame n'étaient pas levés, il s'est mis en colère... et m'a menacé de son parapluie.

(On entend un coup de sonnette.)

LECOURTAUD.

On sonne!

HOPE.

C'est encore lui, sans doute... je vais dire à Comtois...

LÉONARD, en dehors.

Il y est?... tant mieux... Oh! je n'ai pas besoin d'être annoncé, moi...

LECOURTAUD, vivement.

Eh! mais!... c'est la voix de Léonard!

AMANDA.

Qui ?... votre commis voyageur ?

(Ils se lèvent.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LÉONARD.

LÉONARD, entrant.

Lui-même !... (Tendant les mains.) Monsieur Lecourtaud !... madame !...

LECOURTAUD, lui prenant les mains.

Comment ! c'est vous, mon jeune ami ?... voilà une surprise !... Vous arrivez de...

LÉONARD, gaiement.

De Saint-Pétersbourg... en passant par Naples et Alger... Chemin d'écolier et de commis voyageur... chemin que j'ai semé de toiles peintes, et où j'ai ramassé force roubles, ducats et autres pièces de cinq francs... à l'intention des négociants que je représentais... avec agrément, je puis le dire !... Honneur à l'industrie française !... c'était partout mon mot de passe... Mais permettez que j'embrasse....

(Il baise la main d'Amanda.)

LECOURTAUD.

Allez, faites, faites.

AMANDA.

Après une si longue absence !...

LÉONARD.

Vous trouvez ?... Ma foi ! je n'ai pas compté... Nous autres, juifs errants du commerce, à qui le métier dit : Marche ! marche !... nous n'avons pas le temps de mesurer... le temps... Bref, arrivé ce matin, ma première visite à mes patrons est pour vous.

LECOURTAUD.

Ce cher Léonard !... Bien vrai, la première ?...

LÉONARD.

A peu près.

LECOURTAUD, riant.

Je m'en doutais... la première a été pour... mademoiselle... chose... enfin quelqu'un de ce genre-là... Farceur !

AMANDA.

Monsieur Lecourtaud !

LÉONARD.

Eh bien ! non... vrai... en venant ici, j'ai passé à la porte d'un oncle à succession... Alors, la nature, vous concevez... j'ai voulu l'embrasser... je ne l'ai pas trouvé... mais j'ai appris... Ah ! ah ! ah ! ah !...

LECOURTAUD, riant aussi.

Quoi donc ?... il est mort ?...

AMANDA, avec reproche.

Ah !

LÉONARD, riant.

Non, grâce au ciel ! il dure toujours... Il paraît même qu'il rajeunit... car il a profité de mon absence pour se donner un héritier... direct.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

On m'a conté je ne sais quelle histoire...
Dans tout le quartier on prétend
Qu'à mon vieil oncle... quelle gloire !
Il est tombé du ciel... un bel enfant.
(Riant.)
Un enfant ! un fils ! à son âge !
J'en ris encor...

LECOURTAUD.

Vous riez ?

LÉONARD.

C'est certain.

LECOURTAUD.

Vous y perdez un héritage!...

LÉONARD.

C'est vrai, mais j'y gagne un cousin!
Eh! oui, j'y perds un héritage,
Mais aussi, j'y gagne un cousin.

AMANDA.

Bon jeune homme!

LÉONARD.

Mais donnez-moi donc de vos nouvelles... Toujours bien portant, monsieur Lecourtaud?... et madame... me paraît rajeunie d'un an.

AMANDA.

Vous trouvez?... Je ne compte pas non plus. (A part.) Il est toujours très-bien, ce petit voyageur!

(Elle remonte vers le fond, et donne des ordres à Hope. Ensuite elle va vers la pendule, puis vers les fenêtres, avec inquiétude.)

LÉONARD, prenant Lecourtaud à part.

Et le petit Oscar... votre fils... que j'ai laissé brigadier?

LECOURTAUD, bas.

Chut! ma femme!...

LÉONARD, baissant la voix.

Vous ne lui avez donc pas encore avoué qu'avant votre mariage...

LECOURTAUD.

Et le moyen? Oscar me fait donner au diable, mon cher... Il vient de passer maréchal des logis dans les dragons.

LÉONARD.

Bravo!

LECOURTAUD.

Bravo... bravo... C'est un billet de mille francs que me coûte chacun de ses grades... Son avancement me ruine... Et puis, ce n'est pas tout... le champagne, les amourettes...

LÉONARD.

C'est très-bon !

LECOURTAUD.

C'est excellent, parbleu !... mais c'est cher... Dans le temps, quand je logeais en face d'un restaurant, il y déjeunait toute la journée... pour me voir... Maintenant que je demeure en face d'un magasin de modes... je ne sais pas précisément ce qu'il y fait toute la journée... mais c'est toujours pour me voir.

LÉONARD.

Ah ! il vous aime !...

LECOURTAUD.

Eh bien ! si vous le rencontrez, tâchez de modérer un peu cette tendresse-là. (Vivement.) Silence !... ma femme !

(Il s'approche d'un petit bureau qui est à gauche, et y prend des papiers qu'il examine. Amanda, qui s'est assise à droite, ayant l'air de s'occuper d'un ouvrage de broderie, fait des signes à Léonard, dès que Lecourtaud a le dos tourné.)

LÉONARD, voyant les signes d'Amanda, à part.

Hein ?... qu'est-ce que... (S'approchant d'elle.) Quelle émotion !

AMANDA, bas.

Vous connaissez... M. Gabriel ?

LÉONARD.

Beaucoup... ce jeune peintre qui faisait votre portrait, l'année passée...

AMANDA.

Il le fait toujours.

LÉONARD, étonné.

Ah !... depuis un an ? (Regardant Lecourtaud. — A part.) Soyez donc fabricant de toiles peintes !... (A Amanda.) Eh bien ?

AMANDA, plus bas.

Il a un duel ce matin.

LÉONARD.

Un duel !

AMANDA, bas.

Pour moi... Une querelle au spectacle... hier au soir... et je tremble !...

LECOURTAUD, se rapprochant.

Léonard ?

AMANDA, bas.

Chut ! pas un mot !...

LECOURTAUD.

Venez donc dans mon cabinet... me rendre vos comptes.

LÉONARD.

A vos ordres. (Saluant.) Madame... (A part.) Chacun son secret. (Les désignant.) L'un, un fils ; l'autre, un amant... Il n'y a que Paris pour ça !

LECOURTAUD, le faisant entrer dans son cabinet, à droite.

Passez, passez... je vous suis.

(Léonard sort, Lecourtaud le suit. — La porte d'entrée s'ouvre.)

AMANDA, tressaillant, à part.

Quelqu'un !... Enfin !...

(Elle fait quelques pas vers la porte d'entrée, et s'arrête en entendant annoncer Godefroy.)

SCÈNE III.

AMANDA, GODEFROY, LECOURTAUD, HOPE.

HOPE, annonçant.

M. Godefroy !

LECOURTAUD, revenant.

Eh ! bonjour, mon cher !

AMANDA.

M. Godefroy !

GODEFROY, la voyant.

Mille pardons, Madame, de me présenter de si bonne

heure !... C'est une visite d'affaires, visite intéressée. (A Lecourtaud.) Voulez-vous, mon cher Lecourtaud, m'escompter cet effet ?

LECOURTAUD.

Volontiers... C'est pour votre commerce de dentelles ?... Entre négociants...

(Il prend la traite.)

GODEFROY.

Non ; c'est de l'argent à ma sœur... dont je suis le tuteur, comme vous savez.

AMANDA.

Et comment se porte mademoiselle Godefroy ?

GODEFROY.

Mieux... Elle est arrivée hier de Normandie.

LECOURTAUD, près de sortir.

Comment ?... je l'ai rencontrée avant-hier...

GODEFROY, avec un mouvement de surprise très-marqué.

Vous dites ?...

LECOURTAUD.

Je l'ai trouvée un peu triste... mais toujours jolie... Je vais vous escompter cela.

(Il sort à droite.)

SCÈNE IV.

AMANDA, GODEFROY.

GODEFROY, à part.

Avant-hier !

AMANDA.

Mon Dieu ! qu'avez-vous donc ?

GODEFROY, très-troublé.

Rien, rien... Mais c'est singulier... cette rencontre d'avant-hier !...

AMANDA.

Mon mari s'est peut-être trompé.

GODEFROY.

Je ne crois pas... c'est la troisième personne qui me dit l'avoir vue... à Paris... quand je la croyais depuis cinq mois... près de Fécamp!

AMANDA, à part.

Tiens! tiens! tiens!

GODEFROY, préoccupé et agité.

Est-elle allée en Normandie, seulement?... Ah! depuis cette aventure... dont je n'ai jamais eu l'explication...

AMANDA.

Une aventure?... elle aussi! (Se reprenant.) Je veux dire...

GODEFROY.

Oui... quand nous avions une campagne au-dessus des Prés Saint-Gervais... où je surpris un jour ma sœur... seule... et tout en larmes...

AMANDA.

Ah!

GODEFROY, s'apercevant de son attention et se ravisant.

Je sors par le magasin... je reviendrai voir votre mari dans la matinée.

AMANDA.

Mais Charlotte, votre jeune cousine... ne sait pas?...

GODEFROY.

Eh! Charlotte!... avec son air mystérieux, elle me fait damner... on me cache quelque chose!... mais, morbleu!...

AMANDA, écoutant.

Ah! mon Dieu!... qu'est-ce que j'entends!... quel bruit!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, BOQUILLON, HOPE.

BOQUILLON, bousculant Hope.

Ah ! cette fois, vous ne m'empêcherez pas d'entrer !... au diable la valetaille !... je me moque du portier... du concierge... du suisse... et quand il aurait sa hallebarde !... Au fait, il n'a pas de hallebarde... Si vous êtes suisse, mon cher, allez chercher votre hallebarde... allez !

HOPE.

Mais on dit...

BOQUILLON.

J'y suis !.. m'y voilà !.. (Se mettant en attitude avec son parapluie. Venez m'en arracher !...

GODEFROY, s'avançant.

Qu'est-ce donc ?...

BOQUILLON.

Voilà votre bourgeois... je n'ai plus besoin de vous... A l'office, Labranche, à l'office !...

AMANDA, faisant signe à Hope de sortir.

Bien, bien... laissez.

BOQUILLON, s'avançant, à Godefroy.

C'est à monsieur... (A part.) C'est bien tout son portrait !... le même nez... plus grand !... (Haut.) C'est à monsieur Lecourtaud que j'ai l'honneur ?..

GODEFROY.

Non, Monsieur, ce n'est pas moi...

BOQUILLON.

Ah !... pardon... j'avais cru remarquer... dans le nez surtout... il y a quelque chose... Pardon... (Allant à Amanda, sans la regarder d'abord.) C'est à monsieur Lecourtaud que j'ai...

AMANDA.

Monsieur...

GODEFROY.

Ha ! ha ! ha ! ha !

BOQUILLON, ôtant son chapeau.

Ah !... du sexe !.. Pardon !... je suis si troublé !... (A Godefroy qui rit.) Eh ! Monsieur... quand on ne connaît pas... et qu'on est troublé...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LECOURTAUD.

LECOURTAUD, à la cantonade.

A ce soir... venez dîner.

BOQUILLON, le voyant.

Ah !... cette fois-ci !... les yeux, le nez, la bouche !... tout y est !... (Regardant Godefroy.) Qui est-ce qui a dit que celui-là... (A Godefroy.) Il n'a rien de vous, Monsieur, rien du tout !... allons donc !... (A Lecourtaud étonné.) C'est à monsieur Lecourtaud que j'ai l'honneur...

LECOURTAUD, souriant.

Que désirez-vous, Monsieur ?

BOQUILLON, à demi-voix.

Boquillon. . Boquillon, rentier de l'État... Cinq pour cent.

LECOURTAUD, riant.

Eh bien ?... après ?...

BOQUILLON, à part.

Il ne comprend pas !... (Haut.) Boquillon... dans cette rue... numéro 27...

AMANDA, à part.

Ciel !...

BOQUILLON.

Même rue... 27.

AMANDA, à part.

La maison de Gabriel !

LECOURTAUD.

Eh bien !... qu'est-ce que ça me fait, à moi ?...

BOQUILLON, à part.

Il ne comprend pas !... Ah ! mon Dieu !... ce n'est peut-être pas... Cependant... (Bas.) Je viens... pour l'enfant...

LECOURTAUD, à part.

Dieu !

BOQUILLON.

Je viens pour...

LECOURTAUD, bas et vivement.

Silence !

BOQUILLON, à part.

Ça y est !... je disais aussi... mais ça y est !

(Il va déposer son parapluie près de la cheminée.)

LECOURTAUD, vivement, et dans le plus grand trouble.

Tenez, Godefroy... tenez... votre argent... trois billets... Adieu, mon ami, adieu !... (Bas.) Laissez-nous.

GODEFROY, étonné.

Adieu... mon cher...

BOQUILLON, à part.

Ah ! gueusard... je te tiens !

LECOURTAUD.

Amanda... ma chérie... j'ai à parler avec monsieur... de toiles peintes.

AMANDA, les yeux fixés sur Boquillon.

Oui, mon ami... oui... Monsieur est ?...

LECOURTAUD.

Un dessinateur.

BOQUILLON.

Plaît-il ?...

(Lecourtaud lui fait signe.)

AMANDA, à part.

Numéro 27 !

GODEFROY, à part.

Quel diable de mystère !...

ENSEMBLE, à demi-voix.

AIR : *Il faut ici bientôt.* (La Tête de singe.)

BOQUILLON, à part, avec mystère.

Ah ! bravo ! c'est charmant !
Son trouble secret, sa contrainte,
Tout m'en est garant,
Je tiens maintenant
Le père de l'enfant !

LECOURTAUD et AMANDA, de même.

Dieu ! quel pressentiment !
De crainte
Mon âme est atteinte !
Mais, dans ce moment,
Cachons prudemment
Mon trouble et mon tourment.

GODEFROY, regardant Lecourtaud.

D'où vient, en ce moment,
Son trouble subit, sa contrainte ?
Un tel changement
Cache assurément
Quelque secret tourment.

(Amanda sort à gauche, Godefroy par le fond, à droite.)

SCÈNE VII.

LECOURTAUD, BOQUILLON.

(Boquillon a avancé un siége, et s'assied, pendant que Lecourtaud ferme avec soin la porte par laquelle Amanda est sortie.)

BOQUILLON.

A nous deux, maintenant !... Vous me direz...

LECOURTAUD, fermant la porte à gauche.

Pour Dieu !... silence !... Parlons bas !

BOQUILLON, très-haut.

Je veux bien... parlons bas...

LECOURTAUD, revenant et le voyant assis.

Hein ?...

BOQUILLON.

Asseyez-vous... ne vous gênez donc pas... Faites comme chez vous.

LECOURTAUD.

Ah çà! mais...

BOQUILLON, s'essuyant le front.

Ah ! c'est que, voyez-vous, les jambes me rentrent... je n'ai pas dormi... une nuit blanche... une nuit de garde... nationale... Et depuis ce matin, je cours... Je suis déjà venu deux fois !...

LECOURTAUD, s'asseyant près de lui.

Pour me parler du petit ?...

BOQUILLON.

Pour vous parler du... Mais de qui diable voulez-vous que je vous parle ?... (Élevant la voix.) Comment ! mon gaillard, vous avez un petit... et c'est moi...

LECOURTAUD, effrayé.

Taisez-vous donc !... Vous criez !...

BOQUILLON.

Je crie ! je crie !... il n'y a pas de quoi, peut-être !... (Mouvement de Lecourtaud.) Eh bien ! non, je ne crierai pas... Je comprends... à cause de cette dame qui était ici... Madame Lecourtaud ?... (Lecourtaud fait signe que oui. — Boquillon le salue.) Je vous en fais mon compliment... Une bien belle femme, Monsieur !... à la bonne heure... Si je me marie jamais, si c'était dans mes goûts, voilà comme...

LECOURTAUD, impatienté.

Eh ! morbleu !...

BOQUILLON, très-bas.

Oui, oui, je comprends... elle est étrangère à l'enfant... C'est vous qui... ce n'est pas elle que... Il se pourrait, au contraire, que ce fût elle qui... et vous que... Ça se voit tous les jours... Mais l'autre combinaison est moins désagréable pour vous.

LECOURTAUD, à part.

Qu'est-ce qu'il dit ?... (Haut.) Au fait, Monsieur !

BOQUILLON.

Oui, au fait, vous avez raison... au fait !... Puisque vous vouliez vous débarrasser de l'enfant...

LECOURTAUD.

Je voulais... je voulais le placer.

BOQUILLON, ôtant son chapeau.

Ah ! il est bon, le placement !... merci de la préférence !... Vous me direz qu'on prend ce qu'on trouve... Mais, si vous croyez que je m'en vais continuer à l'entretenir... à avancer tous les mois...

LECOURTAUD.

Eh ! Monsieur, ne criez pas !...

BOQUILLON.

Ne craignez rien, Monsieur... Je ne crierai pas... je ne ferai pas de scandale... le secret entre nous !

LECOURTAUD, lui prenant les mains.

C'est bien !... je suis reconnaissant !... (A part.) Allons ! encore quelque usurier qui l'exploite, et qui vient me rançonner !

BOQUILLON.

Ce que je veux, ce que je demande, c'est que vous le repreniez...

LECOURTAUD.

Eh ! Monsieur !...

BOQUILLON.

Non pas ici... Seigneur Dieu !.. Mais, du moins, est-ce que sa mère...

LECOURTAUD, tristement.

Elle n'existe plus.

BOQUILLON, ému.

Elle n'existe... (Lui serrant la main.) Je m'en doutais... Eh bien! Monsieur, je m'en doutais... Oui, ce matin, n'ayant pu vous voir... je suis retourné auprès de lui... Je le regardais avec amour, Monsieur... car il est superbe!... il a beaucoup de vous... (Mouvement de Lecourtaud.) Faites excuse, beaucoup... mais beaucoup... (A part.) en beau... (A Lecourtaud.) Et là, assis près de lui, je me sentais ému, je me disais : « Comment une mère, qui a de ça, peut-elle abandonner, exposer ainsi... » Mais, puisqu'elle n'existe plus... Pauvre enfant! je sens que je m'attachais à lui!

LECOURTAUD, touché.

Merci, bonhomme, merci!...

BOQUILLON, changeant de ton.

Ah çà! mais, vous existez, vous... vous avez même l'air d'exister assez agréablement... Vous devez avoir des entrailles... oui, vous en avez... (A part.) Il n'en a pas... il ne me demande pas seulement : Comment va-t-il?... (Haut.) Oui, vous en avez, des entrailles... vous devez vous charger de lui, vous vous en chargerez!...

LECOURTAUD.

Eh! Monsieur... on se lasse de tout!...

BOQUILLON, se révoltant.

Comment!... on se lasse!... Et moi donc?...

LECOURTAUD, effrayé.

De grâce!... taisez-vous!... Eh bien! oui, eh bien! oui... si vous avez fait des avances... on vous les rendra... à un intérêt modéré...

BOQUILLON, fièrement.

Je ne demande rien pour ma peine!... rien que ce qui m'est dû légitimement!... (A part.) Quand je dis légitimement!...

LECOURTAUD, à part.

Avec eux, c'est toujours la même chose !... (Soupirant.) Allons !... quelques billets de mille francs !... (Haut). Voyons, Monsieur, de quoi s'agit-il !... Je vous prie de croire que je ne l'ai pas abandonné... c'est une faute que j'expie... Si ma femme savait... elle croirait que je me ruine pour lui.

BOQUILLON.

Eh bien ! non... eh bien ! non... Il est si gentil !...

LECOURTAUD.

Gentil !... gentil !... Vous savez qu'il est bien dérangé...

BOQUILLON, le regardant.

Comment ! il est dérangé ?...

LECOURTAUD.

Beaucoup... vous le savez bien...

BOQUILLON, se levant brusquement.

Mais non, mais... Comment ! il est dérangé, et vous me le flanquez sur les bras !... (A part.) Vous verrez que mon édredon...

LECOURTAUD, qui s'est levé aussi.

Bref, votre compte, Monsieur, et je vais vous payer.

BOQUILLON.

Oh ! le compte n'est pas long... Vous me rembourserez le premier mois... et les autres, à l'Auvergnate elle-même.

LECOURTAUD.

L'Auvergnate ?... Ah ! c'est une Auvergnate, à présent... (A part.) Le mois dernier, c'était une Anglaise... et j'ai cru qu'une modiste...

BOQUILLON.

Une Auvergnate... à qui je l'ai recommandé... (Lecourtaud le regarde avec surprise.) Une femme très-bien... mais très-bien !... une carnation magnifique !

LECOURTAUD.

Plaît-il ? (A part.) C'est un vieux libertin !

BOQUILLON.

Il sera content... (Mystérieusement.) Entre nous... elle a tout ceci très-satisfaisant...

LECOURTAUD, lui prenant violemment le bras.

Monsieur!.. Mais quel métier faites-vous donc?...

BOQUILLON.

Monsieur, je suis rentier!... célibataire... sans charge... jusqu'à ce jour...

LECOURTAUD.

Quoi!... vous payez pour mon fils, à une femme...

BOQUILLON.

Qui le nourrit!... le gaillard... il dévore!...

LECOURTAUD.

Eh! à qui le dites-vous!

BOQUILLON.

Et il boit!... Ah! le petit ivrogne, boit-il!..

LECOURTAUD.

Eh! parbleu! je le sais bien!.. Il boit trop!

BOQUILLON.

Ah! bon!.. n'allez-vous pas le chicaner là-dessus... Que diable! Nous avons tous passé par là... et je crois que quand vous aviez son âge... vous pompiez joliment!..

(Il fait le mouvement de teter.)

LECOURTAUD.

Jamais, Monsieur!... jamais autant que lui!

BOQUILLON, riant, à part.

Il a la prétention de s'en souvenir!.. (Haut.) Vous ne voulez pas qu'il tette?

LECOURTAUD, avec humeur.

Hein?... qu'il tette du vin de Champagne.

BOQUILLON.

Du... plaît-il ?... Pardon... je crois que nous n'y sommes plus...

LECOURTAUD.

Qu'est-ce que vous me chantez ?

BOQUILLON, doucement.

A propos de quoi me parlez-vous de vin de Champagne ?

LECOURTAUD.

A propos de quoi me dites-vous qu'il tette ?

BOQUILLON.

Il tette... il tette... du lait !...

LECOURTAUD.

Du lait ?.. mon fils ?

BOQUILLON.

Mais oui, puisque l'Auvergnate...

LECOURTAUD, impatienté.

Mais, avec votre Auvergnate !... Qu'est-ce que c'est que ça, l'Auvergnate ?

BOQUILLON.

Ça ?... c'est la nourrice.

LECOURTAUD.

Ah ! çà, mais l'un de nous deux est bête...

BOQUILLON, vivement.

C'est vous !...

LECOURTAUD.

Quoi !... mon fils Oscar...

BOQUILLON.

Oscar ?... Ah ! il s'appelle... C'est un joli nom.

LECOURTAUD.

Vous l'avez mis...

BOQUILLON.

En nourrice.

LECOURTAUD.

Un brigadier au 3e dragons!...

BOQUILLON.

Vous dites ?...

LECOURTAUD.

Qui va passer maréchal des logis!...

BOQUILLON, accablé.

Pardon!... pardon!... Il vient de me passer un éblouissement... je n'ai plus de jambes!

LECOURTAUD, voulant le faire asseoir.

Vous êtes indisposé ?

BOQUILLON, éclatant.

Mais est-ce que je vous parle de ça ?... Est-ce que je connais des Oscar, des brigadiers, des maréchaux, des 3e dragons?

LECOURTAUD.

Comment! vous ne connaissez pas Oscar?

BOQUILLON.

Eh! allez donc vous promener!... C'est...

LECOURTAUD, furieux.

Et vous venez chez moi me faire causer!.. m'arracher un secret... que je n'aurais pas confié à mon ombre!..

ENSEMBLE.

BOQUILLON.

Quoi!.. vous nieriez ?..

LECOURTAUD.

Ah çà! qu'est-ce que c'est donc que cet homme-là, à la fin.

ENSEMBLE.

BOQUILLON.

Boquillon, rentier de l'État... cinq pour cent.

LECOURTAUD.

De quel droit venez-vous chez moi?... Vous êtes un intrigant.

BOQUILLON, suffoquant à ce dernier mot.

Un intrigant!...

LECOURTAUD.

De quel droit?...

BOQUILLON.

Ah!.. ah!.. c'est vous qui me direz de quel droit on ose, chez moi... Heureusement je n'ai pas perdu la carte!.. (La tirant de sa poche et la lui présentant.) Lisez!..

LECOURTAUD, criant et frappant du pied.

Qu'est-ce que c'est encore?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, AMANDA.

AMANDA, tout effrayée.

Ah! mon Dieu!... qu'est-ce donc?... quel bruit!...

BOQUILLON, à Lecourtaud.

Là!... vous avez crié!...

LECOURTAUD.

Rien, ma chère, rien, c'est... (Regardant la carte.) Ah!... Lecourtaud... C'est ma carte... Après?

BOQUILLON.

Tournez, s'il vous plaît.

LECOURTAUD, lisant.

« J'attends des nouvelles... »

AMANDA, à part.

Ciel!

LECOURTAUD, continuant.

« Sauvez tout ce que j'aime!... » (Vivement.) Cette écriture!...

BOQUILLON.

Eh bien?...

(Amanda, troublée, va pour sortir.)

LECOURTAUD, la retenant.

Amanda !... Madame !.. restez !...

(Il regarde Boquillon.)

BOQUILLON, à part.

Quelque révolution de ménage... Je n'en suis plus... (Haut.) Monsieur, j'ai bien l'honneur...

LECOURTAUD, l'arrêtant par le bras.

Où avez-vous trouvé cette carte ?

BOQUILLON.

Par terre.

LECOURTAUD.

Où ?

BOQUILLON.

Chez moi.

LECOURTAUD.

Quand ?... La vérité !... toute la vérité !... rien que la...

BOQUILLON, à part.

Ah ! çà, mais c'est un juge d'instruction, que ce négociant-là !..

LECOURTAUD.

Comment cette carte...

BOQUILLON, saisissant un signe d'Amanda.

Hein ?...

LECOURTAUD, se retournant.

Quoi ?...

AMANDA, se remettant, et avec calme.

A qui en as-tu donc ?... Je venais te prévenir que M. Godefroy t'attend dans ton cabinet.

LECOURTAUD, troublé.

Bien... j'y vais... (Lui présentant la carte.) Mais toi, reconnais-tu ton écriture ?...

BOQUILLON.

L'écriture de madame ?... Ah ! bah !... (A part.) Ventre-saint-gris !

AMANDA, *tranquillement.*

Mon écriture?... C'est de l'anglaise... tout le monde écrit comme ça...

LECOURTAUD.

Vous croyez ?...

AMANDA, *partant d'un éclat de rire.*

Ah! ah! ah! ah!

(Mouvement de Lecourtaud.)

BOQUILLON, *l'imitant.*

Ah! ah! ah! ah!... (A part.) Pourquoi rit-elle?

AMANDA, *montrant la carte.*

Regardez donc... examinez chaque mot... Quel rapport cela peut-il avoir avec mon écriture?... (Riant.) Et c'est pour ça que vous preniez cet air méchant?...

LECOURTAUD, *ébranlé.*

Non!... non!... Le fait est que... c'est ce vieil intrigant... (Avec colère.) Qu'est-ce que vous êtes donc venu me dire, vous?...

BOQUILLON, *s'exclamant.*

Moi?... c'est votre carte!...

LECOURTAUD, *à Amanda.*

Au fait, c'est ma...

AMANDA.

Allez donc!... cet homme est fou... et vous aussi.

(Elle déchire la carte et la jette au feu.)

BOQUILLON, *vivement.*

Qu'est-ce qu'elle fait?... Eh! ma carte!...

(Il prend les pincettes et cherche à la retirer du feu.)

LECOURTAUD.

Eh! oui... ça n'a pas le sens commun... Ce radoteur...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CHARLOTTE.

(Charlotte entre, l'air très-agité, et comme poursuivie.)

CHARLOTTE, à part.

Ah! mon Dieu!... ils me suivent!...

AMANDA.

Eh! mais, Charlotte!...

LECOURTAUD.

Qu'avez-vous donc?...

CHARLOTTE.

Rien... rien... c'est que j'ai monté si vite votre escalier... Ce n'est pourtant pas haut... et je suis tout essoufflée!

BOQUILLON, rejetant les pincettes.

Pas moyen!... flambée!...

CHARLOTTE, se trouvant en face de lui.

Oh!

BOQUILLON, la saluant.

Mademoiselle... (A part.) D'où sort-elle, celle-là ?...

CHARLOTTE, à part.

Que s'est-il passé?

LECOURTAUD.

Eh! mais... Godefroy... votre cousin... m'attend là, dans mon cabinet.

CHARLOTTE, vivement.

Oh! ne lui dites pas que je suis chez vous!... (Avec embarras.) Je viens pour une surprise que nous voulons lui faire, sa sœur et moi... une tenture nouvelle... une étoffe à choisir...

(Elle regarde toujours Boquillon.)

AMANDA, toujours occupée de Boquillon.

Eh bien! mon enfant, laissons mon mari passer près de M. Godefroy, et allons ensemble...

CHARLOTTE, à part.

J'attendrai qu'il soit sorti pour savoir...

BOQUILLON, saluant.

Mesdames... (A part.) Qu'ont-elles donc à me... reluquer, toutes les deux?

(Il prend un air fat.)

LECOURTAUD, bas à Boquillon.

Quant à vous... profitez de ce que la porte est ouverte, et ne me forcez pas à vous faire prendre... un autre chemin!

BOQUILLON.

Très-bien !... Je prends mon parapluie.

AMANDA, à Charlotte.

Venez...

ENSEMBLE, à demi-voix.

BOQUILLON, à part.

AIR : *On me trompe, je crois.* (Carlo et Carlin.)

Son conseil est très-bon :
S'il faut de sa maison,
D'une ou d'autre façon,
Que je sorte...
Mon choix n'est pas douteux :
Pour m'enfuir de ces lieux,
Le chemin qui vaut mieux...
C'est la porte.

LECOURTAUD.

Sortez de ma maison!...
Je suis doux, je suis bon,
Mais, au moindre soupçon,
Je m'emporte !
Sortez donc de ces lieux!
Désormais, plus heureux,
Évitez... je le veux...
Cette porte.

AMANDA, à part.

Ah ! j'en ai le frisson !
D'un mari, j'ai raison
De craindre le soupçon...
Mais n'importe !
Le doute est trop affreux !
Sachons tout... je le veux...

(Montrant Boquillon.)

Avant que de ces lieux
Il ne sorte.

CHARLOTTE, regardant Boquillon.

Lui, dans cette maison !...
Je tremble sans raison :
Il ignore mon nom...
Mais n'importe :
Prudemment, j'aime mieux
Me soustraire à ses yeux ;
Vite ! il faut de ces lieux
Que je sorte.

(Lecourtaud suit les femmes jusqu'à la porte des magasins ; ensuite, il sort par la porte de son cabinet, après avoir fait un geste à Boquillon. — Amanda s'arrête à la porte par laquelle elle allait sortir, fait signe de s'en aller à Charlotte, qui regarde toujours Boquillon avec anxiété, et referme la porte. — Pendant ce jeu de scène, Boquillon fait un mouvement pour sortir.)

SCÈNE X.

AMANDA, BOQUILLON.

BOQUILLON.

Ce n'est pas lui !... Brigadier... maréchal des logis... du Champagne !... (Amanda écoute à la porte du cabinet.) Ça n'a point le moindre rapport avec le pauvre petit... (Amanda va fermer la porte d'entrée, pendant que Boquillon continue.) Mais sois tranquille, cher petit ange !... Papa Boquillon a juré de trouver ton auteur... il le jure encore !... Allons !...

(Il va pour sortir et se trouve en face d'Amanda.)

AMANDA, à demi-voix.

Monsieur !...

BOQUILLON, reculant.

Plaît-il?

AMANDA.

Parlez bas!

BOQUILLON, baissant la voix.

Qu'est-ce qu'il y a?

AMANDA.

J'ai tout compris... au numéro de la maison...

BOQUILLON.

Vous dites?...

AMANDA.

Parlez!... c'est moi!...

BOQUILLON.

Ah! bah!...

AMANDA.

C'était bien mon écriture!...

BOQUILLON.

Ah! bah!... la carte?...

AMANDA.

C'est moi qui l'ai glissée dans sa main, en le quittant!..

BOQUILLON, plus fort.

Ah! bah!...

AMANDA.

Chut!

BOQUILLON, de même.

Chut!...

(Amanda va à la porte du cabinet de Lecourtaud, et prête l'oreille.

BOQUILLON, à part.

C'est là le... c'est à dire, la... Je cherche un... et je tombe sur une... Bon!... (Déposant son parapluie à gauche.) Au fait, ça m'est égal, j'aime autant... et même mieux... à cause du mari... du Toiles peintes!...

AMANDA, revenant.

Rien que deux mots!... Vous m'apportez des nouvelles?... vous l'avez vu?...

BOQUILLON.

Parbleu!... puisqu'on l'a déposé chez moi... sur mon édredon neuf... (Il soupire.)

AMANDA.

Ciel!... il est blessé!...

BOQUILLON.

Blessé?... c'est ça qu'il crie tant!

AMANDA, avec anxiété.

Il crie!... c'est donc grave?... le malheureux!... que vous a-t-il dit?

BOQUILLON.

Comment! ce qu'il m'a dit?... mais rien... puisqu'il ne parle pas!

AMANDA, éperdue.

Monsieur!... ah! Monsieur!... vous cherchez à me tromper!... il est mort!...

BOQUILLON.

Mort!...

AMANDA, dans le plus grand désordre et entraînant Boquillon.

Oui, oui!... Venez, conduisez-moi... où est-il? je cours... (Gabriel paraît à gauche; elle pousse un cri.) Ah!...
(Elle chancelle et tombe à demi dans les bras de Boquillon, qu'elle cache ainsi.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GABRIEL.

GABRIEL, courant à Amanda.

Amanda!

BOQUILLON, à part, soutenant Amanda.

Michel-Ange!

GABRIEL, aux pieds d'Amanda, sans voir Boquillon.

Amanda!.. rassurez-vous.. j'ai châtié l'insolent..

AMANDA, se remettant.

C'est vous, Gabriel?... bien vous?... mais... blessé?...

GABRIEL.

Non... c'est l'autre... (Mouvement d'Amanda.) Une égratignure... que je lui ai enviée... J'aurais été heureux et fier...

BOQUILLON, s'oubliant.

C'est chevalier français!

GABRIEL, se levant.

Ciel! quelqu'un!

AMANDA.

N'ayez donc pas peur... c'est lui... le bonhomme, qui me donnait de vos nouvelles.

BOQUILLON, à part.

Le bonhomme!...

AMANDA.

Je n'ai pas compris... j'étais folle... il sait tout...

GABRIEL.

Boquillon?

BOQUILLON, à part.

Je sais tout?... (Haut et tout à coup.) Ah! mon Dieu!... c'est lui!... J'y suis!... mon voisin, porte à porte...

GABRIEL.

Comment se fait-il...

AMANDA, à Boquillon.

Monsieur!... Monsieur!... vous êtes dépositaire de notre secret!...

BOQUILLON.

Parbleu!... (A part, les désignant.) C'est ça... l'amant, le père... et la... Ah! infortuné Toiles peintes!... Et la Grichard, qui me conseillait de me marier!... Ventre-saint-gris!... (En riant, à Gabriel, qui semble l'interroger du regard.) Ah! mon gaillard, c'est vous qui me jouez des tours comme ça!... (A Amanda.) Figurez-vous, Madame, qu'il se promenait tranquillement chez moi...

en voisin... son bougeoir à la main... à deux pas de l'édredon, sur lequel il avait mis... Sournois, va !... Et il riait encore... en robe de chambre et en pantoufles... avec son petit air dégagé... comme pour me dire : « Ça ne me regarde pas... ce n'est pas mon affaire. » (Le regardant.) Mais c'est étonnant que je n'aie pas deviné tout de suite... (A part.) A la bonne heure ! voilà une ressemblance frappante !... Il fait très-ressemblant, ce petit peintre-là !...

GABRIEL, tout étourdi.

Ah ! çà, qu'est-ce qu'il dit ? qu'est-ce qu'il dit ?...

AMANDA.

Maintenant, Monsieur, éloignez-vous... car si mon mari...

BOQUILLON.

Il est très-brutal, je sais.

AMANDA.

Il n'a rien compris, heureusement !... Comptez sur ma reconnaissance...

BOQUILLON.

Laissez donc ! vous êtes trop bonne... Je n'ai droit à rien... qu'au remboursement de mes avances...

GABRIEL, étonné.

Vos... avances ?

BOQUILLON.

Quarante francs... (Riant.) que je voulais faire payer au Toiles peintes !.. C'eût été drôle !... Ah ! ah ! ah ! ah !

GABRIEL, dont la surprise est au comble.

Qu'est-ce que vous dites ?

AMANDA.

Monsieur !

BOQUILLON.

Ah ! pardon !... pardon, belle dame... Je ne vous parle pas du sucre, du savon... des misères... ça ne vaut pas la peine de...

GABRIEL.

Mais, Boquillon...

BOQUILLON.

Au reste, vous serez enchantée de la nourrice.

GABRIEL.

Grand Dieu ! est-ce qu'il croirait...

AMANDA.

Une nourrice... Pour qui ?

BOQUILLON.

Mais... pour... votre... enfant.

AMANDA.

Mon enfant !...

GABRIEL, avec violence, en lui serrant le bras.

Vous tairez-vous, bourreau !... Ne l'écoutez pas, Madame, il radote... (A Boquillon.) Comment diable cette idée vous est-elle venue ?

BOQUILLON, élevant la voix.

Mais lâchez donc !... Ce n'est pas une idée qui m'est venue ! (Lecourtaud paraît à la porte de son cabinet.) C'est, ma foi, bien un enfant !... Le vôtre, mon cher !

SCÈNE XII.

Les Mêmes, LECOURTAUD, ensuite GODEFROY.

LECOURTAUD, s'arrêtant.

Hein !

AMANDA, apercevant son mari.

Ah !

GABRIEL, sans voir Lecourtaud.

Vous osez croire...

BOQUILLON, de même.

Ou, du moins, le fils de madame...

LECOURTAUD, s'élançant.

Le fils de...

GABRIEL.

Ciel !

BOQUILLON.

Le mari ! Oh !...

(Ils demeurent tous immobiles. — Godefroy paraît, suivant Lecourtaud.)

BOQUILLON, ne pouvant soutenir le regard de Lecourtaud.

J'allais prendre mon parapluie... J'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonjour...

LECOURTAUD.

Vous ne sortirez pas !

GODEFROY, les regardant.

Qu'est-ce donc ?... que se passe-t-il ?...

LECOURTAUD, suffoquant.

Que disiez-vous là ?... Cet enfant... le fils de mad...

AMANDA, vivement.

Vous osez supposer !...

GABRIEL.

Permettez...

LECOURTAUD.

Je ne vous parle pas, Monsieur !... (A Boquillon.) Répondez !...

AMANDA.

Expliquez-vous !...

LECOURTAUD, faisant tourner Boquillon de son côté.

Je l'ordonne !

AMANDA.

Je le veux !

GABRIEL, tirant Boquillon par le bras.

Et moi, je l'exige !

BOQUILLON, tiraillé dans tous les sens.

Ah ! mais ! ah ! mais ! ça ne va pas finir ?... Vous me faites tourner, là, à droite, à gauche... comme un chasseur... Je ne

sais rien, je n'ai rien à dire, je ne suis pour rien là-dedans... c'est une affaire de famille... arrangez-vous !

LECOURTAUD, avec violence.

Oh ! vous répondrez !... ou, morbleu !

GODEFROY.

Lecourtaud !...

BOQUILLON, saisissant son parapluie et se mettant en défense.

Ventre-saint-gris ! ne touchez pas !...

AMANDA.

Ah ! je vais me trouver mal !

GODEFROY.

Madame...

LECOURTAUD se contenant.

Je vois clair, maintenant... Cette carte, qui était dans les mains de cet homme... cette écriture... (A Amanda.) et votre émotion de ce matin !... Oui, vous étiez émue !

AMANDA éclatant.

Eh ! Monsieur, est-ce ma faute, à moi, si d'autres que vous songent à protéger, à défendre votre femme !

LECOURTAUD.

D'autres que moi !

BOQUILLON, intervenant.

Eh! oui... Est-ce la faute de madame... si un jeune homme s'est battu pour elle ce matin ?... (Bas à Amanda.) Je vous sauve!

LECOURTAUD, furieux.

Un jeune homme !... qui se bat pour ma femme !... J'en apprends de belles !... Mais alors, qu'est-ce que vous me chantiez tout à l'heure?...

BOQUILLON.

D'abord, Monsieur, je ne chantais pas... je ne chante que chez moi... le soir... Je me trompais, ça peut arriver à tout le monde... Que diable ! il y a dans le quartier une intrigue d'amour... très-avancée...

GODEFROY, à part.

Que dit-il ?

AMANDA, bas.

Monsieur !...

BOQUILLON, de même.

On dépose chez moi, en secret, sur mon lit, un fruit anonyme... (Bas à Amanda, qui lui fait des signes.) Laissez donc ! je vous sauve !

GODEFROY, très-agité, à part.

Eh ! mais !... quel rapport !

BOQUILLON.

Bref ! je suis amené ici... par une erreur...

LECOURTAUD.

Par une carte !...

BOQUILLON.

Je veux bien... par une carte, adressée à monsieur... (Montrant Gabriel.) qui se battait ce matin...

GABRIEL, bas.

Malheureux !...

BOQUILLON, bas, à Gabriel.

Laissez donc ! je vous sauve !...

LECOURTAUD.

Gabriel ! c'était Gabriel !...

BOQUILLON, haut et continuant.

Je remarque que madame est préoccupée... que vous êtes peu aimable ! (Mouvement de Lecourtaud.) Faites excuse, vous n'avez pas l'air... Vous l'êtes peut-être, mais vous n'avez pas l'air... Et, tout naturellement, je suppose... Y a-t-il de quoi crier ?... c'est très-commun, ça arrive dans tous les ménages.

LECOURTAUD.

Mais alors, cette carte... ces mots : « Sauvez tout ce que j'aime ! » c'était pour...

GABRIEL.

Eh ! Monsieur, vous pouviez vous battre à ma place !

BOQUILLON.

Voilà ! (A part.) Ce n'est pas du tout le sens... mais... (Haut.) Voilà !

AMANDA.

Mais vous, Monsieur, qui m'avez soupçonnée... si je vous accusais, à mon tour ?... si je vous disais...

BOQUILLON, intervenant de nouveau.

Oui, au fait !... car madame a raison... Si elle vous attribuait le petit ?... tandis que le vôtre est un grand garçon... Oscar... brigadier... maréchal des logis... 3e dragons...

LECOURTAUD.

Mais taisez-vous donc !

TOUS.

Qu'entends-je ?

AMANDA, à son mari.

Ah ! vous avez un fils !

LECOURTAUD, à sa femme.

Ah ! l'on se bat pour vous !

LECOURTAUD et AMANDA.

Quelle horreur ! quelle indignité !

ENSEMBLE.

AIR : *Affreux commissaire !* (La Tête de singe.)

LECOURTAUD, à Amanda.

J'étouffe de rage !
Pour moi quel outrage !
Craignez d'un époux
Et le courroux
Et les transports jaloux !

AMANDA, à Lecourtaud.

J'étouffe de rage !
Pour moi quel outrage

Trop coupable époux,
Crains mon courroux
Et mes transports jaloux!

BOQUILLON, à part.

Chacun d'eux enrage!
Quel joli ménage!
Vite, sauvons-nous!
De leur courroux
Je crains les contre-coups.

GABRIEL.

J'étouffe de rage!
Voilà votre ouvrage!
Un seul mot de vous
Vient d'exciter mille transports jaloux!

GODEFROY, à part.

Mon cœur, plein de rage,
Pressent un outrage!
Mes soupçons jaloux
Les font déjà palpiter de courroux!

(La musique continue.)

BOQUILLON, s'en allant.

C'est cela! allez!... J'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonjour.

GODEFROY, ramenant Boquillon.

Halte-là, Monsieur!... je ne vous quitte pas!... et, puisque vous connaissez l'intrigue d'amour qui a eu lieu dans ce quartier... puisque c'est chez vous qu'on a déposé cet enfant inconnu... morbleu! vous me direz...

BOQUILLON.

Ah! bien! qu'est-ce qu'il lui prend aussi, à celui-là?... les autres l'ont mordu!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, Mme GRICHARD.

Mme GRICHARD, accourant, essoufflée.

Où est-il? où est-il?... Ah ! le voilà !...

BOQUILLON.

La Grichard !... Elle me tombe du ciel!

Mme GRICHARD, s'arrêtant.

Excusez, monsieur, Madame, la compagnie... mais je suis si-*t*-émue !...

TOUS.

Qu'est-ce que c'est ?

Mme GRICHARD, à Boquillon.

Je tiens un fil, Monsieur !... je tiens un fil !

BOQUILLON.

Vous tenez un fil ? (Aux autres.) C'est ma concierge, Messieurs... la Grichard... Elle tient un fil... ordinairement, c'est un... (Il fait signe de tirer le cordon.) Parlez, la Grichard !

Mme GRICHARD, avec emphase.

Ah ! Monsieur, quel roman ! quel mélodrame ! Jamais, à l'Ambigu-Comique... (Apercevant Gabriel et changeant de ton.) Tiens ! M. Gabriel !

BOQUILLON.

Oui, votre Michel-Ange... Allez donc !

Mme GRICHARD.

M'y v'là... Hier, ou plutôt cette nuit, en sortant de chez vous, avec la nourrice et le petit...

BOQUILLON.

Pauvre enfant ! il va bien?

Mme GRICHARD.

Comme un charme !

BOQUILLON.

Après ?

Mme GRICHARD.

J'avais cru entendre du bruit... mais bah ! je me dis : « Mon Dieu ! que je suis bête !... » Et je ferme la porte... que je n'ai rouverte qu'à ce matin... et alors, j'ai trouvé... Devinez, Monsieur !

BOQUILLON.

Vous avez trouvé ?...

Mme GRICHARD.

Une jeune fille, qui y était cachée !

TOUS.

Chez lui !

BOQUILLON.

Une jeune fille !

Mme GRICHARD.

Je lâche un cri... elle en pousse un autre... Elle se sauve... je cours après... Elle descend quatre à quatre... j'appelle mon homme...

BOQUILLON, aux autres.

Son homme, c'est son mari... un imbécile...

Mme GRICHARD.

Monsieur !

BOQUILLON.

Après?

Mme GRICHARD.

Il la suit... Elle traverse la rue... il traverse la rue... et, ici, au tournant... (Attention générale.) il la perd !

BOQUILLON.

Qu'est-ce que je disais ? un imbécile !

Mme GRICHARD.

C'est-à-dire, il assure qu'elle s'est réfugiée...

BOQUILLON.

Où donc ?

Mme GRICHARD.

Dans le magasin de modes, en face!

LECOURTAUD, vivement.

Là ? en face ?

GABRIEL.

Chez les modistes ?

(Il court lever le store de la glace.)

BOQUILLON, joyeux.

C'est ça ! c'est ça !... Comment n'y ai-je pas songé ?... des marchandes de modes!... Je tiens le père! c'est une d'elles qui est le... Au fait, puisque ce n'est ni vous, ni lui, ni... c'est ça !... Nous allons voir!... Ah ! Mesdames mesdemoiselles!

GODEFROY.

Mais, Monsieur...

BOQUILLON.

Laissez-moi donc tranquille, inconnu !... Courons !...

(Il se précipite vers la fenêtre du fond, à droite, l'ouvre et s'élance.)

AMANDA, poussant un grand cri.

Malheureux ! où allez-vous ?

LECOURTAUD.

Ce n'est pas une porte !

GABRIEL.

C'est une fenêtre !

BOQUILLON, épouvanté.

Une fenêtre!... ventre-saint-gris !... Je ne sais plus où j'ai la tête... et les pieds ! (Il se précipite vers la gauche, et ouvre la seconde fenêtre. Un second cri l'arrête. — A Lecourtaud, avec rage :) Vous n'avez donc que des fenêtres chez vous !

(Il gagne la porte, et sort en courant.)

SCÈNE XIV.

AMANDA, LECOURTAUD, GODEFROY ; GABRIEL et Mme GRICHARD, regardant aux fenêtres du fond.

LECOURTAUD.

Mais c'est un enragé !

AMANDA.

C'est un vilain homme !

GABRIEL.

Il va révolutionner le magasin de modes !

GODEFROY, très-troublé.

Oh ! n'importe !... je le rejoins... Je veux...

LECOURTAUD.

Eh ! mon ami !... quelle agitation !... qu'avez-vous ?

GODEFROY.

Laissez-moi !... Ce rapport entre l'intrigue dont il parlait et ce qui se passe chez moi !...

AMANDA, vivement.

Ah ! mon Dieu !... est-ce que vous mêleriez cela avec l'histoire des Prés Saint-Gervais ?...

GABRIEL, se rapprochant tout à coup.

Que dites-vous ?... quelle histoire ?...

LECOURTAUD, à Godefroy.

Comment !... cette aventure dont vous me parliez tout à l'heure ?...

AMANDA, à part.

Et Charlotte qui est encore là !...

LECOURTAUD.

Cette intrigue près de votre campagne ?...

GABRIEL, éclatant.

Aux Prés Saint-Gervais !... mais alors... ce père, que Boquillon cherche...

GODEFROY, vivement.

Vous le connaissez ?

GABRIEL.

Je n'ai pas dit cela !... (A part.) Ah ! le malheureux !... (Haut.) D'abord, il faudrait savoir quelle est cette jeune fille trouvée chez lui...

GODEFROY.

Ah ! oui... cette femme, qui tout à l'heure... (A madame Grichard.) Parlez, Madame, parlez... J'en palpite encore.

Mme GRICHARD.

Voilà ce que c'est... Ce matin, en allant faire sa chambre, comme à l'ordinaire... je vois... j'en palpite encore... je vois l'armoire qui remue et qui s'ouvre toute seule !... et alors, une jeune fille... qui n'avait pu s'échapper la nuit, c'est clair... s'est échappée de cette armoire...

GODEFROY.

Et vous avez vu...

Mme GRICHARD.

Si bien vu... que je la reconnaîtrais entre...

CHARLOTTE, rentrant par la porte des magasins.

Enfin, il est sorti, et...

Mme GRICHARD, bondissant.

C'est elle !... la v'là !

CHARLOTTE, poussant un cri.

Ah !...

(Elle se sauve.)

AMANDA, qui l'a vue.

Charlotte !

GODEFROY, se retournant.

Hein ?... Charlotte ?

LECOURTAUD.

Votre cousine ?

GABRIEL.

C'est impossible ! (On entend un grand bruit dans le magasin de modes.) Mais quel bruit !... quelle dispute !

GODEFROY.

J'avais deviné !... Ah ! je la rejoindrai !

(Il sort, en courant, par la porte des magasins, pendant que les autres courent au fond, ouvrent les fenêtres et cherchent à voir ce qui se passe en face. — Le bruit redouble.)

Mme GRICHARD, qui a gagné le fond.

O ciel !... M. Boquillon !... notre maître !...

LECOURTAUD et AMANDA.

Le voilà !

GABRIEL.

Il se fait une affaire !

(Ils sont tous au fond, près des fenêtres ouvertes et de la glace sans tain. — Boquillon, poursuivi par les cris des modistes, paraît sur le balcon, en criant :)

BOQUILLON.

La mère de l'enfant !

(Le dragon s'élance vers lui, mais une des jeunes filles se jette entre eux et les tient à distance. Tableau.)

LECOURTAUD, pendant ce dernier mouvement.

Ciel !... Oscar !

AMANDA.

Votre fils !

BOQUILLON, ouvrant son parapluie, et se mettant en défense.

On ne m'aura qu'avec ma vie !...

(Gabriel et la mère Grichard tombent assis en riant. — Amanda et Lecourtaud se regardent avec colère. — Le rideau baisse sur ce tableau.)

ACTE TROISIÈME

Chez Godefroy, un salon, au fond d'un magasin au rez-de-chaussée. — La porte principale au fond, donnant sur le magasin, où l'on voit étalées des robes brodées, des blondes, des dentelles, etc. — Portes latérales. — De chaque côté de la porte du fond, des consoles sur lesquelles sont des cartonniers. — Une table à droite. — Sur cette table, tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLOTTE, puis GODEFROY.

(Musique agitée, suite de l'entr'acte. — Charlotte arrive tout essoufflée, suivie d'une fille de magasin.)

CHARLOTTE.

Mademoiselle Justine... si Godefroy, mon cousin, me demande... dites-lui que je ne suis pas sortie de cette arrière-boutique... où je travaille... (La jeune fille sort, Charlotte va s'asseoir près de la table.) Oh ! mon Dieu !... comme le cœur me bat !... j'ai tant couru !... C'est une fatalité !... après avoir vu sortir M. Boquillon, le moyen de croire qu'un nouveau danger... et au moment où j'ouvre la porte !... (Godefroy paraît au fond.) Mon cousin !...

(La musique s'arrête. — Charlotte, pour se donner une contenance, prend des dentelles sur la table et feint de s'en occuper.)

GODEFROY, à part.

C'est elle !... contenons-nous.

(Il s'approche, et lui frappe légèrement sur l'épaule.)

CHARLOTTE.

Ah !... ah ! que vous m'avez fait peur !... Quand on ne s'attend pas... (Souriant.) C'est vous, mon cousin?

GODEFROY, ironiquement.

Eh ! mais... comme vous êtes calme !... pour une personne qui a tant couru !...

CHARLOTTE.

Moi, j'ai couru?... quand ça?... (A part.) O mon Dieu!...

GODEFROY.

En sortant de chez Lecourtaud.

CHARLOTTE.

De chez Lecourtaud?

GODEFROY, avec colère.

Charlotte!... je vous ai vue.

CHARLOTTE, avec reproche, en se levant.

En vérité, cousin, c'est contrariant... on ne peut rien vous cacher.

GODEFROY.

Comment cela?

CHARLOTTE.

On ne peut pas faire le moindre petit complot, sans que... Eh bien! oui, Monsieur, oui... votre sœur et moi, nous voulions vous ménager une surprise... en changeant la tenture de votre cabinet de travail... et c'est pour cela...

GODEFROY, avec violence.

Charlotte!... (Plus calme.) Vous me trompez!... vous cherchez à détourner mes soupçons!

CHARLOTTE.

Quels soupçons?

GODEFROY.

Où étiez-vous, depuis hier au soir?... Je vous ai demandée ce matin... vous n'étiez pas là... (Charlotte veut parler.) Vous allez mentir!... Vous êtes l'amie de ma sœur, sa confidente... sa complice!...

CHARLOTTE, à part.

Ciel!

GODEFROY.

De ma sœur... qui n'est pas allée à Fécamp... qui est restée à Paris... cachée.

CHARLOTTE.

Ah! quelle calomnie!

GODÊFROY.

On l'a vue!... Elle m'a trompé aussi... au moment où je rêvais pour elle un riche mariage!... elle a craint ma colère... Ah! elle a bien fait!... car, si j'ai deviné juste... malheur au misérable!... Mais elle sera moins habile que vous... je lui arracherai son secret.

(Il fait un pas pour sortir.)

CHARLOTTE, le suivant.

Mon cousin!...

GODEFROY, se retournant.

Ne me suivez pas!... attendez-moi.

(Il sort par la droite.)

SCÈNE II.

CHARLOTTE, seule.

Tout est perdu!... cette pauvre Louise! si timide, si douce... elle avouera!... et c'est encore trop tôt... il faut d'abord que... (Écoutant.) Mais qu'est-ce que j'entends?... (Courant au fond.) Quelle foule! (Cris et rires au dehors.) Un homme qu'on poursuit!... qui se jette dans le magasin!... (Le reconnaissant.) Dieu! M. Boquillon!...

SCÈNE III.

CHARLOTTE, BOQUILLON, puis LÉONARD.

BOQUILLON, entrant à reculons, et se défendant avec son parapluie cassé.

Le premier qui approche... je lui brûle la cervelle!...

CHARLOTTE, effrayée.

Mais qui donc l'attaque?

LÉONARD, à la cantonade, en riant.

Mais laissez-le donc tranquille... au diable!... (Il ferme la

porte du magasin, puis, se croisant les bras.) Eh bien ! c'est gentil, mon oncle !

CHARLOTTE, à part.

Son oncle !

BOQUILLON, se rajustant.

Oui, c'est très-gentil... parlons-en !

LÉONARD, riant.

Comment ! j'arrive tout exprès de Saint-Pétersbourg... en passant par Naples et Alger... pour vous trouver aux prises avec un magasin de modes ?... Ah ! ah ! ah !...

BOQUILLON, encore ému.

Je ne sais pas si tu as passé par Alger, Maroc ou Mostaganem... mais tu tombes bien à propos, mon pauvre Léonard !

CHARLOTTE, vivement, en se rapprochant.

Comment ?

BOQUILLON, effrayé.

Hein ?... Ah ! pardon, Mademoiselle ! mille pardons !... Je vous prenais pour une marchande de modes... pour une de ces harpies qui voulaient me déchirer... (S'apercevant d'un accroc à son habit.) qui m'ont déchiré, parbleu !

LÉONARD, au fond.

Elles vous attendent encore !

BOQUILLON, élevant la voix.

Oh ! qu'elles viennent ! je n'ai pas peur !... (Plus bas.) Fermez bien la porte !

LÉONARD.

Ah ! ah ! ah !

CHARLOTTE, qui n'a pas quitté des yeux Léonard.

Ne craignez plus rien, je vais les chasser du magasin.

BOQUILLON, la suivant.

Merci, Mademoiselle, merci, de me donner l'hospitalité dans cette boutique, pour un instant... Ce ne sera pas perdu pour vous... J'ai besoin de dentelles, de petits bonnets, de béguins...

toute une layette ! (A Léonard, quand Charlotte est sortie.) Comprends-tu ça, mon ami ?... En sortant de chez Lecourtaud, un brutal qui voulait me jeter par la fe...

LÉONARD.

Ah ! un négociant ?

BOQUILLON.

Oui, négociant... patenté... juré... marié... *et cætera !*... Bref, je me présente dans l'établissement des modistes... à l'autre bout de la rue... je me découvre, j'adoucis mon organe, et je demande poliment : « Laquelle de vous, s'il vous plaît, Mesdemoiselles, est la mère du petit bonhomme ? »

LÉONARD, étonné.

Du petit ?

BOQUILLON.

Il n'est guère possible de s'exprimer plus clairement.

LÉONARD, riant.

Non ! c'est clair comme le jour !

BOQUILLON.

Eh bien ! le croirais-tu ?... à peine ai-je articulé ce préambule, que je reçois à la tête trois bonnets et deux chapeaux... de femme !

LÉONARD.

Vraiment ?

BOQUILLON.

Plus, une tête à poupée, qui me bosselle la mienne... Je veux expliquer la chose, elles poussent des hurlements... Alors, je vois sortir... de je ne sais où... un casque de cuivre, un habit vert... enfin, quelque chose comme un dragon !

LÉONARD, riant.

Parbleu ! je l'ai vu.

BOQUILLON.

De la troupe, mon ami !... de la cavalerie !... qui me charge, comme un rassemblement de Kabyles !

LÉONARD.

C'est mon ami Oscar !

BOQUILLON.

Oscar ?

LÉONARD.

Le fils de Lecourtaud !

BOQUILLON.

Ah ! c'est le petit Lecourtaud ?... Charmant enfant !... bien élevé !... dans le genre de son père... (Montrant son parapluie cassé.) Voilà comme il a arrangé mon meuble !

LÉONARD.

Mon pauvre oncle !

BOQUILLON.

Voilà comme il m'aurait arrangé moi-même, sans toi ! (Lui tendant la main.) Brave garçon ! (Changeant de ton.) Comment vas-tu ?... bien?... tant mieux !... Tu as fait un bon voyage, de bonnes affaires ?... Ah ! voyages-tu aussi pour les parapluies ?... il m'en faudra un...

LÉONARD.

Je m'en charge... Mais ne vous faites donc plus de querelles avec les modistes et les sous-officiers de dragons.

BOQUILLON.

Avec personne !... Maintenant, vois-tu, je ne demanderais pas à un enfant de deux ans : « Mon petit ami, est-ce vous qui êtes le papa ?... » J'y renonce, je ne cherche plus le père, je ne veux plus le trouver !

LÉONARD, riant.

Le père ?

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Ah ! çà, mais quel diable de conte ?...

BOQUILLON.

C'est une histoire !... C'est fini :
Je vais, sans demander mon compte,

Retrouver mon café chéri,
Mes trois vieux joueurs... qu'il me tarde
D'instruire de ce roman-là...

LÉONARD.

Et vos dominos...

BOQUILLON.

Dieu m'en garde!
J'ai bien assez posé comm' ça !

(Vivement.)

Hein ? Ah ! c'est la petite...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, s'approchant.

Monsieur Léonard ?

LÉONARD.

C'est moi, Mademoiselle.

BOQUILLON.

C'est lui.

CHARLOTTE.

Commis voyageur ?

LÉONARD.

C'est moi.

BOQUILLON.

C'est lui.

CHARLOTTE, contenant un mouvement.

Ah !... On vous demande, Monsieur.

(Elle indique une porte latérale à gauche.)

LÉONARD, étonné.

Qui donc ?

CHARLOTTE.

Une des personnes qui poursuivaient...

(Elle regarde Boquillon.)

BOQUILLON, relevant son parapluie.

Est-ce le dragon ?

CHARLOTTE, vivement.

Je crois que oui.

BOQUILLON, vivement.

Vas-y, mon neveu !

LÉONARD.

J'y cours, mon oncle... Ensuite, j'ai une petite excursion à faire... mais je vous reverrai.

(Il sort par la gauche.)

CHARLOTTE, à Boquillon.

Adieu, Monsieur... (Voyant entrer Godefroy.) Ah !

(Elle suit précipitamment Léonard.)

SCÈNE V.

BOQUILLON, GODEFROY.

GODEFROY, qui a vu Charlotte.

Encore !... (Voyant Boquillon.) Elle, avec cet homme !... Plus de doute !...

BOQUILLON, se promenant sans le voir.

Oui, assez posé !... c'est-à-dire qu'à présent, on viendrait me dire : Voilà le père, le voilà !... que je ne détournerais pas la tête pour...

GODEFROY, qui s'est approché, lui arrêtant le bras.

Enfin, Monsieur, c'est vous !

BOQUILLON, surpris.

Plaît-il ?... Ah ! je vous remets... Bonjour !... (A part.) Encore une jolie connaissance que j'ai là !...

GODEFROY.

J'allais chez vous.

BOQUILLON.

Trop bon ! (S'esquivant.) Moi aussi, j'allais...

GODEFROY, brusquement.

Rien qu'un mot !... Je n'ai pas de temps à perdre.

BOQUILLON.

Ni moi... (S'esquivant.) Je dîne en ville.

GODEFROY.

C'est ce que nous verrons.

BOQUILLON.

Comment !... c'est ce que... Je vous dis que je dîne chez mon ami Piperon... professeur de clarinette.

GODEFROY, le serrant de près.

Et je vous dis, moi... que je sais la moitié du secret !

BOQUILLON.

Quel secret ?

GODEFROY.

L'existence de l'enfant !

BOQUILLON, interdit.

Vous savez... la moitié... de l'enfant ?...

GODEFROY, baissant la voix.

Je connais sa mère.

BOQUILLON.

Ah ! bah !

GODEFROY.

Silence !

BOQUILLON.

Ah ! mais, bravo !... J'y renonçais... Mais, dès le moment que vous connaissez... (Le pressant.) Vous la nommez ?... c'est madame... mademoiselle ?...

GODEFROY.

Allons donc, Monsieur !... vous la connaissez comme moi, puisque vous voilà... (Boquillon le regarde.) Mais ce que vous savez aussi... et ce que je ne sais pas !... c'est le nom du... (Avec force.) Nommez-moi le père, Monsieur !...

BOQUILLON, riant.

Ah! bien!... On me demande, à moi!... à moi!... Mais, c'est... c'est... Le mot m'échappe... (A Godefroy.) Comment! vous savez quelque chose... vous ne me dites pas ce que vous savez... et vous voulez que moi, qui ne sais rien, je vous dise... ce que je ne sais pas!... C'est illogique... j'ai trouvé le mot, c'est illogique... (A part.) C'est bête!... voilà le vrai mot!...

GODEFROY, furieux.

Pas de bruit, pas de phrases!... nommez-le-moi, Monsieur!... et je vous déclare d'avance... que je le tuerai!

BOQUILLON, tranquillement.

Ah! votre intention, bien arrêtée d'avance, est de le...

GODEFROY.

Et, si vous ne me le faites pas connaître... ici... à l'instant!... c'est vous que je tuerai à sa place!

BOQUILLON.

Ventre-saint-gris!

GODEFROY, marchant sur lui.

Parlez donc!... ou je ne réponds plus de moi!

BOQUILLON, mettant son chapeau.

Croyez-vous me faire peur?... (Fièrement.) Monsieur!... quand on a eu affaire à des marchandes de modes et à de la cavalerie!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LECOURTAUD, GABRIEL, Mme GRICHARD.

Mme GRICHARD, entrant la première.

Oui, Messieurs, c'est ici qu'il s'est ensauvé.

BOQUILLON.

Ah! du renfort qui m'arrive!

GABRIEL, entrant.

Le voici!

LECOURTAUD, à part.

Chez Godefroy !... c'est un coup du sort !

BOQUILLON, courant à eux.

Garrottez ce monsieur !... il est enragé !...

GODEFROY.

Ah ! vous ne m'échapperez pas !

LECOURTAUD, le retenant.

Godefroy... mon ami... calmez-vous.

Mme GRICHARD, à Boquillon.

Vous n'êtes pas blessé ?...

BOQUILLON.

Non, la Grichard... mon parapluie seulement est blessé mortellement ?... Mais voici un inconnu qui veut me tuer en personne !.. Il veut m'escarper !

GODEFROY.

Je veux que vous me nommiez le père de cet enfant mystérieux...

BOQUILLON.

Connais pas !... Bonsoir !

GABRIEL, l'arrêtant.

Restez !...

(Il fait signe à madame Grichard de s'éloigner. — Elle remonte au fond.)

LECOURTAUD, à Godefroy.

Il est encore plus coupable que vous ne pensez !...

GODEFROY.

Plus coupable ?

BOQUILLON.

Qu'est-ce qu'il dit ?... si c'est comme ça qu'il arrange les choses !...

LECOURTAUD.

Le père... c'est...

GABRIEL, serrant la main à Lecourtaud.

Lecourtaud !... (A Godefroy, avec calme.) Il vous le nommera.

BOQUILLON, criant.

Mais, connais pas !

GABRIEL.

Si fait !... (Le faisant reculer et l'amenant peu à peu sur l'avant-scène, et baissant la voix.) Vous le connaissez !

BOQUILLON.

Ce n'est pas vrai !

GABRIEL.

Si fait !...

BOQUILLON.

Hein ?...

GABRIEL, sévèrement, mais toujours à demi-voix.

Boquillon !... souvenez-vous de vos visites de l'an dernier aux Prés Saint-Gervais...

BOQUILLON, frappé.

Plus bas !

GABRIEL.

D'où vous reveniez si animé... le chapeau sur l'oreille...

BOQUILLON.

Mais...

GABRIEL.

Cette intrigue, dont vous vous vantiez en jeune homme...

BOQUILLON.

Oui !...

GABRIEL.

Dans le bois mystérieux...

BOQUILLON.

Eh bien ?

GABRIEL.

Avec une belle inconnue...

BOQUILLON.

Chut!...

GABRIEL.

C'était elle !...

BOQUILLON, très-ému.

La mère ?

GABRIEL.

Et la sœur de Godefroy !

BOQUILLON, avec explosion.

Comment !... le père que je cherche... (Se touchant.) c'est ?...

GABRIEL.

Parbleu !...

BOQUILLON, poussant un grand cri et chancelant.

Ah !

(Il tombe sur une chaise.)

GODEFROY, s'élançant

Il a nommé ?

GABRIEL, le repoussant doucement.

Venez !... vous saurez tout !...

Mme GRICHARD, se rapprochant.

Monsieur !... il se pâme !... Du vinaigre !

BOQUILLON.

De l'air !... de l'air !...

ENSEMBLE.

AIR *des Deux brigadiers.*

GABRIEL et LECOURTAUD, à Godefroy.

Venez, suivez-nous, de grâce !
Nous le retiendrons ici.
Et, surtout, pas de menace,
Puisqu'on vous répond de lui.

GODEFROY.

Mais expliquez-vous, de grâce.
Pourquoi m'éloigner d'ici ?

Je saurai ce qui se passe !
Et vous, répondez de lui !

Mme GRICHARD.

Mais qu'est-ce donc qui se passe ?
Va-t-on se tuer ici ?
Le pauvre homme ! on le menace...
Et moi, je tremble pour lui !

(Lecourtaud entraîne Godefroy. — Ils sortent tous deux par la droite.)

GABRIEL, à Boquillon.

Ne craignez rien... nous allons le préparer à la révélation... Vous, prenez votre parti en honnête homme... vous savez ce qu'il vous reste à faire.

(Il sort sur les pas de Lecourtaud et de Godefroy, qui ont disparu.)

SCÈNE VII.

BOQUILLON, Mme GRICHARD.

BOQUILLON, d'une voix faible et tremblante.

Mon parti !... ce qu'il me reste à faire?... mais... (Avec force.) Mère Grichard !... bonne mère Grichard !... vous avez entendu?...

Mme GRICHARD, avec curiosité.

Non, Monsieur... quoi ?...

BOQUILLON.

Ça ne vous regarde pas !... (Se promenant avec agitation.) Au fait... c'est ça !... Et moi, qui cherchais... qui demandais partout... je comprends à présent !... Les Prés Saint Gervais... Oui !... tout devient rayonnant de lumière !... Je comprends pourquoi on a choisi mon entre-sol... mon lit... mon édredon !... C'est tout simple... il était chez lui... puisque le père... son père, la Grichard, c'était...

Mme GRICHARD, avec joie.

Qui donc ?...

BOQUILLON.

Ça ne vous regarde pas !... (Changeant de ton et s'attendrissant par

degrés.) Eh bien ! je le savais... je le pressentais... ça devait être... Est-ce que mon cœur, mes entrailles, tout aurait été ému, agité ?... quand il avait l'air de me regarder... de me sourire... en me tendant ses petits bras, comme pour me dire : pa... (Ne pouvant continuer.) Ah ! mon Dieu !... je ne sais ce qui se passe en moi... c'est quelque chose... qui me bouleverse... Je ne crois pas que je pleure... et pourtant... je ne peux plus par... parler... Je n'y vois plus... mes yeux se... se remplissent de... (Pleurant.) Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

(Il va tomber sur la chaise à gauche.)

Mme GRICHARD, attendrie.

Vous pleurez, à présent !... Quel chagrin...

BOQUILLON, bondissant.

Du chagrin !... Oui, je pleure !... mais, c'est de joie ! de bonheur ! d'enivrement, entends-tu !...

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle...*

Mon fils !... ce beau garçon, portière !...
C'est moi qui...

Mme GRICHARD.

Le vôtre?...

BOQUILLON.

Oui, vraiment !
Ce bel ange !... je suis son père !...
Il me ressemble, cher enfant !
C'est par moi qu'il vit, qu'il existe !
Moi, qui croyais qu'un peintre... un rien !...
L'avait... Allons donc !... un artiste,
De nos jours, ne fait pas si bien !
Nos peintres ne font pas si bien !

(Avec élan.) Je le garde... je l'élèverai... je l'établirai !

Mme GRICHARD, entraînée.

A la bonne heure, sapristi !...

BOQUILLON.

Oui ! sapristi !... (Gaîment.) J'en ferai un militaire... un dra-

gon... comme le petit Lecourtaud... Et s'il n'aime pas la cavalerie... eh bien ! il entrera dans la garde nationale... il montera la garde pour moi... c'est permis, c'est légal... Plus tard, quand il faudra le marier... car il se mariera... de bonne heure... il n'attendra pas aussi longtemps que son... (Tout à coup.) Ah ! ciel ! j'oubliais la mère !... je ne pensais plus à la maman !...

(Il jette son parapluie et court à une table, à droite.)

Mme GRICHARD.

Ah ! bon !... la tête n'y est plus !...

BOQUILLON, quittant la table et emportant, dans sa préoccupation, la chaise sur laquelle il s'était assis.

Mais pourquoi ne m'a-t-elle pas révélé... pourquoi ne m'a-t-elle pas dit... Est-ce qu'elle a craint que je fusse assez lâche... Une mère !... une demoiselle si respectable !... (S'asseyant machinalement au milieu du théâtre, sur le bord de la chaise.) Ou plutôt, non, elle a craint que son frère... son chacal de frère... Eh bien ! qu'il me dévore, je vais...

(Il retourne à la table, et s'assied.)

Mme GRICHARD.

Qu'est-ce que vous allez faire ?...

BOQUILLON, écrivant.

Ce que l'honneur m'ordonne !... Ah! quelle mauvaise plume !... Ce que les lois, la morale et les convenances... (Signant.) « Jules Boquillon, rentier. » (A madame Grichard, en pliant la lettre.) Je m'appelle Jules... il s'appellera Jules.

Mme GRICHARD.

Mais, Monsieur, c'est donc bien vrai que...

BOQUILLON, se levant.

Tôt ! tôt ! tôt !... la Grichard, cette lettre à M. Godefroy... allez... par là... (La rappelant.) Ah !... et puis, courez chez l'Auvergnate... qu'elle apporte le petit !...

Mme GRICHARD.

Oui, Monsieur.

BOQUILLON, la rappelant encore.

Ah!... dites-lui que je donne soixante francs par mois... et quatre livres de sucre.... dix livres, vingt livres...et du savon... s'il l'aime... qu'il en mange... Allez donc!

Mme GRICHARD, empressée.

Oui, Monsieur.

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE VIII.

BOQUILLON, puis LÉONARD.

BOQUILLON, ne tenant plus en place.

C'est ça!... Pauvre enfant!... je le prendrai dans mes bras... je le montrerai à cet homme, pour le désarmer... (Léonard paraît par la petite porte, très-agité.) Je lui dirai... (Élevant la voix.) C'est votre neveu! c'est mon fils!... je l'adopte!...

LÉONARD, s'élançant vers lui.

Qu'entends-je!... Ah! mon oncle... mon cher oncle!...

BOQUILLON.

C'est toi?... Eh bien! tu sais la révolution?... ce petit...

LÉONARD, avec joie.

Oui, j'étais là... j'ai entendu... Vous l'adoptez?

BOQUILLON.

Parbleu!... toute ma fortune est à lui... (Mouvement de Léonard.) Tant pis, j'en suis fâché, pauvre garçon... rien pour les autres!... rien pour toi!

LÉONARD, se jetant à son cou.

Oh! merci!... merci!... vous êtes le meilleur des hommes!... Mais je ne serai pas ingrat, mon oncle!... tout ce que vous ferez, je vous le rendrai plus tard, quand je serai riche!

BOQUILLON.

Eh! qui est-ce qui te demande quelque chose? tu ne lui dois rien!

LÉONARD, avec élan.

Je ne lui dois rien !... moi, son père !

BOQUILLON, reculant.

Hein !... le père de mon enfant !...

LÉONARD.

Du mien, mon oncle !... c'est mon fils !

BOQUILLON.

Ton...

(Il chancelle et s'appuie sur une chaise.)

LÉONARD, vivement.

Eh bien ?... eh bien ?... qu'est-ce qui vous prend ?

BOQUILLON.

Ton... ton fils ?...

LÉONARD.

Mais à qui donc ?

BOQUILLON.

Voyons, voyons, entendons-nous... car, depuis ce matin, on me fait aller, venir, passer par une foule d'émotions... On me donne des entrailles paternelles, et puis... Mais tu es fou !... Léonard, rappelle-toi mes promenades aux Prés Saint-Gervais... car toi-même, un jour, tu m'accompagnais...

LÉONARD.

Juste !... ce jour-là, j'avais mon premier rendez-vous d'amour !... on m'attendait près de là !

BOQUILLON.

Ah ! toi aussi ?... Mais tu sais... cette demoiselle... avec laquelle tu me laissas en tête à tête, imprudent !... sans te douter que depuis longtemps...

LÉONARD.

Juste !... la gouvernante... beauté mûre et sévère...

BOQUILLON.

Mûre, je ne dis pas... mais sévère !... (Tendrement.) Nous nous aimions...

LÉONARD.

Je le savais... et pendant que vous causiez, je courus près de Louise, qu'elle ne gardait plus.

BOQUILLON.

Louise?... quelle Louise?... Qu'est-ce que c'est encore que celle-là ?

LÉONARD.

La sœur de M. Godefroy, la mère de mon fils, qui demeurait alors à la campagne, où je la croyais encore aujourd'hui... Je m'attendais si peu à la trouver dans cette maison!... et plus jolie que jamais, mon oncle !... Depuis huit mois que je suis absent, elle se croyait trahie, abandonnée !... et pour cacher à son frère...

BOQUILLON.

J'y suis ! j'y suis !... on flanquait sur les bras de l'oncle les péchés du neveu!

LÉONARD.

C'est tout naturel... Mais on dit qu'il est bien, mon fils... il me ressemble, n'est-ce pas?

BOQUILLON, le regardant.

Oui, au fait ! oui !... Et moi qui ai cru... qui me suis imaginé... (A lui-même.) Fat que tu es !

LÉONARD.

Quoi donc?... vous auriez pensé...

BOQUILLON.

Ah ! c'est dommage... je m'y faisais... il m'allait... (Naïvement.) Je l'avais déjà mis dans la cavalerie, et j'allais le marier... Tiens, vois-tu, j'éprouve là un... (Changeant brusquement de ton.) Ah ! çà, et la gouvernante ?

LÉONARD, gaiement.

Elle s'est mariée depuis.

BOQUILLON.

Ah ! bah !... Elle a épousé ?

LÉONARD, riant.

Un épicier en gros.

BOQUILLON, riant aux éclats.

Je l'aurais parié ! Ah ! ah ! ah !... Je lui donnerai ma pratique.

LÉONARD.

Bah ! est-ce que... Ah ! ah ! ah !

(Ils rient tous deux aux éclats.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CHARLOTTE, puis GODEFROY, LECOURTAUD, GABRIEL.

CHARLOTTE, entrant précipitamment.

Silence !... le voici !...

(Ils demeurent immobiles.)

GODEFROY, croisant les bras et d'un ton solennel.

Ah ! Monsieur !... un homme de votre âge !...

BOQUILLON.

Bien !

(Mouvement de Lecourtaud et de Gabriel.)

GODEFROY, s'avançant.

Mais, sur les instances de ces messieurs, j'ai pardonné... Elle est à vous.

BOQUILLON, doucement.

Qui est-ce qui est à moi ?

GODEFROY.

Louise, ma sœur, que vous m'avez demandée.

LÉONARD, à part.

Ciel !

CHARLOTTE.

Que veut dire...

(Léonard là fait taire.)

LECOURTAUD, gaiement.

C'est arrangé.

GABRIEL, de même.

C'est convenu, vous épousez.

BOQUILLON.

Allons donc !

LECOURTAUD et GABRIEL, sévèrement.

Monsieur !

GODEFROY, avec violence.

Vous la refusez !... après l'avoir demandée !...

BOQUILLON.

Moi ?

GABRIEL, bas.

Il vous tuera !

(Effroi de Boquillon.)

GODEFROY, à Boquillon, en lui montrant sa lettre.

Osez nier...

BOQUILLON.

Mais non !... je l'ai demandée... pour... pour... (Apercevant tout à coup Léonard.) pour mon neveu !... Léonard, pas Jules !... le seul et véritable auteur de la chose !

GODEFROY.

Votre neveu ?

CHARLOTTE.

A la bonne heure !

LECOURTAUD.

Eh ! mais... mon commis voyageur !

GODEFROY.

Un commis voyageur ?... un homme sans fortune ?... Vous me trompiez !

BOQUILLON.

Mais non !... Une fortune ! une fortune !... D'abord, il a le petit bonhomme... à qui j'assure mes rentes cinq pour cent... Et, puisque vous me donniez votre sœur, à moi... vous ne la refuserez pas à un bon gros garçon, qui l'aime...

LÉONARD.

Oh ! oui !...

BOQUILLON, sans s'arrêter.

Qui la rendra heureuse... qui prolongera votre famille... Qu'est-ce que je dis donc ? qui l'a déjà prolongée !... Ouvrez-lui vos bras, appelez-le votre frère !... Embrassez-vous... Va donc !...

LECOURTAUD et GABRIEL.

Mon ami !

CHARLOTTE.

Mon cousin !

LÉONARD.

Mon frère !

GODEFROY, entouré et pressé par tout le monde.

Eh ! parbleu !... j'aime mieux celui-là que...

(Il montre Boquillon.)

BOQUILLON, saluant.

Merci !... toujours gentil !

SCÈNE X.

LES MÊMES, Mme GRICHARD, L'AUVERGNATE, portant une barcelonnette.

Mme GRICHARD.

Monsieur ! Monsieur ! voilà votre fils !

BOQUILLON.

C'est changé... ce n'est plus moi... j'ai cédé ma place...

LÉONARD, ému, à Charlotte.

Mon fils!...

L'AUVERGNATE.

Il boit ferme, le petiot, bourgeois!

BOQUILLON.

Ah! petit brigand! petit gueusard!... (Regardant l'Auvergnate.) Elle est fort bien cette nourrice... (A l'enfant.) Tu peux te vanter de m'avoir fait courir!... Oh! ta, ta, ta... tu as beau me tendre les bras... je ne donne plus dans cette pantomime-là, petit roué!... Mais il faut que tu viennes à mon aide, à ton tour... pour réparer le mal que tu as fait à mon édredon... Viens un peu par ici...

(Au public.)

AIR : *Vaudeville des Frères de lait.*

Voici, Messieurs, cet enfant anonyme,
Que sur mes bras on osa déposer...
Grâce à mes soins, il sera légitime,
Et, dès ce soir, il faut le baptiser!
Votre présence est ici nécessaire...
Pauvre petit! ah! quel heureux destin
Pour lui... pour moi, qui suis presque son père,
Si vous daignez en être le parrain!

TOUS.

Pour cet enfant, quel avenir prospère,
Si vous daignez en être le parrain!
S'il a ce soir le public pour parrain!

FIN DE BOQUILLON.

LES DEUX PIERROTS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, le 15 janvier 1845.

Personnages :

Le Major LAMBERT [1].
Le Lieutenant PICHENET [2].
Le Sous-Lieutenant FRÉDÉRIC, neveu du Major [3].
Mme CÉSARINE D'ANCENIS [4].

La scène est à Valenciennes.

ACTEURS.

[1] M. Lepeintre jeune. — [2] M. Hoffmann. — [3] M. Perey. — [4] Mademoiselle Volet.

LES DEUX PIERROTS

Le théâtre représente l'appartement de Pichenet. A gauche du spectateur, la porte de la chambre à coucher ; plus haut, du même côté, une fenêtre. A droite, en face de la fenêtre, la porte de l'office. Sur le premier plan, du même côté, une cheminée. Porte d'entrée au milieu. A gauche, une causeuse à côté de la fenêtre ; une table. A droite, près de la cheminée, un grand fauteuil et une petite table avec tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, LE MAJOR LAMBERT, PICHENET.

(Ils entrent en scène. Frédéric porte une lanterne; Pichenet, en arrivant, ôte son manteau et le jette sur le dos du fauteuil.)

PICHENET.

Eh bien!... Major, vous devez être content... un pensionnat de demoiselles n'est pas plus paisible que notre quartier de cavalerie... où nous sommes tous beaux et calmes !

LE MAJOR.

C'est bien! c'est bien! je suis satisfait!

FRÉDÉRIC, suivant le major.

Dites donc, mon oncle, est-ce que je vais porter longtemps la lanterne? Avec un papillon à mon bonnet, j'aurais l'air de Janot en bonne fortune !

PICHENET.

Au fait, il est gentil, le petit sous-lieutenant, avec sa figure pâle!...

FRÉDÉRIC, riant.

Tiens ! si vous vous croyez joli garçon, avec votre nez rouge, vous...

PICHENET.

Plaît-il?...

LE MAJOR.

Allons, allons, que diable avez-vous donc toujours à vous chamailler tous les deux?...

PICHENET.

C'est que...

LE MAJOR.

Silence! morbleur!...

FRÉDÉRIC.

Je ne permettrai pas...

LE MAJOR.

Tais-toi, ventrebleur! Que diable! mon neveu, respecte la hiérar... hié...

FRÉDÉRIC.

Rarchie...

LE MAJOR.

Rarchie militaire... Merci!... Pichenet est ton lieutenant.

FRÉDÉRIC.

Pichenet est un taquin... oui, un taquin... il se moque de moi, parce que tout sous-lieutenant que je suis, vous me tenez à vos côtés comme un écolier. Il fait rire à mes dépens tous les officiers de la garnison... il me pique, il me pince, il me chiffonne!

LE MAJOR.

Vous avez tort, Pichenet!...

PICHENET.

Mais non, Major, c'est ce pauvre Frédéric, qui m'en veut, parce qu'il tombe toujours amoureux des femmes qui raffolent de moi... son lieutenant! C'est une affaire de formes...

FRÉDÉRIC.

Oui, elles sont belles, vos formes!...

LE MAJOR.

Sacrebleur! finis... le lieutenant est bel homme... surtout à cheval...

FRÉDÉRIC, à part.

Une paire de pincettes !...

LE MAJOR.

Il est frais et rosé !

FRÉDÉRIC, à part.

Comme un chardon en fleur !

PICHENET.

Les femmes me l'ont dit quelquefois, Major !

FRÉDÉRIC.

Oh !

LE MAJOR.

Et toi, prends ta lanterne et va te coucher...

FRÉDÉRIC.

Mais je n'ai pas sommeil !

PICHENET.

Pauvre garçon, il aimerait bien mieux aller au bal masqué, où toutes les beautés de Valenciennes lui ont peut-être promis des contredanses !

FRÉDÉRIC.

Pourquoi pas?...

PICHENET.

Et des valses !

FRÉDÉRIC.

Pourquoi pas ?... Quand je valse, moi, je n'ai pas l'air d'un gros balai qui fait le tour de la chambre !

PICHENET.

Qui est-ce qui a l'air d'un balai, Monsieur?

FRÉDÉRIC.

Ce n'est pas moi.

LE MAJOR.

Mais vous tairez-vous ?... je suis un homme d'ordre, et lorsque votre major, pour des raisons majeures, morbleur ! a con-

signé tous les officiers pour cette nuit, il a pris la même mesure dans son intérieur, ventrebleur !... Ma nièce avait envie d'aller à ce bal, où elle devait accompagner une de ses amies arrivée de Dunkerque...

PICHENET.

Celle qui refuse d'épouser votre neveu...

FRÉDÉRIC.

Moi! moi!... elle me refuse, parce qu'elle ne me connaît pas...

PICHENET.

Ce serait drôle que je l'épousasse, moi!...

FRÉDÉRIC.

.Que vous l'épousassiez, vous?...

PICHENET.

Oui, que je l'épousasse.

FRÉDÉRIC.

Que vous l'épousassiez?...

LE MAJOR.

Ah! çà, avec vos *asse* et vos *assiez*, me laisserez-vous la parole? Eh bien! j'ai exigé que ma nièce passât la nuit dans son lit... elle y est... et mon neveu, qui devait la rejoindre au milieu des masques, va se fourrer dans le sien de lit!...

FRÉDÉRIC.

Oui, mon oncle... tout de suite!

PICHENET, à part.

Pauvre petit!

LE MAJOR.

Et tous les officiers sont dans le leur, sacrebleur! et je vais en faire autant... mais je ne dormirai que d'un œil, pour veiller à ce que personne ne sorte du quartier... à ce que personne n'y entre... Ah! c'est que le major Lambert est connu pour sa discipline, inexorable comme chef militaire et comme chef de

famille... Vous me direz que je n'ai pas toujours détesté la danse !... Possible !

Air *de l'Atelier du peintre.*

Autrefois j'étais jeune, ingambe,
De toutes parts, on m'admirait
Pour la finesse de ma jambe
Et la vigueur de mon jarret.
Dans les conquêtes de la France
Les maris criaient à l'abus !
Que de vaincus
J'ai faits !...

Coquin que j'étais ! comme je dansais ! comme je valsais ! quelles monacos ! quels fandangos ! quels galops ! Les femmes m'avaient surnommé le papillon de la grande armée... j'avais le torse désastreux !...

(Relevant l'air.)

Mais aujourd'hui raisonnable et perclus,
Chez moi je ne veux plus qu'on danse,
Depuis que je ne danse plus.

(On entend un grand bruit dehors.)

Qu'est-ce que c'est que ça ?...

PICHENET, allant à la fenêtre à gauche.

C'est une dispute dans la rue...

FRÉDÉRIC, prenant la droite.

On crie au secours !...

LE MAJOR.

Voyez donc, Lieutenant... je rentre chez moi, voyez ce que c'est...

PICHENET.

J'y cours, Major...

FRÉDÉRIC.

Je vous suis !...

LE MAJOR.

Reste !

PICHENET.

Restez, mon cher !... c'est peut-être quelque belle qui a besoin d'un chevalier, et vous savez que cela me regarde.

(Il sort en riant.)

FRÉDÉRIC, voulant le suivre.

Vous êtes un fat !

LE MAJOR.

Ah ! çà, morbleur ! sacrebleur ! ventrebleur ! resteras-tu ?... je ne veux pas que tu me quittes... Je ne me séparerai de toi, que quand je t'aurai renfermé dans ta chambre, comme ta sœur.

FRÉDÉRIC, à part.

Qui est au bal avec Césarine... cette amie qui m'a refusé !... Oh ! je les rejoindrai !...

LE MAJOR.

J'exige que tu te déshabilles...

FRÉDÉRIC.

Oui. (A part.) Pour me déguiser.

LE MAJOR.

Et que tout le monde donne chez moi l'exemple du calme et de l'ordre ! Ah ! c'est que j'y vois clair...

FRÉDÉRIC, à part.

Comme un aveugle !

LE MAJOR.

Prends ta lanterne... et surtout, plus de dispute avec le lieutenant...

FRÉDÉRIC.

Oh ! voyez-vous, mon oncle, c'est un faquin, et je ne serai heureux que lorsque je lui aurai donné un coup d'épée !...

LE MAJOR, sortant.

Par exemple !... respecte la hiérar... hiér...

FRÉDÉRIC, sortant.

Oh! il n'y a pas de hiérarchie qui tienne... je lui jouerai quelque tour!

LE MAJOR, disparaissant.

Je te le défends ...

FRÉDÉRIC, disparaissant.

Avec ses bonnes fortunes!...

LE MAJOR.

Ça ne te regarde pas!...

FRÉDÉRIC, de loin.

Mais, c'est un hâbleur!

LE MAJOR.

Qu'est-ce que ça te fait, morbleur!...

(On cesse de les entendre. L'orchestre joue l'air du Muletier, et, après un silence, Pichenet paraît portant un pierrot dans ses bras.)

SCÈNE II.

PICHENET, CÉSARINE.

PICHENET, regardant autour de lui.

Ah! personne!... Ils ne m'ont pas vu!... Beau masque, ne crains rien! reviens à toi... te voilà chez un ami! (Il pose sur le fauteuil Césarine qui est restée masquée.) Pas un mouvement! pas un mot!... Évanoui de peur! (Lui remuant le bras.) Pierrot!... Pierrot... (Chantant.)

Mon ami Pierrot!...

Rien!... Et vite! ôtons-lui son masque! Est-ce un jeune homme? est-ce une femme! Oh! si c'était une femme!... Elle revient!... Et jolie! jolie! O dieu des amours!... Je disais bien au petit! Je suis un gueux! les alouettes me tombent toutes rôties!... Elles se faisaient bien attendre... Enfin en voilà une.

CÉSARINE, revenant peu à peu.

Grâce, grâce... laissez-moi!...

PICHENET.

C'est quelque grisette qui revient du bal masqué... car, sans cavalier... à cette heure! dans les rues de Valenciennes!... Elle ouvre les yeux .. soyons bel homme!

CÉSARINE.

Où suis-je?

PICHENET.

Mademoiselle...

CÉSARINE, effrayée.

Ah! Monsieur... Monsieur, qui êtes-vous? où m'a-t-on amenée?

PICHENET.

Ne crains rien, adorable pierrot, c'est le ciel qui t'a envoyé un sauveur! et te voilà dans l'asile de la vertu!

CÉSARINE.

Chez qui suis-je donc?...

PICHENET.

Chez un officier de la garnison.

CÉSARINE, reprenant son masque et se levant.

Monsieur... Monsieur, vous avez osé...

PICHENET.

J'ai osé descendre le sabre à la main, pour sauver des masques qui criaient au secours! J'ai reconnu à la voix, des femmes... de faibles femmes... et après avoir taillé en pièces les drôles qui vous avaient poursuivie, je vous ai enlevée dans mes bras comme une sylphide que vous êtes, et sans être aperçu par notre vieux concierge, qui vous aurait arrêtée au passage comme denrée prohibée... mais par bonheur, il était occupé sur le terrain de la querelle...

Air *de madame Favart.*

Un instant plus tard, dans la rue
Je restais jusques au matin...
Et vous couchiez, belle inconnue,

Dans le corps de garde voisin.

CÉSARINE, qui a remis son masque.

Comptez sur ma reconnaissance.

PICHENET.

Je suis trop galant en ce cas
Pour demander ma récompense...
Mais je ne la refuse pas!
(Il va pour lui baiser la main.)
J'ai droit à quelque récompense
Et je ne la refuse pas!

CÉSARINE.

Monsieur... mais la personne qui m'accompagnait...

PICHENET.

Quoi! cette petite pierrette qui a pris la fuite?... je ne sais... je me serais bien gardé de courir après! j'aurais pu vous perdre.

CÉSARINE.

Monsieur... certainement je suis reconnaissante... mais de grâce... laissez-moi sortir... faites-moi reconduire!

PICHENET.

Impossible! si l'on vous savait dans notre caserne!...

CÉSARINE.

Une caserne!

PICHENET.

Vous seriez arrêtée. Le major nous a interdit la beauté... et j'en aurais pour huit jours d'arrêts... Oh! les arrêts... avec vous... (Elle s'éloigne.) Mais que craignez-vous? pourquoi me cacher ces traits charmants... que je connais?... car enfin, je vous ai vue... et vous avez beau faire, vous ne pouvez échapper.

CÉSARINE.

Monsieur!...

PICHENET.

Échapper... à mon respect... à mes soins... à... Tenez, je

suis si ému que ça m'a coupé la respiration! mais enfin, oserai-je vous demander comment il se fait?...

CÉSARINE.

Mon Dieu, Monsieur, rien de plus simple... je suis étrangère à Valenciennes... arrivée d'aujourd'hui, j'accompagnais une de mes amies à ce bal... pour un motif...

PICHENET.

Très-moral... je comprends... ensuite?

LE MAJOR, en dehors.

Pichenet!...

CÉSARINE.

Ciel! quelqu'un!...

PICHENET.

Ah! diable! c'est le major!

CÉSARINE.

Le major Lambert?...

PICHENET.

Vous le connaissez?...

CÉSARINE.

Ah! mon Dieu! (A part.) L'oncle de cette pauvre Louise.

LE MAJOR, en dehors.

Pichenet!

PICHENET.

S'il découvrait chez moi une grisette!

CÉSARINE.

Une grisette!

PICHENET.

Le voici!

CÉSARINE, tombant dans le fauteuil

Je me meurs!...

PICHENET, jetant sur elle le manteau qui est sur le dos du fauteuil.

Hum! hum! ne remuez pas!...

(Le major ouvre la porte qui reste toute grande ouverte.)

SCÈNE III.

LE MAJOR LAMBERT, PICHENET, CÉSARINE.

LE MAJOR.

Pichenet! il y a une heure, ventrebleur!... que je vous appelle!

PICHENET.

Pardon, Major... je prenais mon manteau, et puis, j'ignorais le motif...

LE MAJOR.

Je veux faire une tournée avec vous dans le quartier...

PICHENET.

Une tournée... et pourquoi?

LE MAJOR.

Parce que je viens d'entendre du bruit... ce qui m'a forcé à me relever...

PICHENET.

Ah! sans doute cette dispute entre des masques qui revenaient du bal... J'y ai mis ordre!

LE MAJOR.

Ce n'est pas cela... vous étiez rentré, vous... J'ai cru que c'était dans l'appartement de ma nièce... je lui ai demandé à travers la porte si elle dormait, elle m'a répondu que oui... ce n'était donc pas chez elle...

CÉSARINE, à part.

Elle a pu rentrer!...

PICHENET.

Par conséquent, couchons-nous! Adieu, Major.

LE MAJOR.

Attendez donc! le concierge que je viens de rencontrer m'a dit qu'une personne avait pénétré dans le quartier...

PICHENET.

Quelque officier qui avait peut-être oublié la consigne... Adieu, Major... couchons-nous !

LE MAJOR.

Eh ! non... une personne du sexe !

PICHENET.

Une femme !

LE MAJOR.

Par conséquent, sacrebleur !

PICHENET.

Ah ! bah !...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, habillé en pierrot ; costume exactement pareil à celui de Césarine.

FRÉDÉRIC, à part, sans être vu.

Le concierge m'a vu... Ciel ! mon oncle !

(Il se jette derrière les rideaux de la fenêtre.)

LE MAJOR.

Hein ?...

PICHENET.

Quoi ?... (Bas à Césarine.) Chut, donc !...

LE MAJOR.

Ce serait une honte pour moi, si un officier sortait quand je l'ai défendu... ou si une femme entrait, quand je ne l'ai pas permis !

PICHENET.

C'est peut-être votre neveu qui est un gaillard, sans que ça paraisse !

FRÉDÉRIC, à part.

Ce traître !

LE MAJOR, montrant une clé.

Oh ! lui, je suis tranquille... il est sous clé... Voilà !...

FRÉDÉRIC, riant.

Oh !

LE MAJOR.

Hein ?

PICHENET.

Quoi?... (Bas à Césarine.) Chut, donc ?...

LE MAJOR

Venez avec moi, j'ai des soupçons... Il y a par ici quelques lurons qui donneraient volontiers l'hospitalité à toutes les modistes de Valenciennes... mais si j'en trouve une... confisquée à mon profit, sacrebleur !

PICHENET.

Oh ! moi !...

LE MAJOR.

Vous, je ne dis pas... j'ai confiance en vous... je sais que les officiers ne croient pas à toutes les bonnes fortunes dont vous vous vantez...

PICHENET.

Vrai ! ils n'y croient pas?...

LE MAJOR.

Ni moi non plus !

PICHENET.

Ah ! ni vous?

LE MAJOR.

Et c'est pour cela que vous avez toute ma confiance ! Oh ! j'ai le coup d'œil juste !

PICHENET.

Bien obligé !

LE MAJOR.

AIR *de la Favorite.*

Faisons notre ronde ensemble.
Je veux que tout dorme ici.

PICHENET, remontant la scène.

Mais vous traitez, il me semble,
Le plaisir en ennemi !

LE MAJOR, allant au manteau.

Votre manteau, que sans doute
Vous laissez...

PICHENET, revenant vivement.

Allez toujours!...

(Bas à Césarine.)

Adieu!... je le perds en route,
Pour retrouver mes amours!

(Le major redescend entre eux et lui frappe sur l'épaule.)

LE MAJOR.

Dites donc!...

PICHENET.

Ah! que vous m'avez fait peur!

LE MAJOR.

Ne taquinez plus mon neveu... vrai!... vous l'effarouchez, ce jeune homme.

PICHENET.

Ah! ah! ah! c'est un conscrit... Il faut bien le former.

ENSEMBLE.

LE MAJOR.

Faisons notre ronde ensemble!
Je veux que tout dorme ici,
Car nos danseurs, il me semble,
Me traitent en ennemi.

PICHENET.

Faisons notre ronde ensemble,
Vous êtes le maître ici,
Mais vous traitez, il me semble,
Le plaisir en ennemi.

FRÉDÉRIC, à part.

Diable! s'ils sortent ensemble,
Je vais donc rester ici!...
Et me voilà, ce me semble,
Pris comme un franc étourdi.

CÉSARINE, à part.

Puisqu'ils vont sortir ensemble,
Je vais rester seule ici.
Et je suis prise, il me semble,
Comme en pays ennemi.

(Pichenet et le major sortent. — Pichenet ferme la porte à clef.)

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, CÉSARINE.

FRÉDÉRIC.

Un conscrit!... Ah! si jamais je te tiens!...

CÉSARINE, soulevant le manteau et démasquée.

Grâce à Dieu ! ils sont partis!... Quelle imprudence !

FRÉDÉRIC, sans la voir.

Eh ! mais... il ferme la porte... Et mon bal?...

CÉSARINE, allant à la porte.

Mais comment faire?... par quel moyen? (Apercevant Frédéric.) Ah ! Monsieur !... Quelqu'un !

(Elle redescend vivement à gauche; son masque est resté à droite.)

FRÉDÉRIC.

Ciel ! une femme !... Qu'elle est jolie !...

CÉSARINE.

Oh! mon masque !...

FRÉDÉRIC, à part.

Une femme chez lui!... et il me renferme ! Ah ! conscrit! (A Césarine.) Pardon, Madame... ou Mademoiselle... ma présence vous effraie... je conçois... mais rassurez-vous!... il me semble que de Pierrot à Pierrot il n'y a que la main.

CÉSARINE.

Monsieur, Monsieur, n'approchez pas... Comment vous êtes-vous introduit ici ?

FRÉDÉRIC.

C'est une question que j'allais vous faire... Quant à moi, rien de plus simple : je suis de la maison, et en m'échappant de chez mon oncle, le major...

CÉSARINE.

Ciel !... vous êtes le neveu du major Lambert ?

FRÉDÉRIC.

Oui, son mauvais sujet de neveu, qu'il croit paisiblement endormi en ce moment !

CÉSARINE, à part.

Quoi ! c'est là M. Frédéric !...

FRÉDÉRIC.

J'allais rejoindre au bal deux femmes charmantes, lorsque la crainte d'être arrêté au passage m'a forcé à me jeter derrière ce rideau où... et puis... Mais je ne m'en repens pas... au contraire... heureux de me trouver avec vous... sous le même toit... j'en suis ravi pour moi... et pour vous !... vous ne tenez pas au lieutenant... Il n'est pas aimable... au lieu que moi, mon ange...

CÉSARINE, passant à droite.

Monsieur... n'approchez pas !... et gardez-vous surtout de me juger sur une rencontre...

FRÉDÉRIC.

Qui est diablement significative.

CÉSARINE.

Le lieutenant... car il paraît que c'est un lieutenant, m'a enlevée évanouie, après avoir mis en fuite des étourdis qui nous poursuivaient... mon amie et moi !

FRÉDÉRIC.

Ah ! il y avait une amie !

CÉSARINE.

Si bien que je me suis trouvée dans sa chambre, car il paraît que c'est sa chambre...

FRÉDÉRIC.

Oui... vous y êtes.

CÉSARINE.

Malgré moi, et sans le savoir.

FRÉDÉRIC.

Bah! vraiment! Voyez-vous ce sournois... mais je lui enlèverai sa conquête, ou le diable m'emp... Non, qu'il ne m'emporte pas! Je disais bien, vous ne tenez pas au conquérant!

CÉSARINE.

Pas le moins du monde!... ce que je veux, Monsieur, c'est que vous m'aidiez à sortir d'ici.

FRÉDÉRIC.

Moi!...

CÉSARINE.

Vous avez une sœur... une sœur un peu étourdie...

FRÉDÉRIC.

D'où savez-vous?

CÉSARINE.

On me l'a dit... et jugez donc... si elle se trouvait dans ma position... enlevée... malgré elle... évanouie...

FRÉDÉRIC.

Diable! diable!... l'honneur de la famille courrait grand risque...

CÉSARINE.

Mais alors, s'il se trouvait là un honnête jeune homme comme vous...

FRÉDÉRIC.

Aussi, je suis à vos ordres... mon appartement est à deux pas. J'y rentre avec vous...

CÉSARINE.

Comment ?

FRÉDÉRIC.

Oui... la morale veut que je vous enlève à ce fat de Pichenet... un libertin... un...

CÉSARINE.

Ce n'est pas comme vous qui paraissez si honnête, si aimable.

FRÉDÉRIC.

Et je suis encore plus aimable que je ne parais, le diable m'emp... Pardon... Mon Dieu ! comme vous êtes tremblante. Est-ce que c'est de peur?...

CÉSARINE.

Oui... un peu !... et puis, c'est de froid...

FRÉDÉRIC.

Pauvre petit pierrot... que je voudrais réchauffer dans mon sein !...

CÉSARINE.

D'abord, Monsieur, reconduisez-moi à mon hôtel.

FRÉDÉRIC.

On ne doit pas vous attendre... bah !

CÉSARINE.

Si fait, on m'attend pour souper... car je n'ai pas dîné, et je meurs de faim.

FRÉDÉRIC, à part.

On l'attend !... un mari peut-être... Ah ! non... ah! non!

CÉSARINE.

Si vous pouviez séduire...

FRÉDÉRIC.

Qui?

CÉSARINE.

Le concierge, pour me faire sortir de cette caserne... Allons,

Monsieur, cela vous portera bonheur... et si jamais vous songiez à vous marier...

FRÉDÉRIC.

Me marier!... j'y ai songé... mais je suis libre... oui, vrai... on m'a refusé. Oh! je ne suis pas fat... une capricieuse m'a refusé!

CÉSARINE.

Pas possible!...

FRÉDÉRIC.

Une bégueule... Pardon, Madame ou Mademoiselle...

CÉSARINE.

Madame... (A part.) Le moyen de lui dire!

FRÉDÉRIC.

Aussi...

AIR : *Mes yeux disaient tout le contraire.*

J'en veux à cette beauté-là,
Au lieutenant!... et plus j'y pense,
Plus je crois savourer déjà
Tout le plaisir de la vengeance!...
Ah! contre eux, avec vous, ma foi!
Quelle campagne je vais faire!...

CÉSARINE.

Monsieur!... (A part.) Vous verrez que c'est moi
Qui paierai les frais de la guerre!
Eh oui! vous verrez que c'est moi
Qui paierai les frais de la guerre!

FRÉDÉRIC, montant.

Écoutez!... quelqu'un! Pichenet!

(On entend la clé dans la serrure.)

CÉSARINE, courant à la causeuse.

Ah!

FRÉDÉRIC, lui montrant la causeuse.

Là! silence! et laissez-moi faire!

(Il remet son masque et Césarine se jette sur la causeuse derrière le manteau que Frédéric y porte.)

SCÈNE VI.

CÉSARINE cachée, FRÉDÉRIC, PICHENET.

PICHENET, refermant la porte.

Me voici ! me voici, ma charmante !

CÉSARINE, à part.

Je tremble !

FRÉDÉRIC, toussant doucement.

Hum ! hum !

PICHENET, à Frédéric.

Vous le voyez, sylphide de mon âme... j'ai trouvé moyen de me séparer de cet ennuyeux major. J'ai cru qu'il n'en finirait pas avec ses morbleur ! ses sacrebleur ! c'est bien l'homme le plus bavard, le plus insupportable, le plus... mais c'est mon supérieur... je le respecte.

CÉSARINE, à part.

Il y paraît !

FRÉDÉRIC, toussant.

Hum ! hum !

PICHENET.

Et puis il m'a parlé de sa nièce, de son neveu...

FRÉDÉRIC, contrefaisant sa voix.

Ah ! il a un neveu !

PICHENET.

Oui, une espèce de petit niais, qui veut faire le capable et que je joue par-dessous ma jambe !

FRÉDÉRIC.

Votre jambe !... Ah ! fine et déliée.

PICHENET.

Mais ôtez donc votre masque, mon adorée... puisque je sais...

FRÉDÉRIC, minaudant.

Oh ! non, oh ! non... je n'ose pas...

PICHENET.

Mais puisque j'ai vu ces traits charmants...

FRÉDÉRIC.

Vous êtes bien bon ! mais vous ne les verrez plus... non, la pudeur me le défend...

PICHENET.

Je vous forcerai bien...

FRÉDÉRIC.

Ah ! vous, un galant officier ; vous vous conduiriez comme un.....

PICHENET.

Un ?

FRÉDÉRIC, minaudant.

Un polisson !

PICHENET.

Eh bien ! non... eh bien ! non ! je serai galant !... mais vous ne m'échapperez pas...

FRÉDÉRIC.

Est-ce que j'y songe? puisque j'ai confiance... Et où irais-je, en ce moment ? Où serais-je plus en sûreté que sous la garde d'un soldat français... car je sais la chanson...

(Chantant très-haut.)

Ah ! qu'on est fier d'être Français...

PICHENET, achevant sans pouvoir atteindre au ton.

Quand on regarde la colonne !

Vous avez pris la colonne bien haut.

FRÉDÉRIC.

C'est ça... c'est ça... Permettez... voici tout votre appartement?...

PICHENET.

A peu près... (Montrant la gauche.) Ici, ma chambre à coucher... bien petite, bien petite... mais le bonheur tient si peu de place ! Voulez-vous voir ?...

FRÉDÉRIC.

Non... oh ! non ! méchant ! (Montrant la droite.) Et là ?...

PICHENET.

Oh ! mon office... pour mes provisions.

FRÉDÉRIC.

Ah ! j'ai faim !...

PICHENET.

Vous avez... Au fait, c'est possible !

FRÉDÉRIC.

Pardon !... c'est que j'étais sortie si tard... et sans avoir rien pris... Mais je n'ose achever...

PICHENET.

Comment donc ?... Achevez... cette douce familiarité me flatte... Je vois que la confiance vous est venue avec l'appétit... nous nous entendrons... Oh ! oui...

FRÉDÉRIC, soupirant.

Oh ! oui !... j'ai faim !...

PICHENET.

Si vous voulez me permettre de vous offrir...

FRÉDÉRIC.

Avec plaisir !...

PICHENET, montrant la causeuse.

A l'instant... Daignez vous asseoir.

FRÉDÉRIC.

Merci... merci !...

PICHENET.

Elle ne parle plus de s'en aller... O amour ! je suis un gueux !...

(Il sort par la droite. Frédéric s'approche vivement de Césarine qui soulève le manteau.)

CÉSARINE.

Puis-je m'échapper?

FRÉDÉRIC.

Non, mais dans la chambre à coucher... (Pichenet revient.) Hum!...

(Césarine se blottit sous le manteau.)

PICHENET, apportant des assiettes, etc.

Puisque vous voulez souper, car c'est charmant... un souper... en tête à tête... L'eau m'en vient à la bouche... Je vais d'abord placer la table...

FRÉDÉRIC.

Non, non, laissez-moi faire... cela me regarde!

(Il l'aide à placer la table.)

PICHENET.

Vraiment? Oh! que vous êtes bonne! Et en soupant, vous m'achèverez votre récit.

FRÉDÉRIC.

Mon récit?

PICHENET.

Oui, vous savez... et vous ôterez votre masque.

FRÉDÉRIC.

Oh! non!...

PICHENET.

Oh! si!... puisque j'ai vu! puisque j'ai vu... (A part.) Elle l'ôtera. (Sortant.) Tu l'ôteras!

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, CÉSARINE.

FRÉDÉRIC, courant ouvrir la chambre.

Eh! vite!... ici... ici!...

CÉSARINE, courant à la porte du fond.

Mais, Monsieur, je ne le puis pas... cette chambre... Oh! non... c'est par là que je dois m'échapper... dehors...

FRÉDÉRIC.

C'est bien comme ça que je l'entends... mais d'abord il faut... Ah ! le voici !...

CÉSARINE, emportant son masque.

Ciel !...

(Elle entre dans la chambre à coucher.)

SCÈNE VIII.

FRÉDÉRIC, PICHENET, CÉSARINE, dans la chambre.

(Pichenet entre, apportant différentes choses pour le souper au moment où Césarine disparaît.)

PICHENET.

Ah ! vous regardez ma chambre à coucher !... entrez, entrez... entrons...

FRÉDÉRIC, poussant la porte.

J'ai faim !...

PICHENET.

Eh bien ! là, un petit souper de dame... biscuits, vin muscat... A propos !... et ce récit de votre mésaventure ?...

FRÉDÉRIC.

Le récit que j'avais commencé ? (A part.) Qu'est-ce qu'elle lui racontait ?

PICHENET.

Hein ?

FRÉDÉRIC.

Quoi ?... Ah ! vous avez oublié le pain.

PICHENET.

C'est juste !

(Il sort vivement par la droite.)

SCÈNE IX.

CÉSARINE, FRÉDÉRIC.

CÉSARINE, rouvrant la porte.

Mais, Monsieur, je ne puis pas...

FRÉDÉRIC.

Vous mourez de faim... vous me l'avez dit...

CÉSARINE.

Oh ! de faim, ou de peur... mais...

FRÉDÉRIC.

Je vous invite à souper... (Poussant la porte.) Hum ! hum !...

SCÈNE X.

CÉSARINE (dans la chambre), FRÉDÉRIC, PICHENET.

PICHENET, rentrant.

Voici mes flûtes !

FRÉDÉRIC, regardant les jambes de Pichenet.

Ah ! non... je ne trouve pas...

PICHENET, se regardant.

Plaît-il?

FRÉDÉRIC.

Vous dites : Voici mes flûtes !... et moi, je dis que vous avez la jambe mieux que cela...

PICHENET, riant.

Ah ! ah ! vous croyiez que je plaisantais sur mes... non, non, voici mes flûtes... mes flûtes !

FRÉDÉRIC, de même.

Ah ! c'est différent... j'aime mieux celles-là !...

PICHENET.

Vous avez le mot pour rire... Bravo ! nous nous entendrons

bien, et... (Il veut lui prendre la main, Frédéric lui donne un coup de sa flûte.) Ah !...

FRÉDÉRIC.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, *mio caro*.

PICHENET, à part.

Elle parle italien !... (Haut.) Avec plaisir, *mia cara !* Ah ! ah ! ah ! (Il va pour prendre une chaise près du fauteuil, et aperçoit une lettre.) Tiens ! une lettre !... (Lisant.) « A madame, madame César... »

CÉSARINE, entr'ouvrant la porte.

Ciel !...

FRÉDÉRIC, l'enlevant vivement.

Ah ! je sais ce que c'est, une lettre à mon adresse que j'avais à ma ceinture... et qui sera tombée. (Lisant l'adresse à part.) Césarine d'Ancenis ! Grand Dieu !

PICHENET.

Hein ! quoi?...

FRÉDÉRIC.

Rien ! rien ! c'est bien à moi. (A part.) Césarine d'Ancenis... l'amie de ma sœur ! Il se pourrait !... elle qui m'a refusé !...

PICHENET.

Madame César... Ah ! pardon ! c'est que ce nom-là a quelque chose d'héroïque, il me plaît.

FRÉDÉRIC, à part.

Césarine ! Et moi qui lui ai dit... bégueule !

PICHENET.

Oui, il me plaît... mais pas autant que cette charmante figure que je n'ai vue qu'un instant... et qui est restée là... gravée !... Ce diable de major avait bien besoin de me déranger... il n'y a pas d'homme plus ridicule que celui-là...

FRÉDÉRIC.

Votre major !

PICHENET.

Si ce n'est son neveu...

FRÉDÉRIC.

Vrai?

PICHENET.

Un petit imbécile!...

FRÉDÉRIC, vivement.

Hein?... (Se reprenant.) Voulez-vous me servir, s'il vous plaît?

PICHENET, servant.

Comment donc!... Et vivement... d'autant mieux que ce vilain masque va tomber...

FRÉDÉRIC.

Oh! non!...

PICHENET.

Ah! bah!... Comment ferez-vous pour souper? Je vous défie...

FRÉDÉRIC.

Je vais vous montrer ça... (Il mange très-vite, en soulevant la barbe de son masque.) Tenez... Tenez...

PICHENET.

Oui... (A part.) Comme elle y va! (Haut.) Très-bien, mais vous me trichez... Ah! c'est mal... car enfin, je me suis assez montré chevalier français pour que vous ne craigniez pas que mon langage effarouche votre pudeur, votre charmante pudeur... J'adore la pudeur, moi... Nous voilà assis tous les deux en tête à tête, comme Mars et Vénus... Vénus, c'est vous... et Mars...

(Il se rapproche.)

FRÉDÉRIC, s'éloignant.

Connu!...

PICHENET.

Oh!... je sais ce qu'on doit d'égards à une faible femme... Et pour vous prouver...

FRÉDÉRIC.

Voulez-vous me servir?

PICHENET, servant.

Certainement... trop heureux... (A part.) C'est une forte mangeuse !

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! et ce vin muscat ? Vous me laissez étouffer.

PICHENET.

C'est juste. (Il se lève.) A quoi pensais-je donc ?... Vous me faites perdre l'esprit que j'ai !

FRÉDÉRIC.

Il n'y a pas de mal... (Pichenet s'arrête sur le seuil de la porte et envoie des baisers.) J'étouffe.

PICHENET.

J'y vais... j'y vais... (A part.) Elle dévore ! O amour !

(Il sort par la droite.)

SCÈNE XI.

CÉSARINE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Ah ! un conscrit ! un niais... un imbécile !... Je t'apprendrai !...

CÉSARINE, rouvrant la porte.

Puis-je m'échapper ?

FRÉDÉRIC.

Moins que jamais... Ah ! beau masque, je sais qui vous êtes...

CÉSARINE.

Monsieur...

FRÉDÉRIC.

Je vais renvoyer le lieutenant.

CÉSARINE.

Mais non !...

FRÉDÉRIC.

Mais si !... vous mourez de faim... Voulez-vous souper ?...

CÉSARINE.

Quelle plaisanterie !...

FRÉDÉRIC.

Non, vrai ! un tête-à-tête à trois... souper de dame... de la pâtisserie délicieuse... Prenez, c'est sa part.

(Il lui donne le reste.)

CÉSARINE, refusant.

Mais non... je ne veux pas !...

FRÉDÉRIC.

Prenez donc... Il revient... Il va voir...

CÉSARINE.

Je ne puis...

FRÉDÉRIC.

Le voici !... Hum ! Hum !

(Césarine est forcée de prendre l'assiette. Pichenet rentre. La porte se referme.)

SCÈNE XII.

CÉSARINE (dans la chambre), FRÉDÉRIC, PICHENET.

PICHENET.

Voilà le muscat... Permettez-moi de vous en offrir... (Il débouche la bouteille.) Excellent muscat ! qui doit monter la tête à la beauté au profit de la valeur ! La beauté, c'est vous... la valeur, c'est... (Regardant dans le plat.) Tiens ! il n'y a plus rien !...

FRÉDÉRIC.

Voulez-vous me servir ?

PICHENET.

Comment donc !... avec infiniment de... (A part.) C'est une très-forte mangeuse ! Eh bien ! je ne hais pas ces femmes-là... ça annonce une belle santé...

FRÉDÉRIC, se servant à boire.

Il est excellent, votre muscat... Pas trop fort... mais c'est égal...

(Il boit d'un trait.)

PICHENET, stupéfait.

Ah bah ! (A part.) Elle boit et mange bien !

FRÉDÉRIC.

Voulez-vous m'en donner encore...

PICHENET.

Hein ?

FRÉDÉRIC.

Un peu !... pas pour boire... pour tremper un biscuit...

PICHENET.

Oui, c'est le biscuit qui le boira...

FRÉDÉRIC.

Et je mangerai le biscuit !

PICHENET.

Voilà !... (A part.) C'est-à-dire que, si je n'avais pas vu là, cette figure enchanteresse, je croirais que... Ah !... c'est une femme qui est un peu sur sa bouche, ça se voit. (Pendant cet aparté, Frédéric, que Pichenet ne regarde pas, remplit un petit verre de muscat et vient l'offrir à Césarine qui ferme la porte.) Tant mieux !... je ne hais pas ces femmes-là... parce que ça dénote...

(Il se retourne au bruit que fait la porte en se fermant.)

FRÉDÉRIC.

A votre santé, mon chevalier.

PICHENET.

J'accepte avec orgueil... trop heureux de vous faire raison... Tiens ! la bouteille est vide !... (A part.) Allons !

FRÉDÉRIC.

A une autre !

PICHENET, prenant l'autre bouteille.

Elle va bien, elle va très-bien !

FRÉDÉRIC.

Air : *Je m'en moque.* (La Marquise de Carabas.)

Verse encore !
Je t'implore,
Beau blondin, à nos amours
Verse toujours !

PICHENET.

Verse encore !
Je t'adore !
Mettons dans un doux conflit
Et l'amour et l'appétit !

ENSEMBLE.

Oui, l'amour sans façon
Est au fond
Du flacon !
Bon !

(Pichenet prend Frédéric par la taille.)

FRÉDÉRIC, poussant un cri.

Ah !... vous me chatouillez !
Mais vous vous oubliez !...

PICHENET.

Chacun, quand l'amour dévore,
Soupe comme il l'entend,
Et ce qui reste, je le prend !...

ENSEMBLE.

Laisse encore,
Je t'implore.

PICHENET.

Laissez-moi voir à genoux
Ces traits si doux !

FRÉDÉRIC.

Retenez, petit gueux, ces transports téméraires !...

ENSEMBLE.

Et } Oui } dans ces moments enchanteurs,
Tic et tic et toc, choquons nos verres,
Tic et tic et toc, comme nos cœurs !

FRÉDÉRIC, à part.

Il s'agit maintenant de le...

(Il fait le signe de le renvoyer.)

PICHENET, portant la table au fond.

Cependant, il faut que je dénoue ce masque à travers lequel je vois briller ces yeux qui pétillent, et qui me cache un visage animé comme eux... (A part, regardant la table.) Il y a de quoi !... (Haut.) Je veux presser cette jolie taille...

FRÉDÉRIC, passant de l'autre côté.

Ah ! Monsieur... n'approchez pas...

PICHENET.

Baiser cette jolie main !...

FRÉDÉRIC.

Ah ! Monsieur... Je ne dis pas, si vous le voulez absolument... et quoiqu'il en coûte à ma pudeur... mais auparavant, vous ferez une petite course pour moi.

PICHENET.

Une course ! (A part.) Elle va m'envoyer en course !... (Haut.) Permettez... on est si heureux d'être seul avec ce qu'on aime !...

FRÉDÉRIC, regardant la porte de la chambre.

A qui le dites-vous !... C'est pour cela... mais vous reviendrez, et je serai ravissante.

PICHENET.

Vrai !... Oh ! femme de mes rêves !...

FRÉDÉRIC.

Un mot à écrire que vous porterez vous-même... pour rassu-

rer... ma sœur... (Mouvement de Pichenet.) Oh ! je vous en prie !

PICHENET.

S'il le faut pour être heureux... Entrez là, dans ma chambre... pour écrire.

FRÉDÉRIC, l'arrêtant.

Non, oh !... non !... pas dans ta chambre...

PICHENET.

Elle m'a tutoyé !

FRÉDÉRIC.

Isidore ou Théophile... ou Ernest ?

PICHENET.

Je m'appelle Léopold.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! Léopold, je vais écrire ici... Tiens.

(Il écrit sur le guéridon qui est à droite.)

PICHENET, à part.

Elle m'a retutoyé !... Et j'irais en course !... Non morbleur ! ventrebleur ! sacrebleur ! comme dit le major ; je reste !

FRÉDÉRIC, à part.

Ah ! tu me traites de conscrit, toi !... (Haut.) Cire à cacheter, *my dear*.

PICHENET.

De l'anglais ! Elle sait l'anglais ! Entrez là, dans ma chambre !...

FRÉDÉRIC.

Oh ! non... voici ce qu'il me faut, c'est inutile... un pain à cacheter.

PICHENET.

Entrez donc !...

FRÉDÉRIC, le retenant par le bras.

Quand je vous dis que c'est inutile.

PICHENET.

Ah ! quelle main !... (A part.) C'est une gaillarde de tous points. Ah ! ah ! ah !

FRÉDÉRIC.

Voici... rue du Béfroi... numéro 4... Mademoiselle Césarine d'Ancenis.

PICHENET.

Permettez... j'enverrai...

FRÉDÉRIC.

Ah ! non... ah ! non !... vous !... Je veux que vous y alliez vous-même... Et à ton retour, pour ta peine, je te donnerai un baiser...

PICHENET.

Vrai ? un baiser !... accompagné de plusieurs autres... Mais d'abord je demande un à-compte. (S'approchant.) Je l'aurai !..

FRÉDÉRIC.

N'approchez pas !...

PICHENET, s'approchant toujours.

Malgré ce masque jaloux !

FRÉDÉRIC, se contenant.

N'approchez pas !...

(Il repasse à gauche.)

PICHENET.

Je presserai sur mon cœur ces charmes...

FRÉDÉRIC, éclatant et saisissant une chaise.

Mille tonnerres ! n'approchez pas !

PICHENET.

Elle jure ! elle a juré !

FRÉDÉRIC, radoucissant sa voix sans quitter la chaise.

N'approchez pas ! un chevalier français ne se fait pas payer d'avance ; mais quand vous reviendrez...

PICHENET.

Quand je reviendrai !... vous m'accorderez bien sûr...

FRÉDÉRIC.

Ya menner.

PICHENET.

De l'allemand !... elle possède toutes les langues !...

FRÉDÉRIC.

Eh bien !...

PICHENET.

AIR *de la Polka du Bal d'enfants.*

Peut-on, ma belle,
A mon zèle
Refuser
Un baiser ?
C'est le salaire
Que j'espère
En faveur
Du facteur.

FRÉDÉRIC.

Partez vite !
Je palpite,
Et puis au retour,
Je veux tour à tour,
Chanter !
Sauter !

PICHENET.

O mon âme !
Je réclame
Un peu de polka,
Et de mazurka !...

ENSEMBLE.

PICHENET, *dansant.*

Bravo !... ma belle
Moins cruelle,

N'aura plus
De refus !
Quelle souplesse !
Quelle ivresse !
Que d'amour
Jusqu'au jour !

FRÉDÉRIC, se laissant aller aussi.

Oui, votre belle,
Moins cruelle
N'aura plus
De refus !
Quelle faiblesse !
Quelle ivresse !
Au retour,
Mon amour!

(Pichenet sort.)

SCÈNE XIII.

CÉSARINE, FRÉDÉRIC, puis la voix du MAJOR.

FRÉDÉRIC, se mettant à sauter et démasqué.

Et allez donc !... à moi le terrain... à moi les amours ! Dieu ! quand il saura... (Il danse en chantant.) Tra, la la la, tra la la la.

(On entend fermer à clé, il s'arrête tout à coup.)

CÉSARINE, rouvrant la porte.

Eh bien?...

FRÉDÉRIC.

Chut !... (Césarine veut rentrer.) Non, non, ne craignez rien, c'est lui qui ferme la bergerie. (Riant.) Ah ! ah ! ah !... il est dedans !... c'est-à-dire, non... il est dehors... et c'est moi... Ah ! ah ! ah !...

CÉSARINE.

Miséricorde !... fermée ! Mais alors, Monsieur, il ne fallait pas l'éloigner... il valait mieux lui dire...

FRÉDÉRIC.

Pour vous compromettre?

CÉSARINE.

Mais au contraire... un tiers devait me protéger...

FRÉDÉRIC.

Un tête-à-tête à trois... Ah ! c'est gênant et maussade, j'aime les choses simples... et j'étais impatient de me retrouver seul avec vous...

CÉSARINE.

Mais, Monsieur, cela ne se peut pas... je veux partir... je ne puis rester ici...

FRÉDÉRIC.

Vous y resterez pourtant... et pour une foule de raisons... la première, c'est qu'il n'y a pas moyen de sortir... la seconde...

CÉSARINE.

Oh ! je vous dispense de toutes les autres.

FRÉDÉRIC.

Et moi, j'ai besoin de vous les dire... c'est que je vous connais, beau masque... c'est que c'est vous qui avez refusé de me voir, de me connaître, de m'aimer... (Lui tendant la lettre.) Mais je veux me venger...

CÉSARINE, effrayée.

Quoi, Monsieur...

FRÉDÉRIC.

Oh ! non !... oh ! non... (A part.) Les dames ont tout de suite des idées...

CÉSARINE.

Vous venger...

FRÉDÉRIC.

En vous forçant à vous repentir de m'avoir refusé votre main... d'abord, parce qu'on a toujours tort de refuser un mari, quand il est jeune, bien fait, spirituel... Pardon si je fais mon affaire moi-même... mais il n'y a personne ici pour m'aider... Vous riez... ah ! vous riez.... allons, allons, nous nous entendrons... vous m'épouserez.

CÉSARINE.

Mais, Monsieur, vous allez un peu vite.

FRÉDÉRIC.

Militairement... c'est que, voyez-vous, nous n'avons pas de temps à perdre... il va revenir, le maître de la maison... et je n'ai qu'un instant pour vous dire combien je vous aimais de loin... sans vous connaître... et vos refus irritaient mon amour... Ah ! c'est que je suis très-entêté... c'est encore une de mes qualités!... aussi, jugez de mon désespoir, lorsque, à votre arrivée ici, vous avez refusé de me voir... Ah ! dans l'excès de ma douleur...

CÉSARINE, riant.

Vous alliez au bal masqué !...

FRÉDÉRIC.

Oui, c'est ma foi vrai !... j'allais au... mais pour vous y rencontrer... ma sœur devait vous y conduire !

CÉSARINE.

Oui, et quelle folie !... toutes deux effrayées dans cette foule, nous avons voulu nous échapper... et l'on nous a poursuivies.

FRÉDÉRIC.

Et voyez quel coup du destin!... Moi, je crois beaucoup au destin... Grâce à ces misérables qui vous attaquent, à ce beau fils qui vous sauve, je me trouve renfermé avec vous dans cette chambre...

CÉSARINE.

Où vous vous croyiez avec une autre.

FRÉDÉRIC.

C'est vrai... c'est encore vrai !... je suis très-franc, c'est encore une de mes qualités... Mais j'avais comme un pressentiment et je sentais là que, pour mériter un regard, un soupir de vous, j'aurais donné ma vie.

CÉSARINE.

Vous mentez bien !...

FRÉDÉRIC, entraîné.

Mais oui, pas mal... c'est encore une de mes qualités! (Se reprenant.) C'est-à-dire non... je ne mens pas!... au contraire... je... Mon Dieu... Madame, vous tremblez... qu'avez-vous?...

CÉSARINE.

Rien... rien... c'est que j'ai froid...

FRÉDÉRIC.

Oh! je voudrais réchauffer ces mains charmantes.

CÉSARINE.

Non, non...

FRÉDÉRIC.

Rapprochez-vous du feu... Ah! il y en a à peine... ce fat de Pichenet ne pense à rien... il a chez lui une femme pour laquelle...

CÉSARINE.

Vous oubliez le feu, Monsieur...

FRÉDÉRIC.

Pardon... c'est que du bois... je ne sais pas... il est capable de n'en pas avoir... mais heureusement on en a quand on en veut...

(Il prend une chaise qu'il brise.)

CÉSARINE.

Ah! mon Dieu, Monsieur, que faites-vous?

FRÉDÉRIC.

Je fais du bois.

CÉSARINE.

Mais vous cassez son mobilier.

FRÉDÉRIC.

Ne faites pas attention!... il est trop heureux... son mobilier... car pour lui... (Riant.) il court au bout de la ville... tandis que moi je suis à vos pieds, je vous vois... je vous ad...

CÉSARINE.

Soufflez donc, je vous prie!

FRÉDÉRIC.

C'est juste !...

(Il souffle le feu.)

CÉSARINE.

Et après cela, Monsieur... avant le retour de cet homme, vous me ferez échapper ?

FRÉDÉRIC, revenant à elle.

Oh ! oui, avec moi !... Et vous, Madame, pour prix de mon obéissance, de mon amour, de cet amour brûlant...

CÉSARINE.

Soufflez donc !

FRÉDÉRIC.

C'est juste !

CÉSARINE.

J'ai remarqué là, dans cette chambre, que la fenêtre donnait sur un petit jardin...

FRÉDÉRIC.

Et ce jardin communique à l'appartement de ma sœur.

CÉSARINE.

C'est par là, Monsieur, qu'il faut me faire descendre... que personne ne sache que j'ai passé la nuit dans cette chambre... Ah ! je vous en supplie, si vous m'aimez...

FRÉDÉRIC.

Si je vous aime !... Ah ! voilà un mot qui me ferait faire des miracles...

CÉSARINE.

Oh ! pour l'instant, il s'agit de faire une échelle.

FRÉDÉRIC, regardant autour de lui.

Une échelle... de cordes... comme pour escalader le balcon de celle qu'on aime... je sais ce que c'est...

CÉSARINE.

Comment ?...

FRÉDÉRIC.

C'est-à-dire, je me doute... Voyons, voyons... Ah ! (Il prend le manteau, l'examine et le rejette à terre.) Non, ce n'est pas ça !

CÉSARINE.

Que voulez-vous, Monsieur ?... que faut-il ?

FRÉDÉRIC.

Peu de chose... cependant je ne vois pas... (Poussant un cri.) Ah ! vous êtes sauvée, Madame.

(Il pousse la causeuse sous la fenêtre et y monte pour atteindre les rideaux.)

CÉSARINE.

Quoi ! vous avez un moyen de me rendre la liberté. (Frédéric qui n'est pas assez haut, monté sur la causeuse, renverse tout ce qui est sur la table.) Mais, Monsieur, que faites-vous ? vous brisez son ménage.

FRÉDÉRIC, plaçant la table près de la fenêtre.

Ah ! il est trop heureux... son ménage...

CÉSARINE.

Mais encore...

FRÉDÉRIC, montant sur la table.

Voilà des rideaux qui feront un effet merveilleux... je les attache l'un à l'autre... j'y fais des nœuds que vos jolies mains pourront suivre sans se blesser.

CÉSARINE.

Quelle folie !

FRÉDÉRIC, sur la table.

Ce n'est pas une folie... c'est une idée inspirée par vous. J'attache ceci à la fenêtre du jardin, et en vous laissant glisser...

CÉSARINE.

Grand Dieu !

FRÉDÉRIC.

Ne craignez rien... je tiendrai l'échelle d'en haut... d'en haut !...

(Il détache les rideaux. — On frappe à la porte. — Effroi.)

CÉSARINE.

C'est lui !...

FRÉDÉRIC.

Chut!...

LE MAJOR, en dehors.

Lieutenant ! Lieutenant !

FRÉDÉRIC, bas.

Non !... c'est mon oncle !

LE MAJOR.

Lieutenant ! je tiens le coupable !

CÉSARINE.

Oh !

FRÉDÉRIC.

Chut !

LE MAJOR.

Venez faire une ronde avec moi, si vous ne dormez pas !...

FRÉDÉRIC, criant.

Je dors !...

LE MAJOR.

Ah ! c'est différent !

CÉSARINE, assise.

Il passe !... Ah ! que j'ai eu peur !...

FRÉDÉRIC.

AIR *du Baiser au porteur.*

Ne craignez rien... reposez-vous, Madame,
Car vous semblez bien fatiguée !

CÉSARINE.

Hélas !
Vous le voyez, je suis au fond de l'âme
Tremblante, émue, et ne me soutiens pas.

FRÉDÉRIC.

Acceptez donc et mes soins et mon bras.

CÉSARINE.

Si l'on savait qu'ici la nuit dernière,
Seule avec vous, réduite à me cacher...

FRÉDÉRIC.

Quel bonheur !... seul je le saurai, j'espère...
Et je réponds de ne pas m'en fâcher.

CÉSARINE.

A présent, Monsieur...

FRÉDÉRIC.

Eh ! vite... à l'ouvrage... je vais préparer votre évasion... dans un instant vous serez chez ma sœur... D'abord je vais descendre dans le jardin... nous avons un signal convenu... trois coups dans la main...

CÉSARINE.

Ah ! Monsieur, ma reconnaissance !

FRÉDÉRIC.

La reconnaissance... Oh ! j'y crois... c'est une belle chose !... et si un léger à-compte...

CÉSARINE.

Monsieur...

FRÉDÉRIC.

Non, non, après... Ah ! vous ne direz plus que je suis un mauvais sujet !...

(Il emporte, en les traînant, les rideaux dans la chambre.)

SCÈNE XIV.

CÉSARINE, seule.

Mauvais sujet !... (Toujours assise.) Il ne l'est pas, heureusement ! voyez un peu si un autre que lui se fût trouvé là !... l'on apprenait mon aventure... Oh ! c'est à faire trembler ! A quoi tient l'honneur d'une femme !

Air *de la Syrène* (duo).

Je sens qu'en ces lieux
Je me trouve mieux...
Depuis qu'un ami,
Me protége ici.

(La musique continue le mineur de l'air.)

Ah ! je n'en puis plus ! (S'endormant peu à peu.) Une fois chez sa sœur, je préviendrai...

(On entend une clé glisser dans la serrure, et au même instant, trois coups frappés dans la main du côté du cabinet. Césarine est endormie.)

SCÈNE XV.

PICHENET, CÉSARINE

PICHENET.

Reprise de l'air.

Je rentre en ces lieux,
Bien las, mais joyeux,
Pour avoir le prix
Qu'elle m'a promis.

Je suis fourbu ! j'ai cru que je ne reviendrais jamais jusqu'ici... (Apercevant Césarine.) Ah bah ! elle dort !... je conçois, après un souper de cette force-là !... (Se trouvant dans les débris de la chaise et du souper.) Qu'est-ce que c'est que ça ? ma vaisselle en morceaux !... mes meubles en cannelle ! Tiens ! tiens ! comme elle a mis tout sens dessus dessous !... Mais c'est donc un démon que... (S'approchant doucement.) Parbleu, je suis curieux de m'assurer si malgré cette grosse voix qui jure et ce gros appétit qui dévore... c'est bien... (S'interrompant.) Oui... voilà bien ce visage charmant !... cette jolie bouche qui me doit quelque chose... et dans cette aventure... une foule de détails plus ou moins saillants qui ne permettent pas de douter...

CÉSARINE.

Non... non...

PICHENET.

Elle parle?

CÉSARINE.

Je ne refuse plus !...

PICHENET.

Elle ne refuse plus... quoi ? Il n'y a plus rien à refuser.

CÉSARINE.

Je vous aime !...

PICHENET.

Elle pense à moi... C'est le vin muscat qui travaille... ma foi...

(Il se penche pour l'embrasser.)

CÉSARINE, se réveillant.

Ah ! qu'est-ce ?...

PICHENET.

C'est moi !... qui ai porté votre lettre à madame Césarine d'Ancenis... (Elle le regarde avec surprise.) Elle n'était pas chez elle... Il paraît qu'il y a peu de femmes chez elles, cette nuit ! ça les regarde... ou plutôt ça regarde leurs maris... quand elles en ont ?... Bref, je reviens demander le prix de ma course... ce baiser...

CÉSARINE.

Monsieur... ah ! de grâce, n'approchez pas !...

PICHENET, à part.

Elle ne jure plus !...

CÉSARINE, à part.

Ah ! mon Dieu ! qu'est devenu l'autre ?...

PICHENET.

Rappelez-vous, ô femme... dont je ne sais pas le nom... rappelez-vous la récompense que vous m'avez promise.

CÉSARINE.

Moi !...

PICHENET.

Oui, vous... quand je vous ai laissée là... le verre à la main... et il paraît que vous avez gaîment fini le souper... ah ! ah ! ah !

CÉSARINE.

Le souper... (Riant.) Ah ! oui, oui... j'ai été indiscrète !...

PICHENET.

Oh ! non... pas assez !... pas assez !... (A part.) C'est singulier comme son organe est plus doux quand son masque est ôté.

CÉSARINE.

Eh bien ! vous ne refuserez pas de me laisser sortir.

PICHENET.

Au contraire... je vous le refuse... Tout ce qui passe le seuil de mon domicile, m'appartient... vous êtes mon bien, ma conquête... Et vous ne pensez pas que je vous ai enlevée dans mes bras, que j'aie soupé avec vous, c'est-à-dire que je vous aie regardée souper... car pour moi !... que j'aie couru au bout de la ville de Valenciennes, en esclave soumis, et tout cela, pour vous perdre au moment où... de... parce que... Pardon... je ne sais plus ce que je dis... le bonheur divague...

CÉSARINE.

Monsieur ! (A part.) Il ne revient pas, l'autre !... (Haut.) Oh ! je vous en prie !...

PICHENET.

Non... (A part.) Elle ne jure plus du tout ! elle a le vin muscat très-bon ! (Haut.) Non, femme de mes rêves... j'ai le cœur en feu ?... et...

(Il veut la prendre dans ses bras. Elle se laisse tomber à genoux.)

CÉSARINE.

Grâce ! j'en appelle à votre loyauté !...

PICHENET.

A mes genoux ! une femme !... Pristi !... c'est moi qui tombe aux vôtres !

(Il tombe aussi à genoux. On frappe à la porte du fond.)

CÉSARINE, se levant.

Grand Dieu !...

PICHENET.

Ne faites pas attention !... maintenant que vous ne jurez plus, que vous ne...

(On frappe à enfoncer la porte.)

CÉSARINE.

Entendez-vous ?...

PICHENET.

Non, je n'ai rien entendu... je vous...

LE MAJOR, en dehors.

Pichenet!...

PICHENET.

Le major !...

CÉSARINE, se levant.

Ciel !...

LE MAJOR.

M'ouvrirez-vous, ventrebleur !...

(Il secoue la porte avec force.)

CÉSARINE.

Je suis perdue !...

PICHENET.

Non ! chut !... Entrez là !...

(Il lui montre la chambre à coucher.)

CÉSARINE, effrayée.

Là !...

LE MAJOR, plus fort.

Sacrebleur ! je vais enfoncer la porte !...

PICHENET, à Césarine.

Mais entrez donc !...

(Le major finit par enfoncer la porte.)

LE MAJOR.

Ah ! enfin!

(Pichenet court pousser la porte et le major reste à moitié pris.)

PICHENET.

On n'entre, pas, Major... j'achève ma toilette.

(Césarine entre vivement dans la chambre et referme la porte.)

LE MAJOR.

Aïe! vous m'étouffez... vous me renfoncez les entrailles.

SCÈNE XVI.

PICHENET, LE MAJOR.

LE MAJOR.

Où est-elle ?... Où l'avez-vous mise?... Qu'est-elle devenue?...

PICHENET.

Plaît-il, Major?... Je ne comprends pas... vous m'avez réveillé... et...

LE MAJOR.

Ah ! vous dormiez... Vous êtes donc somnambule, pour avoir renversé vos meubles, vidé vos bouteilles, arraché vos rideaux?...

PICHENET, à part.

Mes... Ah ! bah!... Tiens !... qu'est-ce qu'elle a fait de mes rideaux?...

LE MAJOR.

Et à moins que vous n'ayez fait la noce... seul...

PICHENET.

Dame!...

LE MAJOR.

Dame ! quoi? dame ! quoi ?... Il y a une dame ici !...

PICHENET.

Je ne dis pas cela.

LE MAJOR.

Et moi, je le dis... vous m'avez trompé comme un gros caporal... C'est vous qui avez fait entrer ici une femme... plus ou moins jolie... une femme de contrebande... c'est vous qui

êtes sorti, malgré la consigne... j'ai cru d'abord que c'était mon neveu Frédéric... mais je viens de le voir... Il dormait comme...

PICHENET.

Comme un innocent!

LE MAJOR.

Et en passant là, tout à l'heure, j'ai parfaitement entendu une voix de l'autre sexe... Où est-elle ? (Allant à droite.) Là !

PICHENET.

Dame!...

LE MAJOR.

Dame! quoi?... dame! quoi ?...

PICHENET.

Voyez! (A part.) Pendant ce temps, je la fais échapper.

(Il va à la porte de gauche.)

LE MAJOR, revenant à gauche.

Hein?... C'est ici!

PICHENET, se jetant devant la porte.

Major ! on n'entre pas !

LE MAJOR.

Elle y est!

PICHENET.

Major... au nom de la pudeur, je vous prie de fermer les yeux... c'est une femme charmante pour moi... Je l'avoue sans fatuité... vous la feriez rougir.

LE MAJOR.

Laissez donc !... si elle est charmante, tant mieux ! la vue m'en sera plus agréable... et si elle a eu des bontés pour vous, hein ?... (Pichenet baisse les yeux.) Oui ! Alors, la pudeur ne l'étouffera pas...

(Il veut ouvrir.)

PICHENET.

Au nom de vos amours... car vous avez aimé...

LE MAJOR, s'oubliant.

Immensément ! Allons, ouvrez, morbleur !

Air : *D'une telle insolence.* (Grignon.)

Ouvrez, plus de mystère !
Ou craignez ma colère !
Et pour mieux la fléchir
Sachez donc m'obéir !

PICHENET.

Cédez à ma prière !
Calmez votre colère,
Et laissez-vous fléchir !...
Je ne puis obéir !

(La porte de la chambre s'ouvre, un pierrot paraît.)

SCÈNE XVII.

LE PIERROT, LE MAJOR, PICHENET.

LE MAJOR.

Ah ! parbleur ! la pudeur en pierrot !...

PICHENET.

Grâce, Major !... madame était évanouie, dans cette bagarre que vous avez entendue... et...

LE PIERROT, soupirant.

Ah !

LE MAJOR, à part.

Hé ! hé ! hé !... une taille fort confortable !... (Haut.) Pardon, belle dame... c'est une heure un peu indue, pour se trouver dans une caserne.

LE PIERROT, soupirant.

Ah !...

LE MAJOR.

Le lieutenant est coupable... mais je vois à cette taille ravissante... à ce bras délicieux, à ce joli pied, qu'il y a des circonstances atténuantes. Otez votre masque !

LE PIERROT.

Ah !...

PICHENET, se jetant entre eux.

Major !...

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, UN SOLDAT, puis CÉSARINE.

LE SOLDAT.

M. le Major ?

LE MAJOR.

Hein ? qu'est-ce ?...

LE SOLDAT.

Il y a là une dame qui veut absolument sortir...

TOUS.

Une dame !...

LE SOLDAT.

Elle soutient qu'elle était chez mademoiselle votre nièce... mais on ne peut rouvrir les portes sans votre ordre...

LE MAJOR.

Une dame... Où est-elle ?...

LE SOLDAT.

La voici.

(Césarine paraît en costume de femme. Le soldat sort.)

CÉSARINE.

M. Lambert ?...

LE MAJOR.

C'est moi... Ah ! Madame !... à qui ai-je l'honneur ?...

CÉSARINE.

Césarine d'Ancenis...

LE MAJOR.

L'amie de ma nièce !...

CÉSARINE.

On vient de m'apporter une lettre !...

PICHENET, s'approchant.

Oui, moi!... c'était de la part... (Croyant la reconnaître.) Ah! mon Dieu! Ah! ciel! (Regardant le pierrot.) Ah!

LE MAJOR.

Qu'est-ce que vous avez avec vos ah!... Il ouvre la bouche comme une carpe...

CÉSARINE.

Une lettre de ma sœur...

PICHENET.

Sa sœur!... c'est donc ça!...

LE MAJOR.

Votre sœur!...

CÉSARINE.

Qu'un galant officier a enlevée pour la protéger.

LE MAJOR.

Nous sommes tous galants, belle dame! (A part.) Je voudrais bien la voir... l'autre.

CÉSARINE.

Et je viens la chercher... et vous remercier d'une hospitalité que l'on ne saurait trop reconnaître.

LE MAJOR, bas à Pichenet.

Heureux mortel!

PICHENET, lui imposant silence.

Hum! hum!... Je rends ma conquête... à une condition, c'est qu'en attendant que je lui présente mes hommages, chez elle, elle me permettra de déposer sur sa main divine, un baiser... un simple baiser.

LE PIERROT.

Ah!

(Il lui fait signe de se mettre à genoux.)

PICHENET.

Plaît-il?...

LE MAJOR.

A genoux, elle vous dit... à genoux devant la beauté... chevalier !...

PICHENET.

Comment donc !... avec infiniment de...

LE MAJOR, à part.

Je voudrais bien la voir !... (Pendant que Pichenet se met à genoux et baise la main que le pierrot lui tend, et que Césarine rit à part, le Major passant à la droite du pierrot, détache le masque qui tombe, et voit la figure de Frédéric.) Oh !...

FRÉDÉRIC.

Ah !

CÉSARINE.

Ciel !...

PICHENET, regardant.

Quoi ?... qu'est-ce que c'est que ça ?

LE MAJOR.

Mon neveu !... ah ! ah ! ah !... bien ! bien ! morbleur, ventrebleur, sacrebleur !... Baisez encore !... Ah ! ah ! ah !

FRÉDÉRIC, avec pruderie.

Ne vous gênez pas, *mio caro !..*

PICHENET, se levant avec fureur.

Fichtre ! Madame ! Monsieur, c'est indigne ! c'est infâme ! c'est une très-mauvaise plaisanterie ! Cette personne que j'ai sauvée, que j'ai enlevée...

FRÉDÉRIC, faisant la révérence.

C'était moi !...

PICHENET.

Allons donc !... qui a soupé là, près de moi !...

FRÉDÉRIC, de même.

C'était moi !...

PICHENET, allant au fauteuil.

Là, là, en rentrant, cette femme que j'ai vue, de mes yeux vue ?...

FRÉDÉRIC, de même.

C'était moi!...

PICHENET.

Mais!...

LE MAJOR, éclatant de rire.

C'était lui!...

PICHENET.

Mais, Madame!...

CÉSARINE.

Mon Dieu! on m'a donc trompée!... cette lettre...

FRÉDÉRIC.

Pour vous ramener chez ma sœur... et obtenir votre main, que le lieutenant menaçait de m'enlever.

PICHENET.

Permettez!... je n'ai pas dit...

LE MAJOR.

Si fait! vous l'aviez menacé.

FRÉDÉRIC.

Mais vous me tueriez plutôt!

CÉSARINE.

En ce cas, je ne veux la mort de personne!...

(Elle lui tend la main.)

FRÉDÉRIC.

Ah! Madame!... Lieutenant vous serez mon témoin!

PICHENET.

Mais non.. ce n'était pas vous!... que diable! je reconnais madame!...

CÉSARINE.

Moi?...

FRÉDÉRIC.

Elle !... ah ! ah ! ah !... Tenez, lieutenant... taisez-vous, pour votre honneur... tout ce que je puis faire, c'est de ne dire à personne que vous m'avez donné à souper, *mio caro*, et que vous m'avez baisé la main, *my dear*.

PICHENET, avec colère.

Ya menner !...

LE MAJOR.

Ah ! ah ! ah ! ce pauvre lieutenant !... Ah ! çà, mais... qui est-ce donc que j'ai vu, tout à l'heure, coiffé d'un foulard, si bien endormi dans ta chambre, dans ton lit ?...

FRÉDÉRIC.

C'est un traversin, mon oncle !

PICHENET.

Ah ! ah ! ah ! ce pauvre major !... avec son amour de la discipline !...

LE MAJOR.

Ventrebleur ! Lieutenant, ce n'est plus lui qui est le conscrit !... c'est... (Par réflexion, à part.) Pourvu qu'il n'y ait pas de traversin dans le lit de ma nièce ! sacrebleur !...

ENSEMBLE.

AIR *de la Polka des enfants.*

LE MAJOR, CÉSARINE.

Sans rancune !
La fortune
L'a servi
En ami !
Mais l'affaire
Doit se taire...
Comme nous,
Taisez-vous !

FRÉDÉRIC.

Sans rancune !
La fortune
M'a servi ;
En ami.
Mais l'affaire
Doit se taire...
Comme nous,
Taisez-vous !

PICHENET.

Sans rancune !
La fortune
L'a servi
En ami.
Sans colère,
Laissons faire !
Vengeons-nous
Sur l'époux !

FIN DES DEUX PIERROTS.

LA BELLE ET LA BÈTE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 22 mars 1844.

En société avec M. VARNER.

Personnages :

VAUCHERON [1].	DURAND [5].
FEUCHEROLLES [2].	ANTOINETTE [6].
ÉDOUARD [3].	CAMILLE [7].
FRANCIS [4].	ERNESTINE [8].

La scène est à Paris, chez Vaucheron.

ACTEURS :

[1] M. Tisserant. — [2] M. Klein. — [3] M. Rhozevil. — [4] M. Monval. — [5] M. Rébard.— [6] Mademoiselle Rose Chéri.— [7] Mademoiselle Anna Chéri. — [8] Mademoiselle A. Melcy.

LA BELLE ET LA BÊTE

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un petit salon dans les bureaux de Vaucheron. — Casiers au fond, bureau à gauche. — Une table à droite. — Porte au fond, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

ERNESTINE, puis DURAND, puis FRANCIS.

ERNESTINE, assise à droite, près de la table.

C'est une singulière idée que mon père a eue de me faire amener ici... chez mon parrain... Encore, si M. Georges arrivait à son bureau pendant que je suis dans la maison !... Bon M. Georges ! si j'osais le recommander à mon parrain... Mais il me fait peur, mon parrain !... Et M. Georges, au contraire !... (Écoutant.) Eh ! mais qu'est-ce que j'entends ? on se dispute déjà... par ici, dans les bureaux !...

DURAND, sortant du cabinet de Vaucheron à gauche.

C'est indigne ! c'est affreux ! pas moyen de vivre avec cet homme-là !

ERNESTINE.

Ah ! monsieur Durand, qu'est-ce donc ? à qui en avez-vous ? à mon parrain ?

DURAND.

Eh ! parbleu ! qui est-ce qui crie toujours ? qui gronde toujours ? Pour quelques méchantes fleurs qu'on lui a volées !

ERNESTINE.

Dame ! ses fleurs !... c'est tout ce qu'il aime !... et ce matin, quand je suis arrivée de chez mon père, je ne sais pas pour-

quoi... il était près de son rosier... il l'arrosait... il lui parlait... Il ne faisait pas attention à moi.

AIR : *Voltaire chez Ninon.*

Il suivait d'un œil attendri
Les roses qui venaient de naître.

DURAND.

Qui pourrait soupçonner chez lui
Ce goût délicat et champêtre?
Lui, le plus âpre des banquiers,
Si brusque en ses humeurs chagrines!
Mais s'il aime tant les rosiers,
C'est à cause de leurs épines.

Tenez, tenez, il gronde encore! Ce pauvre M. Francis!... son caissier... le vieil ami de son père!

FRANCIS, sortant aussi du cabinet à gauche.

C'est bien, Monsieur, on poursuivra! (En scène.) Me parler ainsi, à moi qui l'ai vu naître... qui l'ai élevé... à moi, qui depuis trente ans!...

ERNESTINE.

Bon monsieur Francis, mon parrain vous a fait de la peine?

FRANCIS.

Ah! Mademoiselle, c'est à déserter la maison! Je l'aimais, je le croyais bon au fond!... il l'était... mais chaque jour il devient plus intraitable... et s'il continue... ça me fera du chagrin, j'en mourrai... mais je le quitterai.

ERNESTINE.

Vous?

DURAND.

Le quitter!... C'est-à-dire que j'irais au Mogol pour ne plus le voir... J'aimerais mieux servir le Grand Turc!

FRANCIS.

Personne ne reste à son service!

DURAND.

Il fait peur à tout le monde. (Écoutant.) Bien ! c'est le tour de madame Mathias... la gouvernante de la maison... la seule femme qui ait tenu bon !

ERNESTINE.

Oh ! moi, je ne comprends pas ça !... Il me semble qu'à votre place j'aurais du courage... Je ne suis pas un homme... c'est possible !... mais je me révolterais !... je lui dirais...

DURAND.

Le voilà !

ERNESTINE.

Ah ! je me sauve !

(Elle sort à droite, en courant.)

SCÈNE II.

VAUCHERON, FRANCIS, DURAND, à la fin FEUCHEROLLES.

VAUCHERON, à la cantonade.

C'est bon ! vous partirez !... Je ne tiens pas à vous !... Ah ! Francis, vous ferez le compte de madame Mathias... Elle partira aujourd'hui.

FRANCIS.

Permettez, Monsieur... La seule femme qu'il y ait ici pour vous soigner, pour donner des ordres... pour tenir votre maison !...

VAUCHERON.

C'est possible ! mais elle est sans cesse à gronder.

DURAND, entre ses dents.

Et monsieur veut gronder tout seul !

VAUCHERON.

Qui est-ce qui vous parle, à vous, fainéant ? Mon déjeuner est-il prêt ? que faites-vous ici ?... Parlez !

DURAND.

C'est que...

VAUCHERON.

Taisez-vous !

DURAND.

Ah! Monsieur, c'est trop fort! Je n'y tiens plus! Tant pis... j'étouffe... et s'il fallait vivre toujours ainsi, j'aimerais mieux...

VAUCHERON.

Vous en aller!... soit!... (A Francis.) Faites-lui son compte ce soir, et que je ne le voie plus !

DURAND.

Moi, Monsieur... Mais vous n'y pensez pas!... Si vieux!... où irais-je?...

FRANCIS.

Comme c'est gentil un petit caractère comme ça !

VAUCHERON.

Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que vous dites ?

FRANCIS.

Je faisais votre éloge !

VAUCHERON.

Je n'en ai que faire... vous seriez mieux à votre bureau, à votre caisse!... L'argent ne rentre pas; vous êtes trop grand seigneur pour vous en inquiéter.

FRANCIS.

Permettez !

VAUCHERON.

Je ne permets rien. Cette traite d'hier ?...

FRANCIS.

Je vous l'ai dit... c'est M. Georges Breton, un de nos jeunes commis, qui a dû la toucher.

VAUCHERON.

M. Georges ! encore un que je chasserai... Un drôle qui ne laisse pas de mal à faire ! (A Durand.) N'est-ce pas lui qui, tous

les soirs, en partant, me vole ces fleurs que je cultive moi-même ?

DURAND.

Dame ! je l'ai vu !

VAUCHERON.

Ah ! il n'est pas rentré ? Et il a dû toucher cette traite... Combien ?

FRANCIS.

Dix mille francs !

VAUCHERON.

Ah ! il n'est pas rentré ? Je porterai plainte ! je le ferai arrêter.

FRANCIS.

Comment ! vous le soupçonnez ?...

VAUCHERON.

Pourquoi pas ?

FRANCIS.

Un jeune homme !...

VAUCHERON.

Raison de plus !... Un petit fat !

FRANCIS.

En qui j'ai confiance !

VAUCHERON.

Vous ? Eh bien ! tant mieux ! Au fait, c'est votre faute !... Vous paierez pour lui !

FRANCIS.

Je paierai ! je paierai ! comme si je m'étais enrichi à votre service !... Ah ! ce n'est pas ainsi que votre père me parlait !... Il me traitait avec amitié... Mais ce ne sont pas des amis qu'il vous faut à vous... il ne vous faut que des flatteurs... (Montrant Feucherolles qui entre.) Et en voilà un !

VAUCHERON, allant à Francis, avec émotion.

Francis !

(Francis sort à gauche.)

DURAND.

Oh ! oui, en voilà un !

(Il sort par le fond.)

FEUCHEROLLES.

Hein ! moi ! Qu'est-ce que c'est ?

SCÈNE III.

VAUCHERON, FEUCHEROLLES.

VAUCHERON, s'asseyant près du bureau.

Et lui aussi ! Ils se plaisent tous à me faire enrager.

FEUCHEROLLES.

Flatteur ! moi ! Il tombe bien !...

VAUCHERON.

Eh bien ! je me passerai d'eux tous... Je ferai maison nette.

FEUCHEROLLES, s'approchant de lui.

Ah ! çà, mais qu'est-il donc arrivé ce matin, mon aimable ami ?...

VAUCHERON.

Aimable ! vous ne pensez pas ce que vous dites !

FEUCHEROLLES.

Si fait !

VAUCHERON.

Eh ! non ?

FEUCHEROLLES.

Mais si !

VAUCHERON, se levant avec colère.

Mais quand je vous dis !... (Lui prenant la main.) Pardon, tenez, je ne sais ce que j'ai... Je suis malheureux !... j'ai mal dormi !... J'aurais du plaisir à battre quelqu'un !

FEUCHEROLLES, s'éloignant.

Oh ! quelle idée originale !

VAUCHERON.

Celui-là, du moins, aurait raison de se plaindre de moi! de me quitter !... comme les autres !

FEUCHEROLLES.

Les autres ne se plaignent pas... au contraire !

VAUCHERON.

Vous croyez? Est-ce que je ne sais pas comme on me traite... Mes domestiques ne restent ici que parce que je les paie.

FEUCHEROLLES.

Les domestiques sont tous comme ça!

VAUCHERON.

Mes commis portent envie à ma fortune! Il n'y a que ce vieux Francis... le seul qui me soit attaché de cœur... l'ami de mon père... Il m'aime !

FEUCHEROLLES.

Tiens! il n'est pas le seul !

VAUCHERON.

Et où donc? A la Bourse, n'est-ce pas? où je ne dis pas un mot qui ne passe pour une bêtise.

FEUCHEROLLES.

Ça tient au terroir !

VAUCHERON.

Dans les salons? où je ne vais plus... où l'on riait de moi derrière des éventails... On dirait que je suis une bête curieuse !

FEUCHEROLLES.

Oh ! une bête !

VAUCHERON.

Oui... Ici même... dans ce quartier... ma maison est notée... Et tenez, du temps des émeutes, mes carreaux étaient toujours cassés... Pourquoi? Est-ce que je me mêlais de politique?

FEUCHEROLLES.

C'étaient les vitriers qui faisaient ces choses-là !

VAUCHERON.

Et quand je sors, on dirait un ours qui s'échappe de sa caverne. On me regarde passer... on me montre au doigt.

AIR *du Verre.*

La foule, d'un air ébahi,
Quelquefois sur mes pas s'arrête,
Et j'entends murmurer : C'est lui!
La bête!... voyez donc la bête!
On m'insulte!...

FEUCHEROLLES.

C'est du nouveau!...
Quand tant de bêtes bien connues,
Jouissant de l'incognito,
En paix circulent dans les rues!
Tant de bêtes incognito
Circulent en paix dans les rues!

Ce n'est pas l'embarras, on m'appelle bien flatteur, moi qui vous dis toutes vos vérités ; vous êtes brusque, c'est vrai... violent, je ne dis pas... Je vous le répète tous les jours et très-haut !... Mais vous êtes bon.

VAUCHERON.

N'est-ce pas?...

FEUCHEROLLES.

Je vais même plus loin... Je soutiens que vous êtes trop bon! Oui, vous vous fâcherez, si vous voulez, voilà comme je vous flatte... Vous êtes trop bon ! c'est un tort!

VAUCHERON.

C'est possible!

FEUCHEROLLES.

C'est peut-être un peu trop franc... ce que je dis là...

VAUCHERON.

Mais alors, si je suis bon, c'est sans le vouloir... parce que, voyez-vous, ce monde qui ne m'aime pas, je le lui rends bien!... Je n'ai pas confiance... je tiens ça de mon père qui se défiait de tout... qui ne croyait rien... Et au fait, ce monde, qu'a-t-il fait pour moi? M'a-t-il donné un ami?

FEUCHEROLLES.

Et moi, ingrat!

VAUCHERON.

Eh! mon Dieu! vous êtes mon homme de paille... C'est sous votre nom que je prête mon argent... à un tas d'imbéciles... Je vous fais de bonnes remises, je vous donne de bons dîners... Vous êtes gourmand!

FEUCHEROLLES.

Toujours spirituel!

VAUCHERON.

Vous êtes mon ami, soit, je le veux bien!... Mais ce monde, je ne lui demandais qu'une femme qui m'aimât pour moi!

FEUCHEROLLES.

Les femmes! allons donc! Elles n'ont jamais aimé que pour elles!

VAUCHERON.

Je n'ai pas même eu du bonheur pour mon argent!... Elles me trouvent laid!

FEUCHEROLLES.

Qui est-ce qui est beau? Moi-même qui vous parle...

VAUCHERON.

Et tenez, à l'Opéra, le seul spectacle que je comprenne, à cause des ballets, j'avais remarqué une petite sauteuse qui m'allait assez... un air piquant...

FEUCHEROLLES.

Gaillard!

VAUCHERON.

Oui, parlons-en!... J'en étais fou! je lui écrivis en lettres d'or,

à dix heures... A quatre, je me crus adoré, et à huit heures elle se moquait de moi !... J'étais trahi !

FEUCHEROLLES.

Ça n'a pas duré longtemps.

VAUCHERON.

Et pour qui ? Pour un fat qu'on trouve joli garçon, parce qu'on le croit riche... et il n'a pas le sou... Ruiné !

FEUCHEROLLES.

Ah bah !...

VAUCHERON, riant.

Ah ! ah ! ah ! J'en sais quelque chose... toute sa fortune est tombée dans ma caisse !... Ah ! ah ! ah !... Plus rien !...

FEUCHEROLLES, riant aussi.

Ah ! ah ! ah ! (A part.) Quand il rit, il me fait peur !... (Haut). Et ce fat... c'est ?...

VAUCHERON.

Ça ne vous regarde pas. Ce n'est pas pour ça que je vous ai fait venir... Êtes-vous homme à me rendre service ?

FEUCHEROLLES.

Vous vous y prenez de si bonne grâce ! Il s'agit ?...

VAUCHERON.

De me marier ?

FEUCHEROLLES.

Ah bah !

VAUCHERON.

C'est une cheminée qui vous tombe sur la tête, n'est-ce pas ? Au fait, pourquoi non ? si j'ai trouvé une femme qui me convienne... une femme à qui je puisse dire : « Ma fortune, la voici, prenez-la, elle est à vous... et rendez-moi heureux ! »

FEUCHEROLLES.

Et cette femme, vous l'avez trouvée ?...

VAUCHERON.

Je l'ai formée moi-même.

FEUCHEROLLES.

C'est donc ça!

VAUCHERON.

La fille d'un pauvre diable que je fais vivre!... vieil ami de ma famille, que ma pauvre mère me recommandait en mourant... Aussi sa fille, je l'ai fait élever... pour moi... pour moi seul!...

FEUCHEROLLES.

Et c'est?...

VAUCHERON.

La petite Ernestine!

FEUCHEROLLES.

Hein! la fille du père Desroches?... Je l'ai vue... Elle est ici!

VAUCHERON.

C'est ma filleule... Elle est venue me souhaiter ma fête... Car c'est ma fête... Personne n'y a pensé... personne... qu'elle!

FEUCHEROLLES, à part.

Maladroit!... je n'y ai pas pensé!...

VAUCHERON.

Pas un bouquet! On sait que je les aime... on ne m'en donne pas!... Au contraire, j'avais des fleurs... qu'on m'a volées!

FEUCHEROLLES, lui prenant la main.

Dites donc... je vous la souhaite bonne! Vous n'avez pas reçu mon bouquet?... c'est étonnant!... il est en route! un rosier!

VAUCHERON.

J'ai retenu la petite... C'est une occasion, j'en veux profiter pour lui offrir mon cœur, ma main, ma fortune surtout! ma fortune!... Les filles sont très-sensibles à cela!

FEUCHEROLLES.

A cela... et au reste.

VAUCHERON.

Mais il faut lui parler...

FEUCHEROLLES.

Eh bien!... mais...

VAUCHERON.

Et je ne sais... quand elle est là, devant moi... je la regarde et je me tais!... Je n'ose pas!

FEUCHEROLLES.

Honnête homme! allez! Un millionnaire qui n'ose pas offrir... à une jeune fille!

VAUCHERON.

Et alors, il m'est venu une idée! Elle doit avoir de l'affection pour vous!...

FEUCHEROLLES.

Mais oui!... les jeunes filles ont assez d'affection pour moi...

VAUCHERON, le regardant.

Ah!... Enfin n'importe!... Si vous lui parliez de mes projets?...

FEUCHEROLLES.

J'entends... pour faire votre déclaration!

VAUCHERON.

Oui!

FEUCHEROLLES.

Vous y avez la main... j'ai toujours été fort pour les déclarations...

(Vaucheron remonte la scène).

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ÉDOUARD, puis DURAND.

ÉDOUARD, en dehors.

Eh! parbleu! je sais bien le trouver.

VAUCHERON.

Édouard!... silence!

ÉDOUARD.

Eh! le voici!... ce brave cousin!... Bonjour, banquier! comment ça va-t-il?... Bien?... j'en suis enchanté... Et moi, pas mal. (Saluant Feucherolles.) Monsieur... (A part.) Il y a de drôles de figures dans la banque! (S'asseyant près du bureau.) Vous permettez, n'est-ce pas?

VAUCHERON.

Dame! quand on le demande aussi poliment.

(Il va sonner à la cheminée au fond.)

FEUCHEROLLES, à part.

Il ne se gêne pas.

ÉDOUARD.

En me réveillant, ce matin, je me suis rappelé que je n'avais plus le sou dans ma bourse... à sec!... Alors, je me suis dit: C'est le cas d'aller voir mon cousin... mon trésorier, mon banquier, mon usurier... et de lui demander... d'abord à déjeuner!

VAUCHERON, qui est revenu à son bureau, où il range des papiers.

Merci... je ne déjeune pas.

ÉDOUARD.

C'est-à-dire que... Je comprends... de la rancune contre moi!

VAUCHERON.

De la rancune, moi? Allons donc!

ÉDOUARD.

Oui, oui, de la rancune... Tu m'en veux de l'histoire de l'Opéra... Tu as tort... c'est ta faute... j'en prends monsieur pour juge!

(Feucherolles s'approche.)

VAUCHERON, sonnant encore avec impatience.

C'est inutile!

ÉDOUARD, se levant.

Qui diable pouvait s'imaginer que tu avais jeté ton mouchoir de pacha parmi les odalisques de l'Académie royale?... Ah! je t'en fé-

licite... elle est gentille! (Vaucheron sonne de nouveau et casse le cordon de la sonnette, qu'il jette.) Il fallait me prévenir, moi qui suis de la maison : je t'aurais donné des conseils... je t'aurais formé, reformé, déformé...

VAUCHERON, à part.

Bien! bien! va toujours!..

(Pendant toute cette scène, Vaucheron, très-impatient, parcourt la scène, allant de son bureau à la cheminée.)

ÉDOUARD.

Au lieu de cela, tu ne me dis rien... et tu m'exposes... à te faire de la peine!

FEUCHEROLLES, à Vaucheron.

Ah bah! c'est lui qui vous a?... (Riant, bas à Édouard.) Il est vexé!...

ÉDOUARD, bas.

Il est bien autre chose!

VAUCHERON, riant avec effort.

A moi de la peine!... pas du tout!

ÉDOUARD, gaîment.

Si fait! si fait! tu es piqué! Au reste, ce qui est consolant pour toi, c'est que ça n'est pas sorti de la famille!

FEUCHEROLLES, riant, à part.

Belle consolation!

VAUCHERON, à Durand qui entre au fond.

Eh bien! drôle, misérable!... viendra-t-on, quand je sonne?

DURAND.

Dame! Monsieur, je faisais mes paquets!...

VAUCHERON.

Dites à mademoiselle Ernestine de venir ici... Allez!...

(Durand sort.)

ÉDOUARD.

Mademoiselle Ernestine! Qu'est-ce que c'est que ça, banquier?

VAUCHERON.

Hein?

ÉDOUARD.

Oh! oh! n'aie pas peur, j'ai le cœur pris, ma parole!... Je suis amoureux!... mais sérieusement! amoureux de la vertu en personne!... Un ange que j'ai trouvé...

VAUCHERON.

A l'Opéra?

ÉDOUARD.

Ah! ah! que c'est méchant pour ces dames!...

FEUCHEROLLES, bas à Vaucheron.

Charmant! charmant!

ÉDOUARD.

Du tout! une jeune fille que j'ai connue dans l'opulence et que les malheurs de sa famille ont rendue plus intéressante encore!... une beauté... accomplie... Il ne lui manque que cent mille écus de dot, pour être digne d'entrer dans la famille! Mais bah! elle en sera tout de même.

FEUCHEROLLES.

De la main gauche...

ÉDOUARD.

Peut-être mieux.

VAUCHERON.

Si vous venez me demander mon consentement...

ÉDOUARD, solennellement.

Je viens vous demander de l'argent! car enfin vous tenez les cordons de ma bourse.

FEUCHEROLLES, à part, riant.

Ah! c'est juste!... Pauvre garçon!

VAUCHERON.

Votre bourse! c'est un compte à faire. (A part.) A mon tour de rire!

SCÈNE V.

LES MÊMES, ERNESTINE, DURAND.

ERNESTINE, entrant avec crainte.

Me voici, mon parrain !

ÉDOUARD.

Oh ! la jolie personne ! (Allant à elle.) Mademoiselle (Vaucheron se pose entre eux.) Pardon, cousin... je saluais mademoiselle... un usage entre gens bien élevés !

VAUCHERON.

C'est bien ! il n'y a pas de mal !... Approchez, mon enfant... M. Feucherolles a, je crois, à vous parler... Je vous laisse avec lui.

ERNESTINE.

Avec monsieur ?

(Feucherolles la salue.)

ÉDOUARD, bas à Vaucheron.

Dis donc... elle ne se soucie pas du tête-à-tête... Tu aurais pu mieux choisir, vrai... quelqu'un de mieux bâti... une tête plus...

VAUCHERON.

Vous !... j'ai des comptes à vous rendre !

ÉDOUARD.

Ah ! bah ! des comptes, je n'en ai que faire ! Donne-moi de l'argent... et fais-moi servir à déjeuner.

VAUCHERON, à Ernestine.

Adieu ! à bientôt... (Montrant Feucherolles.) Écoutez-le !

ÉDOUARD, saluant.

Mademoiselle... Pauvre petite !

VAUCHERON.

Venez donc !...

ÉDOUARD.

Me voilà!...

DURAND, entrant par le fond.

Il y a là des personnes qui attendent !

VAUCHERON.

Qu'elles attendent!

(Vaucheron et Édouard entrent à gauche.)

DURAND, sortant par le fond.

Ours, va !

ENSEMBLE.

ÉDOUARD.

AIR : *Les Diables de l'Opéra.*

Allons, mon cher, viens, guide-moi !
Je veux gaîment boire avec toi;
Et, s'il le faut, eh bien! cousin,
Nous compterons le verre en main !

VAUCHERON.

J'éprouve là je ne sais quoi,
En m'éloignant. Oui, suivez-moi;
Et pour noyer votre chagrin,
Vous compterez le verre en main,

ERNESTINE.

J'éprouve là je ne sais quoi,
Et je me sens trembler d'effroi,
J'ai beau rêver, je cherche en vain
Ce que de moi veut mon parrain.

FEUCHEROLLES.

Je vais parler comme pour moi !...
(A part).
La pauvre enfant, tremblant d'effroi,
Aimerait mieux, j'en suis certain,
L'ambassadeur que le parrain !

SCÈNE VI.

FEUCHEROLLES, ERNESTINE.

FEUCHEROLLES, à part.

Une drôle de commission !

ERNESTINE, à part.

Ce monsieur, qu'a-t-il à me dire ?...

FEUCHEROLLES, s'approchant.

Mademoiselle... (Mouvement d'Ernestine.) Rassurez-vous !... Ce que j'ai à vous dire n'a rien d'effrayant pour une jeune fille... au contraire !...

ERNESTINE.

Mon Dieu, Monsieur, qu'est-ce donc ?

FEUCHEROLLES.

Eh ! de quoi peut-il être question... pour le bonheur d'une jeune fille... si ce n'est d'amour ?

ERNESTINE, le regardant.

Monsieur !... (A part.) Il est joli l'amour !...

FEUCHEROLLES.

Et de mariage !

ERNESTINE, avec effroi.

O ciel !... (Elle le regarde.) de mariage !

FEUCHEROLLES.

Il ne s'agit pas de moi !

ERNESTINE, rassurée.

Ah ! en ce cas...

FEUCHEROLLES, à part.

Pauvre petite ! je me lui souhaiterais !

ERNESTINE, à part.

Il m'avait fait une peur !...

FEUCHEROLLES.

Voyons, ma chère enfant... si l'on vous offrait un mari qui vous convînt?...

ERNESTINE.

Je le prendrais... Mais c'est peut-être ce monsieur qui sort d'ici... avec mon parrain !

FEUCHEROLLES.

M. Édouard? Non... Celui-là est ruiné... au lieu que le nôtre est riche, très-riche !...

ERNESTINE.

Vrai ! (A part.) Oh! alors ce n'est pas ce pauvre Georges !...

FEUCHEROLLES.

Si c'était monsieur...

ERNESTINE.

Qui?

FEUCHEROLLES.

M. Vaucheron.

ERNESTINE.

Mon parrain !... Oh ! non, non... vous voulez rire... ce n'est pas lui, n'est-ce pas?...

FEUCHEROLLES.

Eh bien ! si fait !

ERNESTINE.

Oh ! mon Dieu !

FEUCHEROLLES.

Il doit vous plaire?

ERNESTINE.

Mais pas du tout.

FEUCHEROLLES.

Ah ! bah, vous refuseriez?...

ERNESTINE.

Tout de suite !

FEUCHEROLLES.

Ah! (A part.) Diable! diable! (Haut.) Cependant vous devez l'aimer...

ERNESTINE.

Dame! c'est possible, comme parrain!

FEUCHEROLLES.

Mais comme mari?

ERNESTINE.

Jamais!

FEUCHEROLLES.

Et pourquoi?

ERNESTINE.

Parce que...

FEUCHEROLLES.

Mais encore... pourquoi?

ERNESTINE.

Mais... parce que...

FEUCHEROLLES.

C'est clair!... Cependant sa femme...

ERNESTINE.

Sa fortune... je ne dis pas; mais... Ah! tenez, Monsieur... ça ne se peut pas... ne me faites pas peur comme ça!... Tout le monde le déteste.

FEUCHEROLLES.

Mais s'il était votre mari?... eh bien?...

ERNESTINE.

Eh bien! je crois que je ferais comme tout le monde!

FEUCHEROLLES.

C'est très-clair.

ERNESTINE.

Air *des Anguilles.*

Conçoit-on un mari semblable!

FEUCHEROLLES.

Il n'a que trente ans, bien comptés!

ERNESTINE.

Quel ton! quelle figure aimable!

FEUCHEROLLES.

Mais il a d'autres qualités.
Il vous aime du fond de l'âme;
S'il se marie, il ne voudra...

ERNESTINE.

Rien... que faire enrager sa femme!

FEUCHEROLLES.

Oh! sa femme le lui rendra.
Oui, s'il fait enrager sa femme,
Sa femme le lui rendra.

ERNESTINE.

Ah! s'il fallait absolument l'épouser, je crois que j'en mourrais...

FEUCHEROLLES.

Vous n'en mourriez pas!

ERNESTINE.

Mais si.

FEUCHEROLLES.

Mais non.

ERNESTINE, avec impatience.

Si fait... j'en suis bien sûre, peut-être!

FEUCHEROLLES.

Oh! si vous le prenez ainsi... Me voilà bien avec mon ambassade! Il faut donc lui répondre que vous le refusez!

ERNESTINE.

Sans le lui dire... lui faire entendre que je veux retourner chez mon père... que je ne veux pas me marier.

FEUCHEROLLES.

Il ne le croira pas.

ERNESTINE.

Il n'est pas obligé de savoir qu'il y en a un autre... que j'ai un amoureux...

FEUCHEROLLES.

Un amoureux !

ERNESTINE.

Un petit jeune homme bien gentil... Mais je n'en aurais pas, que ce serait absolument la même chose.

FEUCHEROLLES.

Pauvre Vaucheron !

(Vaucheron a ouvert doucement la porte de droite. Il passe la tête et tousse doucement.)

FEUCHEROLLES.

Ah ! (Bas à Ernestine.) C'est lui... restez !

ERNESTINE.

O ciel !

(Elle est cachée par Feucherolles.)

SCÈNE VII.

VAUCHERON, FEUCHEROLLES, ERNESTINE.

VAUCHERON.

Je puis entrer ?

FEUCHEROLLES.

Oui certainement, vous pouvez... (A part.) Ma foi ! qu'elle s'explique... moi je n'oserai jamais... Il va être dans une colère...

VAUCHERON.

Eh bien ?...

(Ernestine s'esquive par la porte à droite.)

FEUCHEROLLES.

Eh bien! mademoiselle va vous répondre elle-même. (Il se retourne et ne la trouve plus.) Eh! mais... eh! mais, où est-elle donc?...

VAUCHERON.

Ernestine?... Elle n'est plus là... elle est sortie!

FEUCHEROLLES.

Ah! (A part.) J'ai bien envie d'en faire autant... de m'en aller... Je m'en vais.

(Il va pour sortir.)

VAUCHERON, le prenant par le bras.

Hein? où allez-vous donc? vous sortez?

FEUCHEROLLES.

Moi?... non... au contraire...

VAUCHERON.

Dites-moi... vous avez...

FEUCHEROLLES, l'interrompant.

Et votre cousin?... et M. Édouard?...

VAUCHERON.

Il est là... il se console à table... je lui ai fait servir à déjeuner.

FEUCHEROLLES.

Que vous êtes bon! mon Dieu! que vous êtes bon! (A part.) Il se portera à quelque extrémité... je m'en vais...

VAUCHERON, le prenant par le bras.

Vous l'avez vue... Ernestine? vous lui avez parlé?

FEUCHEROLLES.

Oui... oui...

VAUCHERON.

Et?

FEUCHEROLLES.

Dame!

VAUCHERON, le regardant.

Hein?

FEUCHEROLLES.

Quoi?

VAUCHERON.

Sa réponse?

FEUCHEROLLES.

Sa réponse?... Ah! oui!... Oh! ces petites filles, vous savez... c'est si peu... et puis...

VAUCHERON.

Après?

FEUCHEROLLES.

Après?... Que voulez-vous?... nous sommes tous exposés...

VAUCHERON.

Elle refuse!...

FEUCHEROLLES.

Je lui ai dit de vous un mal du diable! Que vous êtes bon! que vous êtes riche!... Hein! suis-je flatteur!

VAUCHERON.

Elle refuse?

FEUCHEROLLES.

Que vous l'aimez; que son bonheur dépend de ce mariage!...

VAUCHERON.

Elle refuse?

FEUCHEROLLES.

Elle demande à partir!

VAUCHERON, accablé, va s'asseoir à droite.

Eh bien! qu'elle parte!... qu'elle s'en aille!... Encore une ingrate!...

FEUCHEROLLES, à part.

La pilule a mieux passé que je ne croyais...

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, FRANCIS.

FRANCIS, entrant par la gauche, des papiers à la main.

Monsieur...

VAUCHERON.

Qu'est-ce encore? Je ne pourrai donc pas être seul !

FEUCHEROLLES, à part.

Voilà le feu aux poudres !

FRANCIS.

C'est que... c'est important...

VAUCHERON.

Ah ! Francis ! toujours là quand on ne vous appelle pas. Vous êtes insupportable !

FRANCIS.

Mais, Monsieur, c'est pour ce billet confié au petit Georges...

VAUCHERON.

Eh bien !... il est rentré?... Vous le renverrez aussi... Ah ! on m'accuse d'être dur, méchant... je le serai !...

FRANCIS, s'approchant.

Mais... c'est... qu'il n'est pas rentré... Il ne rentrera pas.

VAUCHERON.

Vous dites ?

FRANCIS.

Ce malheureux jeune homme n'a pas reparu... il m'a écrit...

VAUCHERON.

J'entends... c'est un voleur !

FRANCIS.

C'est un joueur !

VAUCHERON.

C'est un voleur! Il faut le poursuivre... le faire arrêter... le dénoncer...

FEUCHEROLLES.

Au fait... s'il a dérobé...

VAUCHERON.

Au procureur du roi!

DURAND, entrant par le fond.

Monsieur...

VAUCHERON.

Quoi? qu'est-ce encore?

DURAND.

Il y a là deux dames...

VAUCHERON.

Laissez-moi... je ne veux voir personne!... (A Francis.) Faites-le arrêter!...

DURAND, effrayé.

Moi?

VAUCHERON.

Non... ce M. Georges!

DURAND.

Ah!... (A part.) Pauvres filles!

FRANCIS.

Permettez... cette lettre où il avoue sa faute...

VAUCHERON.

Il est bien temps! il faut un exemple!

(Vaucheron furieux traverse la scène en déchirant la ettre.)

FRANCIS.

Un pauvre jeune homme, dont la famille...

VAUCHERON.

Hein? vous allez le justifier! Vous feriez donc ce qu'il a fait?...

FRANCIS.

Monsieur... ce que vous dites est indigne!

FEUCHEROLLES.

Bonhomme!

VAUCHERON.

Vous prenez toujours parti contre moi! Vous êtes un ingrat comme les autres... comme elle... Elle refuse!...

FRANCIS.

Ingrat? moi, qui, malgré vos injustices, vos violences...

VAUCHERON.

Taisez-vous!

FRANCIS.

Non, Monsieur... je parlerai!... et puis, si vous voulez me renvoyer aussi...

VAUCHERON.

Je ne vous retiens pas!

FRANCIS.

Je vous aurai dit au moins que...

VAUCHERON.

Je vous dis, moi, de vous taire !

FRANCIS.

Que vous n'aimez que le mal! que tout le monde vous hait...

VAUCHERON, bousculant un meuble.

Mais vous tairez-vous?... ou je vous...

FEUCHEROLLES.

Mon ami!

FRANCIS, reculant effrayé.

Ah!... vous êtes une bête furieuse!

VAUCHERON.

Malheureux !... lui aussi !

FEUCHEROLLES, à part.

Il a dit le mot !

VAUCHERON.

Je ne vous pardonnerai jamais !... Allez-vous-en !...

SCÈNE IX.

Les Mêmes, ERNESTINE, puis ANTOINETTE, CAMILLE.

ERNESTINE, entrant en sautant.

Mon parrain ! mon parrain !... je venais pour vous rappeler...

VAUCHERON, allant à elle et la faisant reculer.

Qu'est-ce ? que voulez-vous ? qui vous a permis de vous présenter ici ?

ERNESTINE.

Pardon, mon parrain... Si j'avais cru... si j'avais deviné... (Bas, à Feucherolles.) Qu'est-ce que vous lui avez donc dit ?

FEUCHEROLLES, à demi-voix.

Que vous ne vouliez pas de lui.

ERNESTINE, de même.

Est-ce qu'on dit jamais de ces choses-là ?

(Elle reporte ses regards sur Vaucheron, et reste immobile.)

VAUCHERON.

Eh bien ! quand vous resterez là à me regarder...

ERNESTINE.

C'est que monsieur Durand a dû vous dire... Il y a là deux dames qui vous demandent...

VAUCHERON.

Je ne veux pas les voir.

ERNESTINE.

Deux jeunes personnes bien intéressantes, mon parrain.

VAUCHERON.

Qu'est-ce que ça me fait?

DURAND, bas, à Ernestine.

Il faut toujours leur faire signe d'entrer...

FEUCHEROLLES.

Voyons, mon ami...

VAUCHERON.

Allez au diable !... Je voudrais y envoyer tout le monde !

ERNESTINE, à part.

Ah ! que c'est laid un homme en colère !

(Elle va au fond et fait signe de venir.)

VAUCHERON.

Dites à madame Mathias de reconduire mademoiselle chez son père.

DURAND.

Madame Mathias?... mais vous l'avez chassée... elle part... comme moi.

FRANCIS.

Comme moi !...

VAUCHERON.

Tant mieux ! (A part.) Plus personne !...

ENSEMBLE.

Air *des Tambours de la garde.*

Seul en ces lieux je resterai !
Eh ! oui, sans crainte
Et sans contrainte,
Je puis vivre à mon gré...
Et me fâcher quand je voudrai !

DURAND, FRANCIS.

Oui, je m'en vais, et je pourrai
Parler sans crainte

Et sans contrainte !
C'est trop longtemps, le cœur navré,
A vos fureurs être livré !...

ERNESTINE.

Je veux partir, bon gré, mal gré !
Je meurs de crainte
Et, sans contrainte,
Oui, s'il le faut, je le dirai,
Jamais ici je ne viendrai !.....

FEUCHEROLLES.

Sans adieu donc ! je reviendrai,
Parlant sans crainte,
Riant sans feinte,
Serrer la main à l'ami vrai
Qu'à table ici je fêterai !

(Vaucheron va s'asseoir à droite. — Antoinette et Camille sont entrées sur le signe d'Ernestine, qui les fait avancer.)

ANTOINETTE.

Monsieur Vaucheron?

VAUCHERON, sans la regarder.

Il n'y est pas.

FEUCHEROLLES, se détournant pour rire.

Oh !

ERNESTINE, à part.

Dieu ! qu'il est menteur !...

CAMILLE.

Mais...

VAUCHERON, avec impatience.

Il n'y est pas, vous dis-je !... Sortez !

CAMILLE, effrayée.

Oh ! je m'en vais.

ANTOINETTE.

S'il n'y est pas... on peut l'attendre.

VAUCHERON.

Non!

ANTOINETTE.

Mais...

VAUCHERON.

Non !

ANTOINETTE, effrayée aussi.

Nous reviendrons.

(Elle va pour sortir avec Camille.)

ERNESTINE, bas, à Antoinette.

Mais c'est lui ! c'est lui-même !

ANTOINETTE.

Lui ? Oh ! dans ce cas... (Retenant Camille.) Reste !...

(Elle s'approche de Vaucheron.)

VAUCHERON.

Eh bien ?

ANTOINETTE.

Monsieur Vaucheron?... je veux lui parler !

VAUCHERON.

Mais quand je vous dis...

ANTOINETTE.

Il le faut !

VAUCHERON, se levant, avec impatience.

Mais...

ANTOINETTE.

Je ne sortirai pas d'ici sans lui avoir parlé.

VAUCHERON, étonné.

Ah !...

ERNESTINE.

A la bonne heure !... ferme !...

VAUCHERON, la regardant.

Madame... ou mademoiselle...

ANTOINETTE.

Mademoiselle.

VAUCHERON.

Parlez!... (Hésitation d'Antoinette.) Parlez donc!

ANTOINETTE.

C'est que je voudrais vous parler... à vous seul.

VAUCHERON, la regardant avec surprise.

A moi seul!

(Il fait un signe à Feucherolles.)

FEUCHEROLLES.

C'est-à-dire qu'il faut que nous... Compris. (Offrant la main à Ernestine.) A ce soir... à dîner!

ERNESTINE, bas, aux jeunes filles.

Du courage!

VAUCHERON, à Francis, avec contrainte.

Avant de partir... avant de me rendre vos comptes, préparez cette plainte au procureur du roi.

CAMILLE, d'une voix étouffée.

O ciel!

ANTOINETTE, la faisant taire, à part.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Feucherolles et Ernestine sortent par le fond, Francis par la gauche, Vaucheron le suit des yeux.)

VAUCHERON, à part, avec émotion.

Il ne me restait que lui!

(Il tombe assis près de son bureau.)

SCÈNE X.

VAUCHERON, CAMILLE, ANTOINETTE.

CAMILLE, bas, à Antoinette.

Oh! qu'il me fait trembler!

ANTOINETTE.

Et moi donc !

(Elles sont tremblantes et les yeux baissés.)

VAUCHERON, assis.

Eh bien ! nous voilà seuls... Qu'y a-t-il? que me voulez vous?...

CAMILLE.

Il y a... Monsieur... C'est-à-dire... et puis... (A Antoinette.) Oh ! va, va... je n'oserai jamais !

VAUCHERON.

Quand vous voudrez...

ANTOINETTE, s'avançant.

Voici ce que c'est, Monsieur ! Nous sommes deux pauvres filles... sans appui, sans soutien... et bien malheureuses !

VAUCHERON.

Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

CAMILLE.

Nous n'avons qu'un ami au monde !

VAUCHERON.

Après ?

ANTOINETTE.

Vous le connaissez.

VAUCHERON.

Ah !... C'est possible !

ANTOINETTE.

C'est... c'est notre frère !

VAUCHERON.

Son nom ?

ANTOINETTE.

Il s'appelle Georges. (Avec effort.) Georges Breton !

VAUCHERON.

C'est un voleur !

CAMILLE.

Oh ! Monsieur !...

ANTOINETTE.

Monsieur... Ne parlez pas ainsi !

VAUCHERON.

Comment diable voulez-vous que je parle ? Il m'a volé !

CAMILLE.

Volé !

ANTOINETTE.

Grâce, Monsieur, grâce ! Si vous saviez ! Habitué au luxe, au plaisir, comme nous, il nous croyait trop malheureuses des privations auxquelles nous étions condamnées... Il nous aimait tant !... Et, entraîné par l'exemple de quelques amis... il est devenu joueur... Mais c'était un bien honnête homme ! Il espérait gagner !

VAUCHERON.

Parbleu ! on espère toujours !

CAMILLE.

Oh ! pour nous seules !... c'est-à-dire pour moi... On m'avait parlé d'un beau mariage, et, pour m'enrichir, pour me donner des parures que j'enviais, il aurait voulu avoir des millions.

VAUCHERON.

Rien que ça !...

CAMILLE.

Il était si bon !

VAUCHERON.

Si bon ! si bon ! C'était pour vous enrichir, n'est-ce pas, qu'il me volait mes fleurs ! Oui, il avait la manie du vol, à ce qu'il paraît, et tous les jours mes plus belles roses !...

ANTOINETTE.

C'était pour moi. (Vaucheron la regarde, elle continue.) Mon Dieu ! oui, pour moi ! moi qui n'aime ni le luxe, ni la parure, qui suis toujours simple, je ne lui demandais qu'une rose pour être heureuse !

VAUCHERON, l'écoutant avec plus d'attention.

Ah ! c'était pour vous !

ANTOINETTE.

Une rose que je payais d'un baiser. (Il fait un mouvement.) Elle me venait de mon frère !

VAUCHERON.

C'est-à-dire de moi !

ANTOINETTE.

Et je pensais à lui tout le jour !

VAUCHERON, devenant rêveur.

Vous l'aimiez bien, votre frère !

CAMILLE.

Nous l'adorions !

ANTOINETTE.

Aussi, jugez de notre désespoir, lorsqu'une lettre de lui est venue, ce matin, nous apprendre qu'il avait eu le malheur de détourner cette traite... ce billet...

VAUCHERON.

Vous appelez ça un malheur, vous ?...

ANTOINETTE.

Qu'il l'avait joué !... perdu !... et que, caché et tremblant, il attendait votre arrêt pour savoir s'il devait vivre ou mourir !... Oui, mourir... car il a du cœur... et plutôt de se laisser arrêter, il se tuerait !...

CAMILLE.

Oh ! oui, il l'a écrit, et je suis sûre !...

VAUCHERON, à Antoinette.

Continuez donc... vous...

ANTOINETTE.

Oh ! alors, Monsieur, après avoir bien pleuré, j'ai dit à ma sœur : « Du courage ! Il faut le sauver !... Une somme aussi

forte ! qui nous la prêterait ?... Personne ! Monsieur Vaucheron est riche, il doit être bienfaisant ; il est bon, j'en suis sûre... »

VAUCHERON.

Vous aviez besoin de moi !

ANTOINETTE.

Ah ! Monsieur.

AIR : *Je suis acheteur de rubans.*

Il est beau de tendre la main
Au repentir, à la détresse ;
Quelquefois encor le chagrin
Se trouve au sein de la richesse !
Mais pouvoir se dire en son cœur :
Quelqu'un me bénit en cachette !
C'est être heureux... et le bonheur
Vaut bien la peine qu'on l'achète.

CAMILLE.

Elle m'a dit cela... nous le pensions.

VAUCHERON, se levant, à Antoinette.

Allez donc toujours... vous...

ANTOINETTE.

Viens, lui ai-je dit, nous lui demanderons la grâce de notre frère... nous l'attendrirons... nous tomberons à ses genoux !

VAUCHERON.

Vous avez dit ?...

ANTOINETTE, se laissant tomber à genoux.

Nous y sommes !...

(Camille va pour tomber aussi à genoux, Vaucheron la retient d'une main et reste toujours les yeux fixés sur Antoinette.)

VAUCHERON, à Camille.

Non ! non ! laissez !... Allez vous asseoir.

(Il étend la main vers le fond.)

CAMILLE.

Monsieur!

VAUCHERON.

Je vous en prie!

CAMILLE.

Mais...

VAUCHERON.

Je le veux! (Camille va au fond. — Il considère Antoinette et la relève d'un mouvement brusque, mais qui semble partir d'une bonne impression. — Après un moment de silence.) Votre frère est coupable... il m'a volé! (Mouvement d'Antoinette.) Il m'a volé!... Dans ce moment, on dresse contre lui une plainte pour qu'il soit poursuivi!

CAMILLE, se rapprochant.

Ah!

VAUCHERON.

Allez donc vous asseoir!... (Elle retourne au fond. — A Antoinette.) De l'or pour moi, je n'en ai que faire!... Mes fleurs!... mais c'était pour vous... Il ne tient qu'à vous de le sauver...

ANTOINETTE.

Oh! dites, Monsieur, dites!...

VAUCHERON.

Vous êtes sans fortune, sans espérance d'en avoir... Moi, je suis seul au monde... riche et malheureux!... Personne qui pense à moi... qui veille sur moi... ma maison est maudite... Ils la quittent tous! Restez-y. (Mouvement d'Antoinette.) Ah! déjà! je vous fais peur, n'est-ce pas?...

ANTOINETTE.

Je ne dis pas cela... mais...

VAUCHERON.

Si fait... voyez... décidez... Voulez-vous être ma sœur, ma fille... ma gouvernante... qu'importe? C'est ma condition! Voulez-vous, oui ou non?...

ANTOINETTE.

Mais, Monsieur!...

VAUCHERON, avec impatience.

Voulez-vous?...

CAMILLE.

Mais...

VAUCHERON.

Allez donc vous asseoir!... (A Antoinette.) Au lieu d'être poursuivi, arrêté... votre frère sera envoyé... bien loin! pour quelque temps! Je m'en chargerai... Personne ne saura... personne!... cela dépend de vous!... Me rendre ce qu'il m'a pris... soit! mais vous ne le pouvez pas!... Vous tremblez... vous voulez du temps, peut-être, pour réfléchir... (Antoinette, sans parler, fait signe que oui.) C'est juste... tant que vous voudrez... je vous laisse dix minutes!... Après cela, un mot, un seul... oui ou non... Tenez... sur un de ces carrés de papier que je trouverai à mon retour... là... Adieu! (Il va jusqu'au fond. — Les deux sœurs, toutes tremblantes, font un mouvement l'une vers l'autre. — Il s'arrête au fond et répète.) Oui ou non!

(Il sort. — Elles restent toutes les deux à se regarder en pleurs.)

SCÈNE XI.

CAMILLE, ANTOINETTE.

ANTOINETTE.

Eh bien?

CAMILLE.

Eh bien!... en voilà un original!

ANTOINETTE.

Ah! j'en tremble encore! Je ne sais si je veille! Moi, rester ici! dans cette maison qui a l'air d'une caverne... près de cet homme qui a l'air d'un... Ah! je ne pourrais pas!... je ne pourrais jamais...

CAMILLE.

Il est laid!

ANTOINETTE.

Que m'importe!... Mais il est bourru! il est méchant... tout le monde le fuit!

CAMILLE.

Et tout le monde a bien raison !... Rien que de l'avoir entendu, je suis toute bouleversée !...

ANTOINETTE.

Et mon frère ! mon pauvre Georges ! qui nous attend !

CAMILLE.

A qui nous adresser pour restituer à ce vilain homme...

ANTOINETTE.

Quand il saura que je pouvais le sauver ! que je pouvais !... Oh ! non ! non ! il me défendrait lui-même...

CAMILLE.

Mais, sans nous, il est perdu !

SCÈNE XII.

ÉDOUARD, CAMILLE, ANTOINETTE.

ÉDOUARD.

Ma foi ! c'est égal, j'ai bien déjeuné !

ANTOINETTE.

Quelqu'un !... sortons !

CAMILLE.

Eh ! mais...

EDOUARD.

Mesdames !... Grand Dieu !

ANTOINETTE.

Que vois-je?... Édouard ! monsieur Édouard !

ÉDOUARD.

Antoinette !... vous ici ?... Quel hasard... ou plutôt quel bonheur ?...

ANTOINETTE.

Oh ! ni l'un ni l'autre ! Nous venons dans cette maison...

CAMILLE.

Oui, nous venons pour...

ANTOINETTE, l'arrêtant.

Oh ! silence ! ne dis pas... Que personne ne sache... ni lui, ni Ernestine !

ÉDOUARD.

Vous veniez pour...

ANTOINETTE.

Pour un service que nous voulions demander à M. Vaucheron... et qu'il nous refuse !...

ÉDOUARD.

Ah bah !

CAMILLE.

Cela vous étonne ?...

ÉDOUARD.

Au contraire... Ce qui m'étonnerait, c'est qu'il vous l'accordât.

ANTOINETTE.

Mais vous !... est-ce le ciel qui vous envoie ? Pardon, pardon, de n'avoir pas pensé à vous d'abord !

ÉDOUARD.

Oh ! parlez !... Vous savez que mon vœu le plus cher serait de mériter votre confiance, votre amitié !... mieux encore... votre...

ANTOINETTE, vivement.

Ma reconnaissance !

ÉDOUARD.

C'est ce que je voulais dire.

CAMILLE, bas, à Antoinette.

C'est cela !... du courage !... Je vais trouver Georges... je vais lui dire d'espérer. (Haut.) Adieu, monsieur Édouard, nous ne comptons que sur vous !

ANTOINETTE.

Oui, va, va !... (Camille sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

ANTOINETTE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, à part.

Trouver celle que j'aime, ici, en ce moment... c'est une compensation. (La regardant.) C'est étonnant !... je sens là que je n'ai jamais été plus amoureux que depuis que je suis ruiné ! Dame ! amoureux... il ne me reste plus que ça !

ANTOINETTE, à part.

Comment lui dire ? comment lui demander... Oh ! mon Dieu !

ÉDOUARD, à part, s'approchant d'elle.

Eh bien ? ma chère Antoinette... dites ?... Demandez-moi ce service que vous attendez de mon... amitié... à charge de revanche.

ANTOINETTE.

J'y compte bien !

ÉDOUARD.

Moi aussi !... Antoinette, ne tremblez donc pas, vous savez si je vous aime !...

ANTOINETTE.

Oh ! oui, et c'est ce qui me donne du courage... Voici ce que c'est... Nous avons... c'est-à-dire, oui, il nous faudrait...

ÉDOUARD.

Il vous faudrait ?...

ANTOINETTE, à part,

Oh ! que c'est difficile ! je n'ose pas !

ÉDOUARD.

Eh bien ! levez donc ces beaux yeux... Laissez-moi donc votre jolie main... Voyons... ce qu'il vous faudrait...

ANTOINETTE.

C'est... (A part.) Oh ! j'ai le cœur serré !

ÉDOUARD.

C'est?...

ANTOINETTE, entre ses dents.

De l'argent!...

ÉDOUARD.

Hein?... vous dites?...

ANTOINETTE, d'une voix plus rassurée.

De l'argent!

ÉDOUARD.

De... de... (A part.) Par exemple! si je m'y attendais!... (Haut.) De l'argent!... Ah! il vous faut... Vous avez bien fait de penser à vos amis... à moi, d'abord!

ANTOINETTE.

Oui, n'est-ce pas?... Parce que vous m'aimez... et que vous êtes riche... Vous me l'avez dit!...

ÉDOUARD.

Riche... Oui, oui... sans doute!

ANTOINETTE, qui s'était approchée doucement.

Mon Dieu! monsieur Édouard, c'est peut-être indiscret ce que je vous ai demandé là... Mais vous me rendriez si heureuse!

ÉDOUARD.

Vous rendre heureuse, c'est tout ce que je veux... (A part.) Eh bien! je suis fâché que ça vienne d'elle... j'aurais mieux aimé lui offrir... (Haut.) Et la somme que vous demandez?...

ANTOINETTE.

Oh! beaucoup... beaucoup!...

ÉDOUARD, à part.

Diable!... (Haut.) Mais encore?

ANTOINETTE.

Dix mille francs! (Mouvement d'Édouard.) C'est peut-être trop?...

ÉDOUARD.

Mais non... quand on les a... (A part.) Oui, quand on les a.

ANTOINETTE.

Mais cela vous sera rendu... plus tard...

ÉDOUARD.

Y pensez-vous ?... me les rendre... (A part.) Si elle pouvait me les avancer !

ANTOINETTE.

Et si vous saviez tout ce que je vous devrais...

ÉDOUARD.

C'est donc pour un motif ?

ANTOINETTE.

Oh ! ne me le demandez pas... je vous en prie, ne me le demandez jamais !...

ÉDOUARD.

Vous ne voudriez pas me le dire ?...

ANTOINETTE.

Je ne le pourrais pas...

ÉDOUARD.

Ce qui revient exactement au même... Il y a là quelque mystère, je le vois... un secret que je dois respecter... (Voulant passer le bras autour de sa taille.) Quand n'aurez-vous plus de secret pour moi ?...

ANTOINETTE, s'éloignant.

Monsieur...

ÉDOUARD, à part.

Tant de candeur !... Oh ! quelle mauvaise pensée !

ANTOINETTE.

Mais vous n'avez pas maintenant peut-être... cette somme ?...

ÉDOUARD.

Non... pas précisément!... Mais je suis ici chez un parent... Chez un banquier... et en m'adressant à lui...

ANTOINETTE.

Oh! ne lui parlez pas de moi! (Il la regarde avec surprise.) Ne lui dites pas...

ÉDOUARD.

Je ne lui dirai rien... Et cependant, quelles relations entre vous et M. Vaucheron?... (Elle baisse les yeux.) Pardon!... je ne le demanderai plus... j'attendrai.

ANTOINETTE, lui tendant la main.

Merci!

ÉDOUARD, baisant avec transport la main d'Antoinette.

Antoinette!...

ANTOINETTE, écoutant.

C'est lui... Je vous laisse... mais je ne m'éloigne pas... Ah! j'oubliais, un mot qu'il doit trouver ici... sur cette table!

(Elle va au bureau et écrit.)

ÉDOUARD, à part.

Que peut-elle lui dire?... (Lui montrant la droite.) Là!... attendez, et comptez sur moi!

ANTOINETTE.

Oh! oui!... toujours!...

(A la voix de Vaucheron, elle entre vivement à droite.)

SCÈNE XIV.

VAUCHERON, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, à part.

Que m'importe après tout... Je m'assure sa reconnaissance... et la reconnaissance, ça mène très-loin!

VAUCHERON, entrant par le fond et se dirigeant vers le bureau. — (Au bruit que fait Édouard, il se retourne).

Ah ! encore ici ?...

ÉDOUARD.

Voilà qui n'est pas aimable... J'éprouvais le besoin de te dire que...

VAUCHERON.

Quoi ?...

ÉDOUARD.

L'on déjeune très-bien chez toi !

VAUCHERON, regardant du côté de la table.

Je ne suis donc pas un avare !

(Il voit le papier plié et s'approche.)

ÉDOUARD.

Je n'ai jamais dit cela... Je pense même le contraire. (Voyant Vaucheron prendre le papier, à part.) Il paraît qu'ils sont en correspondance !... (S'approchant de Vaucheron qui ouvre le papier.) Tu es très-généreux, je le crois... (A part, lisant par-dessus l'épaule de Vaucheron.) « *Non !* » tout court, c'est très-court !... (Vaucheron froisse le papier sans mot dire. Édouard continue, à part.) Non... Quoi ?

VAUCHERON, se retournant.

Vous dites ?

ÉDOUARD.

Je dis que pour preuve de mon estime... de ma confiance de cousin... je te prie de me donner...

VAUCHERON, très-calme.

Rien !

ÉDOUARD.

Je me suis conduit comme un fou, j'ai dépensé sans compter...

VAUCHERON.

Eh bien ! comptez maintenant !

ÉDOUARD.

C'est justement pour avoir ce plaisir-là... que je te demande une vingtaine de mille francs, dont j'ai besoin...

VAUCHERON.

J'en suis fâché!

ÉDOUARD.

Tu me les prêteras...

VAUCHERON.

Non.

ÉDOUARD.

A intérêt!

VAUCHERON.

Non.

ÉDOUARD.

A usure!...

VAUCHERON.

A usure!

ÉDOUARD.

Sous le nom du père Feucherolles...

VAUCHERON.

Ce n'est pas vrai!... Je prête à ceux qui me plaisent!... et ce n'est pas vous!

ÉDOUARD.

C'est à cause de la danseuse que tu dis ça.

VAUCHERON.

Les danseuses! Allez donc leur faire la cour, à présent que vous avez perdu tout votre mérite... votre argent qui vous faisait aimer.

ÉDOUARD, riant.

Ça ne suffit pas toujours... tu le sais bien, cousin!

VAUCHERON, saisissant la chaise qui est près de lui.

Insolent!

ÉDOUARD, de même.

Bataille! je veux bien!

(Antoinette paraît tout effrayée, à droite; Durand à gauche; Feucherolles au fond, avec Ernestine.)

SCÈNE XV.

Les Mêmes, FEUCHEROLLES, ANTOINETTE, ERNESTINE, DURAND, CAMILLE, FRANCIS, accourant au bruit et sortant successivement.

FEUCHEROLLES, portant un gros rosier.

Eh bien ! qu'y a-t-il? miséricorde!...

ÉDOUARD.

Ne faites pas attention... c'est mon charmant cousin qui fait les honneurs de chez lui !...

FEUCHEROLLES.

Voulez-vous me permettre de vous souhaiter...

VAUCHERON, étouffant de colère, à Édouard.

Sortez !... et si jamais vous osez...

ÉDOUARD.

Parbleu ! oui, je m'en vais... Pour demeurer avec toi, cher ami, il faudrait avoir le talent de Carter !...

VAUCHERON.

Il a dit...

FEUCHEROLLES.

Rien... rien...

ERNESTINE, se trouvant au fond.

Oh ! mon parrain !

VAUCHERON.

Hein ?... que faites-vous ici, chez moi ?... Pourquoi n'êtes-vous pas partie ?... Allez-vous-en !... Feucherolles !...

FEUCHEROLLES.

Mon aimable ami ?... Voulez-vous me permettre de vous souhaiter...

VAUCHERON.

Reconduisez mademoiselle chez son père... que je ne la voie plus... jamais !

ERNESTINE, à part.

Ah ! merci ! épousez donc un lion de cette espèce-là ?

FEUCHEROLLES, posant son rosier.

Voici mon petit bouquet.

(Ernestine va prendre le bras de Feucherolles pour partir.)

DURAND, un petit paquet sous le bras.

Monsieur... j'étais le dernier... je pars.

VAUCHERON.

Eh ! va-t'en au diable !

DURAND.

J'y vas... j'aime mieux ça !...

(Édouard qui a regardé cette scène en riant, voit rentrer Antoinette et court à elle.)

ÉDOUARD, bas.

Pas moyen !... mais à bientôt !... (Haut et gaîment.) Adieu, cousin, je vais trouver des humains plus gentils et des usuriers plus traitables !

VAUCHERON.

Je t'en défie !... (Édouard sort. — Musique à l'orchestre. — Feucherolles et Ernestine sont sortis pendant que Vaucheron continue.) Eh bien, oui !... je prêterai à usure... je ruinerai tout le monde !... je serai dur, sans pitié !

FRANCIS, entrant par la gauche.

Monsieur...

VAUCHERON.

Ah !... Francis !...

FRANCIS.

Avant de m'en aller, je vous apporte la plainte au parquet contre ce pauvre jeune homme... puisque vous voulez qu'on l'arrête.

ANTOINETTE, à part.

Que dit-il ?...

VAUCHERON.

Donnez.

(Il prend le papier et lit. — Camille entre par le fond, au moment où Durand sort.)

ANTOINETTE, allant à Camille, bas.

Ah !... Mon frère... tu l'as vu ?...

CAMILLE.

Oui... Tu as réussi, n'est-ce pas ?... Tant mieux ! car il y est décidé : si on le poursuit, il se tuera...

(Antoinette lui serre vivement la main.)

VAUCHERON.

C'est bien ; mon argent, mes fleurs... il paiera pour tout le monde !... Donnez que je signe...

ANTOINETTE, s'élançant et poussant un cri.

Ah !

CAMILLE.

Je me meurs !

ANTOINETTE, aux pieds de Vaucheron.

Je reste !

(Durand, qui sortait, s'est arrêté au fond. — Camille se cache la tête dans ses mains. — Vaucheron, les yeux attachés sur Antoinette, laisse tomber sa plume. — Le rideau tombe.)

ACTE SECOND

Un riche salon. — Porte au fond. — Portes latérales, au premier plan. — Portes d'angles au fond. — A gauche de l'acteur, au deuxième plan, une cheminée, sur laquelle est un rosier.

SCÈNE PREMIÈRE.

DURAND, FEUCHEROLLES, ERNESTINE.

DURAND, seul.

Allons, mon ouvrage est fini, je vas porter la lettre de ma-

demoiselle à ce pauvre vieux Francis... Pourvu qu'il ne soit pas trop tard... et que le chagrin d'avoir été chassé de cette maison par le fils de son ancien ami, par ce brutal...

FEUCHEROLLES, entrant brusquement par le fond, à Ernestine.

Comment ! c'est vous ?

DURAND, effrayé.

Ah !

FEUCHEROLLES, de même.

Ah !

ERNESTINE, de même.

Ah !

DURAND.

Seigneur Dieu ! j'ai cru que c'était lui.

ERNESTINE.

J'ai cru que c'était mon parrain.

FEUCHEROLLES.

J'ai cru que c'était le diable !... Que vous êtes bête, mon cher, de nous faire des peurs comme ça !...

DURAND.

Dame ! monsieur Feucherolles, je m'attendais si peu... Et puis il ne vient jamais personne chez mademoiselle Antoinette.

ERNESTINE.

Antoinette !... il est donc bien vrai !... moi qui la croyais partie avec sa sœur... et son frère... qui ont disparu tout à coup de Paris... et pourquoi, je vous le demande ?... mais elle est ici... Oh ! j'en suis bien aise... et je sais quelqu'un qui sera bien heureux aussi de la retrouver.

FEUCHEROLLES.

Quelqu'un ?... un amoureux !... je le parierais !

ERNESTINE.

Et vous gagneriez !... Tiens ! elle est assez gentille pour ça...

D'abord, toutes les demoiselles bien élevées ont un amoureux... elles n'en ont qu'un... mais elles l'ont.

DURAND.

Certainement...

FEUCHEROLLES.

Ah! elle en a un... et qui donc?

ERNESTINE.

Mais M. Édouard... Ah! vous ne savez pas?...

DURAND.

M. Édouard!...

FEUCHEROLLES.

Le cousin de M. Vaucheron... et son ennemi le plus intime.

DURAND.

Il ne vient plus ici.

ERNESTINE.

Je crois bien!... S'il avait su y trouver sa chère Antoinette!... Mais le moyen de s'imaginer qu'elle avait pu rester dans cette maison où je tremblais toujours.

FEUCHEROLLES.

Elle a pris votre place... depuis le jour où votre parrain vous a poliment mise à la porte... comme le vieux Françis... comme cet imbécile de Durand... Mais vous, c'est autre chose... si vous aviez voulu, vous seriez madame Vaucheron.

DURAND.

C'est vrai, pourtant.

ERNESTINE.

Voilà ce que mon père me dit tous les jours en grondant, en m'attribuant toutes ses peines... Mais je n'ai pas de regret, et si c'était à refaire...

FEUCHEROLLES.

Vous refuseriez encore?...

ERNESTINE.

Je refuserais toujours !...

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

C'est affreux d'unir sa jeunesse
A quelqu'un de sombre et de froid,
Qui se plaint, qui gronde sans cesse.

FEUCHEROLLES.

Bah ! en ménage ça se voit.

ERNESTINE.

C'est égal, la vie est bien rude
Près d'un mari qui vous déplaît,
Qu'on n'aime pas !...

FEUCHEROLLES.

Bah ! l'on s'y fait...
Quand on en a pris l'habitude.

ERNESTINE.

C'est très-grave !... surtout quand une autre personne...

FEUCHEROLLES.

Ah ! oui, je sais... il y a de l'amour sous jeu...

ERNESTINE.

Oh ! un amour sans résultat... et qui me rend bien malheureuse !... Aussi, quand j'ai su qu'Antoinette était ici, je me suis dit bravement : J'irai la voir, parce qu'elle m'apprendra ce qu'il est devenu.

FEUCHEROLLES.

Votre amoureux... qui donc ?

ERNESTINE.

Ça me regarde... c'est mon secret... Je puis dire celui des autres... mais le mien, c'est différent !

DURAND.

Si M. Vaucheron vous savait ici...

ERNESTINE.

Il ne saura rien !... je ne veux pas le voir... je lui ai écrit une longue lettre pour mon père qui me reproche toujours de l'avoir brouillé avec mon parrain.

FEUCHEROLLES.

Dame ! votre père qui est infirme devait tout à ses bontés.

ERNESTINE.

Les bontés de mon parrain ?... Eh bien ! voilà de ces choses que je ne pouvais pas deviner !... Je ne l'aurais pas refusé si vite... j'y aurais mis du temps... Mais Antoinette pourra peut-être obtenir... Savez-vous qu'elle a eu bien du courage... je n'aurais jamais consenti à rester près de l'ours, comme on l'appelait... J'aurais craint d'être dévorée !...

FEUCHEROLLES.

Eh bien ! non... elle a su le prendre dans ses bons moments... la jeune intrigante !...

DURAND.

Monsieur Feucherolles !

ERNESTINE.

Intrigante !... qui ?... Antoinette ?...

FEUCHEROLLES.

Parbleu !... (A Durand.) Est-elle là, chez elle ?...

DURAND.

Non, elle est sortie.

FEUCHEROLLES.

Je dis que la jeune intrigante... oh ! je n'ai pas peur.. je dis ma pensée... a su adroitement s'emparer de lui pour lui gâter le caractère, pour l'enlever à ses amis... Tenez, moi, j'en fais encore ce que je veux.

DURAND.

Oh ! oh !

FEUCHEROLLES.

Parce qu'il a besoin de ma signature, de mes petits services... mais ce n'est pas comme autrefois !...

DURAND.

Je crois bien... Hier, par exemple, quand il vous a prié d'aller vous promener.

FEUCHEROLLES.

J'y suis allé... parce que cela m'a convenu... Elle ne restera pas ici... (A Ernestine.) Soyez tranquille... je parlerai pour vous... pour votre père...

ERNESTINE.

Oh ! mon Dieu ! qu'est-ce que j'entends ?... Si c'était...

DURAND.

Eh ! ne craignez rien... il ne vient jamais ici... jamais !

ERNESTINE.

Tant mieux !... car si je me trouvais en face de lui...

FEUCHEROLLES, qui a remonté au fond, entr'ouvre la porte d'angle à droite.

Eh ! mais le voici.

ERNESTINE.

Ciel !

DURAND.

Tiens ! tiens ! tiens !

(Ils s'éloignent dans le fond avec effroi. — Vaucheron entre par la porte du fond, et va frapper doucement à la porte de gauche.)

FEUCHEROLLES.

Jamais !

(Ernestine, effrayée, disparaît par la porte du fond qu'elle laisse retomber en sortant.)

SCÈNE II.

VAUCHERON, FEUCHEROLLES, DURAND.

VAUCHERON, se retournant au bruit.

Hein ?... qu'est-ce que c'est ?... qu'est-ce que vous faites là ?

FEUCHEROLLES.

Permettez, mon aimable ami.

VAUCHERON.

Vous venez donc m'épier, m'espionner, grande couleuvre ?

FEUCHEROLLES.

Oh ! oh !... charmant !... Vous avez un choix d'expressions...

VAUCHERON, apercevant Durand qui gagne la porte du fond.

Et toi aussi ?... qu'est-ce que ?... Une lettre !...

DURAND, cachant la lettre qu'il tient.

Pardon ! Monsieur... Je sortais... je...

VAUCHERON.

Reste !... Tu caches une lettre ?...

FEUCHEROLLES.

Certainement, il...

VAUCHERON.

Je ne vous parle pas !... Je veux la voir... Donne-lâ-moi.

DURAND.

Mais, Monsieur, elle n'est pas pour vous.

VAUCHERON.

Je m'en doute bien... mais je veux savoir pour qui elle est... Donne...

DURAND.

C'est impossible !

VAUCHERON.

Ah ! tu veux me forcer à la prendre ! (Saisissant Durand au collet.) Drôle !... je l'aurai.

FEUCHEROLLES, à part.

Il va le battre !

DURAND.

Monsieur !...

VAUCHERON, prenant la lettre.

Je la tiens !

SCÈNE III.

DURAND, VAUCHERON, ANTOINETTE, FEUCHEROLLES.

ANTOINETTE, entrant par le fond.

Quel bruit ?... que se passe-t-il donc ?

VAUCHERON.

Ciel !

(Il reste immobile, froissant la lettre sans la lire.)

DURAND.

C'est monsieur qui a vu entre mes mains... une lettre que j'allais porter...

VAUCHERON.

Et que cet imbécile me cachait avec une impertinence... Aussi j'ai voulu la lui prendre...

FEUCHEROLLES.

Et il a bien fait !

VAUCHERON.

N'est-ce pas ?

ANTOINETTE.

Quoi !... ma lettre !

VAUCHERON, confus.

Votre...

FEUCHEROLLES, bas.

Qu'est-ce que ça fait ?

ANTOINETTE.

Je l'avais prié de la porter à son adresse... J'ignorais qu'il fallût...

VAUCHERON, l'interrompant.

C'est vous qui... C'est différent !... Je ne savais pas... Au fait, si elle est de vous... cela ne me regarde plus.

FEUCHEROLLES, à part.

Il mollit ! il mollit !

VAUCHERON, souriant, à Durand.

Nigaud!... Il ne pouvait pas me répondre tout de suite... (Durand veut parler.) Allons, va faire ta commission... je ne te retiens pas... Ah ! elle est de vous.

(Il retient toujours la lettre.)

ANTOINETTE.

Vous n'avez pas regardé ?...

VAUCHERON.

Non... mais... va... (Durand prend la lettre et sort.) Pardon, Mademoiselle, d'une indiscrétion...

FEUCHEROLLES.

Oh ! du moment qu'on ne sait pas... Vous ne saviez pas... D'ailleurs, un maître de maison...

VAUCHERON.

Qui est-ce qui vous parle ?

FEUCHEROLLES.

Mais, mon aimable ami...

VAUCHERON.

Je ne suis pas aimable... vous le voyez bien.

FEUCHEROLLES.

Je vois que vous n'êtes pas curieux... Après ça, si c'était pour M. Édouard, je conçois...

(Il remonte la scène.)

VAUCHERON.

Édouard !... C'était pour...

ANTOINETTE, froidement.

Non, Monsieur...

FEUCHEROLLES, redescendant.

Ah ! je croyais... C'est la petite Ernestine qui m'a dit... Vous savez, votre filleule... La petite Ernestine qui a refusé...

VAUCHERON.

Bien ! bien ! Qui est-ce qui vous demande ça, bavard ?

FEUCHEROLLES.

Mon Dieu ! c'est que... je l'ai vu, cette pauvre jeune fille... Elle se plaint... de n'avoir pas reçu de réponse à une longue lettre qu'elle vous a écrite...

ANTOINETTE.

Ernestine !... En effet !...

FEUCHEROLLES.

Elle est bien malheureuse !... et son père a grand besoin, comme elle, que vous veniez à son secours...

VAUCHERON.

Moi !... je ne lui dois rien !... ni à lui, ni à sa fille...

FEUCHEROLLES.

C'est ce que j'ai dit : Il ne lui doit rien...

ANTOINETTE.

Vous lui devez au moins une réponse... à Ernestine.

VAUCHERON.

Une réponse... Vous croyez ? C'est possible...

AIR *du Piége.*

De moi l'on ne se plaindra pas ;
Je répondrai... plus tard.

FEUCHEROLLES.

Brave homme !
Au fait, on répond en ce cas,
Aujourd'hui, demain, c'est tout comme.

ANTOINETTE.

Non, tout de suite !...

VAUCHERON.

Vous pensez ?...

FEUCHEROLLES.

On a bien le temps de s'entendre !

ANTOINETTE.

Non ! les malheureux sont pressés,
Il ne faut pas les faire attendre.

Vous pourriez ce matin... ici...

VAUCHERON.

Ce matin... ici!... Soit!... je répondrai... tout de suite.

(Antoinette lui fait signe de renvoyer Feucherolles.)

FEUCHEROLLES.

Que diable veut-elle lui dire avec ses...

(Il imite ses gestes).

VAUCHERON.

Dites donc, Feucherolles, il fait beau... si vous alliez...

FEUCHEROLLES.

Hein?... me promener.... comme hier... j'y suis... (A part.) Elle me renvoie! elle a peur de moi... c'est tout simple...

VAUCHERON.

Si vous alliez...

FEUCHEROLLES.

Pardon... c'est que j'ai à vous parler de ce petit marchand à qui j'ai prêté votre argent en mon nom... et qu'il faut faire arrêter.

ANTOINETTE.

Ah !...

VAUCHERON.

Non... attendez...

FEUCHEROLLES.

Ah ! mais j'ai aussi là ces billets... toujours en mon nom.

VAUCHERON, vivement.

Bien !... bien !... je vais les voir... Vous permettez?... Je vais... mais je reviens... pour cette lettre... ici... Je reviens...

FEUCHEROLLES.

L'intrigante !... c'est la guerre qu'elle me déclare... Eh bien! la guerre !

AIR :

On veut employer, je le voi,
Des procédés indignes...
(Observant Antoinette et Vaucheron.)
Et dans ce moment contre moi
On complote par signes.

VAUCHERON, qui allait sortir.

Feucherolles !...

FEUCHEROLLES.

Si dans l'entretien je voulais
Glisser mon paragraphe,
Beaucoup mieux qu'elle je pourrais
Faire le télégraphe.

ENSEMBLE.

FEUCHEROLLES.

Oui, l'on complote contre moi.
Mon Dieu! je m'y résigne!
Mais, envers un ami, je croi
Le procédé peu digne !

VAUCHERON et ANTOINETTE.

A s'éloigner d'ici, je vois
Qu'enfin il se résigne ;
Mais c'est à regret, et je crois
Qu'il murmure et s'indigne.

(Feucherolles et Vaucheron sortent par la petite porte du fond.

SCÈNE IV.

ANTOINETTE, ERNESTINE.

ANTOINETTE, seule.

Oh ! le vilain flatteur !...

ERNESTINE, paraissant au fond.

Hum! hum!..

ANTOINETTE.

Que vois-je? Ernestine...

ERNESTINE.

Il est sorti... on peut entrer...

ANTOINETTE.

Et comment es-tu ici? Imprudente, que viens-tu faire?

ERNESTINE.

Eh! mais... je viens te voir... je m'attendais si peu à te trouver chez mon parrain!... C'est donc bien vrai... tu demeures chez lui... avec lui?...

ANTOINETTE.

Il l'a fallu.

ERNESTINE.

Et la cause?

ANTOINETTE.

Ne me la demande pas.

ERNESTINE.

Ah! bah!... mais comment as-tu pu te décider? Tiens, moi, rien que de l'avoir revu... le cœur me bat, ma main tremble... sa vue me donne sur les nerfs!... Je ne puis le regarder en face.

ANTOINETTE.

Juste comme moi les premiers jours.

ERNESTINE.

Oh! que tu as dû avoir peur!

ANTOINETTE.

Plus que tu ne penses... C'est lorsque, le soir même, ma sœur fut partie avec Georges, mon frère...

ERNESTINE.

Georges! l'ingrat!... et pourquoi est-il parti?

ANTOINETTE.

Ne me le demande pas... C'est lorsque seule dans cette maison... avec cet homme, l'effroi de ses amis, de sa famille, de son quartier... je sentis toute l'étendue de mon sacrifice...

ERNESTINE.

Un sacrifice... pourquoi ? (Mouvement d'Antoinette.) C'est juste !

ANTOINETTE.

Quand la nuit vint, je tremblai, je pleurai... et juge de mon effroi, lorsqu'à moitié vaincue par le sommeil, à moitié assoupie dans un fauteuil... car me coucher, je n'osais pas... je fus réveillée par le bruit d'une porte qui s'ouvrait... Je croyais les avoir fermées toutes au verrou... Je me levai... je courus à cette porte... et à l'apparition soudaine de cette figure qui me glaça d'épouvante, je poussai un cri, je tombai à genoux... Et quand je relevai les yeux... plus rien... Il avait disparu...

ERNESTINE.

Ah ! mais, moi, je serais morte !... Et il ne revint pas ?

ANTOINETTE.

Non... Bien plus, je fus deux jours sans le voir... mais il m'écrivait pour me mettre au courant de sa maison... Ce ne fut que le troisième jour au matin qu'il entra dans la salle où l'on m'avait servi à déjeuner... J'étais pâle, défaite... il y avait trois jours que je ne dormais pas... je me levai en tremblant... et son regard me fit baisser les yeux.

ERNESTINE.

Comme c'est gentil !

ANTOINETTE.

« Eh bien ! » me dit-il brusquement, « des larmes, pas de sommeil... est-ce que je vous fais peur?... » Je ne sais ce que je balbutiai... Il s'était assis... et, après un moment de silence, il reprit d'une voix qui me parut bien plus douce : « Voulez-vous me permettre de déjeuner avec vous ? » Alors, un peu rassurée, je le regardai, et je fus frappée de l'expression de bonté

qui semblait éclaircir sa physionomie toujours si sombre... Il s'en aperçut sans doute, car il eut l'air de sourire, et me tendant la main : « Vous m'avez pardonné, dit-il; merci !... »

ERNESTINE.

Pardonné ?... Ah ! oui... l'apparition !

ANTOINETTE.

« Mais dorénavant vous êtes ici chez vous... J'habiterai en bas... près de mes bureaux... je n'entrerai chez vous qu'avec votre permission... Soyez sans crainte et fiez-vous à moi !... Et si dans quelques jours... dans un mois... je vous fais encore peur... si vous voulez toujours me quitter... eh bien ! d'avance je vous rends votre liberté ! »

ERNESTINE.

Un mois !... c'était bien long... Je n'aurais jamais attendu jusque-là !

ANTOINETTE.

Et pourtant, quelques jours après, j'étais presque heureuse ! Non pas qu'il fût bien changé, mais je m'habituais à ses traits si durs... à sa voix si brusque !... Et puis tant de soins ! tant de prévenances !... Un mot de moi, et je suis obéie comme une reine... Tout, autour de moi, a pris un air de luxe et de fête qui me rassure... Il a pour moi les attentions les plus délicates... Il sait que j'aime les fleurs... comme lui... et, tous les matins, il m'envoie une rose comme pour me rappeler mon frère... Tous les matins, je trouve là, sur ma cheminée, de l'or... que j'accepte... non pas pour moi, mais pour lui... Je fais du bien... Les pauvres connaissent sa demeure... Je tâche qu'il se fasse aimer... Il commence ! et pour peu qu'il s'y habitue, c'est un plaisir si doux que bientôt il lui sera impossible d'y renoncer !...

ERNESTINE.

Tu crois?

ANTOINETTE.

Mon Dieu ! oui... Et je dis souvent que si les hommes ne sont pas meilleurs, c'est un peu notre faute !

ERNESTINE.

C'est égal... il y en a que je ne voudrais pas me charger d'apprivoiser!... Et lui-même, il n'y paraît guère... Et son cousin, M. Édouard?

ANTOINETTE.

Oh! silence!... Ne prononce pas ce nom ici... Il y en a trois qu'il ne peut pas entendre...

ERNESTINE.

Le mien!...

ANTOINETTE.

Oui... Celui de ce pauvre Francis, qui meurt dans la misère à laquelle il l'a condamné... et M. Édouard... qu'il déteste... je ne sais pourquoi?...

ERNESTINE.

Oh! je le sais bien, moi... Parce qu'il est gentil, aimable... Parce qu'il t'aime...

ANTOINETTE.

Oh! plus bas!... Tu l'as vu?...

ERNESTINE.

Certainement.

Air : *Venez, venez, troupe jolie.*

Oui, ce n'est plus qu'à toi qu'il pense,
Il est triste, il est malheureux,
Séparé de toi... Ton absence
Le rend cent fois plus amoureux.
C'est étonnant comme on fascine
Un amant... comme il est plus doux
De loin!... Et pourtant j'imagine
Qu'il vaut mieux l'avoir près de nous.
Oui, malgré cela, j'imagine
Qu'il vaut mieux l'avoir près de nous.

C'est comme moi pour ton frère Georges...

ANTOINETTE.

Et M. Édouard... Oh! qu'il ne vienne pas ici...

ERNESTINE.

Dame ! maintenant qu'il sait ta demeure... Écoute donc, il t'aime... il veut t'épouser... Il me l'a dit vingt fois !... Et maintenant qu'il t'a retrouvée... Tu l'aimes toujours ?...

ANTOINETTE.

Oh ! oui... Il a mes serments. Mon amour est à lui !... Je suis prête à quitter cette maison...

ERNESTINE.

Quitter cette maison...

ANTOINETTE.

Sans doute... Le mois qu'il m'avait demandé expire aujourd'hui !

ERNESTINE.

Aujourd'hui ! Quel bonheur !... Tu es libre... Oh ! comme à ta place j'aurais déjà...

ANTOINETTE.

Avant mon départ, je ferai un dernier effort pour M. Édouard... pour toi...

ERNESTINE.

Près de mon parrain ?... Tu vas encore lui parler... là... en face !... Ah ! mon Dieu !... je me sauve !...

ANTOINETTE.

Non... entre là... chez moi...

ERNESTINE.

Oh ! mon père... Je te le recommande... Et ensuite...

ANTOINETTE.

Oui, oui, entre... Ah ! c'est lui !

(Ernestine entre à gauche, au premier plan.)

SCÈNE V.

ANTOINETTE, VAUCHERON, *entrant par la droite, au fond.*

VAUCHERON.

Pardon! Je vous dérange... C'est pour cette lettre que je viens... Vous savez... cette lettre...

ANTOINETTE.

De votre filleule... Il faut bien que vous lui répondiez...

VAUCHERON.

C'est fait!... J'ai arrangé ça avec Feucherolles... Dame! puisque vous l'avez voulu... Mais, entre nous, je n'en voyais pas la nécessité.

ANTOINETTE.

Vous lui en voulez donc toujours beaucoup...

VAUCHERON.

Oui, beaucoup... C'était ma filleule!... je l'aimais comme un frère... Je l'avais comblée de mes bontés... et puis, quand je lui ai offert mon cœur... ma fortune... elle a refusé...

ANTOINETTE.

Mais... si elle ne vous aimait pas?...

VAUCHERON.

Et pourquoi ne m'aimait-elle pas?... pourquoi!... Elle me préférait peut-être quelque fat... qui l'aura refusée à son tour... parce qu'elle n'a rien!... Elle est malheureuse... c'est bien fait! je suis content... Je puis prendre ma revanche!... Je puis lui écrire...

ANTOINETTE.

Quoi donc? Que vous la regrettez...

VAUCHERON.

Non... oh! non... Une tête folle... un cœur sec et froid... Si elle eût été comme... vous, je ne dis pas... Si bonne... si... Je

lui écris très-poliment... Vous allez voir que je sais, quand il le faut... Tenez !

(Il lui donne la lettre.)

ANTOINETTE, lisant.

« Vous êtes une ingrate, mademoiselle... »

VAUCHERON.

C'est poli... Mademoiselle...

ANTOINETTE.

« Je me suis trop occupé de votre bonheur... Vous voulez sans « doute en confier le soin à un autre... Ma tâche est finie, la « sienne commence... » Ah !

VAUCHERON.

Hein ? trouvez-vous...

ANTOINETTE.

Je trouve cela bien sec... bien dur pour votre filleule... votre enfant... Vous vous faites plus méchant que vous n'êtes!

VAUCHERON.

Quoi ! cette lettre...

ANTOINETTE, la lui rendant.

Elle ne serait pas d'un bon cœur.

VAUCHERON.

Pas d'un bon cœur !... (Regardant Antoinette avec émotion.) Vous devez vous y connaître mieux que moi... Eh bien ! voyons !... Vous lui diriez...

ANTOINETTE.

Oh ! presque la même chose... Par exemple... (Dictant.) « Ma chère enfant... » (Il hésite.) Vous écrivez ?... (Vaucheron cède à l'ascendant qu'a sur lui Antoinette, et va se mettre à la table, où il écrit.) « J'ai « toujours fait des vœux pour votre bonheur... et en ce moment « encore, bien que vous désiriez en confier le soin à un autre, je « ne puis rester étranger à ce qui vous intéresse ; ma tâche « n'est pas finie, quand pour vous le malheur commence... »

VAUCHERON.

Oh ! cela...

ANTOINETTE.

Vous devez le penser... vous le pensez !

VAUCHERON.

Au fait, c'est à peu près ce que je disais... en d'autres termes.

ANTOINETTE.

Et vous continuez...

VAUCHERON, reprenant l'autre lettre.

Comme ici... tout simplement... « Armez-vous de courage « pour supporter le sort que vous vous êtes fait vous-même... « Recevez les vœux de votre parrain, seul bien qu'il puisse « vous offrir encore... et... »

(Il va pour écrire.)

ANTOINETTE, lui retenant le bras.

Ah !

VAUCHERON.

C'est...

ANTOINETTE.

C'est poli... je ne dis pas... mais... vous pourriez dire encore la même chose d'une autre manière... Tenez... si vous me permettiez... Vous êtes si bon pour moi !... (Il reprend la plume et écrit.) « Armez-vous de courage pour supporter votre sort que « l'amitié s'efforcera d'adoucir, et comptez toujours sur les « vœux... comme sur les bienfaits de votre parrain... »

VAUCHERON, la regardant.

Les bienfaits...

ANTOINETTE.

C'est à peu près ce que vous disiez... Et sous la même enveloppe... vous pourriez glisser quelques billets de banque.

VAUCHERON.

Vous dites ?...

ANTOINETTE.

Je complète votre pensée... Vous, si riche, le nabab du quar-

tier... il vous en coûtera si peu pour lui prouver que vous ne regrettez rien... que vous n'en voulez pas... à son père... à elle...

VAUCHERON.

Je n'en veux plus à personne... Je n'ai plus qu'une volonté, la vôtre... Quand vous me le conseillez, le bien me semble facile. Si vous saviez ce que j'éprouve !... Il me semble que près de vous tout est changé en moi... Vous me donnez de la bonté, presque de l'esprit... Et tenez, maintenant... Je me rappelle un mot de ma pauvre mère, quand elle me voyait malheureux d'être haï.

AIR *de l'Angelus.*

André, me disait-elle, André,
C'était le nom de ma jeunesse,
Ton cœur souffrant, triste, ulcéré,
Que le chagrin poursuit sans cesse,
Quelque jour perdra sa rudesse,
Si l'on sait s'emparer de toi,
T'aimer pour toi !... Vaine chimère !
Et pourtant je ne sais pourquoi,
J'espère toujours, et je croi
Au bonheur prédit par ma mère.

ANTOINETTE, le regardant.

Eh bien ! les heureux que vous faites !...

VAUCHERON.

Je vous les dois... Depuis que vous êtes entrée ici... dans cette maison...

ANTOINETTE, avec intention.

Il y a un mois.

VAUCHERON, la regardant.

Un mois... déjà !

ANTOINETTE, après un instant.

Mais des heureux... il vous en reste à faire, peut-être... Et d'abord, Francis... ce fidèle caissier... ce vieil ami...

VAUCHERON.

Francis... il m'a insulté... il m'a appelé... comme les autres... lui que j'aimais comme un frère !

ANTOINETTE.

Et l'autre... votre cousin... M. Édouard...

VAUCHERON.

Jamais ! jamais !

ANTOINETTE.

De grâce...

VAUCHERON.

Pourquoi me parlez-vous de lui ?... Un fat, un insolent, un ingrat... comme tous ceux à qui j'ai rendu service... Voilà tout ce que mes bontés ont produit... l'ingratitude !... Et cette lettre...

(Il va pour la déchirer.)

ANTOINETTE.

Ah ! cette lettre... vous l'enverrez... comme vous me l'avez promis... et croyez à plus de reconnaissance... Déjà les malheureux vous attendent à la porte de votre hôtel pour vous remercier, pour vous bénir... et Ernestine...

VAUCHERON, tirant un portefeuille.

Oui, oui... cette lettre, il faut la compléter... Tenez... êtes-vous contente ?... Et maintenant prenez-la... envoyez-la à son adresse...

(Antoinette a ouvert la porte, et fait approcher Ernestine.)

ANTOINETTE, prenant la lettre, et la donnant à Ernestine.

A son adresse... Elle y est !

VAUCHERON.

Plaît-il ?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ERNESTINE.

ERNESTINE.

Ah ! mon parrain !

VAUCHERON.

Ernestine... laissez-moi !

ERNESTINE.

Oh ! non, vous m'entendrez... vous croirez à ma reconnaissance... à celle de mon père... Et, mieux que cela, vous nous rendrez votre amitié, mon parrain !... Oh ! moi qui avais peur, je ne tremble plus... je pleure encore, mais c'est de joie !... Ah ! que vous êtes bon !

VAUCHERON, ému.

Je suis... (A Antoinette.) Vous le voyez !... on ne m'aborde plus avec dédain, avec effroi... Encore un peu, et l'on m'aimera peut-être.

ANTOINETTE.

Mais on vous aime !

ERNESTINE.

Oh ! oui, mon parrain !

VAUCHERON, plus bas, à Antoinette.

C'est que... vous veillez près de moi... vous m'inspirez toutes mes bonnes pensées... Depuis un mois !... un mois !... Oh ! je me rappelle mes paroles... vous êtes libre... vous avez le droit de me quitter... Me quitter !... vous qui m'avez appris à faire des heureux ; vous, me...

ANTOINETTE, le regardant.

Monsieur !...

ERNESTINE.

Quel changement !... S'il eût été ainsi, quand on m'offrait sa main...

ANTOINETTE.

Tu l'aurais acceptée ?

ERNESTINE.

Oh ! non... j'aimais ton frère...

(Pendant ce temps, Vaucheron s'est arrêté, est revenu, et prenant la main à Antoinette :)

VAUCHERON.

Francis, mon vieux Francis... qu'il revienne... C'est un désir de vous... Eh bien ! je le reverrai !

ANTOINETTE.

Oh ! merci !...

ENSEMBLE.

AIR :

ERNESTINE.

Oh ! comme ça le change !...
Je le trouvais si laid !
Si laid !... Et c'est étrange,
A présent il me plaît.

VAUCHERON.

Restez ! pour moi tout change,
Mais autant il vaudrait
Mourir, si mon bon ange
Loin de moi s'envolait.

ANTOINETTE.

Autour de lui tout change,
Et moi-même, en effet,
Il m'émeut. C'est étrange,
Mon ouvrage est complet.

ERNESTINE.

A bientôt, mon parrain, je vais rendre mon père très-heureux.

VAUCHERON.

Oui ! Adieu ! adieu !...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Vaucheron sort par la gauche et Ernestine par le fond.)

SCÈNE VII.

ANTOINETTE, puis ÉDOUARD, FEUCHEROLLES.

ANTOINETTE.

Le quitter !... m'éloigner de cette maison !... C'est singulier...

cela me coûte plus que je ne pensais!... Il me semble que je m'attache moi-même à cette bonté qui est mon ouvrage!... J'en suis presque fière!... Tout à l'heure, en me parlant, il avait des larmes dans les yeux... j'ai cru que j'allais lui dire : Je ne partirai pas... Et pourtant il ne m'a pas rendu mon frère... Il n'a pas compris mes angoisses, mon silence!... et pour M. Édouard lui-même il est inexorable!... Oui, je partirai, il le faut, car on sait ma demeure, et je tremble.

FEUCHEROLLES, en dehors.

Eh! oui... par ici, vous dis-je!... par ici.

ÉDOUARD, de même.

Quoi! vraiment?...

ANTOINETTE,

Qu'entends-je?... cette voix!...

ÉDOUARD, paraissant.

On ne m'a donc pas trompé!...

ANTOINETTE.

Monsieur Edouard!...

ÉDOUARD.

Antoinette!... vous que je retrouve chez mon féroce cousin.

ANTOINETTE.

Oh! je suis bien heureuse!... et si je n'écoutais que le plaisir que j'éprouve en ce moment... mais j'ai peur...

FEUCHEROLLES.

Ne craignez rien... personne ne l'a vu entrer... personne que moi... qui me suis trouvé là par bonheur... c'est-à-dire par hasard... pour l'amener... ce cher M. Édouard!... Je suis si content! M. Vaucheron ne sait pas...

ÉDOUARD.

Et puis, quand il me verrait... ce n'est pas ce que je crains, au contraire... Qu'il vienne!... j'aurai du plaisir à lui dire toute ma pensée...

FEUCHEROLLES, à part.

Voilà le feu dans la maison !...

ANTOINETTE.

Oh ! de grâce... si vous m'aimez !...

ÉDOUARD.

Si je vous aime !... Cette disparition soudaine, cette longue absence, ce mystère, tout irritait mon amour... Et maintenant que je vous ai retrouvée... plus jolie encore... Mais qu'avez-vous ?... vous voilà toute tremblante !...

FEUCHEROLLES, à part.

Je crois bien... si l'autre pouvait... Oh !...

ANTOINETTE.

Non... c'est qu'avant de vous revoir j'aurais voulu... j'espérais... calmer...

ÉDOUARD.

Qui ?... le féroce ?... Je n'y tiens pas... Au contraire... Avant de vous enlever d'ici... (Mouvement d'Antoinette.) Oui, je vous enlève !...

FEUCHEROLLES, à demi-voix.

C'est ça... Enlevez. (A part.) Bon voyage !...

ÉDOUARD.

J'ai d'abord un compte à lui demander !... Je saurai pourquoi il vous retient prisonnière, vous...

ANTOINETTE.

Oh ! non... ne croyez pas... Il est si bon...

ÉDOUARD.

Ah bah !

FEUCHEROLLES.

Excellent !... L'ours est apprivoisé... il n'égratigne plus que ses amis intimes et gênants.

ÉDOUARD.

Ah bah !

ANTOINETTE.

Monsieur Feucherolles !

FEUCHEROLLES.

Dame ! il ne fait plus arrêter ceux qui lui doivent... Il ne se sert plus d'un homme de paille pour prêter à de gros intérêts... il secourt de petites gens gratis.

ÉDOUARD.

Ah bah !

FEUCHEROLLES.

Il a des accès de bienfaisance !...

ÉDOUARD.

Il est malade !

FEUCHEROLLES.

Ça a remplacé les accès de colère... On dirait qu'il n'ose plus s'emporter... Il en rougit !...

ANTOINETTE.

Monsieur Feucherolles !

FEUCHEROLLES.

C'est à vous qu'on doit cela, ma belle demoiselle... à vous qui lui avez rogné les griffes... C'est tout simple !... il ne sait rien vous refuser !... Vous êtes adroite... Ça coûte cher... pas à lui... mais à vous qui... (Edouard la regarde ; elle lui fait signe de renvoyer Feucherolles, qui continue.) à vous qui avez tant de courage !... (Il aperçoit les gestes d'Antoinette.) Hein !... Plaît-il ?...

ÉDOUARD.

Monsieur Feucherolles... vous êtes bien aimable de m'avoir amené jusqu'ici... mais vous avez des affaires... sans doute... et...

FEUCHEROLLES, à part.

Je comprends... Il fait beau... comme ce matin... comme hier... Comme elle me fait... L'intrigante !

(Il surprend encore un geste.)

ÉDOUARD.

Ne vous gênez pas.

FEUCHEROLLES, à part.

C'est-à-dire que je les gêne !... Patience !

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Je vous laisse... je me retire.

ÉDOUARD, bas.

Vous dites donc ?...

FEUCHEROLLES, bas.

Que sa vertu
A pris sur notre homme un empire...

ÉDOUARD, de même.

Et comment l'a-t-elle obtenu ?...

FEUCHEROLLES, de même.

C'est son secret... Mais nul ne manque
A ce principe fort ancien,
Qui fait tout l'esprit de la banque,
C'est qu'on ne donne rien pour rien...

ÉDOUARD.

Grand Dieu ! Monsieur !...

ANTOINETTE.

Qu'y a-t-il donc ?

FEUCHEROLLES, répétant le dernier vers.

C'est qu'on ne donne rien pour rien.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

ANTOINETTE, ÉDOUARD.

EDOUARD, revenant, après avoir suivi Feucherolles.

Antoinette !

ANTOINETTE.

Monsieur Édouard ! Mon Dieu ! qu'avez-vous donc ?...

ÉDOUARD.

Nous sommes seuls; vous me direz, à moi qui vous aime... que vous aimez... pourquoi je vous retrouve dans cette maison... près de cet homme que je déteste !...

ANTOINETTE.

Votre parent !

ÉDOUARD.

Je le déteste, il me hait; nous sommes quittes... C'est-à-dire non, je lui redois encore; car enfin, vous êtes chez lui... près de lui... Vous me cachiez vos traces... Pourquoi ?

ANTOINETTE.

Monsieur Édouard... il y a là un secret... que vous saurez plus tard...

ÉDOUARD.

Plus tard...

ANTOINETTE.

Un secret que je ne puis confier qu'à un époux!... Ernestine m'a dit vos projets... Ah ! c'est bien !

ÉDOUARD.

Mes projets... sans doute... Mais vous ne pouvez rester ici... Vous me suivrez... (A part.) Ah! morbleu ! il ne sera pas dit qu'il m'aura soufflé celle que j'aime... Je la lui resoufflerai !

ANTOINETTE.

Que dites-vous ?

ÉDOUARD.

Je dis... que j'ai le droit de réclamer, d'enlever un cœur qui était à moi... Je viens vous disputer à cet homme... dont la fortune vous a éblouie !

ANTOINETTE.

Vous ne le pensez pas !

ÉDOUARD, à part.

L'argent !... quelle sotte chose... quand on n'en a pas. (Haut, avec colère.) Mais je me vengerai !...

ANTOINETTE.

Ne parlez pas de vengeance ! Laissez-moi l'espoir de vous réconcilier un jour… Et d'abord, éloignez-vous, de grâce !… vous ne pouvez rester ici !

ÉDOUARD.

Et je n'y resterai pas !… C'est vous qui me suivrez… Désormais je ne vous quitte pas !… vous resterez près de moi, Antoinette !

ANTOINETTE.

Édouard… on ne peut rester ainsi que près…

ÉDOUARD.

De l'ami le plus tendre…

ANTOINETTE.

D'un époux !

ÉDOUARD.

Oui, s'il vous faut un protecteur, c'est moi qui veillerai sur vous… cent fois mieux que lui. Qu'il reste avec sa fortune… avec son orgueil brutal… moi, je n'ai que mon amour à vous offrir, mais un amour qui ne vous laissera rien regretter !… Venez, ou je croirai que vous ne m'avez jamais aimé…

ANTOINETTE.

Eh quoi !… aujourd'hui ?…

ÉDOUARD.

A l'instant, si vous m'aimez… Oh ! je vous en prie… je vous en prie à genoux !

ANTOINETTE.

Eh bien !… oui !…

SCÈNE IX.

ANTOINETTE, ÉDOUARD, VAUCHERON.

VAUCHERON, au fond.

C'est bien lui !…

ANTOINETTE.

Ciel !

ÉDOUARD.

Ah bah !...

VAUCHERON, à part.

Feucherolles ne me trompait pas !...

ÉDOUARD, à part.

Bataille !

VAUCHERON, violemment.

Et de quel droit, Monsieur !...

ÉDOUARD.

Plaît-il ?...

ANTOINETTE.

Monsieur !...

VAUCHERON.

Ne craignez de moi ni violences, ni emportement !... Vous l'aimez ?...

(Antoinette le regarde et rentre lentement, à gauche.)

SCÈNE X.

VAUCHERON, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, à part, pendant la sortie.

Quel regard !... Ce trouble d'Antoinette... le sien...

VAUCHERON, à part.

Elle l'aime !...

ÉDOUARD.

Diable ! diable ! diable !

VAUCHERON.

Et me direz-vous maintenant, Monsieur, de quel droit vous osez... dans cette maison... après ma défense... Parlez, mais parlez donc !...

ÉDOUARD.

Prends garde, tu vas t'emporter !...

VAUCHERON, se contenant à peine.

Non... je suis calme, je suis maître de moi !... Parlez, de quel droit ?...

ÉDOUARD.

Mais d'abord, toi-même, de quel droit confisques-tu à ton profit... une jolie fille qui m'aime ?...

VAUCHERON.

Vous !

ÉDOUARD.

Qui m'adore !...

VAUCHERON, violemment.

Vous mentez, vous dis-je !... et...

ÉDOUARD.

Prends garde, tu vas t'emporter !

VAUCHERON, se contenant.

Non... Mais elle ne vous aime pas, elle ne peut vous aimer... Un séducteur qui est amoureux de toutes les femmes !...

ÉDOUARD.

C'est vrai !

VAUCHERON.

Un fat !

ÉDOUARD.

Cela vaut mieux que d'être un sournois ! Comment as-tu gagné, séquestré cette pauvre jeune fille ? Tu l'as séduite avec ton or, tu as négocié son amour comme un effet au porteur...

VAUCHERON.

Édouard !...

ÉDOUARD.

Mais tu as beau faire... elle te déteste !...

VAUCHERON, se calmant.

Elle me déteste !... D'où savez-vous ?... qui vous a dit...

ÉDOUARD.

C'est facile à voir... Elle est malheureuse... j'ai entendu ses

cris de détresse... Pauvre petite!... j'arrive à son secours... Elle va me suivre... Tu auras beau t'y opposer... c'est convenu!...

VAUCHERON très-ému.

Ah!... c'est... (A part.) Malheureuse... près de moi!... (Haut.) Je ne m'y opposerai pas!...

ÉDOUARD.

Hein? tu dis?...

VAUCHERON.

Je dis... qu'elle est libre... qu'elle peut... Puisqu'elle vous aime... elle peut... Je ne la retiens pas... Allez...

ÉDOUARD à part.

Comment?...

VAUCHERON.

Elle t'aime... Elle te suit... Mais tu l'épouseras!...

ÉDOUARD.

Moi?...

VAUCHERON.

Qu'elle soit heureuse!... Tu l'épouseras... Il le faut... Je le veux, et dès demain!

ÉDOUARD.

Un instant... Comme tu y vas!...

VAUCHERON.

Tu hésites!... Je comprends... Elle n'a rien... ni fortune, ni espérances... Mais je la doterai!...

ÉDOUARD.

Toi!

VAUCHERON.

Cette fortune que tes folies ont jetée dans ma caisse... je te la rends... Reprends tout... ce sera ta dot... celle de ta femme!... Sa femme!

ÉDOUARD.

Ma femme!...

VAUCHERON.

Tu hésites?...

ÉDOUARD.

Non!...

AIR *de Téniers.*

Pour l'argent que ta main me donne;
C'est toujours un nouveau plaisir,
J'accepte et, ma foi, je m'étonne,
Que l'idée ait pu t'en venir.
Générosité peu commune,
Donner ton or!...

VAUCHERON.

Ah! trop tard je le sus!
Crois-moi, ce n'est pas la fortune,
Dont la perte coûte le plus.

ÉDOUARD.

Ah! çà, dites-moi du moins...

VAUCHERON.

Assez!... Mais d'abord je lui parlerai... à elle!... Va-t'en!...

ÉDOUARD.

Mais...

VAUCHERON.

Va-t'en, ou je ne réponds pas de moi!...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DURAND.

DURAND, à la cantonade, au fond.

Oui; mademoiselle Antoinette est chez elle, je vais... Ah!...

VAUCHERON.

Quoi? qu'y a-t-il? As-tu encore quelque secret?...

DURAND.

Moi!...

VAUCHERON.

Quelque correspondance?... Je sais à qui s'adressaient ces lettres mystérieuses...

DURAND.

Plaît-il?... Vous savez...

VAUCHERON.

Je sais... (Bas à Édouard.) que c'était à vous!

ÉDOUARD.

A moi!...

DURAND.

Eh bien! Monsieur... il n'est pas mort.

VAUCHERON.

Hein?...

ÉDOUARD.

Moi!... Ah! ah! ah!...

VAUCHERON.

Pas mort... qui?...

DURAND.

Eh! mais lui!... qui est si malade... presque mourant... ce pauvre M. Francis!...

VAUCHERON.

Francis!...

ÉDOUARD.

Lui, que tu as chassé...

VAUCHERON.

Tais-toi!...

DURAND.

Oui, et depuis ce temps-là, le chagrin, la misère...

VAUCHERON.

Malade!... Et tu le savais, et tu ne m'as pas dit...

DURAND.

Mademoiselle Antoinette m'avait défendu...

VAUCHERON.

Antoinette!... Qu'elle vienne!... Va!...

ÉDOUARD, à part.

Il va lui parler!... Si je pouvais!... (Il regarde autour de lui.)

(Durand a été ouvrir la porte à gauche. — Antoinette paraît.)

DURAND.

La voici...

VAUCHERON, à part.

Ah! moi qui me confiais à elle... qui la croyais bonne et sensible... Oh! non! tant mieux!...

ÉDOUARD, à part.

Ah! morbleu! je saurai!... Je n'ai que ce moyen-là!... (A Durand.) Je ne te quitte pas!...

(Édouard et Durand sortent par le fond.)

SCÈNE XII.

ANTOINETTE, VAUCHERON.

ANTOINETTE.

Vous me demandiez, Monsieur?...

VAUCHERON.

Vous partez... Je le sais... il me l'a dit, lui... (Mouvement d'Antoinette.) C'est bien... vous en avez le droit... vous êtes libre... (Changeant de ton.) Mais que vient-on de m'apprendre?... Francis, l'ami de mon père... le mien... il souffrait... il était malheureux, vous me le cachiez; vous êtes coupable!... Oui! il meurt peut-être en me maudissant!... (Elle lui tend, ouvert, le billet que Durand vient de lui remettre.) Qu'est-ce donc?... de lui!... ces lignes écrites d'une main tremblante... (Lisant.) « Vaucheron m'a rendu « la vie... » (Regardant Antoinette.) Moi!... (Il continue.) « M'a rendu la vie, qu'il soit béni... » (Regardant Antoinette.) Béni!... (Il continue.) « pour les bienfaits dont il m'entoure, pour les marques d'ami- « tié qu'il m'a transmises par vous, pour cette visite qu'il me « promet... » (Il s'interrompt.) Ces bienfaits...

ANTOINETTE.

Cet or que j'acceptais... pour lui!...

VAUCHERON.

Ces marques d'amitié...

ANTOINETTE.

Me désavouerez-vous ?

VAUCHERON.

Et cette promesse... que je n'ai faite que tout à l'heure... ici... trop tard...

ANTOINETTE.

Oui, vous retardiez... et moi j'avançais !...

VAUCHERON.

Et il est sauvé !

ANTOINETTE.

Il mourait sans vous !

VAUCHERON.

Oh ! vous êtes un ange !... Vous arrachez de mon cœur le remords qui le déchirait déjà !... Et vous voulez me quitter... Mais alors ce bonheur... cette bonté dont vous me faisiez une habitude... cette estime... ces bénédictions dont on aime à m'entourer !... vous emportez tout cela avec vous !...

ANTOINETTE.

Oh ! non, ne le croyez pas !...

VAUCHERON.

Si fait... Parce qu'après vous je serai seul, dédaigné, chagrin comme autrefois... Et moi qui espérais... Oh ! vous avez raison, je n'étais pas digne de vous... et puisque vous en aimez un autre... qui vous aime...

ANTOINETTE.

Édouard !...

VAUCHERON.

Soyez à lui !... Mais il n'aura jamais plus que moi de respect... d'amour... Oh ! pardon !... c'est la première fois que ce mot m'échappe !... De cet amour si pur... que je vous dois comme une vie nouvelle !... Oui, depuis que vous êtes entrée dans

cette maison, pour m'arracher la grâce de votre frère... tout est changé en moi... autour de moi... depuis que je vous aime!... Aussi cette fortune que vous avez rendue généreuse... ce cœur qui vous adorait... je voulais vous les offrir... à la fois comme votre ouvrage et le seul prix qui fût en mon pouvoir... Mais un autre... un autre...

(Il va tomber sur un fauteuil à droite.)

ANTOINETTE.

Monsieur!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ERNESTINE, ensuite ÉDOUARD,

ERNESTINE.

Antoinette! Antoinette!... Ah! pardon, mon parrain... Si tu savais, Georges...

ANTOINETTE.

Mon frère!...

ERNESTINE.

Il est arrivé!...

ANTOINETTE, regardant Vaucheron.

Grand Dieu!

ERNESTINE.

Il est de retour... avec ta sœur Camille... C'est mon parrain qui les a fait venir... et avec des bontés...

ANTOINETTE.

Monsieur!... Oh! moi qui l'accusais!...

ERNESTINE.

Merci, mon parrain... C'est que je l'aime tant!... Oh! pardon...

VAUCHERON.

C'est bien... rien ne manquera du moins à votre bonheur... Qu'il vous épouse... lui... mon cousin...

ERNESTINE.

M. Édouard!... il consent...

ANTOINETTE.

Il vous a dit...

VAUCHERON.

Il hésitait... mais je lui rends la fortune qu'il a perdue... c'est votre dot !...

ANTOINETTE.

Il hésitait !...

ERNESTINE.

Oh ! ce n'était pas pour cela... mais...

ÉDOUARD, sortant de la porte d'angle à droite.

Non... non... je n'hésite plus !... car vous êtes la bonté, la vertu même... Je sais... j'ai tout entendu !

ANTOINETTE.

Vous nous écoutiez !...

ÉDOUARD, allant à elle.

Là... et je puis maintenant accepter cette main...

ANTOINETTE, retirant sa main.

Ah ! vous doutiez de moi... Je comprends ces hésitations... quand moi... Vous aviez besoin d'épier, d'entendre... pour croire à la vertu de celle qui vous aimait encore !... Ah ! Monsieur...

ÉDOUARD.

Antoinette !...

ANTOINETTE.

Et lui, il m'a entourée de respect... il m'a aimée en silence... Vous l'avez entendu... il oubliait son bonheur pour ne songer qu'au mien... Prenez la fortune qu'il vous rend... Quant à mon amour...

ÉDOUARD.

Il est à moi !...

ANTOINETTE, tendant la main à Vaucheron.

Il est à vous !

VAUCHERON.

AIR *de l'Angelus.*

O ciel! qu'entends-je!... Il se pourrait!.,.

ERNESTINE.

Que dis-tu ?...

ÉDOUARD.

C'est de la folie!...

ANTOINETTE.

Il m'a, quand de moi l'on doutait,
Estimée autant que chérie...
A lui mon cœur, à lui ma vie!...

VAUCHERON.

Vous avez réveillé chez moi
Ces instincts dont mon âme est fière :
Ce que je suis, je vous le doi,
Et c'est de vous que je reçoi
Le bonheur prédit par ma mère!

(Il tombe à ses pieds.)

ERNESTINE.

Dites donc... et vous ?

ÉDOUARD.

Oh! moi... Imbécile!... c'est bien fait!

(Vaucheron se relève.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, FEUCHEROLLES.

FEUCHEROLLES, au fond.

Eh bien!... où en sommes-nous ?... Pas de querelles! calmez-vous!...

ÉDOUARD.

Ah! c'est vous, grand bavard!... avec vos idées qui n'ont pas le sens commun!...

FEUCHEROLLES.

Ah bah !

VAUCHERON.

Adieu, Feucherolles... gardez vos conseils, mon ami ; désormais je n'en recevrai... que de ma femme.

FEUCHEROLLES.

Ah bah! C'est une maison perdue!...

ERNESTINE.

Le voilà tout à fait apprivoisé !...

CHŒUR FINAL.

AIR :

Belles,
A vous,
De rendre doux
Les plus rebelles ;
Pouvoir charmant
Que l'on comprend
En vous aimant !

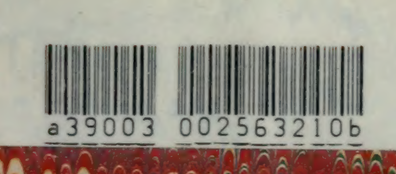
FIN DE LA BELLE ET LA BÊTE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE NEUVIÈME VOLUME.

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

— Corbeil, typogr. et stéréot. de Crété. —


a39003 002563210b

